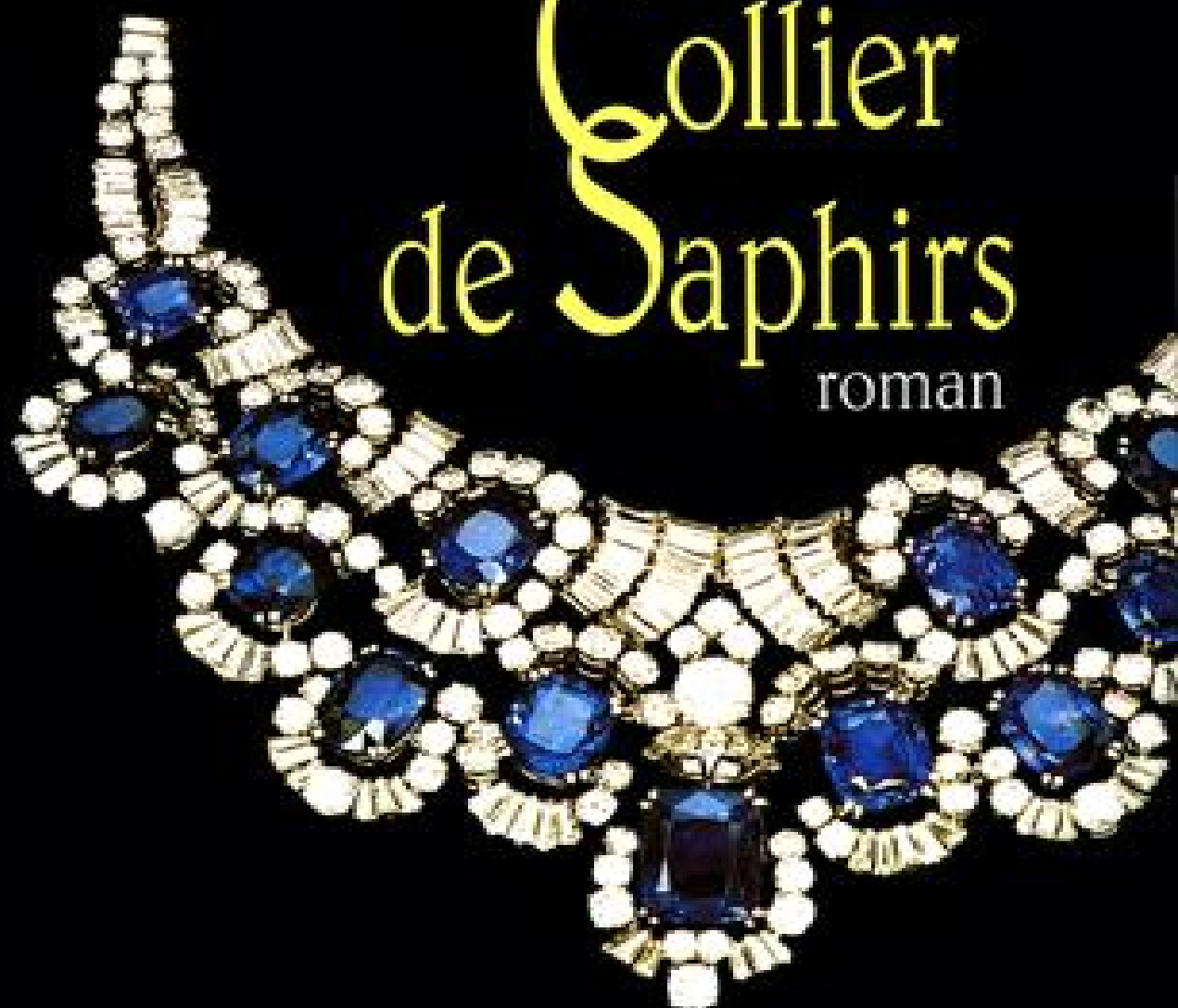


Katherine
Stone Le
Collier
de Saphirs
roman



Katherine Stone

Le Collier de Saphirs

OceanofPDF.com

Prologue

Washington, D.C., décembre 1990

La meute de journalistes agglutinés autour de l'entrée du Memorial Hospital offrait un spectacle inhabituel : l'élite des commentateurs politiques de la presse de Washington jouait des coudes avec les chroniqueurs de variétés de toutes les grandes chaînes nationales. Politiquement parlant, le calme régnait sur la capitale fédérale. La Chambre des représentants, le Sénat et la Cour Suprême étaient en vacances ; le Président et la Première Dame se consacraient aux traditionnels galas de charité de Noël. Pourtant, ce n'était pas l'absence de matière première qui avait attiré les commentateurs politiques sur un terrain généralement réservé à leurs confrères du spectacle. S'ils étaient accourus, c'était parce qu'il s'agissait d'Alexandra Taylor ; et ici, à Washington, cité de pouvoir et d'influence par excellence, miss Taylor n'était pas une citoyenne ordinaire.

Alexandra n'était ni député, ni sénateur, mais actrice. Dans une ville où tout était politique, elle ne détenait aucun mandat. Mais en un sens, elle aussi avait été élue — élue par les millions de téléspectateurs dont la fidélité avait fait de *Pennsylvania Avenue* le feuilleton de début de soirée le plus regardé des cinq dernières années. Et même si plus d'un analyste politique s'était senti obligé de tourner en dérision les multiples rebondissements d'une intrigue où s'entrelaçaient passion et pouvoir, personne n'avait jamais trouvé le moindre reproche à faire au talent ou au charme de sa vedette féminine. À l'instar de son public, la presse aimait Alexandra. Et sur les visages anxieux des journalistes qui se pressaient devant le Memorial Hospital, on pouvait lire une inquiétude aussi sincère que spontanée.

— Bonjour, Joan. Nous avons passé toute la nuit ici dans l'espoir d'apprendre enfin une bonne nouvelle.

Les traits tirés de l'envoyée spéciale de *Bonjour l'Amérique*, célèbre émission télévisée matinale, fournissaient la preuve patente de sa longue veille. Quant à sa mine lugubre, elle suffisait à indiquer la gravité de la situation.

— Le porte-parole de l'hôpital nous a lu un communiqué il y a dix minutes, reprit-elle. Il s'est contenté de répéter ce que nous savons depuis minuit environ. Alexandra Taylor se trouve dans un état critique. Même si elle a bien réagi à l'opération destinée à stopper l'hémorragie interne, elle est toujours dans le coma.

— Avez-vous pu obtenir des détails sur les circonstances de l'accident ? interrogea la présentatrice de l'émission, Joan Lunden, de son studio new-yorkais.

— La police n'a pas encore donné de communiqué officiel, mais nous disposons néanmoins de quelques éléments concrets. Hier en fin d'après-midi, juste après avoir reçu un mystérieux coup de téléphone, Alexandra Taylor a quitté en voiture son cottage, situé sur une falaise dominant la baie de Chesapeake, pour rejoindre la nationale. La descente est une longue succession de virages en épingle qu'Alexandra connaît très bien. Il a beaucoup neigé depuis, mais la route était sèche et parfaitement dégagée au moment du drame. Pour une raison qui nous est encore inconnue, elle a mal négocié un tournant ; après avoir défoncé le parapet, sa voiture a explosé en s'écrasant sur la plage au pied de la falaise. Par miracle, Alexandra en a été éjectée — ou peut-être a-t-elle réussi à sauter — juste avant que le véhicule ne soit précipité dans le vide.

— « Pour une raison qui nous est encore inconnue », dites-vous. Avez-vous une idée sur la question ?

— À ce stade, nous en sommes encore réduits aux hypothèses, mais à en juger par la hauteur du saut effectué par la voiture avant de s'écraser, Alexandra roulait trop vite au moment de sa sortie de route. Et malgré cela, la police n'a retrouvé aucune marque de pneus... pas la moindre trace indiquant qu'elle aurait cherché à freiner ou à modifier sa trajectoire.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui *semblerait* signifier que les freins ont lâché. Il pourrait s'agir d'une défaillance mécanique accidentelle... ou provoquée.

— La police envisage-t-elle l'hypothèse d'un crime ?

— Comme je l'ai dit, la police n'a fourni aucun communiqué. De l'avis général, la voiture est dans un tel état qu'il risque d'être impossible de détecter une éventuelle trace de sabotage.

— Et que pouvez-vous nous dire du coup de téléphone reçu par Alexandra peu de temps avant son départ ?

— Là encore, nous n'avons aucune information précise. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'Alexandra a pris le volant aussitôt après l'avoir reçu.

— Se pourrait-il que ce coup de téléphone l'ait perturbée au point de la pousser à conduire trop vite, ce qui lui aurait fait perdre le contrôle de son véhicule ?

— C'est très possible. Cela dit, Joan, vous n'êtes pas sans savoir que les rumeurs se répandent souvent plus vite que les faits, surtout à Washington : un accident, si tragique soit-il, a tôt fait d'être enrobé de mystère et d'intrigue.

— C'est exact. Merci pour ces informations. Nous reprendrons contact avec vous vers la fin de l'émission, en espérant que vous aurez de meilleures nouvelles à nous annoncer.

— Je l'espère également... Oh, attendez un instant ! Il me semble apercevoir Catherine Taylor, la sœur d'Alexandra. Elle a passé toute la nuit à l'hôpital. Mais on dirait que... Oui, c'est bien elle, et, détail qui ne manquera pas de vous intéresser : la célèbre pianiste se trouve en compagnie de Robert McAllister. Je ne savais pas qu'ils se connaissaient. Il se peut que l'ambitieux sénateur de Virginie, comme tant d'autres hommes politiques, ait participé en tant que consultant au scénario de *Pennsylvania Avenue*. Je doute que Catherine veuille s'adresser à la presse, mais peut-être le sénateur y consentira-t-il plus facilement.

Sentant les doigts tremblants de Catherine se crispier sur la manche de son imperméable, Robert McAllister les recouvrit instinctivement de sa main. Derrière l'éblouissant halo des projecteurs de télévision, il distinguait à peine la limousine garée le long du trottoir, qui devait les mener à

l'aéroport, où débarqueraient bientôt les parents de la jeune femme. Une foule de journalistes se dressait entre le perron de l'hôpital et le havre de paix qu'offrait la voiture. Le rempart humain s'entrouvrit devant Robert et Catherine, dégagant un étroit passage. À peine s'y furent-ils engagés qu'une rafale de douloureuses questions, auxquelles ils ne pouvaient répondre, se mit à fuser à leurs oreilles.

— Comment va-t-elle, Catherine ? Sénateur, s'il vous plaît, quelques mots seulement !

— Quel est exactement le degré de gravité de ses blessures ? Est-elle toujours dans le coma ? Les médecins lui donnent-ils une chance ?

— Miss Taylor ! Il paraît que vous vous trouviez avec votre sœur au moment du coup de téléphone. Pouvez-vous nous dire qui l'a appelée ? Ce que lui a dit son interlocuteur ? N'est-ce pas à la suite de cet appel qu'Alexandra a quitté précipitamment la villa ? La police envisage-t-elle une autre hypothèse que celle de l'accident ?

— Le communiqué médical parle d'une hémorragie interne et d'un violent choc traumatique au niveau des reins. Avez-vous donné du sang à votre sœur, Catherine ? Seriez-vous prête à lui faire don d'un rein si cela s'avérait nécessaire ?

Avant de franchir le seuil de l'hôpital, Robert avait averti Catherine qu'ils s'exposaient à un feu nourri de questions. La jeune femme était prête à affronter cette épreuve. Ces mêmes questions l'avaient tourmentée toute la nuit. La dernière d'entre elles, cependant, la prit au dépourvu. Était-elle prête à donner un rein à Alexandra ?

La réponse jaillit de ses lèvres, évidente.

— Oui, bien sûr !

Mais du fond de son cœur s'éleva à la même seconde un cri de désespoir silencieux.

S'il le faut, je lui donnerai sans hésiter mon sang, mon rein, ou même mon cœur, mais ce geste n'aura pas plus de valeur que celui de n'importe quel donneur anonyme. J'aime Alexandra, je l'aime comme une sœur, mais... je ne suis pas sa sœur.

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

1

Kansas City, mai 1968

— Mon mari va bientôt arriver, déclara Jane Taylor à l'aide-soignante en blouse rose qui venait de pousser le fauteuil roulant de sa chambre au hall d'entrée de l'hôpital. Vous n'avez pas besoin de rester. Soyez tranquille, je vais l'attendre sagement ici, dans ce fauteuil, par ailleurs tout à fait superflu.

Tout n'était pas vrai dans ce que Jane venait de dire. Alexander ne viendrait pas, car elle ne l'avait pas prévenu de sa sortie. Et surtout, elle avait la ferme intention de quitter son fauteuil dès que l'aide-soignante aurait tourné les talons.

Jane n'éprouvait aucun remords à mentir ainsi. Les médecins, les infirmières, le psychologue n'avaient eu aucun scrupule à le faire.

— Vous allez être transférée dans un service de médecine générale, lui avait annoncé un docteur quand son état lui avait permis de quitter l'unité de soins intensifs.

Dans un service de médecine générale... Loin des jeunes mères, comme si le spectacle de leur joie risquait d'accroître sa douleur ! Mais Jane, elle, savait que sa douleur ne pouvait être plus intense qu'elle ne l'était déjà. Et pourtant, tout juste une semaine auparavant, un bonheur sans nuage régnait sur sa vie.

Sept jours plus tôt, par une radieuse matinée de printemps, Jane, Alexander et Alexandra avaient quitté leur jolie maison rustique de Topeka pour se rendre à Kansas City, où Jane devait exposer ses poteries à l'occasion de la prestigieuse Foire Artisanale. Bientôt, très bientôt, un petit être devait faire son apparition au sein de la famille. Combien de fois Alexandra, du haut de ses six ans, avait-elle parlé avec enthousiasme de son bébé, prédisant même avec cette assurance propre à certains enfants que ce serait une petite sœur ?

Les semaines précédant l'exposition s'étaient passées dans la joie. Tout paraissait si simple... Avec l'aide d'Alexandra, son mari avait chargé les poteries dans une camionnette de location, sous le regard amusé de Jane,

qu'ils tenaient bien inutilement à ménager. La future maman se sentait plus forte que jamais. Ils partirent joyeux, mais de façon aussi horrible qu'inexplicable, comme ils atteignaient la banlieue de Kansas City, Jane eut une première contraction. Tout commença par une douleur déchirante, immédiatement suivie d'un flot de sang.

Alexander avait bifurqué en hâte vers l'hôpital le plus proche. Les médecins s'empressèrent de séparer Jane et l'enfant, qui jusqu'alors avait paru se sentir si bien dans la chaleur de son ventre. Ensuite s'était produite une seconde séparation, plus douloureuse celle-là, car définitive : Jane avait été transportée en ambulance vers le service de soins intensifs du Médical Center, tandis que le nouveau-né était acheminé en trombe, toutes sirènes hurlantes, vers le service de soins intensifs néo-natals de l'Hôpital des Enfants, à quinze kilomètres de distance.

Mère et fille avaient reçu tout ce que la science pouvait leur offrir en matière de soins, mais seule Jane en avait tiré bénéfice. L'enfant, qu'elle ne devait jamais voir, mourut cinq jours plus tard. Jane, après avoir remporté son incertain combat contre la mort, fut transférée dans un service de médecine générale — un endroit lugubre sur lequel planait partout l'ombre de la maladie, et que des kilomètres de couloirs de linoléum séparaient des jeunes mamans et de leurs nourrissons.

C'était mieux ainsi, s'était-elle entendu répéter maintes fois par les médecins, les infirmières et le psychologue. Mais mieux pour qui ? Pour elle ou pour les autres mères, que sa présence risquait de gêner ? Cela, on ne lui avait jamais dit.

Le personnel de l'hôpital avait commis une erreur. N'était-elle pas mère elle aussi — mère d'Alexandra, mère de la petite fille qui venait de mourir ? Ils auraient dû la garder à la maternité, ils auraient dû la laisser visiter la nurserie.

C'était justement là que Jane se rendait maintenant. Elle était persuadée qu'elle trouverait là-bas la force dont elle avait tant besoin pour annoncer à sa fille que sa petite sœur n'était plus de ce monde. Aujourd'hui même, ensemble, Jane et Alexander expliqueraient la vérité à leur Alexandra adorée. Et dès le lendemain, ils repartiraient à Topeka pour présenter à leurs amis — qui s'attendaient à un retour triomphal de la Foire Artisanale — le triste bilan de leur semaine à Kansas City.

Dès que Jane, à travers la vitre, eut posé le regard sur les nouveau-nés qui sommeillaient dans leurs petits berceaux capitonnés de bleu et de rose, elle sut qu'elle avait bien fait de venir. Même si elle avait perdu son enfant, même si elle ne pouvait plus jamais en avoir d'autre, le spectacle de ces petites vies lui rendait espoir.

Pour la première fois cette semaine-là, un sourire illumina son délicat visage. Un sourire maternel.

Sans cesser d'embrasser tendrement les boucles d'ébène de son bébé, Isabelle promena son regard saphir sur le corridor. Devant elle s'ouvrait l'entrée de la nurserie ; et dans son dos, comme toujours, se dressait la silhouette de l'un des hommes engagés par Gilles pour la surveiller. Ces ombres menaçantes la suivaient en permanence depuis plus de cinq mois. Elles avaient accompagné pas à pas sa grossesse. Et à présent que sa petite fille était née, elles ne cherchaient plus à se cacher.

Isabelle vivait dans la terreur. Un jour ou l'autre, ces hommes recevraient un ordre effroyable du fou qui les avait recrutés : celui de supprimer purement et simplement la petite vie qu'il jugeait si menaçante. Cet ordre finirait par venir, mais pour l'instant, persuadé d'avoir le contrôle absolu de la situation, Gilles se complaisait à jouer avec Isabelle comme un fauve avec sa proie. Elle était prise au piège, lui répétait-il. Pourquoi refusait-elle de le comprendre ?

Isabelle avait parfaitement compris. Mais elle savait également qu'aussi longtemps qu'elle continuerait à se déplacer comme si elle conservait l'espoir naïf d'échapper à ceux qui la traquaient, Gilles retiendrait ses hommes de main, et elle pourrait ainsi gagner un peu de temps... le temps de trouver une femme à qui confier son enfant...

Pendant ses mois de recherches, avant et depuis la naissance de sa fille, Isabelle avait rencontré une foule de femmes au cours de brefs entretiens, toujours menés sous le regard attentif des ombres aux ordres de Gilles. Elle cherchait encore. Cette femme devait exister, *il le fallait*, et quand Isabelle la trouverait, elle saurait aussitôt que c'était elle, avec une certitude venue du fond du cœur, profonde et absolue.

Depuis des mois, Isabelle allait de ville en ville, puis repartait, poursuivant sa quête sans relâche. Et son errance, mi-aveugle, mi-calculée,

venait de conduire ses pas jusqu'à la nurserie de l'hôpital. Figée devant la vitre, une jeune femme blonde, dont les yeux verts luisaient de larmes, contemplait les nourrissons avec une tendresse mélancolique.

Après avoir rajusté la bandoulière du gros sac de voyage qui ballottait contre sa hanche, Isabelle s'approcha. À chaque pas, les battements de son cœur s'accéléraient.

— Bonjour.

Le français était sa langue maternelle. Mais elle parlait couramment tant de langues que son accent était imperceptible, éclipsé par l'élégance raffinée de sa diction.

— Bonjour, répondit Jane, en adressant un sourire à la femme ravissante qui venait de l'aborder. Au bout d'un instant, Jane baissa les yeux sur le nourrisson emmailloté dans une couverture de cachemire rose. Les cheveux de la femme étaient blonds, ceux de l'enfant d'un noir de jais ; leurs prunelles du même bleu limpide, en revanche, ne laissaient aucun doute : elle avait bien affaire à une mère et à sa fille.

— Elle est ravissante, dit-elle.

— Merci. Votre bébé est-il ici ?

— Non.

Se rappelant brusquement qu'elle n'était pas censée se trouver là, Jane esquissa un sourire d'excuse. Et pourtant, quelque chose, dans les beaux yeux bleus de cette inconnue, l'encouragea à lui révéler la triste vérité.

— Ma fille est morte peu après sa naissance. L'accouchement a eu lieu prématurément, ce qui a entraîné des complications.

— J'en suis navrée. Vous aurez sûrement d'autres enfants.

— Malheureusement, non. Cela dit, j'ai l'immense bonheur d'avoir déjà une petite fille de six ans. J'aurais bien voulu lui donner une sœur, mais...

— Bien sûr. Je comprends, fit Isabelle d'un ton distrait.

Il lui semblait que le regard perçant de l'ombre qui se dressait à quelques mètres, hors de portée de voix, était sur le point de lui transpercer la nuque. L'homme guettait le moindre de ses gestes. Et chaque seconde qui passait semblait aiguïser davantage son regard.

— Je souhaiterais vous parler.

— Vraiment ? répliqua Jane, surprise par la soudaineté de la demande, mais aussi par la lueur de désespoir qu'elle crut discerner dans les yeux de l'inconnue. Bien sûr. Je vous écoute.

— Pas ici... Pouvez-vous m'attendre dans les toilettes du hall principal ? Je vous y rejoindrai d'ici une demi-heure.

Par-dessus l'épaule de son interlocutrice, Jane remarqua la haute silhouette immobile au fond du couloir. Sa raison lui conseillait de trouver une excuse polie et de partir sans tarder, mais sa générosité naturelle l'emporta. Dans la mesure de ses moyens, elle était prête à aider l'inconnue.

— C'est entendu. Je vous y attendrai.

— Merci mille fois ! Et maintenant, il faudrait que nous nous séparions à la manière de deux personnes qui viennent de faire connaissance et n'ont aucune intention de se revoir.

— Je comprends, fit Jane.

Elle sourit, et consulta sa montre.

— Mon Dieu, s'exclama-t-elle, haussant le ton. Comme le temps passe ! Il faut que je vous quitte. Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, et... je vous souhaite bonne chance.

Après le départ de Jane, Isabelle s'attarda à proximité de la nurserie pour bavarder avec quelques mères venues admirer leurs bébés. Une demi-heure plus tard, elle traversait le hall principal ; elle allait quitter l'hôpital, quand elle fit demi-tour et alla demander à l'accueil où se trouvaient les toilettes.

Gilles ne recrutait que des hommes. Les femmes, à son avis, n'étaient bonnes à rien, si ce n'est à donner du plaisir. Sa fille et elle seraient donc en lieu sûr, pendant quelques précieuses minutes, dans les toilettes pour dames.

Jane l'attendait devant la rangée de lavabos.

— Merci mille fois d'avoir bien voulu m'attendre, murmura Isabelle en la rejoignant.

— Je vous en prie.

— Sommes-nous seules ?

— Oui.

— Bien, fit Isabelle, baissant le regard sur son enfant.

Quand elle redressa le menton, ses yeux étaient brillants de larmes.

— Pouvez-vous la prendre ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Bien sûr, répondit Jane, décontenancée par les larmes de l'inconnue, en prenant la petite fille dans ses bras.

Dès que l'enfant posa le front contre son sein, une douleur aiguë lui vrilla le cœur.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprit Isabelle d'une voix chancelante. Pourriez-vous l'emmener avec vous et l'élever comme si c'était votre propre fille ?

— Je vous demande pardon ?

— Avec moi, elle est en danger. Je l'aime par-dessus tout. Elle représente ce que j'ai de plus précieux au monde, mais...

La voix d'Isabelle se brisa, réduite au silence par une avalanche d'émotions. Elle dut faire une pause.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous venez de perdre votre enfant, et...

— C'est la vérité, répondit Jane, au comble du trouble. Mais ce n'est pas une raison pour que vous me donniez la vôtre.

Elle avait trop récemment éprouvé dans sa chair la douleur d'une telle séparation pour envisager de priver une mère de son enfant.

— Si vous me disiez pourquoi vous pensez être dans l'impossibilité de la garder ? ajouta-t-elle à mi-voix. Peut-être pouvons-nous trouver une solution. Il doit bien y avoir un moyen. Laissez-moi vous aider.

— Je ne puis rien vous dire, et... il n'y a aucun moyen.

Jane lut dans son regard l'expression de la plus absolue sincérité. L'inconnue avait dû réfléchir mille fois à toutes les solutions possibles, en vain. Au bout d'un moment, elle ébaucha un vague sourire. Une étincelle d'espoir naquit dans ses yeux.

— Vous pouvez m'aider, reprit-elle. Depuis que je sais que je dois me séparer de ma fille, je n'ai cessé de prier pour rencontrer celle qui sera capable de l'aimer comme je l'aurais aimée moi-même. Je crois que vous êtes cette personne.

Un long moment s'écoula avant que Jane pût répondre. En silence, elle leva sur Isabelle un regard lourd de promesses.

— Je... je l'aimerai comme une mère, balbutia-t-elle.

— Je le sais, fit Isabelle sans cesser de l'observer.

À contrecœur, elle détourna les yeux et s'efforça de concentrer son attention sur les derniers détails à régler avant de quitter l'hôpital pour entamer une nouvelle étape de sa vie — d'où sa fille serait absente. Elle posa son sac de voyage sur le rebord du lavabo, l'ouvrit et en sortit une petite pochette de velours bleu, fermée par un cordon doré qu'elle s'empressa de dénouer. De ses doigts délicats, elle retira plusieurs boulettes de papier de soie, qu'elle déplia une à une. Chacune d'elles renfermait une étincelante pierre précieuse — diamant, rubis, saphir, émeraude...

— Ma fille aurait dû hériter d'une fortune considérable, expliqua simplement Isabelle.

Elle aurait dû être princesse.

— J'ai converti en pierres précieuses une partie de son héritage, poursuivit-elle. Toutes sont d'une pureté, d'une taille et d'une couleur irréprochables. Leur valeur marchande totale représente environ vingt millions de dollars.

Mais je vous conseille de ne les vendre qu'au fur et à mesure de vos besoins, car leur prix, assurément, ne cessera d'augmenter au fil des ans.

— Il n'est pas question que j'accepte ceci.

— Je puis vous assurer qu'elles appartiennent de plein droit à ma fille.

— Mon mari et moi ne sommes pas riches et ne le serons sans doute jamais, mais nous vivons bien. Notre travail nous permet d'élever deux enfants.

Le refus de Jane, aussi serein que catégorique, ne fit que renforcer la conviction d'Isabelle : elle venait sans nul doute de trouver la personne à qui confier sa fille. Après avoir connu successivement l'extrême pauvreté et l'extrême richesse, elle avait abouti à la conclusion que l'amour était l'unique trésor digne de ce nom. Cette jeune inconnue aux prunelles d'émeraude partageait visiblement son opinion.

— Voulez-vous que je vous parle de mon mari et de moi-même ? s'enquit Jane.

— Non, surtout pas ! Mieux vaut que je ne sache rien de vous et que vous ne sachiez rien de moi... à ceci près : cette enfant est bien ma fille, et son père et moi l'avons conçue avec amour. Mais elle serait en grand danger si je la gardais, et... il en sera toujours ainsi.

Ses yeux s'embruèrent de nouveau. Elle hésita un instant avant de poursuivre.

— S'il vous plaît... Pouvez-vous lui dire, le jour de ses vingt et un ans, ce qui s'est passé aujourd'hui ? Lui dire que je l'aimais tendrement, mais que je n'ai pas eu le choix ?

— Bien entendu. Quel jour est-elle née ?

— Il y a tout juste une semaine, le 20 mai.

C'était aussi la date du tragique accouchement de Jane.

— Le 20 mai... répéta-t-elle, rêveuse. Comptez sur moi. Que dois-je lui dire d'autre ?

— Dites-lui de ne surtout pas chercher à me retrouver. Non seulement elle n'a aucune chance d'y parvenir, mais elle s'exposerait à des risques inutiles. J'y pense, ajouta-t-elle tout à coup. Le choix de son prénom vous revient, bien sûr, mais...

— Oui ?

— Pourriez-vous, en second ou troisième prénom, l'appeler Alexandra ?

Alexandra ? Le père de l'enfant devait s'appeler Alexander, songea Jane, croyant voir glisser une flamme de passion fugace dans le regard d'Isabelle. Encore une coïncidence... Elle s'efforça cependant de masquer sa surprise et, l'inconnue ayant exprimé le vœu de ne rien savoir d'elle, se retint de lui dire que son mari s'appelait Alexander, et sa fille Alexandra.

— Je vous le promets.

— Merci, souffla Isabelle.

Après avoir rangé dans son grand sac le sachet de pierres précieuses, elle en sortit un paquet de langes qu'elle remit à Jane, une poupée aux cheveux noirs et une petite couverture de cachemire à carreaux bleus et blancs. Sans mot dire, les deux femmes débarrassèrent l'enfant de sa couverture rose. Puis, tandis qu'Isabelle l'emmaillottait de bleu et de blanc, Jane enveloppa la poupée de rose.

Il ne restait plus à Isabelle qu'à faire ses adieux à sa fille. Elle la prit dans ses bras et se retira avec elle dans un coin de la pièce. Leurs regards bleus se rencontrèrent pour la dernière fois. Tout en l'embrassant, elle lui murmura des mots d'amour en français, comme elle l'avait toujours fait.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime...

Puis, en déposant un dernier baiser sur le front minuscule, elle exprima la même pensée au futur — symbole d'un avenir qu'elles ne partageraient pas, mais dans lequel sa fille resterait toujours présente :

— Je t'aimerai toujours.

Elle se retourna, revint à grands pas vers Jane, lui confia son précieux fardeau et ajusta la bandoulière du sac de voyage sur son épaule. Au moment où elle s'apprêtait à prendre dans ses bras la poupée destinée à tromper la vigilance de ses poursuivants, elle céda à une dernière impulsion. Elle porta une main à son cou et défit le gros fermoir d'or d'un collier qui, jusqu'à cet instant, était resté caché sous le col de son corsage.

C'était un collier de pierres bleues étincelantes, soutenant un pendentif en forme de cœur taillé dans la même gemme. Jane remarqua d'emblée que ce bleu limpide faisait écho à celui, remarquable, des yeux de la mère et de l'enfant. Mais l'idée ne l'effleura pas qu'il pouvait s'agir de saphirs de la plus grande pureté, ni même que ce collier devait valoir une fortune. L'amour qui scintillait dans le regard de l'inconnue lui paraissait mille fois plus précieux.

— Je vous en prie, dit Isabelle, remettez-lui ceci pour son vingt et unième anniversaire. C'est son père qui me l'a offert en gage d'amour. Je lui en fais don.

Isabelle s'interrompit et fronça imperceptiblement les sourcils, se demandant si elle ne commettait pas une erreur. Mais presque aussitôt, rassurée, elle sourit.

— Ce collier est splendide, mais très classique. Il ne lui permettra pas de retrouver ma trace.

Jane acquiesça et lui prit des mains l'éblouissant joyau.

— Il faut que je parte, soupira Isabelle, sentant les larmes lui monter aux yeux. Je vous demanderai d'attendre encore une demi-heure avant de sortir ou même plus longtemps si vous le pouvez.

— Je l’aimerai de tout mon cœur, se contenta de murmurer Jane.

— Je le sais. Merci... Dieu vous bénisse.

Isabelle partie, entraînant dans son sillage les hommes de Gilles le plus loin possible de Kansas City, Jane se retrouva seule pour méditer sur le caractère extraordinaire de ce qui venait de se passer. Tout s’était déroulé si vite qu’elle avait accepté la chose avec une sorte de sérénité irréaliste. Elle commençait à peine à comprendre qu’un véritable miracle venait d’avoir lieu.

— Bonjour, mon petit trésor, chuchota-t-elle, baissant le regard sur la paire d’yeux bleus qui semblaient quémander son amour et la promesse d’une vie heureuse. Bonjour, Catherine Alexandra... Ce nom te plaît-il ? Je suis sûre qu’il t’ira à ravir, et ta grande sœur en sera très fière. Il sera un lien supplémentaire entre vous : elle-même, vois-tu, s’appelle Alexandra Catherine. Oh, ma petite Catherine, si tu savais comme ton papa, ta grande sœur et moi allons t’aimer !

L’image de la mère de l’enfant traversa ses pensées, et son cœur se serra. Jane fit une promesse muette aux immenses yeux bleus levés vers elle : si un jour l’inconnue venait la réclamer, son mari et elle la lui rendraient sans hésiter.

Elle réalisa presque aussitôt, avec une tristesse teintée de soulagement, que la maman de Catherine ne les retrouverait jamais. Us ne vivaient pas à Kansas City, mais à Topeka, dans l’Etat voisin. Jane avait certes mentionné la perte de sa propre fille, mais elle n’avait précisé ni quand, ni où l’enfant était morte. La petite avait rendu le dernier souffle dans un hôpital situé à l’autre bout de la ville ; quant à sa mère, elle avait séjourné dans un service de médecine générale, non d’obstétrique. À moins de revenir tout de suite, jamais l’inconnue ne pourrait retrouver sa fille.

Isabelle avait prié Jane d’attendre une demi-heure. Celle-ci patienta une heure entière pour lui laisser tout le temps de s’éloigner, et de venir récupérer son enfant si d’aventure elle changeait d’avis. Chaque fois qu’une femme poussait la porte des toilettes, le cœur de Jane cessait momentanément de battre.

Son enfant était morte. Mais les seins de Jane, comme en signe de défi au destin, étaient restés lourds de lait. Quand la bouche minuscule et vorace se

referma sur son téton, la jeune femme eut la surprise de sentir monter en elle une joie capable de balayer toutes les peines éprouvées jusqu'alors.

Un peu plus tard, comme elle tirait un lange du paquet laissé par l'inconnue, elle eut une autre surprise : cachés là, elle découvrit cent mille dollars en grosses coupures. Son mari et elle placeraient cette petite fortune, décida-t-elle aussitôt, afin de la remettre à Catherine à son vingt et unième anniversaire. Alexander et elle gagnaient suffisamment d'argent pour mener la vie sans excès qu'ils s'étaient choisie. Cela dit, peut-être pourraient-ils utiliser une infime partie de cette somme de façon qu'Alexander ne soit plus contraint de donner tant de leçons de musique le soir et le week-end, et puisse consacrer un peu plus de temps à ses filles.

— Alexander?

— Chérie, enfin !

Alexander laissa échapper un soupir. Il savait que Jane avait eu l'autorisation de quitter l'hôpital quelques heures plus tôt, mais s'était douté que sa femme voudrait rester seule un moment. Il l'avait imaginée allant jeter un bref coup d'œil à la nurserie, et ensuite, peut-être, faisant quelques pas dans le parc tout proche pour sentir la caresse du soleil de mai, regarder les arbres en fleurs et chercher une nouvelle fois à comprendre ce qui venait de se passer. Tâche impossible, il le savait d'autant mieux que lui-même s'y était efforcé en vain. Jane avait besoin de solitude. Mais au fur et à mesure que les minutes se muaient en heures, il avait senti une sourde angoisse l'envahir.

— Es-tu prête, Jane ? demanda-t-il d'une voix douce. Veux-tu que nous venions te chercher ?

La tendresse de son ton fit monter les larmes aux yeux de Jane. Son mari avait sans doute vécu une semaine encore plus pénible qu'elle. Il avait passé ses journées, ses nuits, à courir d'un hôpital à l'autre, redoutant non sans raison, les quatre premiers jours, de perdre sa femme et sa fille. Mais il avait trouvé la force de dissimuler son angoisse, notamment aux yeux d'Alexandra, leur fille aux boucles d'or, qui ne savait toujours rien.

Et qui n'aura jamais besoin de savoir.

— Alexandra est-elle avec toi ?

— Elle joue à la poupée dans sa chambre avec une nouvelle amie, répondit-il d'une voix où perçait une sorte de fierté.

Le magnétisme irrésistible et la rayonnante assurance de leur fille ne cessaient de les surprendre. Cette semaine-là, malgré la tristesse des circonstances, Alexandra avait réussi à se faire une foule de nouveaux amis, tant à l'hôpital qu'à l'hôtel.

— Jane ? reprit-il, surpris du silence qui se prolongeait au bout du fil. Quelque chose ne va pas ?

— Oh, Alexander... Un miracle vient de se produire !

De la cabine téléphonique du parc, serrant contre son sein la petite fille repue et endormie, Jane raconta à son mari ce qui s'était passé. Elle ne voyait pas le visage d'Alexander, ce visage de musicien talentueux qu'illuminait une âme de poète, mais n'eut aucune peine à imaginer la myriade d'émotions qui devaient défiler dans ses yeux — l'espoir, l'incrédulité, la joie et... l'effroi.

— Rassure-toi, mon amour, conclut-elle au terme d'un nouveau silence. Je n'ai pas perdu la tête.

— Mais, Jane... Ce que tu me racontes est tout simplement trop... Pourquoi ris-tu ? demanda-t-il, de plus en plus inquiet, comme s'il redoutait que sa femme, prise d'un accès de folie à la nurserie, ait kidnappé l'enfant d'une autre.

— Parce que je viens de réaliser que j'ai oublié de te parler de l'argent et du collier.

Elle avait conté deux fois son histoire, mais sans jamais mentionner les cent mille dollars trouvés entre les langes, le collier ni la fortune en pierres précieuses qu'elle avait refusée. L'argent et le collier constituaient pourtant la preuve tangible de la véracité de son récit ; mais si elle avait oublié d'en parler, c'était tout bonnement parce qu'à ses yeux, le seul vrai trésor était celui qu'elle serrait à présent dans ses bras.

— Quel argent, Jane ? Quel collier ?

Jane lui raconta de nouveau toute l'histoire, en détail. Elle sentit les protestations effarées de son mari se dissiper peu à peu sous l'effet de la joie.

— Nous arrivons, chérie, finit-il par annoncer d'une voix rauque. Nous venons vous chercher, Catherine et toi !

Quelques secondes après avoir posé un premier regard sur l'enfant blottie au creux des bras de sa mère, Alexandra déclara avec son assurance coutumière :

— Ce n'est pas ma sœur.

Jane, stupéfaite, marqua un temps d'hésitation.

— Bien sûr que si, ma chérie ! Catherine *est* ta petite sœur. C'est vrai, elle n'est pas blonde comme toi et moi, ses yeux sont bleus, et ses cheveux noirs comme ceux de papa, mais c'est bien ta sœur.

— Non.

— Alexandra...

— Je ne veux pas d'elle, papa. Je ne l'aime pas !

— Alexandra... !

— Ce n'est pas ma sœur ! Je ne veux pas d'elle ! Ramenez-la à l'hôpital tout de suite ! S'il vous plaît !

Après avoir murmuré ses derniers mots d'adieu à l'oreille de sa fille, Isabelle poursuivit son errance pendant trois longues semaines, serrant tendrement contre elle une poupée emmaillotée de rose et se forçant à étouffer les cris de désespoir qui montaient de son cœur brisé.

Elle entraîna les hommes de Gilles loin de Kansas City, jusqu'à New York. Là, quelques minutes avant d'embarquer sur un avion à destination de Nice, elle se dirigea délibérément vers l'une des ombres, et lui tendit son ballot de cachemire rose.

— Je vais retrouver Gilles, lui glissa-t-elle à voix basse, en français. Je lui dirai que vous avez fait votre possible, mais qu'il aurait dû s'abstenir de recruter des incapables de votre espèce.

Isabelle avait cru ne jamais devoir retourner sur l'île. Ce fut pourtant ce qu'elle fit, pour affronter l'homme qui venait de la priver de son enfant. À Nice, elle prit un hydravion pour rejoindre l'île de Castiglia. Au cours du vol vers la minuscule principauté, également connue sous le nom de 1'« Ile

aux Arcs-en-ciel », ses pensées la ramenèrent vers sa jeunesse, vers le temps où étaient nés sa haine pour Gilles... et son amour pour Alexandre.

C'était en 1948. La guerre, qui l'avait privée de toute sa famille, était finie. Finie, mais non oubliée. À dix-sept ans, Isabelle savait mieux que personne que la guerre rend possibles toutes les horreurs ; mais sitôt que l'espoir eut commencé de reflourir sur les ruines de son chagrin, elle décida qu'à l'inverse, en temps de paix, tous les désirs pouvaient devenir réalité. Pendant la guerre, dans les rues de son Paris natal, elle avait servi la cause de la Résistance avec une indéfectible bravoure. L'heure était maintenant venue d'accomplir son grand rêve. C'est ainsi qu'elle osa écrire une lettre pleine d'audace à un prince régnant.

Elle avait soigneusement observé les bijoux des plus grands joailliers de la place Vendôme, écrivit-elle en substance au prince Alexandre de Castiglia. Bien entendu, elle se garda bien de préciser qu'elle s'était contentée de scruter de l'extérieur les scintillantes vitrines des plus prestigieuses maisons — Cartier, Van Cleef & Arpels, Castiglia... Entre toutes, disait-elle, Castiglia était celle qui avait le plus urgent besoin de ses services : leurs modèles étaient trop « baroques », et même, osa-t-elle ajouter, cruellement dépourvus de « romantisme ». Elle joignit à sa lettre quelques esquisses aux lignes hardies et proposa au prince de venir lui rendre visite sur son Ile, s'il y consentait.

Alexandre rit de bon cœur à la lecture de la lettre, mais prit assez vite un air songeur. Cette jeune personne pleine d'audace, dont le talent sautait aux yeux, avait entièrement raison. Depuis la fin de la guerre, ayant consacré tous ses efforts à restaurer la splendeur de son Ile mutilée par les bombes, Alexandre avait laissé Gilles, son frère cadet, diriger seul la prestigieuse joaillerie familiale. Celui-ci avait assuré avec talent le redressement financier de l'entreprise, redevenue florissante, mais les bijoux de la maison Castiglia n'avaient connu aucune évolution créatrice depuis trop longtemps.

Alexandre prit ses dispositions pour rencontrer Isabelle à Paris. La veille de son départ, pendant la promenade qu'il faisait chaque jour pour admirer le légendaire spectacle des arcs-en-ciel qui avaient valu à l'île son surnom, il fut projeté à bas de son cheval et se brisa une jambe. Ce fut donc son frère cadet qui s'envola à sa place vers Paris pour s'entretenir avec la jeune styliste. À peine l'eut-il vue, avec ses cheveux d'or et ses prunelles de saphir, qu'il sentit qu'il fallait qu'elle lui appartienne.

Après tant d'années de combat, Isabelle ne connaissait plus la peur. La nécessité l'avait rendue intrépide. Mais la foi de l'artiste et les rêves romantiques de l'adolescente vibraient toujours au fond de son cœur.

Car Isabelle était une jeune fille romantique. Elle était vierge aussi — du moins avant d'être violée par Gilles, que ses supplications désespérées ne firent qu'exciter davantage. Il prit sauvagement possession de son corps en lui murmurant des mots d'amour ; et quand il eut fini, il lui promit davantage encore : Isabelle allait devenir sa femme, sa princesse.

Hébétée, folle de rage, désespérée, elle trouva le courage de soutenir son regard, et proféra en silence le serment de lui vouer une haine éternelle.

À son retour sur l'île, Gilles annonça à son frère aîné que la jeune fille s'était moquée d'eux et qu'elle ne cherchait qu'à travailler pour la maison Cartier. La nouvelle laissa le prince Alexandre surpris et déçu. Six semaines plus tard, une fois sa jambe rétablie, il profita d'un séjour à Paris pour rendre une visite impromptue à la jeune créatrice.

Le beau regard bleu d'Isabelle se figea de terreur quand elle lui ouvrit. Mais très vite — dès qu'elle eut compris que ce n'était pas Gilles qui frappait à sa porte —, son effroi se mua en confusion. Le prince Alexandre partageait la beauté de son frère, mais son regard sombre était humain et doux, sans trace de folie.

Isabelle, à dix-sept ans, tomba amoureuse d'Alexandre, qui en avait quarante. Cet amour naquit en dépit de la haine secrète qu'elle vouait à Gilles, en dépit surtout de l'enfant qu'elle portait en elle, vivant stigmaté d'un outrage qui la submergeait de dégoût et d'un indicible effroi. Elle refusait de donner le jour à l'enfant de Gilles, mais elle ne pouvait pas davantage se résoudre à le tuer. Au désespoir, elle se contenta d'espérer qu'une fausse couche spontanée viendrait la délivrer. Après qu'elle fut tombée amoureuse d'Alexandre, ses prières se firent plus sereines : elle en vint à se persuader que l'amour du prince de Castiglia finirait par vaincre le mal qui grandissait dans ses entrailles.

Les vœux d'Isabelle furent exaucés au début du quatrième mois. Un soir, Alexandre la trouva chez elle, inanimée, baignant dans son sang, et l'emmena à l'hôpital. Dès qu'elle fut suffisamment remise pour parler, elle lui avoua la vérité.

Alexandre bannit Gilles de la principauté, épousa Isabelle, et ils partagèrent, sur leur île, vingt ans d'un amour sans nuages. Gilles était loin, mais quelque chose ne leur permit jamais de l'oublier complètement : ils n'eurent pas d'enfant.

Si Alexandre et Isabelle voulaient un enfant, c'était avant tout par amour, mais le grave problème de la succession se posait également. Selon les lois de la principauté en vigueur depuis des siècles, le premier-né du couple princier était appelé à succéder à son père — ou à sa mère. Mais si Alexandre restait sans héritier, à sa mort, le titre de prince reviendrait à son frère cadet.

En septembre 1967, Alexandre apprit qu'il souffrait d'une leucémie qui le condamnait. Pendant leurs derniers mois de bonheur, Isabelle et lui ne s'attardèrent guère à parler de ce qui adviendrait après sa mort. Tous deux savaient parfaitement que Gilles effectuerait un retour triomphal sur l'île. En revanche, Alexandre se devait de songer au sort de sa femme.

Il fit déposer son immense fortune personnelle en lieu sûr, au nom d'Isabelle, dans un certain nombre de banques, à Paris, à New York, à Londres et à Zurich. Ensuite, afin de jouir du peu de temps qu'il leur restait à vivre ensemble, ils s'aimèrent encore plus. Et un beau soir, le miracle eut lieu : de l'amour d'Isabelle, trente-sept ans, et d'Alexandre, soixante ans, naquit un embryon de vie. La jeune femme se garda d'annoncer la nouvelle à son mari, sachant qu'elle ne lui apporterait ni joie ni soulagement, mais qu'au contraire elle ne ferait qu'accroître son sentiment d'impuissance. Quel sort attendait leur héritier — ou leur héritière ? Gilles était trop près de s'emparer de la principauté pour y renoncer. Peu lui importait le testament de son frère, peu importaient les efforts déployés par le prince pour organiser la protection d'Isabelle : jamais il ne laisserait un nourrisson le priver de l'île.

Isabelle ne tenait pas à régner. Elle ne demandait qu'une chose : pouvoir élever son enfant en paix. Gilles pouvait garder tout le reste.

Quand elle quitta l'île, peu après les funérailles de son époux, deux ombres menaçantes lui emboîtèrent le pas. Bien que sa grossesse fût encore secrète, les intentions de Gilles, déjà, étaient claires : le désir obsessionnel qu'il avait d'elle était toujours là, plus vivace que jamais. Elle chercha en vain à se débarrasser de ses chiens de garde, mais quand son état fut devenu évident, leur surveillance ne fit que s'intensifier.

Elle ne demandait rien d'autre que le droit de vivre avec son enfant. Gilles ayant refusé de le lui accorder, Isabelle dut faire appel à la ruse pour protéger la vie de sa fille.

À présent, trois semaines après lui avoir fait ses adieux, elle retournait sur l'île aux Arcs-en-ciel pour dire à cet homme sa haine et son mépris.

Le palais, sous le règne d'Alexandre, était à l'image du reste de l'île : un havre de paix et de liberté, ouvert à tous ceux qui désiraient s'imprégner de sa splendeur. Mais désormais, les lourdes portes étaient closes. Le grand nombre de gardes puissamment armés indiquait que le prince Gilles était chez lui. Déjà riche lors de son bannissement, il avait trouvé moyen d'accroître sa fortune pendant ses années d'exil, et avait pris goût à une valeur plus dangereuse encore que l'argent : le pouvoir. À la mort de son frère, Gilles de Castiglia était connu des polices du monde entier comme un puissant trafiquant d'armes et de drogue, qui faisait régner la terreur.

Le nouveau maître de l'île était chez lui. L'élégant palais de marbre blanc s'était transformé en forteresse ; ce qui avait été un paradis semblait recouvert d'un voile sombre. Même les oiseaux se tenaient cois, remarqua Isabelle. L'air, naguère chargé des fragrances de mille fleurs, avait quelque chose de vicié. Elle se demanda si les somptueux arcs-en-ciel qui s'élançaient chaque soir dans l'azur, juste après la pluie nourricière, existaient toujours. Pouvaient-ils avoir été réduits, eux aussi, à l'état de souvenirs d'un paradis perdu ?

— Isabelle ? murmura le prince Gilles lorsqu'elle entra dans la bibliothèque.

Ses prunelles sombres et froides n'exprimaient rien, mais son être tout entier frémissait d'une violente émotion située au-delà du désir, une sorte de besoin désespéré de possession.

— Vous êtes la lie de l'humanité !

— Isabelle, voyons...

— Si vous saviez à quel point je vous hais !

— Vous êtes injuste, *chérie*. En tant que père, il est de mon devoir d'assurer l'avenir de mes enfants.

— C'est pour vous seul que vous avez fait tout cela ! Vous vouliez l'île, vous l'avez... et elle est déjà empoisonnée par votre venin !

— Pourquoi tant de colère, Isabelle ? Vous êtes bien trop belle pour vous laisser aller à ce genre de faiblesse.

Le regard de Gilles se détacha d'elle pour se poser sur le mur de la pièce, dans le dos d'Isabelle. Elle fit volte-face et découvrit, encadré de somptueuses dorures, un portrait d'elle peint à l'huile. Avant même la mort d'Alexandre, elle avait pris grand soin de faire transférer dans son château de la vallée de la Loire tous ses biens personnels — documents, photographies et tableaux.

La présence de cette toile au mur de la bibliothèque du palais n'était pas due à un oubli. Le prince Gilles l'avait lui-même fait exécuter par un peintre renommé, d'après un célèbre cliché pris douze ans plus tôt dans les jardins du palais de Monaco. Alexandre et Isabelle s'y étaient rendus pour assister au mariage de leurs amis Rainier et Grâce, et bien que la princesse de Castiglia ne fût qu'une invitée illustre parmi tant d'autres, la photographie était parue sur une pleine page en couleurs de *Life Magazine*. Devant un buisson de gardénias en fleur, le regard merveilleusement romantique, elle ressemblait à s'y méprendre à une mariée. Peut-être que le charme de ce cliché était aussi dû au fait que c'était ce jour-là que la princesse avait choisi de porter pour la première fois l'extraordinaire collier de saphirs offert par Alexandre.

Au fil des ans, elle avait été photographiée sous tous les angles, parée des plus splendides bijoux de la maison Castiglia. Mais c'était justement ce cliché-là, sur lequel elle arborait le plus précieux de tous ses bijoux, que Gilles avait choisi pour commander un portrait d'elle.

À la vue du tableau, son cœur s'emplit à la fois de rage et de terreur — parce qu'il montrait précisément le collier qu'elle avait légué à son enfant. Certes, même si sa fille, d'ici vingt et un ans, se mettait à sa recherche, il était impensable que ce collier lui permette de la retrouver. En revanche, Gilles, lui, pouvait fort bien se servir du tableau pour suivre la trace de la princesse disparue. Que se passerait-il s'il faisait publier la reproduction du bijou dans la presse américaine, accompagnée d'un faux avis de recherche, signé par Isabelle ? Que se passerait-il si l'inconnue à qui elle avait remis son enfant tombait dans le piège ?

Un brusque soulagement vint interrompre ses pensées. Gilles n'avait aucun moyen de savoir qu'elle avait laissé ce collier à sa fille. De nombreuses années s'écouleraient avant que celle-ci ne le reçoive des mains de sa mère adoptive, et avec un peu de chance, à ce moment-là, Gilles rôterait déjà en enfer. Avant d'affronter de nouveau le regard de son ennemi, Isabelle inspira profondément en se répétant à plusieurs reprises que sa fille ne risquait rien.

— Comment osez-vous garder ici un portrait de moi ? accusa-t-elle, sentant l'indignation se substituer à la terreur.

— Il me faudrait bien davantage qu'un portrait. C'est vous que je veux, Isabelle, corps et âme. Je vous aime.

— Pauvre fou !

— Fou d'amour... Si vous viviez avec moi, votre fille serait à vos côtés.

Le cœur d'Isabelle fit un bond, mais elle comprit aussitôt qu'il lui tendait un nouveau piège. Gilles laisserait vivre sa fille quelque temps, et un beau jour, inexplicablement, elle serait victime de quelque tragique accident.

— Je ne sais pas où elle est, Gilles. Je serais moi-même incapable de la retrouver. J'espère bien que vous chercherez à le faire. Je prie pour que vous y engloutissiez toute votre fortune, pour que soyez torturé chaque nuit jusqu'à la dernière par la crainte de son retour. Je prie pour que cette torture finisse par vous tuer.

— Isabelle... protesta Gilles avec un rire affable. Nous sommes faits l'un pour l'autre, comment pouvez-vous ne pas le voir ? Epousez-moi, mon amour. Soyez ma princesse. Dans mes bras, vous connaîtrez une fièvre, une passion que mon pauvre frère aurait été bien incapable de vous donner. Chaque fois que je vous imagine tous deux enlacés, alors même que son corps était en train de pourrir de l'intérieur, je suis saisi de nausée.

— Vous êtes immonde. Vous ne méritez même pas mon mépris.

— Vous apprendrez à m'aimer.

— Vous êtes marié. À moins que vous n'envisagiez de la faire assassiner... comme vous avez fait assassiner Geneviève ?

Geneviève, jeune femme aussi belle que candide, avait autrefois succombé au charme maléfique de Gilles au point de consentir à l'épouser. Isabelle n'aurait jamais dû la rencontrer, car à l'époque de son mariage,

Gilles était depuis longtemps banni de l'île. Mais un beau jour, parce que Castiglia était justement le seul endroit sur terre où

Gilles ne pouvait l'atteindre, Geneviève était venue chercher refuge au palais, où Isabelle et Alexandre l'avaient accueillie. Jamais ils n'auraient dû la laisser repartir, mais la jeune femme portait en elle l'héritier que Gilles voulait à tout prix. Elle finit par décider de revenir temporairement à lui, et d'échanger cet enfant contre sa propre liberté. Gilles eut son fils, mais Geneviève, elle, n'eut guère le loisir de jouir de sa liberté : un mois après la naissance de son enfant, elle mourait assassinée.

Bien que sachant mieux que quiconque qu'il ne fallait pas pousser Gilles dans ses retranchements, Isabelle venait de l'accuser du meurtre de sa première femme. On aurait certes pu croire que ce maître du terrorisme, cet homme aussi dément qu'amoral, ne prendrait pas ombrage d'une telle accusation. Mais en voyant flamboyer soudain une lueur de rage meurtrière dans ses yeux, elle comprit qu'elle était allée trop loin et sentit la peur l'envahir. Il marcha droit sur elle. Isabelle restait paralysée, incapable de fuir. Au moment où les mains vigoureuses du prince se refermèrent sur son cou, elle comprit qu'elle allait mourir, et sa peur céda la place à une sorte de soulagement. Elle allait mourir. Ses souffrances allaient cesser. Elle allait rejoindre Alexandre.

— Père ?

Au son de la voix juvénile qui venait de lancer ce mot, les doigts de Gilles se desserrèrent. Il cilla, comme s'il comprenait seulement, avec une sorte d'horreur, qu'il avait failli tuer la femme qu'il aimait. Puis, d'un air détaché, il ébaucha un sourire et se retourna vers son fils, âgé de dix ans, qui se tenait sur le seuil de la bibliothèque.

— Approche, Alain. Viens saluer ta tante Isabelle.

Alain... C'était donc le fils de Geneviève, songea Isabelle en scrutant le visage inexpressif de l'enfant, où rien ne semblait indiquer qu'il venait de surprendre son père en plein accès de sauvagerie.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, ma tante, récita poliment Alain.

— Moi de même, Alain, répondit-elle en s'efforçant de sourire au garçonnet qui, un jour, régnerait sur l'île.

En d'autres circonstances, sa fille et lui auraient-ils pu s'aimer comme deux enfants ordinaires ? Qu'aurait-il éprouvé pour cette cousine, de dix ans sa cadette, qui lui barrait l'accès au titre de prince ? Alain ne ressemblait guère à sa mère. Il avait plutôt hérité de la sombre beauté des Castiglia. Y avait-il vraiment de la bonté au fond de son cœur ? Ou était-il, à l'instar de son père, un monstre de dissimulation ? Son visage enfantin était doux, ses yeux noirs paraissaient sensibles, néanmoins ce pouvait être un leurre, une arme aussi terrible que le charme venimeux du prince Gilles. Mais après tout, songea Isabelle, peu importait l'avenir. Alain de Castiglia venait de lui sauver la vie.

— Je dois vous quitter, fit-elle, profitant de la présence de l'enfant pour s'esquiver. Au revoir, Alain.

Gilles ne chercha pas à la retenir. Il n'en continuerait pas moins de la faire suivre, jusqu'à son dernier souffle. Elle n'en avait cure. Sa liberté, sa sécurité n'avaient plus aucune importance.

Traversant une des nombreuses cours de marbre qui menaient aux portes du palais, elle s'arrêta net : là, plongeant ses petites mains dans l'eau claire d'un bassin carrelé de mosaïque, elle aperçut une ravissante fillette. Ce devait être Natalie, la fille de Gilles et la demi-sœur d'Alain. Du haut de ses quatre ans, elle adressa un sourire candide à cette tante qu'elle n'avait jamais vue. Émue, Isabelle sentit son cœur se serrer.

Quelle sorte de vie pouvaient espérer ces enfants dans un monde où planait l'ombre malfaisante de Gilles ? se demanda-t-elle en reprenant sa marche. Une vie fatalement malheureuse, une vie marquée par le mensonge et la peur, sans amour et sans joie... Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté son bébé, Isabelle éprouva une vague sensation de paix. Sa fille était en lieu sûr.

Sa fille à elle serait aimée.

2

Manhattan, avril 1989

À grand renfort de cartons d'invitation dorés sur tranche, tout ce que Manhattan comptait de célébrités avait été réuni dans le grand salon de l'hôtel Plaza pour le gala annuel de l'Académie. Ce formidable rassemblement d'étoiles, tenu le premier samedi après la remise des Oscars, était la réponse new-yorkaise à la brillante réception organisée à Spago par le célèbre agent Swifty Lazar. Les deux listes d'invités se ressemblaient — exclusivement composées de gens très riches, très renommés et très influents —, mais l'immensité du salon du Plaza permettait un faste incomparable. Cette année-là, le clou du décor était une statue de glace haute de quatre mètres, représentant le célèbre Oscar. L'étincelante sculpture, dressée au centre d'un bassin empli de champagne millésimé, était teintée d'or par les reflets du grisant liquide qui pétillait à ses pieds.

Alexandra Taylor fendit lentement la foule des invités en tenue de gala. Au passage, elle distribuait de gracieux remerciements à tous ceux qui la félicitaient, et des sourires à ceux qui se contentaient de lever silencieusement leur flûte en son honneur. Aux yeux de tous ceux qui n'avaient cessé de la féliciter tout au long de la soirée, Alexandra semblait accueillir son triomphe avec une remarquable sérénité, comme si elle avait fait sienne la royale dignité du personnage qui venait de lui valoir l'Oscar de meilleure actrice : celui d'Elizabeth I^{re} d'Angleterre, qu'elle incarnait dans *Majesty*, une biographie de la reine brillamment filmée par le metteur en scène Lawrence Carlyle.

Le calme apparent d'Alexandra n'était qu'une nouvelle preuve de son talent d'actrice. Sous la façade sereine de son beau visage, six jours après la remise des Oscars, son cœur continuait de vibrer d'une joie intense. Mais il

s'agissait d'une joie intime, même si elle n'avait quasiment connu aucun moment d'intimité depuis son triomphe. Un instant de répit, seule... C'était ce dont elle avait besoin maintenant, songea-t-elle, attirée presque malgré elle vers une terrasse déserte, baignée de lune, dont l'élégant balcon se découpait derrière une porte-fenêtre entrouverte. Minuit approchait. Ce serait bientôt l'heure de partir et quelques minutes de calme, dans la pénombre, lui donneraient la force d'effectuer en sens inverse, souriante et pleine d'esprit, la traversée de cet océan de gens riches et célèbres.

Elle pensait trouver sur le balcon la tranquillité espérée, mais ce ne fut pas le cas. Quelqu'un s'y tenait déjà. Toutefois, la déception d'Alexandra s'estompa dès qu'elle crut reconnaître l'élégante silhouette masculine qui lui tournait le dos. Les cheveux de l'homme, d'un noir de jais, brillaient sous la lune.

— Vous ici, monsieur Bond ? lâcha-t-elle en s'approchant, un sourire espiègle au coin des lèvres.

L'homme se retourna.

— Je vous demande pardon ?

— Oh... C'est plutôt à moi de vous demander pardon. Je vous ai pris pour Timothy Dalton.

— Timothy Dalton ? Qui est-ce ?

— Comment ? Vous ne connaissez pas l'actuel interprète de James Bond ?

— Je m'appelle James Sterling.

— Enchantée.

Qui n'avait entendu parler de James Sterling ? Cet avocat était connu comme le loup blanc à New York, même s'il fuyait les mondanités. À trente-quatre ans, grâce à ses extraordinaires qualités de négociateur, James Sterling était une sorte de légende vivante : dans le monde entier, les industriels les plus puissants se l'arrachaient dès qu'il s'agissait d'orchestrer une opération — rachat, vente ou fusion de groupes — où des milliards étaient en jeu.

Les grands de ce monde faisaient appel à James pour négocier en leur nom — mais en vérité, c'était plutôt James qui les choisissait. La fortune de sa famille était si considérable qu'il aurait fort bien pu se passer de

travailler. S'il était devenu avocat, c'était par goût. Aussi pouvait-il s'offrir le luxe de ne s'occuper que des affaires qui suscitaient son intérêt ou paraissaient lancer un défi à son talent.

Issu d'une excellente famille, d'une famille de patriciens, James était porté aux nues moins pour son sang bleu que pour son sang-froid. Aux yeux de ses admirateurs, c'était ce sang-froid, justement, ce calme glacé qu'il conservait même dans les pires moments, qui faisait de lui le meilleur avocat d'affaires de New York. De l'avis de ses détracteurs, ce sang-froid était aussi à l'origine de son incapacité à s'attacher à quiconque, lui qui avait eu des liaisons avec quelques-unes des plus belles femmes du monde.

Alexandra n'était nullement impressionnée par cette réputation. Après tout, ce n'était qu'un homme. Un bel homme, admit-elle en soutenant son regard d'un bleu profond, un homme dont le charme magnétique déclenchait en elle une curieuse impression de chaleur, semblable au picotement que procure un bon champagne bu trop vite. Avec un sourire entendu et presque insolent, comme si son nom n'évoquait pour elle qu'un souvenir vague et incertain, elle fronça les sourcils.

— James Sterling... L'avocat?

— Oui. Et vous ? dit-il après un instant de silence. Qui êtes-vous ?

Alexandra sentit le sang lui monter aux joues. Elle avait fait preuve de présomption en tenant pour acquis qu'il la reconnaîtrait. Mais après tout, ne faisait-elle pas partie des invités d'honneur de la soirée ? Peut-être feignait-il simplement d'ignorer son identité, comme elle-même venait de le faire.

— Je suis Alexandra Taylor.

— Enchanté, murmura-t-il, prenant à son tour un air surpris. Alexandra Taylor... L'actrice ?

— Oui.

— Quelle coïncidence ! C'est justement pour vous voir que je suis ici ce soir. Je tenais à vous dire mon admiration pour votre interprétation d'Elizabeth.

— Merci.

Elle répondit d'un ton neutre, sans montrer trace de sa perplexité. Ne venait-elle pas de surprendre dans le regard de son interlocuteur une ombre qui ressemblait à de la déception ?

— Je suppose, ajouta-t-elle, que vous vous attendiez à rencontrer une interprète plus... élisabéthaine ?

— Peut-être.

James avait vu *Majesty* quatre jours plus tôt à Hong Kong, un soir de pluie. D'emblée, il s'était forgé une image très précise de l'actrice qui venait de l'éblouir. Alexandra Taylor était forcément britannique. Bien qu'elle incarnât la reine durant sa vie adulte, de dix-sept à soixante-dix ans, il s'était mis en tête qu'elle avait le même âge que lui. Alexandra Taylor ne pouvait être qu'une étoile confirmée de la scène londonienne, majestueuse et hautaine, que seul le prestige de Lawrence Carlyle avait réussi à attirer vers le grand écran. Sa beauté était nécessairement sublime et, comme celle d'Elizabeth, décuplée par une immense richesse intérieure. Ses yeux verts se devaient d'être rêveurs, méditatifs, perdus dans l'éblouissant tohu-bohu d'une fête comme celle-ci ; et ses cheveux d'un blond vénitien, loin des mains tyranniques des coiffeurs omniprésents sur le tournage du film, formeraient une cascade de boucles sauvages, à peine retenues par deux ou trois barrettes placées à la va-vite — unique concession faite aux règles de l'élégance mondaine par une femme qui méprisait les modes.

James avait une telle confiance dans le portrait qu'il s'en était fait que, lorsqu'il avait cherché Alexandra Taylor du regard dans le salon bondé, il ne lui était pas venu à l'idée de demander à quelqu'un de la lui désigner. Ses yeux, au passage, s'étaient certes arrêtés un instant sur la splendide créature aux longs cheveux d'or et aux yeux d'émeraude qui venait de le rejoindre sur le balcon ; il s'était même demandé qui elle pouvait être, s'il devait chercher à lui être présenté, et...

Et voici qu'à présent, cette belle jeune femme affirmait être Alexandra Taylor. Comment la croire ?

Elle haussa les épaules, comme pour s'excuser de n'être qu'Alexandra Taylor.

— Et encore, dit-elle, vous avez échappé au pire. Au lendemain des récompenses, les organisateurs de ce gala ont insisté pour me faire porter, ce soir, la tenue réservée aux lauréats d'un Oscar, le tout accompagné d'une perruque dorée.

— Mais vous avez refusé.

— Cela me paraissait un peu excessif.

— Seriez-vous modeste ?

— J'ai vaguement l'impression d'être une usurpatrice.

— Pourquoi ? N'êtes-vous pas une authentique actrice ?

— Si, dans la mesure où je fais ce métier depuis huit ans. Mais j'ai surtout travaillé pour la télévision, et aussi un peu pour le théâtre. *Majesty* est mon premier film.

— Beau début...

— Beau rôle...

Alexandra était décidément trop modeste, songea James. Peu d'actrices auraient pu interpréter la reine Elizabeth comme elle l'avait fait. Elle ne donnait à aucun moment l'impression de jouer, et c'était là toute la magie du film. Il était impossible de distinguer la reine de l'actrice qui lui avait rendu la vie, tant l'Elizabeth créée par Alexandra avait de profondeur humaine.

— Parlez-moi d'Elizabeth, demanda-t-il doucement.

Parlez-moi d'Alexandra.

— Elizabeth était une femme exceptionnelle. Je n'en avais pas vraiment conscience avant le tournage. Je me suis aperçue de l'étendue de mon ignorance quand j'ai commencé à travailler le rôle. À l'école, c'était surtout la question de sa prétendue virginité qui suscitait les commentaires des élèves, surtout chez les garçons...

— Le film n'apporte pas de réponse à cette énigme, remarqua James. Et vous, personnellement, qu'en pensez-vous à la lumière de votre travail ?

— Elizabeth, c'est certain, a eu des relations intimes avec certains hommes. Qu'elles aient débouché ou non sur des rapports sexuels n'a aucune importance, parce que je vous parle ici d'une intimité beaucoup plus profonde. J'ai la conviction absolue qu'Elizabeth fut aimée passionnément pour ce qu'elle était, non pour ce qu'elle représentait.

— Vous trouvez donc si important d'être aimée pour ce que vous êtes ?

— Oui, répondit l'actrice après un temps d'hésitation. C'est du moins ce qu'il me semble. Mais je croyais que nous parlions d'Elizabeth.

— En effet, mais la conversation a progressivement dévié sur vous. Je sais déjà que vous considérez les rapports sexuels, du moins certains

rapports sexuels, comme quelque chose de tout à fait secondaire.

— C'est exact, admit-elle avec un rire étouffé. Mais vous n'avez pas besoin d'en savoir plus. Parlons plutôt de vous. Je me demandais si...

— Oui?

— Eh bien... j'ai actuellement besoin d'un avocat. Peut-être pourriez-vous m'indiquer un de vos confrères ?

— Bien sûr. Mais il faudrait que vous m'en disiez un peu plus long sur l'affaire qui vous préoccupe.

— Soit. Vraiment, tout à l'heure, vous ne m'avez pas reconnue ?

— Je vous en donne ma parole.

— J'en déduis que vous ne faites pas partie des téléspectateurs les plus assidus de *Pennsylvania Avenue*.

James ébaucha un sourire en coin.

— J'ai entendu parler de la série, mais je ne l'ai jamais regardée. N'y voyez aucun jugement de valeur. Je ne regarde pratiquement pas la télévision. Tout ce que je sais, c'est que ce feuilleton bat tous les records d'audience. En seriez-vous la vedette ?

— Disons que le personnage que j'interprète — Stéphanie Winslow — n'est pas des plus effacés. C'est une journaliste à la fois très féminine et très consciencieuse, une battante, ce qui lui permet régulièrement de se tailler une place de choix dans le scénario.

La pointe d'admiration qui perçait dans la voix d'Alexandra quand elle parlait de Stéphanie, comme si elle décrivait une personne qui lui était tout à fait étrangère, n'échappa pas à James.

— Pourquoi vous faut-il un avocat ?

— Parce que mon contrat va expirer et que je n'ai plus d'agent.

— Pourquoi ?

— Pourquoi tant de questions ? Le James Sterling dont on parle tant brasse des milliards de dollars, il ne s'intéresse pas à ce genre de peccadilles. J'ai tout à coup l'impression d'être convoquée à la barre des témoins !

— Il est vrai que je passe le plus clair de mon temps dans de confortables bureaux aux vitres fumées, assis devant une table de conseil d'administration. Mais un bon avocat, quelle que soit l'affaire, doit savoir poser les questions clés.

— Vous considérez donc le fait que je n'ai plus d'agent comme une question clé ?

— Sans l'ombre d'un doute, puisque vous refusez de vous en expliquer.

Alexandra passa en soupirant une main dans ses lourdes boucles d'or. Puis, ayant levé les yeux vers James, elle se décida à lui avouer quelque chose qu'elle n'avait jamais dit à personne.

— Disons que mon agent et moi avons coupé les ponts pour cause de « divergence artistique ». Quand Lawrence Carlyle l'a contacté pour savoir si je serais intéressée par le rôle d'Elizabeth, il a répondu négativement sans même me demander mon avis. Je sais bien que sélectionner les propositions fait partie du métier d'agent. Mais un bon agent est censé refuser les projets parce qu'ils lui semblent indignes de l'artiste qu'il représente, et non parce qu'il estime son client indigne d'y participer.

— Votre ex-agent manque cruellement de jugement. Cela dit, Carlyle et vous avez fini par vous rencontrer malgré lui.

— Un jour, Lawrence a tout bonnement fait irruption sur le tournage de *Pennsylvania Avenue* pour me parler. Après avoir vu plusieurs épisodes de la série — très appréciée en Angleterre —, il était arrivé à la conclusion que Stéphanie était une sorte d'Elizabeth moderne.

— Je vois. Ensuite, très logiquement, vous avez rompu avec votre agent. Et du coup, vous n'avez plus personne pour négocier vos nouveaux contrats.

— Exactement. Mais étant donné le succès de *Majesty*, je suis sûre que n'importe quel agent n'aura d'autre idée en tête que de me trouver d'autres rôles pour le cinéma.

— Cette perspective ne semble pas vous enchainer.

— À court terme, non. Le tournage de *Pennsylvania*

Avenue m'occupe à plein temps de juillet à janvier. Jusqu'à présent, j'ai consacré tout le reste de l'année à d'autres projets, au théâtre surtout. Mais

l'année prochaine, quoi qu'il arrive, j'ai décidé de prendre cinq mois de vacances.

— Que faites-vous en ce moment ?

— Je joue *Roméo et Juliette* dans un théâtre de Broadway. Je m'étais promis de faire une pause au printemps, mais que voulez-vous... Bref, vous comprenez maintenant pourquoi je ne veux pas prendre un nouvel agent. En fait, je ne souhaite m'engager que pour *Pennsylvania Avenue*. Le nouveau contrat est quasiment prêt, il ne reste plus qu'à fixer le cachet. Je sais exactement ce que je veux, mais je préférerais laisser quelqu'un se charger des pourparlers à ma place. Un ou deux coups de téléphone à Los Angeles devraient suffire à tout régler. Pouvez-vous me recommander quelqu'un ?

— Bien sûr. Vous l'avez devant vous.

— Vous ? Je connais votre réputation, James... C'est une affaire bien trop insignifiante pour un avocat de votre trempe.

— Vraiment? Moi aussi, Alexandra, je puis m'offrir le luxe rare de choisir parmi tout ce qu'on me propose. Je n'accepte que les cas qui présentent un réel intérêt pour moi et le vôtre est du nombre. D'ailleurs, vous ne pouviez mieux tomber : je m'envole demain pour Los Angeles, via Chicago, et j'y resterai jusqu'à vendredi. J'ai là-bas un certain nombre de rendez-vous importants, mais il se trouve qu'ils sont espacés de plusieurs jours. Si je pouvais meubler mes moments de loisir en m'occupant de votre cas, j'aurais au moins l'impression de n'avoir pas perdu mon temps.

— À mon avis, quelques coups de fil devraient suffire.

— Détrompez-vous. Après avoir lu votre ancien contrat et discuté avec vous de ce que vous souhaitez obtenir, j'aurai besoin de mener une petite enquête afin de m'assurer que vos prétentions sont raisonnables.

Une ombre d'inquiétude passa dans le regard d'Alexandra. Elle n'échappa pas à James, qui esquissa un sourire.

— Envisagez-vous d'exiger des sommes mirobolantes ?

— Ne suffit-il pas que je vous en donne le montant ? Il ne vous restera plus qu'à passer ces coups de téléphone.

— Je ne travaille pas ainsi. En revanche, si vous me fournissez toutes les informations dont j'ai besoin, je vous promets de faire de mon mieux pour

vous obtenir un accord très avantageux. Sachez, ajouta-t-il avec un sourire, que je ne fais jamais de promesse que je ne puis tenir.

— Je ne vous demandais rien d'autre que de m'indiquer un de vos confrères.

— Et très honnêtement, je ne vois que moi.

— Parce que vous êtes le meilleur ?

— Comme vous, Alexandra.

— C'est très flatteur. Si vous y tenez vraiment...

— J'y tiens. Que diriez-vous de faire parvenir une copie de votre contrat à mon bureau, lundi matin ? On me la transmettra par télécopie et je vous rappellerai dans la soirée après l'avoir étudiée.

— Lundi matin, je suis déjà surchargée, objecta Alexandra, fronçant les sourcils. J'ai une meilleure idée. J'habite tout près d'ici, sur Riverside Drive. Une limousine avec chauffeur m'attend dehors. Je pourrais faire un saut à mon appartement et vous rapporter un exemplaire de ce contrat d'ici vingt minutes, si toutefois vous ne voyez pas d'inconvénient à m'attendre...

— Je n'en vois aucun. Cela dit, je préférerais de loin vous accompagner.

— Eh bien, je...

— À moins, bien sûr, qu'en quittant la réception à votre bras, je ne m'expose à être provoqué en duel par le comte de Leicester, ou par Dieu sait quel autre prétendant...

— Le comte de Leicester était marié, James.

— Et donc hors jeu ?

— Absolument.

— Et les autres ?

— Je suis venue seule. Mais il doit y avoir dans ce salon une jeune personne qui n'appréciera pas de vous voir partir en ma compagnie.

— Moi aussi, je suis seul. Je croyais vous l'avoir déjà dit, Alexandra : je ne suis venu que pour vous.

3

Alexandra habitait au troisième étage d'un bel immeuble de brique sur Riverside Drive, un immeuble ancien mais cossu, et la finition de l'appartement témoignait d'un souci du détail, qui fait trop souvent défaut aux constructions modernes : plafonds à voûte, boiseries sculptées, pièces spacieuses, dont certaines étaient agrémentées d'élégantes alcôves. James suivit Alexandra du vestibule au salon, en jetant sur le décor quelques coups d'œil appréciateurs. Cela n'avait rien à voir avec son appartement de la Cinquième Avenue, ni avec les somptueux duplex, aménagés par les meilleurs décorateurs, où il avait coutume d'être invité. Cet endroit avait quelque chose de douillet, de chaleureux et de confortable, sans être surchargé.

En revanche, il ne tarda pas à le découvrir, le salon était envahi d'hommages parfumés au récent triomphe d'Alexandra : des centaines de roses déployaient leurs chaudes couleurs, disposées dans des vases de tous styles. La plus exquise porcelaine de Limoges côtoyait non seulement le cristal, mais aussi la terre cuite, sculptée par un artiste de grand talent qu'il ne connaissait pas. Ce même artiste, remarqua-t-il, avait façonné et peint à la main le pied des magnifiques lampes qui éclairaient la pièce.

— Votre appartement est superbe, Alexandra. L'avez-vous décoré vous-même ?

— Oui. Il me rappelle la maison où j'ai grandi.

— Qui se trouve ?

— Près de Topeka. C'est une vieille ferme rénovée. Mon père est professeur de musique. Quant à ma mère, expliqua-t-elle en effleurant du doigt un vase peint, elle fait de la poterie.

— En somme, vous êtes issue d'une famille d'artistes.

— Oui.

Réalisant que James ne savait rien encore du membre le plus talentueux de sa famille, Alexandra fut envahie par une vague de souvenirs amers. Dans l'espoir de s'en débarrasser, elle détacha son regard du vase et le leva vers James, mais ce mouvement ne fit qu'accroître son embarras. Elle avait en face d'elle un inconnu à la beauté troublante, empreinte d'une sensualité palpable. Elle se trouvait seule avec lui, au cœur de la nuit, au milieu de centaines de roses. Une lueur d'incertitude vacilla dans ses prunelles. James, lui aussi saisi par la beauté d'Alexandra, n'était pas davantage à son aise. Elle lui semblait encore plus belle que tout à l'heure, sous la lune. Bien sûr, il aurait pu considérer que leur présente situation n'était que le dénouement logique de leur rencontre fortuite sur une terrasse du Plaza. Ils auraient pu poursuivre leur badinage sur cette terrasse, ils auraient pu y danser en s'abandonnant à l'attirance mutuelle, si manifeste, qui les avait portés l'un vers l'autre dès le premier regard. Ils auraient pu savourer du champagne, danser encore, échanger des sourires, des baisers, et à la fin, sans doute Alexandra l'aurait-elle invité à la suivre jusqu'ici. Un tel enchaînement n'avait rien d'illogique, mais rien de tel ne s'était produit. James était ici pour une autre raison. Et il savait — sans doute était-il seul encore à le savoir — qu'à la seconde même où il s'était proposé de la représenter, tout avait changé.

Alexandra était maintenant sa cliente. Aussi longtemps qu'elle le serait, leurs rapports se limiteraient à un plan strictement professionnel. James ne badinait pas avec l'éthique de son métier — exactement comme elle. Il s'efforça de lui communiquer par le regard le message suivant : son intérêt pour elle était loin de s'être évanoui quand ils avaient quitté la terrasse, mais il était ici pour l'aider à signer un contrat qui, à l'évidence, comptait beaucoup à ses yeux ; une autre fois, une autre nuit, quand elle aurait cessé d'être sa cliente, il serait ravi d'être réinvité dans ce salon au décor si élégamment romantique.

Ses yeux bleu océan furent si convaincants que les prunelles d'émeraude exprimèrent aussitôt un mélange de soulagement et de plaisir, et lui envoyèrent en retour un autre message, tout aussi explicite : s'il le voulait, il y aurait une autre fois.

— Si nous jetions un coup d'œil à ce contrat ? suggéra-t-il d'un air amusé.

— D'accord. J'en ai un exemplaire dans la pièce voisine.

— Dois-je vous suivre ?

— Bien sûr, répondit-elle avec un sourire.

Elle le conduisit vers l'une des deux grandes chambres de son appartement. Bâties selon un plan symétrique, elles occupaient chacune une extrémité du couloir. Mais pour l'instant, seule celle d'Alexandra méritait le nom de chambre. La seconde — où elle précéda James — gardait, pour quelques jours encore, l'aspect de la salle de danse qu'elle avait été jusqu'à l'arrivée de l'actrice.

— Comme vous devez vous en douter, dit-elle en entrant, la précédente propriétaire était ballerine. Cette pièce me sert à la fois de salle de gymnastique, de bureau et de débarras.

— On dirait cependant qu'elle ne va pas tarder à subir un certain nombre de transformations, remarqua James, le regard attiré par les rouleaux de papier peint et les pots de peinture qui s'entassaient sur le plancher.

— C'est exact. Les miroirs muraux et la barre d'exercice seront retirés dès lundi. Quelques petits travaux devraient permettre à cette pièce de redevenir une chambre digne de ce nom. Ma sœur cadette vient s'installer à New York au mois de juin. J'espère, ajouta-t-elle avec une pointe d'appréhension, que Cat se plaira ici.

— Pourquoi ne s'y plairait-elle pas ?

— Je n'en sais rien, soupira-t-elle, haussant les épaules.

En réalité, elle ne s'inquiétait pas tant de savoir si sa sœur aimerait cette chambre, mais plutôt si elle se plairait auprès d'elle. La mélancolie qui obscurcit un bref instant son regard n'échappa pas à James. Cette ombre, aussitôt évanouie, n'en laissa pas moins une marque indélébile dans la mémoire de l'avocat : il existait une faille — une faille intime, et très douloureuse — entre Alexandra et sa jeune sœur. Il ne put s'empêcher de lui poser une nouvelle question.

— Vous avez dit Cat... C'est son nom ?

— C'est le diminutif de Catherine. Ma sœur est une grande pianiste. Elle n'a pas encore vingt et un ans, mais elle a déjà remporté les concours Tchaïkovski et Van Cliburn. Cat aurait pu entamer sa carrière professionnelle il y a des années, mais elle a préféré achever d'abord ses

études. Bien qu'elle ne soit qu'en troisième année de faculté, elle a tant d'avance qu'elle pourra obtenir sa maîtrise dès décembre prochain, si elle consacre suffisamment de temps à son mémoire pendant l'été et l'automne.

— Elle va donc terminer ses études à New York ?

— Oui. Elle est inscrite à la Juilliard School, qui ne s'est pas fait prier pour accueillir une élève aussi douée, bien que ce ne soit que pour un semestre. Mais si elle vient à New York, c'est surtout parce que son imprésario veut lui faire enregistrer un disque avant sa première tournée de concertiste professionnelle, qui doit commencer le jour de l'An à l'Opéra de San Francisco. Cette tournée se poursuivra d'un bout à l'autre de l'Amérique, puis en Europe.

— En quelques mois, si j'ai bien compris, elle devra à la fois rédiger son mémoire de maîtrise, préparer sa première tournée et enregistrer un disque. Ce programme n'est-il pas un peu trop ambitieux ?

— Pas pour Cat. Elle s'en sortira sans peine.

— Il est vrai qu'elle a de qui tenir... du moins, si elle ressemble à son aînée.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre brillant début de carrière n'est certainement pas le fruit du hasard, Alexandra. Les sœurs Taylor doivent avoir en commun, hormis leur talent naturel, une volonté de fer et une belle discipline.

James ne fut pas sans remarquer l'air troublé d'Alexandra. Était-il possible qu'elle doutât de son talent ?

— Aurais-je proféré une énormité ?

— Non. Simplement, fût-elle, haussant les épaules, je doute que Cat et moi ayons beaucoup de points communs. Passons plutôt dans la cuisine. Vous y serez bien mieux pour lire ce contrat, et je pourrai vous offrir un café ou quelque chose à boire.

— J'accepte volontiers un café.

La prochaine fois qu'ils se retrouveraient dans ce charmant appartement, se promit-il en son for intérieur, ils sableraient plutôt le champagne. Et peut-être même consentirait-elle à lui dévoiler l'origine de la mystérieuse amertume qui troublait son regard chaque fois qu'elle parlait de sa sœur cadette.

Alexandra le regarda lire son contrat en silence. Ses yeux, pétillants d'intelligence, se déplaçaient à peine. Ses traits aristocratiques s'étaient figés en un masque impénétrable. Le grand avocat était à l'œuvre et, à force de l'observer du coin de l'œil, elle commença à comprendre la raison de son extraordinaire succès. À sa vivacité d'esprit s'ajoutaient non seulement le perfectionnisme de tous ceux qui cherchent vraiment à réussir dans leur domaine, mais aussi une touche de sensualité aussi subtile qu'indéniable. Elle n'eut aucune peine à l'imaginer désarmant ses adversaires par sa distinction naturelle et son calme inaltérable, sondant de ses yeux perçants les recoins cachés de leur âme sans jamais rien trahir des pensées qui l'habitaient. S'il négociait avec des femmes, celles-ci devaient fatalement succomber à son pouvoir de séduction ; quant aux hommes, ils devaient être déroutés par l'admiration — voire l'envie — qu'il leur inspirait.

— Allons-y, déclara-t-il enfin, levant la tête. Si vous le permettez, nous allons reprendre ce contrat point par point, afin que vous me disiez tout ce que vous souhaitez modifier.

— À priori, seule la clause du cachet pose un problème.

— Que faites-vous des pourcentages qui vous reviennent en cas de rediffusion, de diffusion simultanée et d'exportation ?

— Il me semble que les conditions de mon précédent contrat sont tout à fait acceptables sur ce plan.

James hocha la tête, mais n'en traça pas moins au crayon plusieurs points d'interrogation en marge des paragraphes concernés.

— Admettons. Quel cachet annuel désirez-vous obtenir ?

— Un million de dollars, souffla Alexandra après un court instant d'hésitation.

Cette somme représentait le double de son cachet de l'année précédente. Si James jugeait ses prétentions excessives, il n'en laissa rien paraître bien qu'il n'ait sans doute jamais déployé ses talents de négociateur pour une somme aussi infime, songea Alexandra.

— Avez-vous une idée de ce que gagnent les autres vedettes dans les séries diffusées à la même heure ?

— Je n'ai entendu que des rumeurs à ce sujet.

— Il faudra donc que je me renseigne. Pouvez-vous me donner quelques noms ?

Alexandra lui cita quelques acteurs et actrices dont la situation pouvait être comparée à la sienne, ainsi que les titres des séries dans lesquelles ils apparaissaient.

James nota le tout soigneusement, de même que les coordonnées du producteur exécutif d'Hollywood chargé du contrat d'Alexandra et les numéros de téléphone auxquels il pourrait la joindre en début de semaine, tant à son appartement qu'au théâtre où se jouait *Roméo et Juliette*.

— Je vous rappellerai d'ici un ou deux jours, dès que j'aurai obtenu les informations nécessaires.

— Croyez-vous vraiment que vous pourrez découvrir le montant du cachet des autres comédiens ?

— Oui, répondit-il sans hésiter. Ce sera certainement très intéressant, mais il est plus important encore d'évaluer votre importance pour les producteurs de *Pennsylvania Avenue*, ainsi que la valeur réelle de cette série pour la direction de votre chaîne.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— J'ai quelques relations à la tête des principales chaînes nationales. Pour le reste, je m'arrangerai pour obtenir le bilan chiffré des recettes publicitaires générées par *Pennsylvania Avenue*.

— Tout cela représente une grosse somme de travail.

— Je ne suis pas de cet avis. Je vous téléphonerai de toute façon avant de contacter votre employeur. Entre temps, j'aimerais que vous pensiez à fixer un seuil de rupture.

— Je vous demande pardon ?

— Le chiffre en dessous duquel vous préférez rompre les négociations. Cela vous choque-t-il, Alexandra ?

— S'il le fallait, j'interpréterais Stéphanie gratuitement. Que dis-je ? Je serais même capable de payer pour jouer ce rôle !

James éclata de rire.

— Connaissez-vous la règle d'or de toute négociation ?

Elle secoua la tête.

— Vous devez absolument faire croire à votre interlocuteur que vous n’attachez aucune valeur à ce que vous êtes en train de négocier.

— C’est loin d’être le cas.

— Soit. Donc, pas de seuil de rupture. — James hésita.

— Etes-vous bien sûre de tenir à ce que je défende vos intérêts ? Si ce n’est pas le cas, il vous suffit de me le dire. Je vous comprendrai.

Au cours du silence qui s’ensuivit, deux espérances contradictoires se livrèrent un rapide combat dans l’esprit de James. Si Alexandra reculait, elle cesserait d’être sa cliente, et ils pourraient délaissé sans tarder le café pour déboucher une bouteille de champagne, danser au milieu des roses et faire plus ample connaissance. D’un autre côté, en disant oui, elle lui réitérerait sa confiance ; et un peu plus tard, dès que cette affaire de contrat serait réglée...

— James... Je tiens sincèrement à ce que vous vous occupiez de ce contrat, mais il est inutile de me contacter quand vous disposerez de tous les éléments. Je vous donne carte blanche.

— Avez-vous bien réfléchi ?

— Oui. Parlons plutôt de vos honoraires. En général, les agents prélèvent quinze pour cent de ce qu’ils arrivent à faire gagner à leur client.

— Les agents prélèvent un tel pourcentage parce qu’ils jouent un rôle actif dans la carrière d’un acteur. Il ne s’agit ici que d’une intervention ponctuelle. Je vous enverrai ma note.

— Je ne veux pas entendre parler de tarif préférentiel.

— Cela va de soi, acquiesça James en se levant. À présent, il faut que je vous quitte. Je vous tiendrai au courant.

La lune d’avril — celle-là même qui avait caressé de son sourire argenté la terrasse de l’hôtel Plaza, où Alexandra et James venaient de se rencontrer — guidait les pas de Catherine. La jeune fille, venant de Bailey House, où elle avait sa chambre, traversait le campus de l’université d’Oberlin pour rejoindre la salle de répétition du conservatoire. La lumière dorée de l’astre nocturne était splendide, mais superflue. Même au plus profond d’une nuit sans lune, même au plus noir de l’hiver de l’Ohio,

Catherine aurait effectué sans hésitation ce trajet qu'elle connaissait par cœur.

Minuit venait de sonner. Le joyeux tintamarre occasionné par les traditionnelles soirées d'étudiants, le samedi soir, commençait à s'estomper. Les éclats de rire, peu à peu, cédaient la place aux murmures des couples. Perdue dans ses pensées, Catherine ne prêtait aucune attention aux bruits ambiants. Malgré sa solitude, n'était-elle pas là où elle avait toujours rêvé d'être, marchant d'un pas allègre vers un piano dont elle allait faire chanter les touches jusqu'à l'aube ?

Catherine ne sentait pas davantage la morsure du vent glacé qu'elle n'entendait les rumeurs du campus. Au fond d'elle-même, elle était réchauffée par le bonheur anticipé de jouer bientôt, et aussi par le souvenir des plaisirs de la journée. Celle-ci avait été superbe : douce, ensoleillée, riche en signes avant-coureurs du printemps. Elle avait passé l'après-midi sur la pelouse de Tappan Square à lire *La Cousine Bette*, de Balzac, en français, et plus tard, après le coucher du soleil, quand l'air avait fraîchi, elle avait regagné sa petite chambre d'étudiante, et, toujours en français, avait soigneusement consigné ses impressions de lecture sur l'un des cahiers de couleur qu'elle remplissait en vue de son mémoire.

Puis, peu avant minuit, elle avait entrepris son trajet coutumier vers le conservatoire. Au fur et à mesure qu'elle approchait de Wilder Hall, le siège de la Maison des Étudiants, elle ralentissait le pas. Tout à coup, obéissant à une soudaine impulsion, elle bifurqua en direction du vaste bâtiment, où se trouvaient les boîtes aux lettres des élèves. Pourquoi cette idée ? Elle n'aurait su le dire. Il était fort peu probable qu'elle ait reçu du courrier. La dernière lettre de Topeka était arrivée deux jours plus tôt, et même si les longues lettres de ses parents étaient fréquentes — aussi fréquentes que les siennes —, c'était trop tôt.

Quelque chose la poussa pourtant à aller inspecter le contenu de sa boîte. En s'approchant, elle constata qu'elle n'était pas vide, et son cœur se mit à battre un peu plus fort. Une fois de plus, la remarquable télépathie qui la liait à ses parents semblait avoir fait son œuvre. Cette forme de communion mystérieuse, qui se passait de mots, avait toujours existé. En composant de ses doigts de virtuose la combinaison chiffrée, Catherine remarqua par la fente que l'enveloppe était très mince. Sans doute sa mère avait-elle oublié de lui annoncer quelque nouvelle dans son dernier courrier.

Ce n'était pas une lettre, mais une carte postale portant le cachet de Los Angeles, et plus précisément celui de l'hôtel Bel-Air ; c'était donc une carte d'Alexandra. De son écriture élégante, sa sœur avait tracé les quelques mots suivants : « Cat, dans le feu de l'action, j'ai oublié de te redire à quel point je suis heureuse que tu viennes t'installer à New York. Merci encore pour tes roses superbes. A. »

« Dans le feu de l'action » faisait référence à l'entretien téléphonique que les deux sœurs avaient eu le matin suivant la remise des Oscars. Alexandra avait appelé Catherine afin de la remercier pour ses roses, découvertes dans sa suite de l'hôtel Bel-Air, peu avant l'aube, quand elle était enfin rentrée se coucher. Catherine lui avait confié sa joie à maintes reprises. Et cependant, la conversation avait été étrangement brève, parce que sitôt passé le premier élan d'enthousiasme, un pesant silence s'était abattu sur la ligne. Très vite, toutes deux mal à l'aise, elles avaient pris congé.

Plus tard, sans doute, Alexandra avait trouvé les mots qui lui avaient manqué sur le moment, et c'était la raison de cette carte. Catherine, elle aussi, aurait aimé pouvoir lui dire certaines choses qui lui tenaient à cœur, par exemple qu'elle avait vu *Majesty* plusieurs fois et qu'Alexandra méritait amplement son Oscar, qu'elle était fière d'elle et qu'elle l'avait toujours été et que, elle aussi, l'idée de venir à New York l'enchantait. Oui, elle aurait dû dire, ou du moins écrire, ces choses importantes, mais elle n'avait pas osé. Jamais elle n'avait eu l'assurance d'Alexandra.

Après avoir glissé la carte dans la poche de son manteau, Catherine repartit sous la lune et dans le vent glacial. Mais elle sentait encore moins le froid qu'auparavant, et tandis qu'elle se répétait les paroles de sa sœur, ses yeux d'un bleu lumineux se mirent à rayonner d'une joie intérieure. « J'ai oublié de te redire à quel point je suis heureuse que tu viennes t'installer à New York. » Si seulement cela pouvait être vrai ! Catherine aimait sa sœur aînée, elle l'admirait de tout cœur, elle avait hâte de la revoir, elle espérait que le timide embryon d'affection qui était né entre elles au cours des huit dernières années s'enracinerait fermement au fond de leurs cœurs et s'épanouirait enfin.

Comme elle espérait qu'Alexandra finirait par l'aimer !

C'est alors que toute sensation de chaleur s'estompa, et qu'une vague de froid déferla sur elle. Ce frisson n'était pas dû au vent nocturne, elle le savait, mais à un vieux fantôme, à une ombre venue lui rappeler que même

si le passé récent était porteur d'espoir, il y avait eu un temps — à vrai dire, toute son enfance — où aucune affection n'existait entre Alexandra et elle. Cette sombre époque correspondait exactement aux années que les deux sœurs avaient passées sous le même toit, pendant lesquelles Alexandra avait eu largement le temps de bien connaître sa cadette.

En ce temps-là, Alexandra me détestait. Que se passera-t-il si elle me prend de nouveau en grippe ?

Prise de panique, Catherine se mit à trembler. Elle pressa encore le pas, le long de ce sentier qu'éclairait la lune, pour retrouver au plus vite ce dont elle avait tout à coup si désespérément besoin : son piano, sa musique, ses seuls vrais refuges.

4

— La direction de la chaîne vient de prendre la décision de prolonger de deux ans la programmation de *Pennsylvania Avenue*, annonça James à Alexandra au téléphone, le mardi soir.

— Deux ans ? N'est-ce pas pour le moins inhabituel ?

La jeune actrice fréquentait depuis assez longtemps le monde du spectacle pour connaître sa versatilité. On ne s'y engageait guère qu'à court terme — pour une saison, parfois moins —, et les ruptures de contrat sans préavis étaient monnaie courante.

— En effet. Vos employeurs estiment à l'évidence qu'après trois ans de succès d'audience, *Pennsylvania Avenue* a encore de beaux jours devant lui. En conséquence, ils souhaiteraient vous proposer un contrat de deux ans.

— Voilà qui paraît encourageant.

— En ce sens que cela prouve qu'ils souhaitent vous garder ? C'est tellement vrai, Alexandra, que j'aurais dû commencer par là : ils sont prêts à tout pour vous garder. C'est votre personnage qui est la clé du succès de la série. Bref, vos producteurs sont disposés à vous verser une somme substantielle pour vous inciter à renouveler votre contrat.

— Croyez-vous que nous devions accepter ?

— Vous seule pouvez prendre cette décision. Vous pourriez aussi gagner beaucoup d'argent ailleurs. La question est de savoir quelle orientation vous souhaitez donner à votre carrière. L'autre soir, vous évoquiez la possibilité de tout arrêter pendant plusieurs mois.

— Oui, mais certainement pas le tournage de *Pennsylvania Avenue*. Je suis prête à m'engager pour deux ans, James.

— Entendu. Je vous rappelle dès que je sens que nous approchons d'un accord satisfaisant.

James téléphona de nouveau le lendemain soir.

— Voici leur offre : un cachet de six millions de dollars pour deux ans, plus une augmentation de votre pourcentage sur les rediffusions et les ventes à l'étranger de l'ordre de...

— Six millions de dollars ? coupa Alexandra, éberluée. Mais... c'est beaucoup plus que ce que nous envisagions.

— C'est ce que vous valez objectivement.

— Le versement d'un cachet aussi élevé ne risque-t-il pas de leur poser des problèmes ?

— Rassurez-vous. La négociation s'est déroulée sans heurts, dans un climat très détendu. Dois-je comprendre que vous êtes tentée d'accepter ?

— Et comment ! s'empressa de répondre Alexandra, en riant.

— Marché conclu. À mon avis, les papiers seront prêts très vite. Vos patrons me semblent très désireux de signer ce contrat avant que quelqu'un ne réussisse à vous convaincre de tourner pour le grand écran, grâce à une offre plus alléchante. Bien sûr, je le lirai avant de vous le transmettre.

— Je ne vous ai pas encore remercié.

— Vous n'avez pas à me remercier, Alexandra. Non seulement je n'ai fait que mon travail, mais j'y ai pris plaisir.

Il marqua une pause de quelques secondes.

— Accepteriez-vous de dîner avec moi ?

— Volontiers. Mais c'est moi qui vous invite.

— J'accepte à la condition que vous m'invitez chez vous. Vous devez certainement connaître quelques délicieuses recettes du Kansas.

— Détrompez-vous !

Une fois de plus, le souvenir de sa sœur cadette fit inopinément irruption dans les pensées d'Alexandra. Elle crut entendre résonner l'écho des rires joyeux qui montaient de la petite cuisine de la ferme, au temps où sa mère apprenait à cuisiner à Catherine. Bien sûr, elle aurait pu se joindre à elles ; mais toute son enfance avait été marquée par un effort continu pour fuir

Catherine, quels que soient les sacrifices que cela impliquait. Alexandra refoula la tristesse qu'elle sentait monter en elle, et ramena ses pensées vers l'avocat au charme irrésistible, qui voulait dîner avec elle après lui avoir fait gagner six millions de dollars.

— Je ne sais pas cuisiner, répondit-elle enfin. Cela dit, je pourrais commander un bon repas chez un traiteur.

— Me proposeriez-vous une dégustation gastronomique ?

— Pourquoi pas ? Doubteriez-vous de mes talents d'hôtesse ?

— Certes non ! Mais laissez-moi plutôt vous inviter quelque part. Quand êtes-vous libre ce week-end ?

Un silence embarrassé lui répondit.

— J'imagine, soupira-t-il, que votre agenda est surchargé.

— Non. À vrai dire, une fois terminée leur prestation de vendredi soir, Roméo et Juliette seront de repos jusqu'à lundi. Cette saison, la compagnie présente simultanément quatre pièces : *Richard III*, *Hamlet* et *La Tempête* assurent le relais pendant le week-end.

— Mais ?

— J'avais prévu de passer le week-end dans le Maryland.

— Dans le Maryland ? Où donc ?

— À une cinquantaine de kilomètres à l'est de Washington. Jusqu'à novembre dernier, pendant le tournage de *Pennsylvania Avenue*, j'habitais Georgetown, mais j'ai récemment acheté un petit cottage perché sur une falaise au-dessus de la baie de Chesapeake. La maison est ravissante, mais le jardin a grand besoin de quelques aménagements ; il est resté trop longtemps à l'abandon. Une équipe de jardiniers a déjà fait le gros du travail. Il ne reste plus qu'à planter les rosiers qui seront livrés vendredi.

— Et vous aviez l'intention de vous en charger vous-même ce week-end ?

— C'est la première fois que j'ai un jardin à moi. En effet, je tiens beaucoup à planter moi-même ces rosiers.

— Si votre maison domine la baie de Chesapeake, remarqua James après un court instant de silence, elle ne doit pas être bien loin du port de Marlboro.

— En effet, c'est tout près. Connaissez-vous la région ?

— Mes parents ont une propriété à huit kilomètres au nord de Marlboro.

— Oh...

— C'est là qu'est ancré mon voilier. D'ailleurs, si nous ne pouvons nous voir ici, à New York, je compte bien y passer le week-end. Et si nous faisons la route ensemble ? Je m'offrirai une petite sortie en mer pendant que vous planterez vos rosiers, et le soir, si toutefois vous n'êtes pas trop fourbue, nous pourrions dîner au Country Club de Marlboro. Je vous en prie, Alexandra, ne réfléchissez pas trop. Contentez-vous de dire...

— Oui.

— Bonjour, James.

Au fil des jours, Alexandra avait fini par craindre que sa mémoire n'ait embelli la réalité. Après tout, lors de la soirée au Plaza, James portait un smoking et bénéficiait de la double complicité du clair de lune et du champagne. Mais le samedi matin, quand il vint la chercher, elle constata d'emblée que ses souvenirs ne l'avaient pas trahie. Même dans la forte lumière du soleil, les prunelles de James gardaient la profondeur océane qu'elles avaient sous la lune ; son sourire n'avait rien perdu de son magnétisme, ni ses cheveux d'ébène de leur brillant ; dans son jean délavé, qui soulignait une musculature à la fois longiligne et puissante, il rayonnait d'élégance naturelle.

— Etes-vous prête ?

— Oui.

— Vous n'avez pas d'autre bagage ? demanda-t-il, posant les yeux sur la minuscule valise d'Alexandra.

— Je n'emporte qu'une robe pour ce soir et mes manuels de jardinage. J'ai déjà tout ce qu'il me faut sur place.

— Cela dit, si avant de vous lancer dans vos travaux d'horticulture vous souhaitez voir de magnifiques rosiers, je propose que nous nous arrêtions à Inverness en chemin.

— Inverness ?

— C'est le nom de la propriété de mes parents. Eux aussi ont une véritable passion pour les roses. Le détour pourrait vous être très utile.

— Va pour une halte à Inverness.

— Si vous voulez mettre de la musique, suggéra James dès qu'ils eurent quitté Manhattan pour s'engager sur l'autoroute, vous n'avez qu'à choisir. Les cassettes sont dans la boîte à gants.

Alexandra passa rapidement en revue les cassettes de James. Vivaldi, Mozart, Bach, Beethoven, Chopin, tous ces grands noms avaient bercé son enfance, notamment à cause de sa sœur... et toujours à cause d'elle, ils ne manquaient jamais de faire naître en elle un curieux mélange d'orgueil et de culpabilité, d'espoir et de chagrin, de haine et d'amour.

Elle se tourna vers James avec un sourire malicieux.

— Je ne vois ni Prince, ni Madonna, ni même les Beatles ou les Rolling Stones ! Seriez-vous désespérément classique ?

— Il ne faut jamais désespérer, objecta James, pressant un bouton pour brancher une station de radio commerciale. Au fait, savez-vous que depuis jeudi soir je suis un inconditionnel de *Pennsylvania Avenue* ?

— Malheureusement pour vous, l'épisode de jeudi était le dernier de la série en cours, expliqua Alexandra, flattée qu'un homme comme James se fût donné la peine de le regarder. Bien sûr, nos scénaristes ont particulièrement soigné la chute afin de tenir nos téléspectateurs en haleine jusqu'à la reprise, prévue à l'automne. Cela dit, si cela vous intéresse, la rediffusion des épisodes commence dès la semaine prochaine.

— Ce qui signifie que je devrai attendre la mi-septembre pour savoir si Stéphanie échappe aux flammes ?

— Hélas oui... Quoique les six millions de dollars de mon nouveau contrat vous fournissent un sérieux indice sur la réponse, ajouta-t-elle en souriant. Si vous étiez mon agent, vous auriez accès au scénario, et même le droit de vous rendre sur le tournage dès le mois de juillet.

— Je n'ai aucune intention de devenir votre agent. Faire partie de la cohorte de vos admirateurs me suffit amplement. En outre, je ne voudrais pas risquer d'entrer un jour en conflit avec vous pour cause de « divergence artistique ».

— Vous avez peut-être raison.

— Parlez-moi plutôt de *Roméo et Juliette*. Comment se porte la pièce ?

— Les critiques et le public semblent l’apprécier, mais il m’arrive souvent de me demander ce qui m’a pris d’accepter le rôle de Juliette. C’est à la limite de l’imposture.

— Pourquoi donc ?

— Moi, mourir pour les beaux yeux d’un homme ? Vous voulez rire !

— Ne seriez-vous pas un peu cynique ?

— Bien sûr que si ! Vous n’allez tout de même pas me dire que vous êtes un romantique, James !

— J’admets être sceptique, mais en aucun cas cynique.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire, répliqua-t-il après une courte seconde d’hésitation, que je ne crois pas être de ceux qui peuvent éprouver un amour absolu. Ma vie est déjà suffisamment occupée par mes deux passions — mon métier et la voile. En revanche, même si je doute que cela m’arrive un jour, je crois tout à fait à la possibilité d’un amour comme celui de Roméo et de Juliette.

— Vous traînez cependant une solide réputation de bourreau des cœurs, remarqua Alexandra à mi-voix.

— Il a pu m’arriver de faire souffrir quelqu’un, mais jamais sciemment.

— Je vous comprends. Certaines personnes croient trop à l’amour. Elles attendent de l’autre plus qu’il ne peut leur donner.

En son for intérieur, James se dit que les femmes qu’il avait pu faire souffrir n’attendaient pas de lui plus qu’il ne pouvait leur donner, mais plus qu’il ne *voulait* leur donner. Sa vie le satisfaisait ; il privilégiait par-dessus tout sa tranquillité d’esprit et son indépendance, n’ayant encore jamais rencontré personne capable de lui insuffler l’envie de consacrer son temps, son énergie et ses émotions à l’amour. Pour Alexandra, en revanche, il ne s’agissait pas d’un choix. À l’évidence, les hommes qu’elle avait connus avaient exigé d’elle des choses qu’elle ne s’imaginait pas capable de leur offrir. Pour quelle secrète raison ? Pourquoi s’imaginait-elle qu’il lui manquait quelque chose, un ingrédient essentiel qui limitait sa capacité d’aimer ?

Le mot « Inverness » était gravé en lettres gothiques dans la pierre d'un des piliers qui soutenaient le portique d'entrée du domaine. La propriété s'étendait environ sur dix hectares. James engagea sa voiture sur une allée de graviers ombragée par une forêt de pins. Après quelques centaines de mètres, la végétation s'ouvrit sur une immense pelouse tondue à ras et parsemée de bosquets fleuris. Au loin, dressée au faîte d'une butte qui dominait la baie de Chesapeake, se découpait une majestueuse villa aux allures de manoir.

— Vos parents sont-ils ici ?

— Ils sont à Paris. Mon père est l'actuel ambassadeur des États-Unis en France.

— Diable ! Et que fait votre mère ?

— Elle est médecin, plus précisément obstétricienne.

— Exerce-t-elle en France ?

— Non. Elle a pris sa retraite avant la nomination de mon père, il y a quatre ans, juste après son soixante-dixième anniversaire.

— Elle vous a mis au monde à quarante ans ?

— Oui. À sa manière, ma mère est une pionnière du mouvement pour la libération des femmes. À l'école de médecine, elle était la seule représentante du sexe féminin de sa promotion, et a été parmi les premières à obtenir le titre de professeur. Mon père et elle avaient trente-neuf ans quand ils se sont connus. Tous deux s'étaient jusqu'alors trop exclusivement consacrés à leur carrière pour songer au mariage, mais...

— Deux sceptiques pris au dépourvu, en somme ?

— Peut-être, admit James en souriant. Ce qui est sûr, c'est qu'ils se sont mariés et que j'ai fait mon entrée en scène un an plus tard.

— Encore une surprise ?

— Je ne crois pas, ou alors une excellente surprise.

— Les voyez-vous souvent ?

— Assez. Mon métier me conduit fréquemment en Europe. D'autre part, comme tous les Parisiens qui se respectent, mon père et ma mère désertent la capitale en août. Simplement, au lieu d'aller s'entasser sur la Côte d'Azur, ils viennent passer leurs vacances ici.

Après avoir fait visiter la luxueuse villa à Alexandra, James la conduisit à travers l'immense salon dont la terrasse dominait le jardin, orné d'une profusion de rosiers fraîchement taillés. Ils sortirent, et Alexandra s'assit en tailleur sur le gazon, au pied d'un massif, pour observer de près le travail méticuleux des jardiniers d'Inverness.

Après avoir enregistré la distance entre les rosiers, la longueur, le diamètre des tiges et l'emplacement des tailles toutes fraîches, Alexandra se releva.

— Le détour valait la peine, déclara-t-elle, souriante.

— Vous m'en voyez heureux. Alors, vous sentez-vous prête à retrousser vos manches ?

— Oui, mais avant de repartir, j'aimerais jeter un coup d'œil à votre bateau.

— Aucun problème. Que préférez-vous ? Vous contenter de le regarder du sommet de la falaise ou descendre jusqu'au débarcadère ? Je vous préviens, si la descente est facile, la remontée est nettement plus...

— Je veux pouvoir le toucher ! coupa la jeune femme avec entrain.

Elle n'était pas décidée à se laisser impressionner par trois volées de marches, si hautes et irrégulières fussent-elles. D'ailleurs, comme James n'allait pas tarder à s'en apercevoir, il fallait également gravir une bonne cinquantaine de marches, taillées dans le granit, pour atteindre son petit cottage.

— Il est magnifique, murmura-t-elle en effleurant du doigt la coque bleu roi du voilier de douze mètres, fin et racé, que James avait baptisé *Vent de Nuit*.

— Je vous remercie. Avez-vous déjà pratiqué la voile ?

— Quelquefois.

— On dirait que ces sorties ne vous ont pas laissé un souvenir impérissable.

— J'aime avoir la possibilité de m'en aller quand j'estime que la fête est finie.

— Je vois. Quelque hérétique vous aura attirée sur son bateau dans l'unique dessein de vous séduire...

— Hérétique ?

— Je suis un puriste en matière de voile, répondit James avec un sourire. Les occasions de séduire ne manquent pas.

— Dois-je comprendre que je n'aurais rien à craindre si je m'embarquais avec vous sur *Vent de Nuit* ?

— Absolument rien.

Et ailleurs ? interrogea le regard de la jeune femme.

Ailleurs, répondirent aussitôt les yeux de James, *c'est une autre histoire*.

Après avoir gravi les trois volées de marches de brique rouge qui reliaient le petit débarcadère à la villa, James et Alexandra reprirent leur voiture. Vingt minutes plus tard, ils grimpaient allègrement les trois volées de marches de granit qui montaient jusqu'au petit cottage de l'actrice. Pendant l'ascension, Alexandra poursuivit la conversation sans effort.

— Sauriez-vous me dire, James, s'il existe une taille minimale au-dessous de laquelle on n'a pas le droit de baptiser une propriété ?

— Pardon ?

— Il me semble que mon petit cottage mérite un nom. Quelque chose de majestueux, comme Le Petit Inverness, par exemple...

— Nous pourrions y réfléchir, lâcha James en s'esclaffant.

Dès qu'ils furent arrivés, l'attention de l'avocat fut attirée par les dizaines et les dizaines de rosiers en pots, alignés devant la maison.

— Alexandra ! Vous ne comptez tout de même pas...

— Il y aura de la place pour tout le monde. Ne vous faites aucun souci.

— C'est vrai, admit-il. Et le résultat sera certainement magnifique : vous aurez l'impression de vivre au cœur d'une roseraie quand ils seront en fleur. Cela dit, je crois qu'il vaut mieux que je reste pour vous aider à les planter.

— Merci, James, mais ce n'est pas la peine. Je m'en tirerai très bien seule.

— En êtes-vous sûre ?

— Absolument, répondit Alexandra, délaissant le regard sombre de James pour jeter un coup d'œil circulaire sur son petit domaine. La tâche risquait d'être ardue, mais c'était son premier jardin et elle rêvait depuis si longtemps à cet instant, elle avait si soigneusement planifié le choix et la disposition de ses rosiers, qu'elle tenait absolument à les planter elle-même, seule, dans la riche terre noire du Maryland.

— Dans ce cas...

— Évidemment, je comprends mieux pourquoi mon pépiniériste a cent fois insisté pour que je laisse ce soin à ses jardiniers.

— Avec le recul, ne croyez-vous pas qu'il avait raison ?

— Nous verrons cela quand je serai toute courbaturée.

— Je vais vous laisser. Cependant, ajouta-t-il en dardant sur Alexandra un regard où dansait une sombre flamme, il y a quelque chose qui me trotte dans la tête depuis très longtemps.

— Vraiment ? souffla-t-elle, avec dans les yeux une lueur qui disait, mieux que n'importe quelle longue phrase, qu'elle savait fort bien à quoi il faisait allusion. Et de quoi s'agit-il ?

— De ceci, chuchota-t-il, une fraction de seconde avant que leurs lèvres ne se rencontrent.

Tous deux, depuis longtemps, se demandaient quand ce moment viendrait ; ils s'étaient abandonnés au jeu éternel de la séduction, savourant les délicieux picotements que provoquait la promesse de ce baiser. Tous deux s'attendaient à vivre un exquis moment de volupté. Mais ni l'un ni l'autre n'avait prévu une telle explosion de plaisir.

Leur baiser commença entrecoupé de murmures, mais très vite, ils ne purent plus prononcer le moindre mot. Le désir qui s'était emparé d'eux se faisait à chaque seconde plus violent, plus passionné.

Au prix d'un suprême effort, ce fut James qui mit un terme à ce premier baiser. Comme il reculait d'un pas, son regard sombre rencontra deux émeraudes luisantes, et il reconnut dans les prunelles de la jeune femme le fidèle reflet de son attirance.

— J'ai réservé une table au restaurant du Country Club à huit heures et demie, déclara-t-il d'une voix sourde. Je passerai vous prendre vers huit heures.

— Vous partez vraiment ?

— Pendant que vous plantez vos rosiers, je compte bien faire une petite sortie en mer.

— Vous jouez au chat et à la souris.

— Non, Alexandra. Je ne joue pas.

S'il avait voulu jouer, il l'aurait suivie immédiatement dans la chambre du premier étage pour lui faire l'amour, comme les yeux verts semblaient l'en implorer. Mais James n'avait pas oublié l'éclat qui avait illuminé le regard d'Alexandra quand elle lui avait parlé pour la première fois de ses rosiers. Il savait fort bien ce que son jardin représentait pour elle. Pendant l'après-midi, chacun d'eux s'adonnerait seul à sa passion. Et le soir venu, ils auraient tout le loisir de savourer une passion d'un ordre bien différent, qui ne se concevait que partagée.

Après avoir dîné aux chandelles au Country Club, ils dansèrent sur la terrasse, au clair de lune, bercés par la lente montée de leur désir mutuel, jusqu'au moment où Alexandra finit par murmurer à l'oreille de James, d'une voix chavirée, qu'elle voulait rentrer au cottage.

Maintenant, James.

Filtrés par le léger voilage de dentelle, les rayons de lune drapaient la chambre d'un halo d'or pâle. Eût-elle été avec un autre, Alexandra aurait aussitôt tiré les lourds rideaux pour plonger la pièce dans une obscurité protectrice. Mais les baisers de James et la douceur experte de ses mains lui firent perdre toute envie de se cacher. Alexandra n'avait pas honte de son corps. Elle était fière de la perfection de ses seins, de l'arrondi de ses hanches, de la chaleur soyeuse de son ventre et de la sensuelle harmonie de ses jambes fuselées.

Habituellement, les ténèbres ne servaient pas à cacher son corps, mais son regard. À la lumière, ses prunelles risquaient de trahir ce qu'elle éprouvait si souvent : l'agacement, quand elle sentait affleurer, sous le désir, l'appétit de conquête ; la déception, parce que le désir naissant qui ne demandait qu'à éclore en elle finissait presque toujours par se faner, noyé par les impétueux déferlements de passion de son amant ; et enfin la colère, chaque fois qu'un homme, sans même la connaître — un homme qui

l'aurait sûrement fuie s'il l'avait mieux connue —, l'accablait de déclarations d'amour.

Des murmures s'échappaient de ses lèvres sous les caresses de James. Il la déshabilla, s'attardant amoureusement sur chaque nouvelle parcelle de peau dénudée jusqu'à ce que le rire impatient d'Alexandra l'invitât à poursuivre plus avant son exploration. Ensuite, elle le déshabilla tout doucement, et ce fut au tour de James de lâcher des soupirs de plus en plus pressants.

Ils s'unirent sur un drap de coton rose, sans se quitter du regard, et, dans les prunelles océanes de James, Alexandra ne vit que le désir, aucune soif de conquête. Elle n'entendit dans ses murmures que des vérités toutes simples sur la force de leur passion, aucune fausse promesse. Et surtout, elle sentit peu à peu s'épanouir ses propres désirs ; pour une fois, ils n'étaient pas ignorés, mais flattés, nourris, recherchés avec une infinie patience.

Quand tous deux furent au bord de l'extase, James prononça plusieurs fois le nom de la jeune femme au creux de son oreille.

Les lourdes mèches d'or baignées de lune qui couvraient le visage d'Alexandra formaient un merveilleux symbole du plaisir qu'ils venaient de partager, mais James ne put résister à l'envie de les écarter pour découvrir ses yeux.

— C'était très bon, chuchota-t-il.

— Oui... Très, très bon.

Une ombre de gravité passa soudain dans le regard de James.

— James ? Qu'y a-t-il ?

— Tu dois connaître l'éternel problème qui se pose à toute personne qui laisse quelqu'un entrer dans son lit, n'est-ce pas ?

— Non.

— C'est à peu près le même qu'en bateau. Cette personne n'a pas la possibilité de s'en aller quand elle estime que la fête est finie.

— Oh...

Alexandra sentit son cœur s'emplir de reconnaissance. James n'avait pas l'intention de l'accabler de déclarations d'amour mensongères. Une fois

encore, il lui laissait le choix. Comment avait-il pu deviner qu'elle préférerait rester seule après l'amour, plutôt que d'affronter la paradoxale impression de solitude qui l'étouffait chaque fois qu'un de ses amants d'une nuit s'attardait près d'elle ? Préférerait-il, lui aussi, rester seul ? En cet instant, il ne paraissait guère pressé de s'éclipser : ne venait-il pas de lui demander à demi-mot si elle souhaitait qu'il reste ?

— Je commence à croire que tu es un chic type, fit-elle à mi-voix.

— C'est seulement maintenant que tu t'en aperçois ? J'ai su que tu étais une chic fille dès l'instant où nos regards se sont croisés.

Tu te trompes lourdement...

Cette idée fit irruption dans les pensées d'Alexandra avant qu'elle n'ait eu le temps de la refouler. Devait-elle l'avertir ? À force de considérer le regard bleu sombre vrillé sur elle, comme s'il cherchait à deviner pourquoi elle venait de sursauter, Alexandra sentit que James n'avait nul besoin d'être averti. Maître de la situation, immunisé contre l'amour et capable de choisir seul, James Sterling n'était pas en danger. Mais Alexandra, elle, se sentait menacée. Menacée par la force même de son désir, mais aussi et surtout par l'insondable profondeur de ces yeux couleur d'océan qui, d'une mystérieuse façon, parvenaient à lui arracher les plus intimes aveux.

— Alexandra ?

— J'aimerais que tu restes.

— Parfait. Et en ce qui concerne la fête ?

— La fête ?

— Est-elle finie ?

— Non.

Leurs lèvres se trouvèrent. Tous deux furent instantanément secoués par une flamboyante explosion de sensations, d'une puissance décuplée par le souvenir tout récent de leur étreinte.

— La Roseraie, murmura James, entre deux baisers.

— Pardon ?

— J'ai dit : La Roseraie.

— Oh... soupira-t-elle, comprenant soudain. Une idée de nom pour mon cottage ? Ce n'est pas mal, James, pas mal du tout.

— C'est une simple suggestion. Nous en reparlerons. Une autre fois...

— C'est cela, une autre fois. Mais ce nom me plaît. Il sonne très bien.

Et elle se laissa submerger par des vagues de plaisir qui lui ôtèrent vite toute envie de parler.

OceanofPDF.com

5

Manhattan, mai 1989

Au fur et à mesure que l'ascenseur l'emmenait sans bruit vers le bureau de James, au dernier étage d'un gratte-ciel de Madison Avenue, le poulx d'Alexandra s'accélérait. Il venait de rentrer de Tokyo après un voyage de douze jours, et elle avait vécu cette séparation plus péniblement que prévu. Leurs agendas surchargés et le décalage horaire s'étaient ligués pour les priver de ces délicieux entretiens téléphoniques nocturnes, qui étaient devenus un rituel chaque fois que James partait en voyage ; lors de ces longues conversations, ils avaient l'impression de se connaître depuis toujours — et non depuis sept minuscules semaines.

James était arrivé vers midi. Il était plus de six heures du soir. Alexandra avait tenu à lui laisser le temps de faire avec ses clients le point des négociations menées en leur nom. Elle tenait par-dessus tout, quand elle le verrait, à l'avoir tout à elle.

Elle avait tellement soif de lui ! Tout lui avait manqué, ses yeux, son sourire, sa voix, ses baisers. Elle avait hâte de lui faire le récit des douze jours qu'elle venait de vivre loin de lui. Elle avait envie de rires, de mots tendres et de caresses.

La porte de son bureau était entrebâillée : il l'attendait. Du couloir, par la fente de lumière, elle l'aperçut, penché sur un de ses dossiers. James sentit immédiatement sa présence. Il se leva et traversa la pièce.

— Bonsoir, maître Sterling, dit-elle en s'adossant langoureusement au chambranle de la porte entrouverte. Monsieur l'avocat, j'exige une fusion-acquisition en bonne et due forme de ma personne physique avec la vôtre. Dans le cas contraire, je...

James s'éclaircit la gorge et émit un petit rire gêné.

— Alexandra... fit-il en ouvrant grand la porte, permets-moi de te présenter Robert McAllister.

— Oh...

Se fût-il agi de tout autre homme, Alexandra serait sans nul doute parvenue à cacher son embarras en décochant à l'intrus un sourire d'une innocence angélique. Mais c'était Robert McAllister qui était assis dans un fauteuil jusqu'alors masqué à sa vue, et elle sentit le feu lui monter aux joues.

— Bonsoir, sénateur, lança-t-elle d'une voix cassante.

— Enchanté, miss Taylor, répondit l'intéressé en se levant.

Le ton était détendu, mais Robert se raidit néanmoins imperceptiblement en voyant scintiller dans les yeux de l'actrice un éclair qui semblait l'accuser d'une faute impardonnable.

— Robert m'assure que vous ne vous êtes jamais rencontrés, remarqua tranquillement James, posant sur elle son regard bleu.

— C'est la pure vérité, admit Alexandra.

Et pour cause ! Le sénateur et M^{me} Robert McAllister avaient toujours brillé par leur absence lors du traditionnel gala de Noël donné par les producteurs de *Pennsylvania Avenue*. En trois ans à peine, cette grande soirée au profit des enfants atteints du cancer était devenue l'une des œuvres de charité les plus importantes de Washington. Les plus grands noms de la politique s'y pressaient, à l'exception du plus grand de tous : Robert McAllister.

Le sénateur de Virginie avait toujours délibérément boudé le gala de Noël, tout comme il s'était abstenu d'assister au tournage de *Pennsylvania Avenue*. La quasi-totalité des sénateurs du pays avaient profité au moins une fois de leur passage à Washington pour visiter les studios, par curiosité, pour s'afficher en compagnie de visages célèbres, ou simplement pour être présentés à Alexandra. Mais Robert, lui, n'était jamais venu. Alexandra estimait, naturellement, qu'un élu avait mieux à faire. Pourtant si le sénateur McAllister était toujours resté loin des studios et du gala de Noël, ce n'était pas pour de nobles motifs, mais pour une raison bien précise : il tenait à l'éviter.

Elle scruta d'un air de défi ses traits réguliers, comme si elle espérait y trouver la confirmation de sa théorie. Mais les yeux bruns qui soutinrent son regard continuèrent d'afficher un calme exaspérant, presque provocateur. L'homme cachait bien son mépris. Sans doute Robert McAllister, en bon politicien, était-il encore meilleur acteur qu'elle.

— Il y a longtemps que je souhaitais faire votre connaissance, finit-elle par lâcher, gratifiant le sénateur de son plus beau sourire. J'ignorais que James et vous vous connaissiez.

— Nous avons étudié le droit ensemble.

— Je vois.

Malgré la désastreuse nouvelle que constituait la réponse de Robert, elle réussit à garder son sourire. Les deux hommes auraient simplement pu se rencontrer pour affaires. Hélas, c'était beaucoup plus grave : ils étaient amis.

— Ma femme et moi sommes en ville pour le week-end, reprit le sénateur. Nous sommes malheureusement pris samedi, mais nous serions ravis de dîner demain soir avec James et vous.

Robert s'attendait visiblement à une réponse rapide et positive. Il devait déjà savoir par James qu'Alexandra ne jouait pas au théâtre le lendemain soir. Pourtant, ses espoirs furent déçus. La jeune femme prit un air confus, presque égaré, comme si elle cherchait désespérément une excuse et n'en trouvait pas. Se rendant compte de son embarras, Robert lui tendit la perche.

— Je suppose que cette invitation de dernière minute vous pose un problème. Vous êtes probablement déjà prise.

Ce n'est pas cela. Mais pour rien au monde je ne dînerais avec votre femme.

Était-il possible que Robert ne se doutât de rien ? Le fait qu'il n'ait jamais cherché à l'approcher pouvait-il n'être qu'une simple coïncidence ? Peut-être... Mais qu'Hillary n'ait jamais parlé à son époux de leur vieille rivalité paraissait pour le moins surprenant. Cependant, là encore, il s'agissait d'une hypothèse. Peut-être s'était-elle simplement toujours arrangée pour trouver à son mari d'autres occupations mondaines le soir du gala de Noël.

— Ma sœur fête ses vingt et un ans ce week-end, finit-elle par déclarer du bout des lèvres, consciente de la faiblesse de son excuse.

— Je te téléphonerai demain matin pour te donner notre réponse, dit James à son ami.

— D'accord. Il faut que je vous quitte. Je suis ravi d'avoir fait votre connaissance, Alexandra.

— Tout le plaisir était pour moi, Robert.

Alexandra resta seule dans le bureau pendant que James reconduisait le sénateur jusqu'à l'ascenseur. À son retour, il la trouva face à la baie vitrée, le regard baissé sur le long serpent de lumière d'un embouteillage, quelque trente étages plus bas. Ses beaux yeux verts semblaient ignorer le grandiose spectacle du crépuscule qui embrasait le ciel. Ignorer la beauté ne ressemblait pas à Alexandra. Elle était loin, très loin de lui. James attendit qu'elle s'aperçoive de son retour. Mais comme elle ne réagissait pas, il finit par prendre la parole, ce qui la fit sursauter.

— Je ne savais pas que tu étais politiquement engagée, Alexandra. Et je ne suis pas surpris que tes idées soient proches de celles de Robert.

— La politique n'a rien à voir là-dedans.

— Ce n'est tout de même pas le fait qu'il t'ait entendue qui a pu te contrarier ?

— Non, admit Alexandra en se retournant.

— Alors ?

— Sa femme et moi ne sommes pas en très bons termes.

— Que s'est-il passé entre vous ?

— C'est une vieille histoire. Hillary et moi ne nous sommes pas vues depuis huit ans. Nous étions ensemble au collège.

— Hillary et toi ? J'ai du mal à te suivre.

— Il est vrai que tout nous séparait et que nous n'aurions jamais dû fréquenter le même établissement... En tout cas, c'était visiblement l'opinion d'Hillary Samantha Ballinger. Et pourtant, le temps d'une année scolaire, la fille du gouverneur du Texas et la pauvre petite paysanne du Kansas que j'étais ont usé leurs fonds de culotte sur les mêmes bancs. Cela s'est passé sur son domaine réservé, à l'Académie Ballinger de Dallas. Tu

dois en avoir entendu parler, non ? Cette école privée n'accueille que la fine fleur de l'élite. Le grand-père d'Hillary l'a justement fondée afin qu'elle et ses semblables ne soient pas contraints de se mêler aux gens du peuple.

— Tant d'histoires pour une simple querelle de lycéennes ?

— C'était plus que cela.

— Mais tu as sûrement fait une croix sur cette histoire depuis longtemps, dit James, malgré l'amertume qui imprégnait la voix et le regard d'Alexandra. Robert est un ami très proche. Je tiens beaucoup à dîner chez lui demain soir en ta compagnie.

— Ne pourrais-tu y aller seul ?

— Il me faudrait une excellente raison.

— Je croyais avoir le droit de dire non.

— Pas cette fois, Alexandra.

Alexandra fouilla le regard de l'avocat, de l'incomparable négociateur, de cet homme dont l'extraordinaire succès était dû à une volonté de fer.

— Serait-ce un ultimatum, James ?

Face à ce visage impénétrable, elle comprit qu'il était sans doute capable de la quitter si elle ne se pliait pas à sa volonté.

James préféra éluder la question.

— Si tu me disais plutôt ce qui s'est passé entre Hillary et toi ?

Cette histoire, réalisa Alexandra, concernait moins Hillary qu'elle-même. Elle était révélatrice de ses propres échecs, de son peu d'estime pour elle-même, et surtout de sa cruauté. Hillary avait joué le rôle d'un miroir capable de lui renvoyer l'image de ses propres défauts avec une effroyable netteté.

— Alexandra... Je dois passer un dernier coup de fil à un client de San Francisco avant d'avoir le droit de considérer ma journée comme terminée. Ce que j'ai à lui dire n'a rien de confidentiel. Tu peux rester. Installe-toi dans le canapé. Ensuite, nous pourrions aller chez toi pour repenser tranquillement de tout cela, qu'en penses-tu ?

C'était une question, mais cette fois encore, Alexandra sentit qu'elle n'avait guère le droit de refuser. Elle allait être forcée de révéler à James de sinistres vérités. De lui décrire les sentiments horribles qui s'étaient

emparés d'elle près de vingt et un ans plus tôt, à la seconde où elle avait vu sa petite sœur pour la première fois.

— Ce n'est pas ma sœur ! avait-elle décrété avec assurance dès que son regard d'émeraude s'était posé sur l'être minuscule niché au creux des bras de sa mère.

Le ton était catégorique, mais déjà, d'étranges sentiments agitaient son cœur d'enfant. Ces sentiments, très violents, avaient jailli dès l'instant où elle avait surpris, dans le regard que posaient ses parents sur Catherine, un amour teinté d'émerveillement, qui jusqu'à ce jour lui avait toujours été exclusivement réservé.

Et soudain, à peine le silence fut-il retombé qu'il lui sembla déceler dans les yeux de ses parents un sentiment qui la concernait, elle, Alexandra, et qu'elle n'y avait encore jamais vu : la déception.

Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Mais dans l'esprit de la fillette, cet instant se figea pour l'éternité. Jamais elle ne parvint à l'oublier. La joie innocente qui régnait sur son cœur s'en trouva irrémédiablement ternie. Son cœur était brisé ; mais l'actrice qu'elle devint instantanément ce jour-là parvint, à force de simulation, à refouler les émotions violentes qui l'assaillaient. Il fallait que son regard restât clair, ensoleillé, lumineux, parce qu'elle avait désespérément besoin de l'amour que ses parents pouvaient encore lui donner, malgré sa faute, et aussi parce qu'elle ne voulait plus jamais les décevoir.

Alexandra resta tout aussi rayonnante qu'avant ce jour maudit ; mais son éclat, désormais, était artificiel, presque aussi aveuglant que celui des projecteurs qu'elle devait plus tard affronter de si près, de façon à interdire à quiconque de discerner les zones d'ombres tapies dans les profondeurs de son âme. Elle ne laissa jamais personne entrevoir les monstres sinistres — la jalousie, la cruauté, la haine — qui rampaient au fond de son cœur d'enfant, mais qu'elle-même ne connaissait que trop. Sa haine pour Catherine naquit dès l'instant où elle la vit, et ne fit que s'accroître au fur et à mesure qu'elle grandissait. Catherine était trop parfaite à ses yeux, et elle-même n'avait que trop conscience de la gravité des sentiments qu'elle cachait.

Catherine ne pleurait jamais. Elle arborait en permanence un radieux sourire. Sa plus grande joie, avant même de savoir marcher ou parler, était de s'asseoir devant le piano sur les genoux de son père et de suivre de ses immenses yeux bleus les doigts d'artiste qui volaient sur les touches. À la différence de son aînée, elle était fascinée par la musique, que son père et sa mère plaçaient si haut. L'énergie débordante d'Alexandra lui avait toujours interdit de rester sagement assise pour écouter. Elle préférait danser, mimer et jouer.

Mais Catherine, l'irréprochable Catherine, était capable d'écouter la musique pendant des heures, sans faire un geste.

— Je te déteste, glissait parfois Alexandra à l'oreille de sa petite sœur.

Catherine était trop jeune pour comprendre, mais les monstres qui habitaient le cœur d'Alexandra la poussaient à lui chuchoter sans répit ces paroles, comme une sinistre litanie. Catherine ne répondait pas. Or, Alexandra avait désespérément besoin d'une réponse. Elle avait besoin de se prouver que sa sœur n'était pas parfaite. Peut-être, si elle parvenait à la faire pleurer...

Ainsi, à huit ans, Alexandra se pinça d'abord elle-même, jusqu'à atteindre le seuil de douleur auquel la petite pleurerait à coup sûr. Mais quand ses ongles s'enfoncèrent dans la chair de Catherine, nulle larme n'apparut dans ses yeux bleus. Ils s'écarquillèrent imperceptiblement sous l'effet de la surprise, puis s'adoucirent pour exprimer un sentiment plus insupportable encore.

Le pardon.

À dater de ce jour, Alexandra se contenta de fuir purement et simplement sa sœur.

Catherine Alexandra Taylor avait trois ans quand elle posa pour la première fois les mains sur le piano de son père. Dès le premier instant, ce fut de la musique qui monta du clavier, une musique dont la complexité était uniquement limitée par la taille de ses mains, non par l'étendue de son talent.

Comme Alexandra, Catherine était très douée ; mais à la différence de son aînée, qui utilisait surtout son don pour gagner les louanges et l'admiration d'autrui, elle se contentait d'exercer le sien avec émerveillement, pour le seul plaisir des sons. Envoûtée par la beauté de la

musique, elle jouait sans la moindre tension, même pendant les concours. Catherine jouait pour partager, jamais pour briller. Ce qui ne l'empêcha pas, dès ses débuts, de remporter la plupart des concours auxquels elle se présentait.

Elle n'avait que douze ans quand son talent exceptionnel valut à la famille Taylor une proposition peu banale : le conservatoire de Dallas, très renommé, voulait avoir Catherine comme élève. Il offrit de prendre en charge tous les frais du déménagement, ainsi que le logement de la famille tout entière ; Alexander, qui jusqu'alors avait été le seul maître de musique de sa fille, se vit proposer une place de professeur au sein de la prestigieuse équipe du conservatoire ; quant à Alexandra, âgée de dix-huit ans, elle bénéficierait d'une bourse pour suivre sa dernière année d'études secondaires à l'Académie Ballinger.

Alexandra accueillit la nouvelle avec un enthousiasme immédiat. Elle quitterait Topeka sans regret, malgré tous les amis d'enfance qu'elle y laissait. Ces « amis » n'avaient jamais formé autre chose qu'une cour d'admirateurs, une sorte de public. Rien ne la retenait à Topeka, où elle avait déjà relevé tous les défis qui pouvaient l'être, gagnant l'admiration unanime de ses professeurs et camarades de classe, faisant tourner la tête à tous les garçons et obtenant le premier rôle dans toutes les pièces de théâtre montées à l'école.

L'entrain d'Alexandra eut raison des hésitations des trois autres membres de la famille Taylor. Il était évident que Catherine ne pouvait espérer suivre meilleure formation qu'au conservatoire de Dallas et, par ailleurs, le déménagement n'avait rien d'irréversible car le conservatoire s'engageant à les loger, Alexander et Jane n'étaient pas contraints de vendre leur petite ferme. Us pourraient y revenir dès qu'ils le souhaiteraient.

Aux yeux de ses camarades de la bonne société de Ballinger, Alexandra décida de se faire passer pour une adolescente de Malibu, fille rebelle d'un célèbre magnat du cinéma, mise en pension dans cet établissement réservé aux enfants de riches par suite de quelque indiscretion non révélée, et délicieusement provocante. Elle se forgea cette nouvelle image parce qu'elle aimait jouer la comédie — et parce qu'elle fuyait la véritable Alexandra —, non par honte de sa famille. Si elle avait honte de quelqu'un, c'était d'elle-même. Elle admirait profondément ses parents. C'était elle qui

les avait déçus et non l'inverse. Et qui pouvait les blâmer de chérir Catherine, si parfaite ?

Jusqu'au jour où Hillary Samantha Ballinger avait tenté de faire naître en elle cette honte.

Hillary, petite-fille du fondateur de l'école, finit par apprendre la vérité sur la famille d'Alexandra et s'empessa de la démasquer en laissant entendre, avec tout le mépris dont elle était capable, que la jeune fille cherchait à cacher ses origines, qu'elle avait honte d'être issue d'un milieu obscur, entièrement dépourvu de fortune et de classe, et qu'elle symbolisait la plèbe.

— Je suis actrice ! riposta Alexandra, avec toute l'énergie de son orgueil blessé.

La découverte d'Hillary venait trop tard. Alexandra avait déjà fait la conquête de ses camarades de classe, et la superbe dignité qu'elle afficha face aux accusations de son adversaire ne fit qu'accroître leur admiration. Son rayonnement et son assurance apparente ne vacillèrent pas, bien que les paroles d'Hillary l'aient profondément blessée.

Singeant à la perfection l'accent du Sud de son ennemie, teinté de prétention et de mesquinerie, Alexandra riposta avec une telle vigueur et un tel charme que les plus fidèles partisans de sa rivale furent conquis. Les filles se rallièrent à elle peu à peu, attirées par son aura et son courage, mais effrayées aussi à l'idée de trahir la puissante Hillary. Les garçons, eux, retournèrent leur veste bien plus promptement, y compris le chevalier servant officiel d'Hillary. Depuis toujours, celle-ci incarnait pour eux un inaccessible objet de désir, une sorte de statue dressée sur un piédestal de marbre bien au-dessus de la foule des regards admiratifs ; pendant longtemps, cette distance l'avait parée d'un halo presque magique. Puis Alexandra était venue. Les garçons découvrirent vite que, bien qu'elle ne fût ni lointaine ni arrogante, il émanait d'elle quelque chose de plus magique encore. Alexandra était chaleureuse, proche, humaine, et il lui suffisait de les gratifier de ce sourire semblable à une caresse pour leur donner l'impression d'être tout à la fois éblouissants, exceptionnels et uniques.

Alexandra était extrêmement populaire et extrêmement seule. Mais du moins, grâce à Hillary, les monstres qui grouillaient au fond de son cœur

furent-ils autorisés à sortir au grand jour : grâce à Hillary Samantha Ballinger, elle parvint à libérer une partie de la haine qui la consumait.

Hillary était une adversaire à sa mesure. Elle méritait les foudres d'Alexandra, et disposait elle-même d'un bel arsenal de mauvais sentiments. Sa rivale avait déclaré la guerre ; Alexandra riposta vigoureusement, et les hostilités se prolongèrent tout au long de l'année scolaire.

Jusqu'au jour où, comme dans toutes les guerres, il y eut une victime innocente.

C'était vers la fin du mois d'avril. Jane et Alexander venaient de quitter Dallas pour se rendre à Topeka au chevet d'un ami malade, confiant à Alexandra la garde de sa petite sœur. La tâche n'avait rien d'insurmontable : à douze ans, Catherine était capable de rester assise devant son piano, de l'aube au crépuscule.

Quand arriva le samedi, Jane et Alexander n'étaient toujours pas rentrés. Alexandra tenait absolument à assister à un match de polo entre l'Académie Ballinger et le collège de Highland Park. Elle aurait préféré y aller seule, mais ses parents ayant insisté pour qu'elle n'abandonne pas sa sœur, elle emmena Catherine. Elles arrivèrent aux portes du stade au moment précis où Hillary et trois de ses fidèles sortaient d'une BMW aux chromes rutilants. En reconnaissant son ennemie, Alexandra soupira. L'année scolaire s'achevait six semaines plus tard et, en attendant, elle s'arrangeait pour l'éviter. Pourtant, elle sentit immédiatement qu'Hillary ne laisserait pas passer cette occasion de cracher son venin. Prête à répliquer à la première insulte, Alexandra passa devant elle, la tête haute, entraînant sa sœur en direction des tribunes.

— Tiens, tiens... Mais c'est la petite traînée du Kansas !

Pendant une fraction de seconde, Alexandra se contenta de fixer Hillary dans le blanc des yeux. Cette fois, elle était allée trop loin. Tandis qu'Alexandra se creusait la cervelle pour trouver une réplique adéquate, une petite voix brisa le silence.

— Comment oses-tu parler sur ce ton à ma sœur ?

Ces paroles sortaient de la bouche de Catherine, si timide qu'elle n'avait pas eu le courage de prononcer un mot pendant leur long trajet en voiture

vers le stade, alors même qu'elle était secrètement ravie que cette sœur aînée qu'elle aimait et admirait tant ait consenti à l'emmener.

Le regard glacé d'Hillary quitta instantanément Alexandra pour se darder sur Catherine, et s'illumina d'une joie perverse au spectacle des cheveux ras, de l'insondable gravité des yeux bleus et des lèvres tremblantes. Qui était donc cette fillette au jean trop large et au polo froissé, apparemment terrifiée par sa propre audace ? Pouvait-il s'agir de la jeune virtuose dont on parlait tant en ville ? Avait-elle sous les yeux la sœur cadette, à qui elle devait précisément l'irruption à Ballinger de cette Alexandra Taylor qu'elle haïssait ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lança-t-elle, glissant à ses amis un coup d'œil perplexe. Je veux dire, qui est-ce ? Ton petit frère, Alexandra ? À ta place, j'aurais honte. On voit mal comment ce vilain petit canard pourrait devenir quelqu'un !

Alexandra voulut la gifler, lui sauter à la gorge, mais un tremblement tout contre son bras la retint, et elle comprit que les paroles d'Hillary venaient de s'enfoncer profondément dans le cœur de sa sœur. Tournant la tête, elle vit ses yeux bleus s'emplir de douleur. Des larmes dans le regard de Catherine ! Catherine, qui ne pleurait jamais ! Catherine, à qui elle aussi avait cherché à faire mal...

Catherine souffrait, mais c'était le cœur d'Alexandra qui hurlait de douleur. Comment avait-elle pu vouloir faire mal à quelqu'un qui venait si vaillamment de prendre sa défense ? Aussitôt, elle se mit à prier pour que Catherine ne sût jamais à quel point elle l'avait détestée, ni combien elle avait désiré lui arracher des larmes. Et elle implora son pardon en silence.

Elle passa un bras autour des épaules tremblantes de la petite fille, qu'elle n'avait pas touchée depuis dix ans.

— Viens, Cat. Allons-nous-en. Tu mérites mieux que la compagnie de ces gens-là.

Ayant rejoint leur voiture, elles restèrent longtemps assises à l'intérieur, tournées l'une vers l'autre. Et pour la première fois, elles se parlèrent.

— Ce qu'elle a dit n'est pas vrai, commença Alexandra.

— Peu importe ! Comment a-t-elle osé parler de toi comme cela ?

— Oh... Je faisais allusion à ce qu'elle a dit de toi. Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. D'abord, je suis très fière de t'avoir pour sœur. Deuxièmement, il faudrait vraiment être aveugle pour te prendre pour un garçon. Enfin — là encore, il n'y a aucun doute —, tu es très belle, Cat.

Alexandra était sincère. Catherine était belle malgré ses cheveux peut-être trop ras, mais cette coupe soulignait l'immensité de ses yeux de saphir ; et si elle était un peu ronde, cela pouvait aisément être interprété comme un signe d'excellente santé. La musique était toute sa vie. Elle ne s'était sûrement jamais souciée de son aspect physique avant que la cruauté d'Hillary ne l'oblige à le faire. Mais Alexandra n'en était pas moins convaincue que Catherine deviendrait une très belle femme.

— C'est toi qui es belle, Alexandra, répondit Catherine avec une évidente fierté.

— Disons que nous sommes belles toutes les deux, chacune à notre manière. Hillary n'a dit que des mensonges, sur toi comme sur moi.

Catherine connaissait-elle le sens du mot « traînée » ? Elle espérait que non. Alexandra avait perdu sa virginité à seize ans, lors d'une chaude soirée d'été, dans un champ de maïs du Kansas mais, bien qu'ayant séduit tous les garçons de l'Académie Ballinger, jamais elle n'avait cédé aux avances d'aucun d'entre eux. Elle les charmait avec un tel art que personne n'aurait pu l'accuser de chercher à le faire sciemment, et encore moins de se comporter comme une « traînée ».

— Je sais, Alexandra, tu... tu m'as appelée Cat?

— C'est un nom que je t'ai donné en secret, avoua celle-ci.

Sa sœur ignorait l'existence de ce surnom, pourtant vieux de plusieurs années.

— Ce sont tes initiales, tout simplement, expliqua-t-elle : C.A.T., comme « chat ». Les miennes donnent A.C.T., le début d'« actrice ». Papa et maman devaient sentir, en nous baptisant, que j'étais vouée à jouer la comédie et que tes mains courraient un jour avec l'agilité d'un chat sur le clavier du piano.

Alexandra sourit, mais ce sourire s'estompa dès que lui revinrent en mémoire les innombrables nuits blanches passées à se demander ce qui aurait changé dans sa vie si ses parents, plutôt qu'Alexandra Catherine,

avaient choisi de l'appeler Catherine Alexandra. Aurait-elle reçu ce merveilleux don musical que ses parents admiraient tant ?

— Cat... répéta Catherine, rêveuse.

Son regard bleu se mit à rayonner d'une joie intense, car ce nom secret signifiait que sa sœur, malgré les apparences, pensait parfois à elle.

— Ce nom te plaît ?

— Je l'adore !

En privé, Jane et Alexander se dirent que ce surnom n'allait pas bien à Catherine. Il aurait mille fois mieux convenu à Alexandra, longue et souple, avec ses grands yeux verts et sa grâce féline. Mais ils l'adoptèrent de bon cœur, parce que Cat l'avait adopté, et surtout parce qu'en leur absence, une sorte de miracle semblait s'être produit. Depuis combien d'années priaient-ils, dans un silence angoissé, pour que leurs filles deviennent enfin deux sœurs ?

Il ne restait plus que six semaines avant le départ d'Alexandra pour New York et le retour du reste de la famille à Topeka. Mais durant ces six semaines, les deux sœurs passèrent ensemble autant de temps qu'elles le purent. C'était un fragile début, la rencontre de deux étrangères souhaitant mieux se connaître. Alexandra invitait Cat dans sa chambre, et celle-ci restait assise sur le lit, fascinée par le flot ininterrompu de paroles spirituelles, enthousiastes et drôles qui jaillissaient sans effort des lèvres de sa sœur. Elle se contentait en général d'écouter, mais il lui arrivait quelquefois de surmonter sa timidité ; et chaque fois qu'elle prenait la parole, Alexandra s'en aperçut vite, ses propos exprimaient une grande honnêteté... et une étonnante sagesse.

— Je crois que nous devrions pardonner à Hillary, suggéra-t-elle, une semaine avant les vacances d'été.

— Tu plaisantes ! riposta aussitôt Alexandra. Il n'en est pas question, Cat. Plutôt mourir !

— Nous devrions avoir pitié d'elle.

— Pitié ?

— Oui. Je trouve triste d'avoir besoin de se montrer si cruelle. Il faut qu'elle soit très malheureuse.

Alexandra dévisagea attentivement sa sœur. Le pardon dont parlait Cat ne s'adressait-il pas à elle autant qu'à Hillary ? Pourtant, elle ne décela nulle trace de double pensée dans ses yeux. Troublée, elle faillit tout lui avouer. Cat avait raison. Hillary devait être très malheureuse, tout comme elle l'avait été. Hillary lui ressemblait. L'une et l'autre avaient besoin d'être admirées, adorées. À peine leur suprématie semblait-elle menacée, que des monstres invisibles se mettaient à gronder au fond de leur cœur.

Mais Alexandra résolut de se taire, et surtout de ne jamais pardonner à Hillary Samantha Ballinger. Elle fit simplement le nécessaire pour oublier son existence, car le souvenir de sa plus redoutable adversaire suffisait à lui rappeler la partie la plus noire de son âme, dont elle souhaitait désespérément croire qu'elle n'existait plus.

Et voici qu'Hillary resurgissait, devenue l'épouse de l'un des meilleurs amis de James. Si Alexandra ne voulait pas la revoir, c'était surtout de crainte de retrouver, dans le visage de sa vieille ennemie, le reflet de sa propre cruauté.

Bien sûr, l'ancienne Alexandra n'existait plus, du moins l'espérait-elle, mais pour éviter d'affronter les monstres qui risquaient d'habiter encore les profondeurs de son cœur, elle préférait s'immerger dans des rôles de femmes qui méritaient son admiration. S'y trouvaient-ils toujours, d'ailleurs ? Elle l'ignorait, mais James semblait voir en elle une personne digne d'estime, et même d'amour. Et plus le temps passait, plus elle était tentée de se fier à son jugement.

Tout en s'entretenant au téléphone avec son client de San Francisco, James n'avait cessé d'observer Alexandra. Il avait vu défiler une large palette d'émotions sur son beau visage. Après avoir raccroché, il resta silencieux pour ne pas interrompre sa réflexion. Mais lorsqu'elle exhala un soupir, les traits empreints d'une indicible tristesse, de détresse même, il n'y tint plus. Alexandra avait besoin de son aide. Elle avait besoin de parler.

Il se leva et contourna son bureau sans bruit, grâce à l'épaisse moquette. Elle perçut le déplacement de son ombre, leva la tête et vit qu'il la regardait.

— Viens, ma chérie. Je te raccompagne chez toi.

6

En apercevant le quart de queue Steinway qui trônait dans le salon d'Alexandra, James se décida à rompre le silence qui les accompagnait depuis leur sortie de son bureau.

— C'est nouveau, remarqua-t-il.

— J'ai pensé qu'il serait plus simple pour Cat d'avoir un piano à domicile. Cela lui évitera de devoir marcher jusqu'à Juilliard chaque fois que l'envie de jouer la démangera.

Alexandra connaissait sa sœur : elle était fort capable de traverser Manhattan à pied en pleine nuit pour trouver un piano, sans se soucier du danger.

— À mon avis, reprit-elle, les murs de cet immeuble sont assez épais pour qu'elle puisse jouer à n'importe quelle heure sans déranger personne. Cela dit, tu pourrais peut-être m'aider à m'en assurer un de ces jours en jouant quelque chose, pendant que j'irai frapper chez mes voisins sous un quelconque prétexte.

— Bien sûr... C'est très gentil de ta part d'avoir pensé à lui faire installer ce piano.

Alexandra haussa les épaules et s'approcha de l'instrument. Elle fit courir ses longs doigts sur sa surface polie, puis sur les touches d'ivoire et d'ébène.

— Je n'ai pas toujours été aussi gentille avec elle, avoua-t-elle, les yeux baissés sur le clavier.

— Je sais qu'elle compte beaucoup pour toi.

— Oui.

— Raconte-moi, Alexandra.

Il lui tendit la main, mais la jeune femme, au lieu de le rejoindre, s'assit devant le piano. La dureté du banc sur lequel Catherine aimait à passer tant d'heures la surprit. Après avoir poussé un soupir, elle entreprit de lui conter l'histoire des sœurs Taylor, à partir du triste jour où elles avaient été présentées l'une à l'autre. Sans la moindre complaisance, elle lui avoua ses mauvaises pensées et les remords qui encombraient sa mémoire.

— Cat était parfaite. Toujours calme, toujours souriante, elle avait quelque chose de tellement noble... On aurait dit une princesse ! Elle ne pleurait jamais.

— Ce n'est pas possible, objecta James en l'interrompant pour la première fois d'une voix douce. Tous les bébés pleurent.

— Pas Catherine. Je t'assure, James, qu'elle ne pleurait jamais, murmura-t-elle, nouant convulsivement les doigts de ses deux mains. Et pourtant, crois-moi, ce n'est pas faute d'avoir essayé...

— En lui disant que tu la détestais ? Elle était beaucoup trop jeune pour comprendre, Alexandra.

— Un jour, j'ai essayé de lui faire mal, physiquement, pour lui arracher des larmes. Avec le recul, je crois que je cherchais désespérément à me prouver qu'elle n'était pas parfaite.

— Comment t'y es-tu prise ? demanda James, effrayé par le voile qui venait d'assombrir les prunelles de sa compagne. Dis-le moi, Alexandra.

— Je l'ai pincée. Pas assez fort pour laisser des traces, mais cela aurait dû suffire à faire pleurer une enfant de deux ans. Mais Cat n'a pas bronché. Elle s'est contentée de lever les yeux vers moi, et ils n'exprimaient rien d'autre que la surprise et... le pardon.

Incapable de regarder James en face après ce terrible aveu, Alexandra garda les yeux rivés sur ses mains nouées. Son cœur battait très vite. S'il partait, elle n'entendrait probablement pas le bruit de ses pas sur l'épaisse moquette.

— C'est tout ? lâcha-t-il à mi-voix.

— N'est-ce pas assez ? répliqua-t-elle, redressant le menton. N'est-ce pas une belle preuve de cruauté ?

— Je n'y vois que la preuve d'une jalousie très courante chez les enfants, et le plus souvent bénigne. Il faudra que tu trouves mieux, Alexandra, pour

me convaincre que tu étais une petite fille sadique.

— Il n’y a rien d’autre. Ensuite, je me suis contentée de l’ignorer.

— En a-t-elle souffert ?

— J’en doute. Pourquoi en aurait-elle souffert ? Sa musique et l’amour de nos parents suffisaient amplement à la combler de bonheur.

— Bien. Donc, à une certaine époque, tu as été jalouse de ta sœur. Toi aussi, ne l’oublie pas, tu n’étais qu’une enfant. Tout cela est très naturel. Je dirai même que j’ai l’impression qu’il s’agit d’une vieille histoire, enterrée depuis longtemps. Quand tu me parles de Catherine, il n’y a ni haine ni jalousie dans ta voix. J’y sens plutôt de la fierté et... une forte dose d’affection.

— Je suis fière de ma sœur, c’est vrai, et j’ai beaucoup d’affection pour elle... bien que nous nous connaissions très peu.

— Ce qui veut dire qu’à un certain moment, quelque chose vous a rapprochées.

— Si l’on veut.

— Quoi donc ?

— Demande plutôt qui. C’est Hillary Samantha Ballinger qui a tout fait basculer.

— Tiens, tiens...

— À mon arrivée à l’Académie Ballinger, Hillary a décrété haut et fort que je n’étais digne ni d’elle ni de son école.

— Je vois.

Depuis son mariage avec Robert, Hillary avait appris à dissimuler son dédain. Mais James n’avait aucune peine à l’imaginer en adolescente hautaine et arrogante, incapable de contenir le mépris teinté d’envie qu’elle éprouvait pour une fille du Kansas à la flamboyante beauté.

— Je n’ai pas trouvé grâce aux yeux d’Hillary. Mais ses amis, eux, m’ont jugée tout à fait acceptable, y compris son petit ami en titre.

— Tu lui as soufflé son petit ami ?

— Il est venu à moi de son plein gré, je dirais même : avec enthousiasme.

— As-tu été satisfaite de ses services ?

— Pas vraiment. Avant moi, il s'était entiché d'Hillary, ce qui suffisait à prouver à quel point son goût était douteux.

— C'était donc un simple jeu.

— Non. C'était la guerre.

Alexandra lui conta ce qui s'était produit en ce fameux après-midi d'avril, devant le stade de polo.

— Hillary t'a traitée de « petite traînée » ? répéta James, éberlué.

— Oui. Et c'est alors que Cat a volé à mon secours.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai serré dans mes bras ma petite sœur, ce que j'avais refusé de faire depuis dix ans, et nous sommes rentrées chez nous.

James sourit.

— Que dirais-tu si je te serrais dans mes bras, moi aussi ? suggéra-t-il en s'avançant.

Elle se lova contre lui, soulagée de sentir qu'il voulait encore d'elle malgré ses aveux. James l'enlaça et déposa des baisers sur son front et ses tempes.

— C'est dans ces circonstances que ta sœur et toi vous êtes réconciliées ?

— Je ne sais pas, soupira Alexandra. Disons qu'un embryon d'affection est né entre nous ce jour-là. Six semaines plus tard, je m'installais à New York et, depuis, nous avons passé très peu de temps ensemble — si ce n'est pour Noël et pendant les vacances. Chaque fois que nous nous retrouvions, nos vies respectives avaient tellement évolué que nous avions à peine le temps d'assimiler tous ces changements. Au cours de ces huit années, Cat est devenue une femme. Quant à moi...

— Tu es devenue une vedette. Ta sœur est peut-être un peu intimidée.

— Je ne vois pas pourquoi elle le serait. D'ores et déjà, sa réussite est plus éclatante que la mienne.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— C'est la pure vérité ! Mon succès est certes plus visible, mais je crois t'avoir déjà parlé des grands concours qu'elle a remportés, de sa prochaine tournée de concerts, de son album... Elle a mille fois plus de mérite que moi; mais cela dit, tu as sans doute raison sur un point : il se peut que ma célébrité ait gêné nos relations. Quand je retourne à Topeka, une foule de gens défilent à la maison pour me voir. Et chaque fois que je suis allée rendre visite à Cat à Oberlin, ses camarades de classe passaient leur temps à se bousculer à la porte de sa chambre pour me faire signer des autographes.

— Tandis qu'à New York, les vedettes jouissent d'un certain anonymat... Est-ce pour cela que tu attends beaucoup de sa venue ?

— C'est surtout parce que pour la première fois, j'ai l'impression qu'elle et moi avons le même âge. Entre deux enfants, six ans de différence c'est énorme. À présent, nous sommes toutes les deux adultes, loin de notre famille, à nous battre pour réussir chacune dans notre domaine. Je sais bien que je passerai le plus clair de mon temps à Washington, à cause du tournage de *Pennsylvania Avenue*, mais j'espère que nous ferons le maximum pour nous voir le plus souvent possible. Le dimanche, je pourrais sauter dans un avion pour venir déjeuner avec elle à New York, au Plaza ou ailleurs ; et de son côté, elle pourrait venir passer certains week-ends à La Roseraie. Evidemment, conclut-elle en haussant les épaules, tout cela n'est peut-être rien d'autre qu'un vœu pieux.

— En tout cas, ta sœur le partage visiblement.

— Ce n'est pas sûr. Cat est obligée de venir passer six mois à New York, et il est logique qu'elle profite de mon appartement vide pendant son séjour. C'est tout.

— Elle aura vraiment vingt et un ans samedi ?

— Oui.

— Comptes-tu lui rendre visite à Oberlin ?

— Non, répondit Alexandra, une ombre de tristesse dans le regard. Mes parents, eux, y vont. Mais quand j'ai proposé à ma mère de les rejoindre pour le dîner, j'ai eu l'impression très nette que ma présence n'était pas souhaitée... Cela dit, je ne voudrais pas sombrer dans la paranoïa.

— Méfions-nous des interprétations hâtives. Si tu veux, nous pourrions sortir tous les deux samedi soir, pour célébrer à notre manière, en tête à tête,

l'anniversaire de ta sœur. Par ailleurs, ajouta-t-il en l'embrassant sur le bout du nez, j'ai bien envie d'annuler ce dîner de demain avec Robert et Hillary.

— Vraiment ?

— Oui. Tu m'as beaucoup manqué, chérie.

— Toi aussi.

— N'est-ce pas toi qui as fait tout à l'heure allusion à une fusion-acquisition ? À moins qu'il ne s'agisse d'une prise de contrôle en douceur ?

Tandis que James l'entraînait vers la chambre où, elle le savait, ses mains expertes n'allaient pas tarder à courir sur son corps pour la déshabiller lentement, Alexandra comprit que si James lui avait tant manqué, ce n'était pas seulement pour leur passion physique, mais aussi pour la merveilleuse complicité qui les unissait. Leur amitié s'était encore renforcée au cours des dernières heures. James l'avait écoutée ; il l'avait comprise et il avait toujours foi en elle. Peut-être, un jour, parviendrait-il à lui insuffler cette foi. Quand ils eurent franchi le seuil de la chambre, il se tourna vers elle, la prit par les hanches et attendit, le cœur battant, de voir naître et s'épanouir au fond des yeux d'Alexandra la flamme de désir qu'il connaissait si bien. Mais la jeune femme se contenta de froncer les sourcils d'un air anxieux.

— Que se passe-t-il ?

— Robert est un excellent ami à toi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Une sorte de frère ?

— Je crois.

— Il devait bien y avoir une certaine rivalité entre vous à l'époque où Hillary est entrée en scène, non ?

— Non, fit James avec un rire sensuel. Robert et moi n'avons jamais été rivaux en quoi que ce soit. Nous sommes sortis lui premier, moi deuxième de notre promotion à Harvard, mais même ces trois années de compétition acharnée n'ont pas réussi à entamer notre amitié.

— Je m'étonne que tu aies pu supporter d'être devancé.

— Robert méritait la première place. Que sais-tu de lui au juste, si ce n'est qu'il est marié à Hillary ?

— Pas grand-chose. On parle beaucoup de lui à Washington, c'est un fait. Mais à cause d'Hillary, j'ai toujours fait la sourde oreille quand quelqu'un mentionnait son nom. Je sais cependant que, de l'avis général, il sera un jour Président des Etats-Unis.

— C'est vrai.

— Ce qui veut dire, je suppose, que je devrais m'informer à son sujet? fit-elle avec un sourire malicieux. Tu as peut-être raison... Qui pourrait m'en parler mieux que toi ?

Alexandra l'embrassa voluptueusement et quitta ses bras. Elle alla s'asseoir au bord du lit, et, vrillant sur James le regard avide d'un enfant qui attend son histoire préférée, elle murmura :

— Je t'écoute.

James s'installa dans un fauteuil, face au lit.

— Robert est né au fin fond de la Virginie rurale. Son père les a quittés quand il avait deux ans, six mois avant la naissance de sa sœur Brynne. Sa mère étant extrêmement pauvre, il a dû travailler dès son plus jeune âge pour l'aider. Du coup, malgré son intelligence, il a obtenu au lycée des notes trop médiocres pour lui permettre d'obtenir une bourse universitaire. C'est ce qui l'a poussé à s'engager dans l'armée.

— Pourquoi n'a-t-il pas cherché un emploi civil, le temps de réunir une somme suffisante pour financer ses études ?

— Robert a trente-huit ans, quatre de plus que moi, et ces quatre ans ont fait toute la différence. Quand il a terminé ses études secondaires, on était en pleine guerre du Vietnam. En ce temps-là, un jeune homme de dix-huit ans en bonne santé et non inscrit à l'université avait toutes les chances d'être mobilisé. Il a devancé l'appel. Sa solde lui permettait de fournir un revenu modeste, mais stable, à sa mère et à sa sœur. Quand il a été envoyé au Vietnam, il s'est même mis à gagner un peu plus grâce aux primes de combat.

— Au Vietnam ?

Alexandra était trop jeune pour avoir connu la guerre, pour se souvenir vraiment des souffrances et des terribles divisions qu'elle avait suscitées. Elle ne représentait guère à ses yeux qu'un kaléidoscope d'images confuses. Les grands studios d'Hollywood s'intéressaient depuis peu à cette sombre

époque, mais leur vision des choses était plus politique qu'historique. Ce dont elle était sûre, c'était que la guerre avait transformé la vie de tous ceux qui avaient combattu au Vietnam.

— Il a connu le front ?

— C'était un soldat, Alexandra, soupira James. Oui, Robert s'est battu. Il est passé sans transition de la lutte pour la survie en Virginie aux pires horreurs de la guerre. Mais lui-même ne parle jamais ni de son enfance, ni du Vietnam. Tout ce que je sais de sa jeunesse, je le tiens de Brynne. Pour ce qui est de la guerre, je dois me fier aux articles écrits sur lui.

— Et que disent-ils ?

— Ils parlent de ses nombreuses décorations, bien sûr, mais surtout, ils attestent de son sens inné du commandement et de sa grande bravoure, dont ont maintes fois témoigné ses hommes.

— Robert est donc un héros de guerre ?

— Oui, même s'il est le premier à rejeter une telle étiquette. À son retour du Vietnam, sa mère était morte, et Brynne venait d'obtenir une bourse d'études à l'université de Virginie. Lui aussi s'y est inscrit, grâce à l'armée. Après avoir facilement obtenu sa licence, il a poursuivi ses études à Harvard avec le succès que tu sais. Il aurait pu faire carrière dans n'importe quelle entreprise privée, mais il avait opté pour le service public dès le début de ses études. Une fois diplômé, il a trouvé un poste dans les services du procureur de la République, à Richmond. Il s'y est tellement distingué qu'il serait devenu très vite procureur, si d'importants responsables politiques locaux n'étaient pas venus le trouver avec une offre autrement plus alléchante : ils voulaient que Robert se présente aux élections sénatoriales afin de court-circuiter la candidature de leur principal adversaire.

— Et il a si bien réussi son début de carrière que tout le monde le voit déjà Président. Cela dit, tu ne m'as toujours pas dit un mot sur l'épisode le plus suspect de sa biographie.

— De quoi veux-tu parler ?

— J'aimerais savoir comment ce fils modèle, par ailleurs grand patriote, héros de guerre, brillant commis de l'État et politicien de génie, a fait pour s'enticher de cette espèce de mégère.

James éclata de rire.

— Robert a rencontré Hillary à Dallas, en allant discuter de sa candidature au Sénat avec son père, Sam Ballinger.

— Et l'ex-gouverneur du Texas lui a promis de soutenir sa candidature au Sénat, voire à la Maison-Blanche, s'il acceptait d'épouser sa fille, n'est-ce pas ? Sam devait se douter qu'aucun homme normalement constitué ne voudrait épouser Hillary sans une petite compensation. Tout l'argent qu'il tire du pétrole n'aurait sans doute pas suffi pour...

— Ce n'est pas tout à fait cela. Robert McAllister n'a rien d'une marionnette. Hillary lui a plu, il a décidé de l'épouser.

— Et elle ? Hillary n'a jamais eu beaucoup d'attrance pour les citoyens de basse extraction comme lui... ou moi. Cela dit, la perspective d'accéder aux cercles les plus fermés de l'élite de Washington — sans parler de la Maison-Blanche — a dû l'inciter à mettre un peu d'eau dans son vin.

— Peut-être a-t-elle simplement senti que Robert était un homme exceptionnel.

Alexandra laissa échapper un soupir.

— Tu as beaucoup de respect pour lui, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et pour Hillary ?

— Hillary est sa femme.

Alexandra soupira de nouveau. Elle savait ce qu'il lui restait à faire. L'idée lui faisait peur, mais la présence de James lui rendrait certainement l'épreuve plus supportable.

— Je crois, fit-elle à mi-voix, que nous devrions accepter son invitation à dîner.

— Tu en es sûre ?

— À condition qu'Hillary accepte... Ce n'est pas un hasard si je n'ai jamais croisé les McAllister, moi qui vis à Washington depuis trois ans.

— Robert ne sait pas que sa femme et toi vous connaissez, j'en suis certain. Il m'en aurait parlé.

— Peut-être. Mais Hillary, elle, est bien placée pour le savoir. Laissons-lui une chance d'annuler ce dîner. Si cette invitation tient toujours demain matin, nous irons.

— Marché conclu, acquiesça James en quittant son fauteuil.

Il la rejoignit, l'aida à se lever et l'enlaça.

— Tu as bien réfléchi ?

— Oui, répondit-elle, une lueur de malice dans le regard. Évidemment, je ne pourrai pas voter pour Robert aux prochaines élections présidentielles, mais...

— Pourquoi ?

— Il a commis la même faute de goût — fatale — que l'ancien petit ami d'Hillary. Pour un futur Président, une telle erreur de jugement est plutôt inquiétante.

— Je vois, murmura James en l'attirant à lui. Ce n'est pas un hasard si les enfants n'ont pas le droit de vote, Alexandra. Pour voter, il faut être adulte.

— Et je ne le suis pas ? ronronna-t-elle entre deux baisers, tandis que les doigts de James défaisaient le premier bouton de son corsage.

— Je me pose la question. Pour en avoir le cœur net, je propose que nous nous livrions sur-le-champ à une activité strictement réservée aux adultes.

7

— Nous dînons ce soir avec James Sterling et Alexandra Taylor, annonça Robert à Hillary, le lendemain matin, après avoir raccroché le téléphone. D'après James, tu la connais déjà.

— C'est exact.

Si James était resté fort vague sur les anciennes relations d'Hillary et d'Alexandra, le vif déplaisir qui se peignit sur les traits réguliers de sa femme n'échappa pas à Robert.

— Sa présence te poserait-elle un quelconque problème ?

— Non, bien sûr, répondit-elle avec un sourire forcé.

— Parfait.

Dès que Robert eut reporté son regard sur les dossiers auxquels l'avait arraché l'appel de James, le sourire de son épouse s'évanouit. Si l'idée de revoir Alexandra ne lui posait aucun problème, elle ne lui procurait pas davantage de plaisir. Jusqu'à ce jour, elle avait réussi à éviter son ancienne rivale, même si cette tâche n'avait cessé de se compliquer à mesure que le nom de l'actrice revenait plus fréquemment sur les listes d'invités des soirées mondaines.

Le moment fatidique était donc venu. Ce soir, Alexandra reparaitrait sur son chemin, au bras de James. Mais la prochaine fois qu'elles se croiseraient, à l'occasion de quelque gala de bienfaisance, James l'aurait quittée depuis longtemps... et Hillary pourrait se délecter à loisir du dépit de la jeune femme, incapable d'avoir su retenir très longtemps l'inconstant avocat.

Avec ses longs cheveux d'or retenus en un chignon élaboré, son fourreau émeraude à la fois simple et élégant, et ses bijoux d'or délicat, l'actrice était prête à jouer son rôle d'adulte. Mi-taquin, mi-solennel, James lui avait fait

le serment de ne pas la laisser un instant seule avec Hillary ; en retour, elle lui avait promis sur le même ton d'être « la douceur incarnée ». Mais en approchant du restaurant, Alexandra sentit monter en elle de petites bouffées de panique. Parviendrait-elle à feindre qu'il ne s'était jamais rien passé ? Et si Hillary ouvrait d'emblée les hostilités ? Elle était sur le point d'avouer son inquiétude à James, quand Robert et son épouse apparurent au coin de la rue.

Quand elles firent face à face, Hillary prit la parole.

— Bonsoir, Alexandra. J'imagine que tu aurais préféré ne jamais me revoir.

Alexandra retint son souffle, puis esquissa un sourire.

— Bonsoir. Toi aussi, non ?

— Évidemment.

— Mais tout cela est bien loin, tu ne trouves pas ?

— Très loin.

Le souvenir qu'elle gardait d'Hillary était extrêmement net. Et pourtant, à force d'observer son ancienne ennemie à la lueur du chandelier, Alexandra constata qu'il avait été déformé par les sentiments peu aimables qui rampaient au fond de son cœur. Elle avait complètement oublié à quel point la riche héritière aux yeux de sable était belle.

Robert était beau, lui aussi, et tous deux formaient un couple parfait. Quand sa femme parlait, il l'écoutait avec une extrême attention, et la réciproque n'était pas moins vraie. Chacun saluait les traits d'esprit de l'autre avec un petit sourire empreint de respect approbateur.

Les futurs locataires de la Maison-Blanche formaient un couple parfait... Et cependant, il sembla à Alexandra qu'ils étaient en représentation permanente. Leurs sourires étaient calculés. Il n'y avait entre eux aucune marque d'affection spontanée, aucun éclat de rire involontaire, aucun de ces regards complices qu'échangent les vrais couples quand une remarque anodine fait tout à coup resurgir quelque souvenir intime.

Robert et Hillary étaient irréprochables. Et pourtant, rencontrer chez un homme une telle sensibilité, une telle sincérité et une telle attention aux autres, c'était tout simplement trop beau pour être vrai. Robert McAllister

aurait presque mérité un Oscar, d'autant plus qu'il jouait un rôle impossible : le créateur de son personnage — lui-même, sans doute — avait oublié de lui attribuer le ou les petits défauts qui auraient pu lui conférer un minimum de vraisemblance.

Alexandra aurait aimé pouvoir se fier à l'extraordinaire limpidité de son regard, mais c'était une tâche au-dessus de ses forces, et à mesure que le temps passait, il lui devenait de plus en plus antipathique. Faire un tel étalage d'une sincérité si manifestement feinte ne représentait-il pas le comble de l'arrogance ?

La future Première Dame, du moins, avait le mérite d'être honnête. Hillary ne faisait pas le moindre effort pour laisser croire qu'Alexandra lui était sympathique. Certes, son dédain disparaissait presque sous le vernis de ses bonnes manières, mais il était évident qu'elle n'avait pas fondamentalement changé.

— J'aimerais en savoir un peu plus sur ta carrière, lui déclara courtoisement Hillary au moment du café. Es-tu venue t'installer à New York juste après ton bac ?

— Oui, répondit Alexandra, songeant que le dîner s'était bien mieux passé qu'elle ne le redoutait, sans le moindre accroc ou silence embarrassé. J'ai étudié à Juilliard pendant une année avant de décrocher mon premier rôle pour la télévision.

— Dans un de ces feuilletons de l'après-midi ?

— Oui, répondit l'actrice, ignorant le ton dédaigneux de son interlocutrice. J'en ai fait plusieurs autres. Et il y a trois ans, *Pennsylvania Avenue* a commencé.

— Alexandra a aussi fait beaucoup de théâtre, renchérit James en posant une main sur la sienne. Et je ne m'appesantirai pas sur son premier film, vous devez en avoir suffisamment entendu parler.

— *Majesty* est ton premier film ? s'enquit Hillary. J'aurais cru que tu en avais tourné d'autres.

— Je suppose que tu fais allusion à des navets de série B ?

Le dialogue se poursuivit sur le même ton, et Alexandra dut se dominer pour respecter la promesse faite à James d'être « la douceur incarnée ». Elle

était sur le point d'y parvenir, en dépit des piques répétées d'Hillary, quand elle commit l'erreur fatale de croiser le regard de Robert.

Pendant un instant aussi bref qu'enchanteur, Alexandra fut convaincue — et charmée — par la demande de pardon angoissée que semblaient lui envoyer ses beaux yeux bruns. Mais presque aussitôt, elle se souvint qu'elle avait affaire à un simulateur professionnel. Robert n'était ni choqué, ni même gêné par les virulentes attaques de son épouse. Qui pouvait dire quel récit celle-ci lui avait fait de leur rivalité de jeunesse ? Peut-être Robert la considérait-il lui aussi comme une « petite traînée ». Les propos qu'il avait surpris dans sa bouche, au seuil du bureau de James, n'avaient sans doute fait que le conforter dans cette opinion.

Le regard de Robert ne cherchait pas à excuser la cruauté d'Hillary. Il exprimait simplement sa compassion condescendante à l'égard d'une femme qui, par le biais du monde décadent du spectacle, s'était péniblement haussée du statut de « petite traînée » à celui d'actrice.

Quelle arrogance ! Quel mépris !

— Ce qu'il y a de merveilleux dans mon métier, lâcha-t-elle sans cesser de le fixer, c'est qu'il ne m'a jamais obligée à renier mes principes moraux.

Elle marqua un temps d'arrêt calculé avant de poursuivre, mais Robert McAllister s'empessa de lui souffler sa réplique.

— À la différence de la politique, peut-être ?

C'était exactement ce qu'elle avait l'intention de dire. Alexandra sentit sa colère monter d'un cran, mais parvint toutefois à esquisser un charmant sourire.

— Puisque vous le dites vous-même...

— Je te demande pardon, murmura Alexandra, une heure plus tard, quand James et elle se retrouvèrent seuls chez elle. Moi qui avais promis de me comporter en adulte !

— Tu as été parfaite.

— J'aurais dû la voir venir. Vraiment, James, je n'aime pas cette femme !

— Cela se comprend. Je ne crois pas qu'elle soit folle de toi non plus. D'ailleurs, personne ne vous demande de devenir les meilleures amies du

monde. Tout s'est bien passé. Qu'y a-t-il, Alexandra ?

— Je ne les aime ni l'un ni l'autre, James.

— Robert t'aurait-il déplu ? s'enquit-il, surpris.

— En un sens.

— Parce qu'il a intercepté ton missile en plein vol ?

— Ce n'est pas seulement cela. Je le trouve tellement arrogant !

— Arrogant, lui ? Tu te méprends, Alexandra.

— J'ai du mal à croire que tu ne t'en rendes pas compte !

— Je connais Robert beaucoup mieux que toi.

Alexandra hésita, puis secoua la tête.

— Et que penses-tu d'Hillary ?

— J'avoue qu'elle n'est pas tout à fait ma tasse de thé.

— Au moins, nous voilà d'accord sur un point. As-tu l'intention de m'infliger l'épreuve d'un autre dîner avec eux ?

— Non, répondit James avec un mystérieux sourire. Mais il se peut que tu sois bientôt obligée de passer un week-end entier en leur compagnie...

— Tu veux rire !

— Pas du tout. Mais ne t'affole pas, nous ne serons pas seuls.

— Quand ? Où ?

— Au mois d'août, à Inverness. À cette époque, tous les ans, mes parents donnent là-bas une grande réception. Elle a lieu le dimanche, mais les festivités commencent dès la veille pour les intimes... Robert et Hillary en font partie, ainsi que Brynne — la sœur de Robert — et son mari Stephen. Il y aura peut-être aussi Elliot Archer, un très vieil ami de la famille. Même s'il ne vient pas, tu devrais être suffisamment entourée, en comptant mes parents et moi, pour dissuader Hillary de sortir ses griffes, qu'en penses-tu ?

— On dirait une invitation... Ce week-end n'a pourtant lieu que dans trois mois, James.

— C'est une invitation. Et si tu le désires, ta sœur pourra venir aussi.

Robert ne se décida à rompre le silence qui les enveloppait depuis leur sortie du restaurant qu'au moment où ils pénétrèrent dans leur suite de

l'hôtel Plaza.

— J'aimerais que tu m'expliques, Hillary.

— Que je t'explique quoi ?

— La raison de ton agressivité envers Alexandra. Tu n'as pas cessé de critiquer sa carrière. À mon avis, tu l'as blessée.

— Vraiment ? C'est parfait.

— Pourquoi ?

— Je la connais de longue date. C'est une moins que rien.

— Je l'ai trouvée charmante.

— Charmante ? Poudre aux yeux ! Je me demande ce que James fait avec elle. Il mérite bien mieux. De toute façon, cela ne durera pas. Avec James, cela ne dure jamais.

— J'attends toujours que tu m'expliques pourquoi tu t'es montrée si agressive.

— Voyons, Robert... Pourquoi perdre notre temps à parler d'Alexandra Taylor ? Elle n'en vaut pas la peine. Entre donc, murmura-t-elle avec un sourire enjôleur, en repoussant la porte de sa chambre. Allons plutôt nous réchauffer sous les draps.

Elle voulut l'enlacer, mais Robert lui prit doucement les poignets et se dégagea.

— Je vais prendre l'air.

— Au beau milieu de la nuit ? À pied ?

— Oui

— Allô ?

— Catherine, c'est toi ? Joyeux anniversaire !

— Alexandra ! Merci beaucoup, je...

— Alors ? Quel effet cela te fait-il d'être majeure ?

Avant même d'avoir terminé, Alexandra regretta sa question, aussi banale qu'impersonnelle.

— Rien de spécial, murmura Catherine, cherchant ses mots. Et... comment se portent Roméo et Juliette ?

— En pleine forme. Toute l'équipe s'entend à merveille. Les parents arrivent bientôt ?

— En milieu d'après-midi.

Alexandra se demanda si Catherine savait qu'elle aurait souhaité venir elle aussi à Oberlin, mais que leur mère avait tout fait pour l'en dissuader.

— As-tu fixé la date de ton arrivée à New York ?

— Qu'est-ce qui t'arrange ?

— Viens quand tu voudras. Le tournage de *Pennsylvania Avenue* reprenant le 3 juillet, il faudra que je sois dans le

Maryland la veille, mais j'aurais aimé que nous puissions passer ensemble la dernière semaine de juin. Cela me permettrait de te faire visiter Manhattan.

— Excellente idée.

— Marché conclu. Alors, quand arrives-tu ?

— Mes examens se terminent le 23.

— Tu pourrais sauter dans un avion dès le lendemain, Cat. Je viendrai te chercher à l'aéroport. Cela te va ?

— Très bien. Entendu, Alexandra. Merci encore...

James entra dans la cuisine au moment où Alexandra reposait le combiné. À son regard mal assuré, ainsi qu'à ses longs doigts crispés sur le fil du téléphone, il comprit sur-le-champ qu'elle venait de parler à sa sœur.

— Comment va la petite dernière ?

— Mieux que jamais. Elle est majeure depuis ce matin. Elle envisage d'arriver ici juste après la fin de ses examens. Qu'y a-t-il, James ? Pourquoi cet air penaud ?

— Une grosse journée de travail m'attend. Je ne pourrai pas venir te voir au théâtre cet après-midi.

— Ce n'est pas grave... Tu as déjà fait preuve d'une belle patience en supportant sans broncher autant de représentations de *Roméo et Juliette* !

— C'est toujours un vrai plaisir pour moi de te voir jouer. Mais aujourd'hui, franchement, c'est impossible.

— Si tu veux, nous pouvons reporter notre dîner de ce soir.

— Renoncer à célébrer ensemble l'anniversaire de ta sœur ? Pas question !

En arrivant près du théâtre, en ce début d'après-midi, Alexandra s'arrêta net. Au milieu de la petite file de spectateurs qui espéraient trouver à la dernière minute une place pour la représentation qui devait bientôt commencer — le théâtre, une fois de plus, affichait complet —, elle venait d'apercevoir la haute silhouette de Robert McAllister. Que faisait-il ici ? Comment osait-il venir la narguer dans son sanctuaire ?

Elle haussa les épaules. Six personnes le précédaient dans la queue. Sénateur ou non, il n'avait aucune chance d'entrer. Profitant de ce qu'il ne l'avait pas vue pour l'observer à la dérobée, elle ne remarqua ni signe d'impatience, ni coup d'œil furtif destiné à s'assurer qu'on le reconnaissait, ni tentative nerveuse de rabattre ses cheveux sombres, qu'un vent malicieux s'obstinait à décoiffer. L'espace d'un instant, il lui parut terriblement séduisant. Mais là encore, cette nonchalance devait être le fruit d'un long travail.

Alexandra allait poursuivre son chemin jusqu'à l'entrée des artistes, en prenant un air détaché, quand Robert tourna soudain la tête dans sa direction et l'aperçut. Une ombre d'incertitude voila son regard. Une ruse de plus, songea Alexandra en marchant vers lui à contrecœur.

— Bonjour, Robert. Hillary n'est pas avec vous ?

— Elle avait des courses à faire. J'aimerais beaucoup vous voir jouer, ajouta-t-il après une brève hésitation. Mais quelque chose me dit que vous n'y tenez pas.

— Au contraire, mentit-elle, j'en suis flattée. Je n'ai malheureusement pas de billet à vous offrir, mais je devrais pouvoir vous faire asseoir sur un strapontin ou derrière la scène. Ce n'est pas l'idéal, mais je suis presque sûre que vous n'obtiendrez pas de billet à la pièce.

— Peu m'importe le confort, je tiens à assister à la représentation. Vous êtes sûre que cela ne vous gêne pas ?

— Absolument sûre.

En ce samedi après-midi de mai, Roméo et Juliette finirent comme d'habitude par mourir malgré le désir du public de voir leur passion durer toujours, mais Alexandra fut plus émouvante que jamais. L'héroïne de Shakespeare semblait s'être enrichie d'une dimension nouvelle, celle du défi. Ce défi, bien sûr, était celui que lançait l'actrice au sénateur McAllister, installé sur un strapontin à la droite de la scène. Afin de couper court à son arrogance, Alexandra déploya tout son art pour l'éblouir ; cette volonté de défi rejaillit sur Juliette qui, ce jour-là, combattit plus ardemment et plus obstinément qu'à l'ordinaire les forces contraires du destin.

Aveuglée par les feux de la rampe, elle ne put voir s'il se levait à la fin de la représentation, comme le reste du public, pour l'applaudir. En se retirant, elle ne put s'empêcher de se demander s'il viendrait la féliciter dans sa loge.

Ce ne fut pas le cas. Il ne lui fit pas même parvenir le moindre billet. Elle savait qu'il devait assister ce soir-là au

Bal du Gouverneur, réception d'une grande importance politique, et il l'avait d'ores et déjà remerciée avant la représentation.

Quelle importance, après tout ? se dit-elle en achevant de se démaquiller. Et pourtant, le fait que Robert McAllister ne soit pas venu continuait de la contrarier. Comment avait-il pu s'éclipser sans un mot ?

Lorsqu'elle quitta enfin le théâtre, une heure et demie après le baisser de rideau, son esprit résonnait encore du dialogue imaginaire qu'elle aurait tant voulu tenir avec l'arrogant sénateur.

Le sénateur en question l'attendait patiemment à la sortie du théâtre... et son expression n'avait rien d'arrogant.

— Bonsoir, Alexandra. Je tenais simplement à vous dire que je vous ai trouvée éblouissante.

— Merci, souffla-t-elle, oubliant aussitôt la belle tirade qu'elle avait soigneusement préparée dans sa loge. Je... je ne pensais pas que vous m'attendriez dehors. Vous auriez dû venir me voir dans ma loge.

— Disons que... je n'étais pas pressé.

— D'ordinaire, je quitte le théâtre plus tôt.

Leurs regards se rencontrèrent.

— Je n'étais pas pressé, répéta-t-il avec un vague sourire. Cela dit, il est temps que je parte. Alexandra... vous avez été vraiment sublime.

— Merci.

Et il s'en fut à grands pas, laissant Alexandra seule aux prises avec une stupéfiante découverte. Elle s'était trompée au sujet du sénateur McAllister. Il n'y avait pas d'arrogance en lui. Ce n'était pas un simulateur.

Il était tout bonnement l'homme sensible qu'il paraissait être.

OceanofPDF.com

8

Vallée de la Loire, France, mai 1989

Isabelle se tenait debout devant une des hautes fenêtres de son château du dix-septième siècle. Son regard d'un bleu limpide était perdu bien au-delà du magnifique panorama que formaient le fleuve et les prés, comme si elle cherchait à entrevoir le lieu lointain où, ce jour-là, sa fille allait apprendre la vérité sur sa naissance. Comment croire que vingt et un ans avaient passé ? Le bébé qu'elle n'avait tenu que peu de jours dans ses bras, mais dont elle gardait un souvenir si précis, était désormais une femme. Et cette femme allait enfin savoir ce qui s'était passé pendant ces quelques jours cruciaux.

— Isabelle ? Je vous ai apporté du thé.

La voix de Philippe l'arracha à sa rêverie. Elle détourna ses yeux du fleuve et les posa sur l'homme qui, depuis dix ans, était son mari. Philippe avait perdu sa première femme, et Isabelle avait perdu Alexandre. C'était leur compréhension de la solitude de l'autre qui les avait d'abord rapprochés, et l'amour était né peu à peu.

Philippe connaissait tous les secrets d'Isabelle. Il avait vécu cerné par les ombres qui la traquaient. D'abord, il avait souhaité en débarrasser sa femme, puis avait fini par comprendre que leur présence, en un sens, la rassurait. Tant que ces ombres rôderaient dans l'espoir qu'elle les mène jusqu'à la princesse disparue, Isabelle serait sûre d'une chose : les recherches de Gilles restaient vaines et sa fille ne risquait rien.

Un beau jour, six ans plus tôt, environ deux semaines après que le petit avion qui emmenait Gilles et sa seconde épouse vers l'île aux Arcs-en-ciel se fut abîmé dans la Méditerranée, ces ombres s'étaient évanouies. Selon la presse, il ne s'agissait pas d'un accident. L'identité des saboteurs n'avait jamais été établie, mais Isabelle n'en avait cure. Gilles s'était créé tant

d'ennemis ! Une seule chose comptait à ses yeux : le monstre qui la tourmentait était mort.

Au bout de quinze ans, enfin, ses lugubres chiens de garde s'étaient retirés. Mais que signifiait leur départ ? Pourquoi Alain de Castiglia, le nouveau maître de l'île, les avait-il rappelés ? Ignorait-il tout simplement l'objet de leur mission ? Il se pouvait aussi que le jeune prince fût encore plus rusé que son père... Cherchait-il à lui faire croire qu'elle ne risquait plus rien à retrouver sa fille ?

Isabelle éprouva maintes fois la tentation de se mettre à sa recherche... mais préféra ne prendre aucun risque. Quand elle apprit que le nouveau prince avait rendu à l'île sa magnificence du temps d'Alexandre, ainsi que son rôle traditionnel de temple des arts, des jardins et de la musique, elle se força à croire que ce n'était qu'un piège. Alain, après tout, était le fils de Gilles. Il avait été élevé dans un palais transformé en forteresse. Son père lui avait certainement inculqué le goût du pouvoir, de l'argent, des armes et de la terreur.

Se mettre à la recherche de sa fille était décidément trop dangereux. Sans compter qu'elle n'avait presque aucune chance de la retrouver, songea-t-elle en prenant la tasse que lui tendait Philippe entre ses doigts délicats.

— À quoi pensez-vous, mon amour ? s'enquit-il à mi-voix.

— Je songeais que j'ai commis une grave erreur en exigeant qu'on dise la vérité à ma fille le jour de ses vingt et un ans. J'ai cédé au plus pur égoïsme. Il ne me reste plus qu'à prier pour que la vérité ne la blesse pas trop profondément... et surtout pour qu'elle ne me hâisse pas.

Que ressentirait son enfant ? De l'indignation ? Du chagrin ? Le sentiment d'avoir été trahie ? Isabelle ne voulait pas que sa fille souffrît de la révélation qui allait lui être faite ; mais l'idée qu'elle pût la saluer d'un simple haussement d'épaules lui était tout aussi insupportable. Elle espérait vaguement recevoir d'elle un silencieux message d'amour et de pardon.

— Vous semblez bien persuadée qu'on lui dira la vérité.

— J'en suis certaine, dit Isabelle, se remémorant le visage de la charmante jeune femme aux yeux verts à qui elle avait confié son enfant.

— Ton père et moi avons quelque chose à te dire, chérie.

Jane avait parlé d'une voix très douce, sentant le regard de sa fille vrillé sur elle. Le moment était venu. Ils venaient de passer tous trois un délicieux après-midi sur le campus d'Oberlin et s'apprêtaient à sortir dîner dans une auberge de campagne, mais il fallait tout dire avant, dans l'intimité de cette chambre d'hôtel, parce que Catherine, si sensible, si sagace, avait noté une certaine anxiété dans les yeux de ses parents.

— Je vous écoute, dit-elle.

— C'est quelque chose qui a eu lieu il y a bien longtemps, commença sa mère en jetant un coup d'œil à son mari, qui avait accepté de la soutenir dans sa pénible mission.

Ensemble, ils entreprirent de lui raconter son histoire. Quand la voix de l'un faiblissait, l'autre prenait le relais. Catherine accueillit avec une émotion teintée de perplexité le récit de l'accouchement difficile et de l'admission de la mère et de son enfant dans des hôpitaux séparés. Jamais elle n'aurait cru que sa venue au monde eût été si douloureuse, mais quelque chose lui échappait : pourquoi avaient-ils choisi de lui en parler ce jour-là ?

— L'enfant est morte cinq jours plus tard, ajouta Alexandra d'une voix douce, mais qui résonna sous les tempes de Catherine comme un coup de tonnerre.

Un accablant silence s'ensuivit.

— Morte ? souffla Catherine.

Elle attendit, le cœur battant. Un médecin de génie l'avait-il ramenée à la vie ? Étaient-elles deux ? Avait-elle perdu une sœur jumelle ? C'était forcément l'explication.

— Je ne comprends pas. Je... j'ai perdu une sœur jumelle ?

— Non, chérie, répondit Jane, les yeux mouillés de larmes. Avant ma sortie de l'hôpital, j'ai tenu à aller voir les bébés à la nurserie. Il fallait que je trouve le courage d'affronter la réalité en face, et surtout d'aider ton père à avouer la triste vérité à Alexandra. Je ne cherchais rien d'autre qu'un peu de courage, Catherine... mais un miracle s'est produit.

Et elle lui conta avec émerveillement sa rencontre avec la belle et blonde inconnue aux portes de la nurserie.

— Je ne suis pas votre fille, lâcha Catherine dès que sa mère eut terminé son récit.

Et je ne suis pas davantage la sœur d'Alexandra.

— Bien sûr que si, Catherine ! protesta Alexander d'une voix rauque. Nous ne sommes peut-être pas tes parents biologiques, mais tu es notre fille !

— Vous m'avez adoptée.

— En un sens, bien que cette adoption n'ait jamais été déclarée, admit Jane. Ta mère ne m'a pas fourni d'extrait de naissance, et comme tu es née le même jour que l'enfant que j'ai perdue...

— Elle aussi s'appelait Catherine ?

— Non, chérie. Elle aurait dû s'appeler Mary, mais elle est morte avant d'avoir reçu un nom, ce qui a facilité les choses auprès de l'administration.

Le nom de Mary ayant été porté sur le certificat de décès de leur fille, Jane et Alexander avaient redouté un moment que la supercherie ne soit découverte ; mais les fichiers du registre des naissances étaient indépendants de ceux du registre des décès, et ils n'avaient eu aucun mal à déclarer que Catherine était leur fille. Cela valait mieux qu'une adoption en bonne et due forme, car le nom de la mère naturelle de Catherine n'était mentionné nulle part.

Le silence retomba sur la chambre. Jusqu'alors, Catherine et ses parents avaient toujours réussi à communiquer en silence. Mais cette fois, Jane et Alexander avaient beau s'efforcer de déchiffrer le mutisme de Catherine, il leur sembla qu'ils se heurtaient à une sorte de mur invisible. Ses yeux, qui avaient naguère la radieuse couleur d'un ciel d'hiver après une tempête de neige, semblaient miroiter de l'éclat bleuté de la glace.

— Catherine... implora Alexander, au désespoir.

— Pourquoi me dire tout cela maintenant ?

— Parce que ta mère m'a fait promettre de t'apprendre la vérité le jour de tes vingt et un ans.

— Afin que je sache qu'elle ne voulait pas de moi ?

— Non, ma chérie. Ta mère t'aimait tendrement. Tu dois me croire. Elle t'aimait plus que tout.

— Mais elle était très jeune et très pauvre, c'est cela ?

— Non, dit Jane, elle n'était ni jeune ni pauvre. Elle m'a expliqué que si elle te gardait, tu serais en danger de mort. Je ne sais pas pourquoi, ma chérie. Mais elle était traquée, cela, j'en suis sûre, et elle avait terriblement peur des hommes qui la suivaient.

— Mais... comment s'appelait-elle? Qui était-elle?

Qui suis-je ?

— Je l'ignore. Elle ne m'a rien dit, si ce n'est qu'elle était ta mère et qu'elle t'aimait profondément. Je pense que ton père biologique s'appelait Alexandre, mais ce n'est pas une certitude. Elle tenait beaucoup à ce que ton second prénom soit Alexandra.

Ce n'était donc pas grâce à celui qu'elle avait toujours considéré comme son vrai père qu'elle s'appelait Alexandra ! Elle qui était si fière de porter le même nom qu'Alexander Taylor, ce grand artiste à qui elle devait, entre tant d'autres choses, ses merveilleux dons de musicienne !

Que lui restait-il à présent ? À force de dévisager ce père et cette mère qu'elle aimait tant, Catherine fut saisie d'une affreuse impression. On eût dit qu'une puissance obscure, irrésistible, était en train de l'écarter d'eux, l'entraînant toujours plus loin. Elle voulut lui résister, mais plus elle se débattait, plus ils s'éloignaient. Elle voyait maintenant Jane et Alexander à travers une sorte de brouillard trouble. Comme ils semblaient différents ! Ce n'était plus son père et sa mère qu'elle avait sous les yeux, mais un couple d'inconnus au grand cœur, qui avaient recueilli chez eux une enfant perdue et lui avaient fait croire, à force d'affection, qu'elle appartenait à leur famille.

Mais ce n'était pas vrai. Elle avait usurpé la place d'une autre. Alexandra était bien le fruit de leur amour... mais elle ! Catherine s'efforça d'endiguer le flot de pensées qui grondaient sous son crâne comme un fleuve en crue, mais il n'y avait rien à faire. Ces pensées l'entraînaient toujours plus loin du monde qu'elle croyait connaître. Son passé était en train de se transformer en une sorte de rêve fragile, laminé par une effroyable vérité.

— N'a-t-elle jamais essayé de me retrouver ?

— Pas à notre connaissance. J'ai l'impression, bien qu'elle ne m'ait rien dit de tel, que ton père était déjà mort quand tu es née. Ta mère n'avait

aucun moyen de te retrouver, sans parler du danger qu'elle t'aurait fait courir en cherchant à le faire.

— Quelle sorte de danger ? Comment un bébé pourrait-il être en danger avec sa mère ?

— Je l'ignore, mon amour. Mais je suis persuadée que ce danger existait bel et bien. Ta maman était surveillée. Elle a dû prendre d'immenses précautions pour que ceux qui la suivaient ne s'aperçoivent de rien. C'est pourquoi ton père et moi n'avons jamais rien dit à personne.

— C'est faux ! Vous l'avez dit à Alexandra ! Elle sait tout, depuis le début !

— Non, ma chérie. Alexandra ne sait rien.

— Promettez-moi de ne jamais le lui dire.

— C'est promis, murmura Jane.

Elle aurait voulu ajouter que la nouvelle ne changerait rien aux sentiments d'Alexandra, mais se retint, car elle n'en était pas certaine. Certes, la voix d'Alexandra était désormais chargée de fierté et d'affection quand elle parlait de sa sœur, mais Jane n'était pas près d'oublier les douze années de tension qu'elles avaient passées sous le même toit, et encore moins le terrible moment où Alexandra, voyant Catherine pour la première fois, avait affirmé qu'elle n'était pas sa sœur.

Catherine parvint à surmonter son désarroi, à cacher sa douleur et à rassurer ses parents. Elle leur répéta maintes fois que tout allait bien, qu'elle comprenait, que cela ne changeait rien. Puis ils s'en furent, et elle se retrouva seule, vraiment seule, avec la vérité et ses étincelants symboles : un somptueux collier de saphirs... et une somme fabuleuse. Alexander avait si judicieusement investi la somme léguée par sa mère qu'au bout de vingt et un ans, le capital de Catherine dépassait le million de dollars.

Elle ne voulait pas de cet argent. Elle ne désirait qu'une chose : retrouver le temps où elle avait une identité et des racines. Mais ce temps était révolu. Pis encore, il n'avait jamais existé. Elle avait été sœur, elle avait été fille. Elle n'était plus rien.

Il lui fallut deux semaines pour trouver le courage de se rasseoir devant un piano. Son art était tout ce qui lui restait. Comme elle avait craint de

perdre ce dernier lambeau d'identité ! Elle avait toujours cru que son talent était un legs de celui qu'elle pensait être son père, Alexander Taylor. Dès qu'elle se remit à jouer, elle constata que non seulement son talent était intact, mais qu'elle éprouvait désormais une intimité nouvelle, remarquable et mystérieuse, avec les grands compositeurs dont elle interprétait les œuvres. Ses racines personnelles semblaient s'être étirées très profondément dans le passé, débordant le cadre de la vie pour puiser dans les siècles révolus le plus grandiose héritage du cœur, de l'esprit et de l'âme. Le génie de Mozart, de Bach, de Beethoven et de tant d'autres continuait de l'éblouir ; mais à présent, c'était comme si leurs passions vivaient en elle, comme si elle était capable d'éprouver dans sa chair leur mélancolie, leur solitude et leurs chagrins. Elle se mit à jouer mieux qu'elle n'avait jamais joué.

Catherine s'accrocha désespérément à sa musique et tenta de s'habituer au vide qui s'était ouvert en elle. Soit, elle n'était pas la fille de Jane et d'Alexander ; mais eux l'avaient toujours su et ne l'en aimaient pas moins. Un jour, peut-être, elle parviendrait à se rapprocher de nouveau de ces parents qu'elle chérissait tant.

Mais que faire pour Alexandra — qui n'était pas sa sœur ? Elle ne savait rien encore, mais comment ne percevrait-elle pas la métamorphose qui venait de s'opérer en elle ? Peut-être même Alexandra serait-elle soulagée d'apprendre la vérité. N'avait-elle pas cherché à la rejeter pendant tant d'années ?

Catherine décida cependant de se taire aussi longtemps que possible, afin de préserver l'embryon d'affection qui les liait, et son inconscient vola à son secours en lui suggérant d'autres moyens de dissimulation. Sans y réfléchir vraiment, elle laissa pousser ses cheveux, et de petites boucles d'ébène vinrent bientôt faire de l'ombre à son regard bleu. Elle se mit à grossir. Sa nouvelle enveloppe de chair, trop lourde pour elle, devint le symbole le plus patent de sa détresse.

Avant son anniversaire, elle était heureuse de partir pour New York, ravie de savoir qu'Alexandra souhaitait la retrouver le plus tôt possible, impatiente de devenir son amie... Mais au cours des quelques semaines qui lui restaient avant de rejoindre cette sœur qui n'en était plus une, Catherine en était arrivée à se demander où elle allait pouvoir trouver la force d'entreprendre le voyage le plus important de son existence.

9

— Allô, Cat ?

— Alexandra ? C'est toi ?

— Oui. Je t'appelle juste pour savoir à quelle heure je dois venir te chercher à l'aéroport vendredi.

— Oh... Je crois que je ne pourrai pas venir tout de suite.

— Ah bon ? Tu es sûre ?

— Presque. Je n'ai pas terminé mon mémoire de français.

— Je vois, fit Alexandra, tentant de cacher sa déception.

Ce mémoire, elle le savait, était très important : l'obtention de sa maîtrise de français en dépendait.

— Pourquoi ce retard ? Aurais-tu été malade ?

— Non. Simplement, les autres matières m'ont pris plus de temps que prévu.

— Quand penses-tu pouvoir venir à New York ?

— Je ne sais pas encore.

— Ne pourrais-tu terminer ton mémoire ici ?

— Eh bien... Ce devrait être possible, répondit Catherine d'un ton hésitant. Mais j'ai bien réfléchi, et... je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je loue un studio.

— Pourquoi ? s'étonna Alexandra, de plus en plus perplexe. Bien sûr, si c'est ce que tu veux... Cela dit, je t'assure, tu te sentiras vraiment chez toi dans mon appartement, Cat. Je n'y suis presque jamais. Je passe les neuf dixièmes de mon temps dans le Maryland.

— Je ne voudrais surtout pas m'imposer.

— Tu plaisantes ! Au contraire, je serai soulagée de savoir que cet appartement est habité. En outre, il y a ici un piano qui ne demande qu'à être utilisé.

— Un piano ?

— Oui. Et toutes les pièces sont insonorisées. Tu devrais au moins faire un essai, Cat. Si tu ne t'y plais pas, tu pourras toujours déménager et prendre le piano.

— Je suis sûre de m'y plaire. Simplement, je ne voudrais pas m'imposer.

— Ce n'est absolument pas le cas. Alors ? Quand penses-tu prendre l'avion ?

— Vraiment, je n'en sais rien.

— Je vais t'envoyer un jeu de clés par la poste. Ainsi, tu pourras arriver quand tu voudras. Je m'en occupe aujourd'hui même, pour que tu l'aies reçu vendredi.

— Je n'arriverai sûrement pas avant la semaine prochaine.

— Fais ce qui t'arrange. À ce moment-là, je serai dans le Maryland.

Après avoir raccroché, Alexandra donna libre cours à sa déception. Avec quelle rapidité les dix jours qu'elle comptait tant passer avec sa sœur^r venaient d'être balayés ! Apparemment, Cat n'était guère pressée de la revoir. Et d'ailleurs, pourquoi l'aurait-elle été ?

Le téléphone se mit à sonner pendant qu'Alexandra rédigeait une courte lettre à joindre aux clés qu'elle allait expédier à Oberlin. C'était James. Il se trouvait en Californie, où il était parti la veille pour un voyage de douze jours. Il perçut immédiatement la légère tristesse qui imprégnait sa voix, et elle lui fit un bref résumé de la conversation qu'elle venait d'avoir avec sa sœur.

— Peut-être a-t-elle une vague appréhension à l'idée de quitter la tranquillité d'Oberlin pour se trouver plongée dans le grand bain new-yorkais, suggéra James. À moins qu'elle ne se sente tout simplement dépassée par l'ampleur de ses projets.

— Ce n'est rien de tout cela. Je crois que ce qui la gêne par-dessus tout, c'est l'idée d'habiter chez moi.

— C'est grotesque ! Moi, par exemple, ajouta-t-il d'un ton taquin, je ne verrais aucun inconvénient à m'installer chez toi. J'y pense... Du coup, te voilà libre ce week-end, non ?

— Oui. Mais toi, après tes rendez-vous de samedi, tu dois participer à une régate à Catalina.

— Sauf si tu me fais une offre plus séduisante.

James attendit un instant avant d'ajouter d'un ton léger :

— Alors ? Que me proposes-tu ? Je peux te retrouver soit à New York, soit à Washington, samedi soir vers neuf heures.

— Je préfère New York. Cat n'arrivera pas avant la semaine prochaine. Au fait, James... t'ai-je déjà dit que tu es un chic type ?

— Je veux une opinion sincère, déclara Alexandra d'un ton solennel en précédant James vers le salon de son appartement, le samedi suivant autour de dix heures du soir.

— Compte sur moi.

À peine eut-il franchi le seuil que James comprit de quoi il retournait. Le piano était orné d'un assortiment compliqué de rubans de satin multicolores et d'un écriteau sur lequel Alexandra avait peint à la main de sa plus belle écriture : « Bienvenue, Cat ».

— Puisque je ne serai pas ici pour l'accueillir, expliqua-t-elle en baissant les yeux, j'ai pensé que... Tu ne trouves pas cela trop ridicule ?

— C'est une idée charmante, la rassura-t-il, remarquant dans les yeux de l'actrice la lueur d'incertitude familière qui y dansait chaque fois qu'elle parlait de sa sœur.

Qu'en penserait Catherine ? se demanda-t-il, le regard fixé sur l'instrument. Serait-elle touchée par l'attention de son aînée ? La trouverait-elle déplacée ? Il ne savait rien d'elle, si ce n'est par le biais d'Alexandra ; et les sentiments complexes que celle-ci nourrissait à son égard l'empêchaient de dresser de sa sœur un portrait objectif. Qui était vraiment Catherine Taylor ?

— À quoi penses-tu, James ?

Il se tourna vers elle.

— À ta petite sœur. Ou plutôt non, ce n'est pas tout à fait exact... Disons que je pensais à la grande sœur de ta petite sœur.

Elle avait fini par succomber à la pulsion, à la fois irrésistible et suicidaire, qui avait suivi le coup de téléphone d'Alexandra du mercredi soir. Sitôt après avoir passé ses dernières épreuves, elle emballa ses livres et sa garde-robe dans plusieurs cartons, puis rassembla l'essentiel dans deux petites valises : ses partitions, l'épaisse documentation qui lui permettrait d'achever son mémoire, à remettre fin août, et quelques vêtements de rechange. Le samedi soir, elle prit l'avion à l'aéroport de Cleveland. L'appareil, dont l'atterrissage à New York était prévu à neuf heures du soir, ne se posa qu'à minuit un quart. Elle avait donc bien fait de ne pas prévenir Alexandra de son arrivée, lui évitant ainsi une longue attente. Elle lui téléphonerait dans le Maryland dès le lendemain matin.

« Prends un taxi à l'aéroport, donne mon adresse au chauffeur et demande-lui bien de passer par le pont de Brooklyn », avait écrit Alexandra dans la lettre qui accompagnait le jeu de clés. « Prévois deux dollars en monnaie pour le péage. Le prix de la course ne devra pas excéder douze dollars, plus un pourboire d'environ quinze pour cent. »

Catherine connaissait ces instructions par cœur, mais elle n'en avait pas moins l'estomac noué à sa sortie de l'aéroport. Allait-elle trouver un taxi après minuit ? Elle eut tôt fait de s'apercevoir que la mégapole était bien éveillée malgré l'heure tardive. Comme son taxi traversait le pont de Brooklyn en direction de la forêt de gratte-ciel brillamment éclairés de Manhattan, elle sentit monter en elle la hâte de commencer sa nouvelle vie. Pendant six mois, elle allait explorer New York et, ensuite, à partir de janvier, elle visiterait bien d'autres grandes villes, tout aussi palpitantes. Et peut-être, en cours de route, perdrait-elle un peu de cette appréhension qui lui faisait plus que jamais sentir qu'elle était une provinciale.

Quand le chauffeur stoppa son véhicule devant un bel immeuble de brique rouge, elle le gratifia d'un pourboire de quinze pour cent du prix de la course, ainsi que le lui avait recommandé sa sœur. Alexandra avait méticuleusement étiqueté les trois clés permettant d'accéder à son appartement. Il était éclairé, grâce à une ingénieuse minuterie qui se mettait en route chaque soir et s'éteignait le matin. Catherine n'eut pas besoin de

consulter le plan détaillé dessiné par Alexandra, le connaissant lui aussi par cœur. Mais en se rendant de l'entrée au salon, le long d'un vaste corridor dont l'épaisse moquette saumon s'harmonisait délicatement au papier fleuri des cloisons, elle s'aperçut qu'il était plus grand qu'elle ne l'imaginait, et surtout plus gai.

Ses yeux bleus s'embruèrent d'émotion à la vue des rubans et des mots de bienvenue qui ornaient le piano. Elle posa sa valise et s'approcha. Ses longs doigts effleurèrent d'abord l'écriteau, avant de se promener sur le bois verni de l'instrument.

Malgré son épuisement, elle ressentit le besoin de jouer dès ce soir. Il y avait deux jours qu'elle ne l'avait fait, et sa musique lui était plus que jamais nécessaire. Mais elle savait que si elle s'asseyait maintenant devant ce piano, elle risquait de jouer toute la nuit. Mieux valait défaire d'abord ses valises et prendre une douche. Ensuite...

Tandis qu'elle retraversait le salon, son regard fut attiré par la table basse. Là, au pied d'un vase de roses, elle vit le sac à main d'Alexandra et, tout près, un portefeuille masculin. Sa sœur était ici... en compagnie d'un homme. Elle venait de faire irruption dans son intimité ! Alexandra lui avait certes dit qu'elle passerait le week-end dans le Maryland, mais elle aurait dû lui téléphoner pour s'en assurer.

Honteuse, Catherine se replia en hâte vers la chambre qui venait d'être refaite pour elle, tout à l'opposé de celle où Alexandra dormait dans les bras de son compagnon.

Comme chaque fois qu'ils passaient le week-end ensemble, James se réveilla le premier. Après avoir pris une douche et s'être habillé, il revint vers le lit, se pencha sur Alexandra et, la voyant s'étirer comme une chatte dans son demi-sommeil, il rajusta les couvertures sur son corps nu et déposa un baiser sur ses lèvres pleines.

— James... L'aube se lève à peine.

— Le processus est déjà bien entamé. Je vais acheter le journal et des croissants.

— Tu promets de revenir me réveiller ensuite ?

— Compte sur moi.

Son portefeuille était resté dans le salon. Mais avant même d'en avoir franchi le seuil, il ralentit le pas, puis s'arrêta. Les rayons d'or pâle de l'aube, filtrés par les voilages de la vaste fenêtre, découpaient les contours d'une silhouette de femme. Les cheveux de l'inconnue étaient comme les siens, d'un noir de jais et encore humides d'une douche récente. Son visage était penché sur le clavier, et un rideau de lourdes boucles noires cachait son profil. James ne pouvait voir ses traits, mais ses mains, elles, étaient en pleine lumière. Ses longs doigts très blancs dansaient sur les touches, les caressant avec amour sans les enfoncer.

Aucun son ne s'élevait du piano, mais cela n'avait pas d'importance. À lui seul, le spectacle de ses doigts agiles sur le clavier avait quelque chose de magique. James se complut à la regarder en silence un long moment, jusqu'à ce que le besoin de voir son visage l'emporte, le poussant finalement à franchir le seuil du salon.

Il avait hâte de découvrir les traits de cette Alexandra aux cheveux noirs. Espérant attirer son attention, il s'avança dans la pièce, mais la jeune fille était trop absorbée par la musique qui résonnait dans sa tête malgré le silence. Après quelques pas, il s'arrêta de nouveau pour la regarder. Il voyait maintenant son visage, car une fine barrette d'or retenait ses boucles d'ébène au-dessus de ses yeux. Il s'aperçut alors que la similitude de traits qu'il s'était attendu à trouver n'existait guère : les sœurs Taylor ne se ressemblaient pas. En revanche, elles avaient le même regard quand elles pratiquaient leur art. On y lisait un fascinant mélange de détermination et d'espoir, de volonté et de rêve, de rigueur et de magie. Comme Alexandra, Catherine était en même temps artiste et spectatrice, à la fois concentrée sur un travail qu'elle voulait parfait et grisée par la beauté de sa création. Alexandra insufflait sa vie, son âme et son cœur aux phrases que d'autres avaient écrites pour elle. Catherine ne faisait pas autre chose avec les partitions qu'elle interprétait.

Elle perçut tout à coup la présence de James, et ses doigts interrompirent leur pantomime. Le silence qui régnait sur le salon fut aussitôt dépouillé de toute sa magie.

Jusqu'au moment où elle leva les yeux vers lui.

Un nouveau miracle se produisit, encore plus inattendu, quand l'avocat découvrit son regard d'un bleu limpide, bordé de cernes noirs, surpris, interrogateur et surtout magnifiquement innocent. Alexandra lui avait décrit

les yeux de sa sœur, mais la description était incomplète, songea-t-il : leur bleu était effectivement celui d'un ciel d'hiver après une tempête de neige, mais leur éclat cristallin révélait aussi autre chose — une sorte de foi mystérieuse, et surtout une extraordinaire pureté.

James s'était imaginé une jeune personne grave, imbue de son art, insensible au monde extérieur et excessivement sûre d'elle. Mais Catherine n'était rien de tel. Comme Alexandra l'avait laissé entendre, elle était à la fois très timide, et très brave quand il le fallait. Or c'était bien l'image qu'elle lui offrait à cet instant précis -, car alors même que le regard bleu de la jeune femme soutenait vaillamment le sien, ses joues se mirent à rosir.

— Bonjour, dit-il d'un ton dégagé. Vous ne pouvez être que Catherine.

Elle tressaillit imperceptiblement et hocha la tête.

— Je m'appelle James.

— Enchantée, répondit-elle d'une voix mal assurée.

Elle n'avait jamais rencontré aucun des « amis » d'Alexandra. Celle-ci venait toujours seule à Topeka, se contentant de balayer d'un revers de main les rumeurs de liaison qui couraient sur son compte, en rejetant toute la responsabilité sur la presse à scandale. Comme elle devait lui paraître laide avec ses cheveux mouillés, sa barrette placée à la va-vite, ses kilos en trop et son vieux jean informe ! La curiosité qui dansait dans ses yeux était-elle simplement due à la violence du contraste entre l'étincelante beauté d'Alexandra, avec qui il venait de passer une nuit d'amour, et la piètre allure de celle qu'il croyait être sa sœur ? Ne valait-il pas mieux tout lui avouer d'emblée ? Elle fut également tentée de se ruer hors du salon, mais sa raison finit par l'emporter et elle ne fit ni l'un ni l'autre. Elle se contenta de porter une main à sa barrette et de la retirer, libérant un flot de boucles noires afin de masquer en partie son regard trop crûment exposé. Elle resta assise, apparemment calme, mais son cœur battait follement à l'intérieur de sa poitrine.

James n'était pas beaucoup plus à l'aise. Son pouls avait commencé de s'accélérer dès l'instant où le regard surpris de Catherine avait croisé le sien, et la conscience de son trouble ne faisait rien pour arranger les choses.

Alexandra dormait encore, nue et rassasiée, dans la chambre où ils avaient fait l'amour. L'éparpillement de ses vêtements sur la moquette témoignait de l'urgence de leur passion. Non seulement James ne pouvait se

permettre de proposer à sa sœur d'aller la rejoindre, mais l'idée d'y pénétrer lui-même, tout à coup, l'embarrassait. Il devait certes être évident aux yeux de Catherine qu'Alexandra et lui étaient amants, et pourtant...

— Alexandra dort encore, déclara-t-il enfin, non sans s'être juré de ne jamais plus lui faire l'amour ici tant que sa sœur dormirait sous le même toit. Je sors acheter le journal et des croissants. Vous m'accompagnez ?

Sa question exprimait un ordre à peine voilé. Catherine se leva et le suivit docilement, après avoir réduit au silence la petite voix intérieure qui lui répétait qu'elle n'était absolument pas présentable, et n'avait rien à dire à ce bel inconnu.

10

Il n'était pas encore sept heures, mais le soleil de juin réchauffait déjà l'atmosphère. À s'étirer ainsi sous le ciel bleu, la ville, si souvent menaçante, dégageait une impression de sécurité et d'hospitalité. L'odeur du pain fraîchement levé semblait avoir effacé jusqu'au souvenir des gaz d'échappement, et l'air parfumé vibrait du chant des mouettes et du piétinement souple de centaines de chaussures de sport sur les trottoirs du quartier.

Ils achetèrent le *Times* au kiosque du coin de la rue, puis des croissants dans une boulangerie voisine. Ensuite, pour laisser à Alexandra le temps de se réveiller et de réaliser que sa sœur était arrivée, James proposa à Catherine d'aller s'asseoir sur un banc au bord du fleuve.

— Alexandra sera folle de joie, dit-il.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain. Vous allez pouvoir passer un peu de temps ensemble avant qu'elle ne reparte à Washington. Je suppose que vos cours commencent bientôt ?

— Alexandra vous en a parlé ?

— Ainsi que de l'album que vous devez enregistrer, et de votre tournée de concerts. Vaste programme...

Catherine haussa les épaules avec un sourire embarrassé, et détourna les yeux en direction du fleuve. Déjà, nombre de petits voiliers aux coques brillantes glissaient sur l'onde calme.

— Aimez-vous la voile ? risqua James.

— Je l'ignore. Je n'en ai jamais fait.

— Vous devriez essayer.

— Sans doute. Et vous ?

— Je suis un fanatique. Si l'expérience vous tente, je peux me charger de votre initiation.

— Oh, je ne sais pas si... Alexandra aime-t-elle cela?

— Elle y viendra elle aussi, surtout si vous m'aidez à la persuader. Alors ? Que diriez-vous d'essayer un jour ?

— Avec plaisir.

— Parfait. Il se peut que nous ayons un peu de mal à synchroniser nos divers emplois du temps, mais si nous n'avons pas résolu cet épineux problème avant le mois d'août, sachez que mes parents donnent à cette époque une grande réception dans le Maryland, et que vous êtes cordialement invitée. Elle est prévue pour le 19, et mon voilier...

— Cat !

Catherine tourna vivement la tête et se leva dès qu'elle eut reconnu la silhouette de sa sœur, qui approchait à grands pas.

— Bonjour, Alexandra.

— Comment vas-tu ? Quand es-tu arrivée ?

Alexandra gratifia sa sœur cadette d'une brève accolade et esquissa un sourire forcé. Quelque chose lui paraissait étrange. Les yeux cernés de Catherine trahissaient son manque de sommeil. Ses rondeurs voluptueuses avaient disparu sous une surcharge de graisse aussi malsaine que disgracieuse. Que s'était-il passé ? Catherine le lui dirait-elle?

— Je suis tellement heureuse de te retrouver, Cat !

— Moi aussi. Ton appartement est superbe, et je te remercie mille fois, tant pour la chambre que pour le piano.

— C'était la moindre des choses, répondit Alexandra juste avant de se tourner vers James. Quand j'ai compris que Cat était arrivée et que vous étiez sortis tous les deux, j'ai eu tout de suite le pressentiment que je vous trouverais au bord du fleuve.

— C'est l'endroit rêvé pour profiter du soleil matinal.

— James est un fanatique de la voile, expliqua Alexandra.

— Elle le sait déjà, riposta son compagnon avec un sourire. Et elle a également accepté de faire une sortie en mer sur mon bateau, soit lors de la réception d’Inverness, soit avant si nous le pouvons.

— C’est vrai, admit Catherine avec un petit sourire et une soudaine rougeur.

Après être remonté à l’appartement avec les deux sœurs pour prendre le petit déjeuner, James s’éclipsa afin de les laisser savourer en tête à tête le plaisir de ces retrouvailles qui comptaient visiblement beaucoup pour elles. La réaction de Catherine, quand Alexandra l’avait hélée dans la rue, ne lui avait pas échappé : son corps entier s’était raidi, ses mains s’étaient fermées convulsivement, et tous ses traits avaient exprimé un soulagement teinté de reconnaissance dès qu’elle avait senti que sa sœur était heureuse de la revoir.

Après avoir montré à sa cadette une succession de plans de Manhattan où elle avait indiqué au feutre divers trajets possibles entre son appartement, le studio d’enregistrement, son école et les principaux centres d’intérêt de la ville, Alexandra se tourna vers Catherine et la regarda d’un air doux.

— Que penses-tu de James, Cat ?

— Je le trouve charmant.

— C’est aussi mon avis.

— Tu es amoureuse de lui, ajouta doucement Catherine.

C’était un constat, non une question, car l’affection qui unissait Alexandra et James était plus qu’évidente. Même s’ils avaient évité de se manifester leur tendresse devant elle, tout dans leur attitude trahissait leur amour.

— Et il est amoureux de toi.

Pendant quelques instants, Alexandra resta coite, étonnée par la franchise de sa sœur. On aurait dit que Catherine avait conservé intacte la candeur de ses douze ans.

— Tu n’as pas changé, Cat, dit-elle avec attendrissement.

— Excuse-moi, murmura Catherine, inquiète. Je n’aurais pas dû...

— Si, tu as bien fait, s’empressa de couper Alexandra. Je tiens beaucoup à ce que toi et moi puissions parler des choses qui nous tiennent à cœur.

— Moi aussi.

— J’en suis heureuse.

Tout en se demandant ce qu’elle allait pouvoir lui répondre à propos de James, Alexandra esquissa un sourire. James et elle n’étaient pas amoureux l’un de l’autre, elle le savait. Leur rencontre, de leur propre aveu, était celle d’un sceptique et d’une cynique. Ni l’un ni l’autre ne s’estimait en mesure de tomber amoureux. Cependant, son instinct de femme lui disait que son compagnon succomberait un jour à une passion dévorante, et elle s’était plus d’une fois interrogée sur la personnalité de celle qui réussirait à ravir son cœur. Quant à elle, elle ne s’y sentait pas prête, même si, grâce à James, elle commençait à reprendre confiance en quelqu’un dont elle se défiait par-dessus tout : elle-même.

James et elle n’étaient pas amoureux. Mais comment le dire à sa petite sœur ? Il était évident que Catherine, elle, croyait à l’amour et qu’elle ne se donnerait à personne tant qu’elle n’aurait pas rencontré l’amour absolu. Catherine était parfaite.

— James compte beaucoup pour moi, soupira-t-elle. Il occupe une place importante dans ma vie et il en sera toujours ainsi. Je ne crois pas que nous soyons faits l’un pour l’autre, Cat, mais je me soucierai toujours de son bonheur, quoi qu’il arrive.

— C’est de l’amour.

— Tu crois ?

— Oui. Je crois qu’aimer vraiment, c’est faire passer le bonheur de celui qu’on aime avant tout le reste, même si le destin nous impose la séparation.

— As-tu déjà été amoureuse, Cat ?

— Moi ? lâcha Catherine, les yeux écarquillés de surprise. Non, bien sûr que non...

— Tu es sûre que tout va bien ? insista Alexandra.

— Tout ira bien. Je suis ravie d’être ici.

— Et moi de t’accueillir. James aussi, d’ailleurs... Puisque vous avez fait connaissance, je vais te donner ses coordonnées téléphoniques pour que tu

puisses le joindre à son bureau et chez lui. N'hésite pas à faire appel à lui. Cela dit, je suis sûre qu'il t'appellera de temps à autre pour s'assurer que tout va bien.

— Non ! Je t'en prie, ne lui demande pas de m'appeler. Il est sûrement très occupé, et... tout ira bien. Je ne veux pas qu'il s'inquiète pour moi.

— Je n'avais pas l'intention de lui demander de t'appeler, mais je sais qu'il le fera de lui-même.

— Pourrais-tu lui demander de ne pas le faire ?

— Bien sûr, si tu y tiens.

— Oui. S'il te plaît.

— D'accord. Au fait, ajouta Alexandra après une petite pause, j'ai cru comprendre qu'il t'a parlé de la réception prévue chez ses parents en août.

— Si tu y vas, je t'accompagnerai avec plaisir.

— J'ai bien l'intention d'y aller. Je vais demander à mes producteurs de prendre par écrit l'engagement de me libérer pour le week-end du 19. Je tiens simplement à t'avertir qu'Hillary Ballinger sera de la partie. Elle a épousé le sénateur Robert McAllister, qui est aussi le meilleur ami de James.

— L'as-tu revue ?

— Oui. Nous ne sommes pas tombées dans les bras l'une de l'autre, mais tout s'est à peu près bien passé.

— Dans ce cas, je n'y vois aucun inconvénient.

James téléphona de San Francisco le mercredi soir.

— Alors ?

— Tout va pour le mieux.

— Parfait. Je vous dérange ?

— Non. Je suis dans ma chambre en train de lire un scénario, et elle joue du piano.

— Commence-t-elle à se repérer dans Manhattan ?

— Ce sera chose faite, du moins pour l'essentiel, avant notre départ pour le Maryland. Nous allons passer le week-end à La Roseraie toutes les deux. Ensuite, elle reviendra seule à New York et le moment sera venu, pour elle

comme pour moi, de prendre à bras-le-corps un été qui promet d'être bien rempli.

— Je suis à sa disposition en cas de besoin. N'oublie pas de le lui dire.

— C'est fait. Sache qu'elle te trouve charmant.

— Mais ?

— Mais elle m'a priée de te demander de ne pas l'appeler.

— T'a-t-elle donné une raison ?

— Non. Mais je sens que tu l'as un peu, pour ne pas dire beaucoup, impressionnée, et je crois aussi qu'elle a quelques complexes d'ordre esthétique.

— Esthétique ?

— Elle a un certain nombre de kilos à perdre. En plus de ses diverses activités, elle a l'intention de se mettre au régime cet été.

— Son embonpoint ne m'a pas frappé, déclara James d'un ton surpris.

C'était la pure vérité. Il se rappelait avec une extraordinaire clarté ses yeux limpides, sa peau blanche, ses joues teintées de rose, sa chevelure d'un noir lumineux, ses mains agiles et délicates, et son expression d'innocence à la fois timide et résolue. Tel était le souvenir qu'il gardait de Catherine — un souvenir empreint d'admiration. Hélas, celui qu'elle conservait de lui semblait beaucoup moins positif.

— Viendra-t-elle à Inverness le 19 août ?

— Oui. À ce moment-là, ses principaux objectifs devraient avoir été atteints : son mémoire de français aura été posté le vendredi précédent, Juilliard n'aura plus de secrets pour elle, elle maîtrisera un tiers des morceaux qui figurent au programme de sa tournée et elle sera débarrassée d'un nombre non négligeable de kilos.

— Quelque chose me dit que vous ne vous verrez pas souvent cet été, observa James.

— C'est vrai. Il se peut même que nous ne nous revoyions pas avant la réception à Inverness, mais nous avons l'intention de compenser ce manque en faisant faire des bénéfices considérables à la compagnie du téléphone !

Bien que n'ayant jamais fait de régime, Catherine commença par faire preuve d'une sage modération. Tout au long de la première semaine, elle s'efforça de manger de petites quantités d'aliments assez nourrissants, de supprimer certaines habitudes fâcheuses et de faire de l'exercice.

Ensuite, tout en sachant que c'était imprudent, elle cessa de s'alimenter. Elle voulait perdre autant de poids que possible, aussi vite que possible. Elle avait toujours été ronde, et cette rondeur contrastait avec la silhouette longiligne d'Alexandra. Leur absence de ressemblance ne risquait-elle pas de paraître plus criante encore, si elle devenait mince ?

Mais elle était tenaillée depuis peu par un vif désir d'apparaître sous le meilleur jour possible, et ce désir finit par avoir raison de ses craintes. Il fallait qu'elle maigrisse. Pour elle-même, pour qu'Alexandra soit fière d'elle, et aussi... pour James.

Après quarante-huit heures de jeûne, la faim disparut et une sensation d'extraordinaire lucidité s'empara de Catherine. Tous ses sens étaient aiguisés. Le monde semblait plus net, plus coloré, sa musique résonnait d'une pureté nouvelle, la brise d'été caressait sa peau avec une délicatesse inouïe, le sommeil lui paraissait si doux, l'eau était si bonne...

Pourtant un nuage venait parfois éclipser cette clarté ; c'était un essoufflement soudain, une difficulté passagère à garder son équilibre, un léger trou de mémoire. Catherine connaissait la signification de ces nuages et lorsqu'ils s'amoncelaient, elle mangeait un tout petit peu, du bout des lèvres, pour fournir à son corps un semblant d'énergie.

Elle arriva à la conclusion que si ses besoins en énergie avaient été moins élevés, elle aurait pu jeûner complètement. Mais elle avait besoin de cette énergie pour suivre ses cours, répéter ses morceaux, rédiger son mémoire de maîtrise et assister aux fréquents rendez-vous fixés par l'impresario qui organisait sa tournée. Il fallait bien manger ; et pourtant, paradoxalement, c'était au cours des journées où elle ne mangeait rien, ou presque, que lui venaient de soudaines bouffées de vitalité. Ces accès d'euphorie la poussèrent à accepter que de nouveaux récitals soient programmés pendant sa tournée, toujours plus de récitals, tant et si bien qu'en fin de compte, il ne lui resta qu'un maigre repos de trois semaines entre la fin de sa tournée américaine, prévue pour le mois de juin de l'année suivante, et le début de sa tournée en Europe, tout aussi chargée.

Ses vêtements devenus trop amples lui prouvaient qu'elle était en train de perdre du poids, beaucoup de poids. Sous la douche, ses mains découvraient un corps nouveau. Ses seins lourds et ses hanches gardaient certes leurs rondeurs d'antan, mais elle sentait désormais des os affleurer sous ses paumes ; sa taille était fine, ses cuisses ne se touchaient plus. En revanche, ce ne fut que dix jours avant la réception à Inverness qu'elle découvrit son nouveau visage.

Quand elle s'obligea enfin à s'asseoir devant le miroir de la coiffeuse, Catherine y vit le visage d'une femme — d'une étrangère. Elle ne ressemblait ni à Alexandra, ni à l'adolescente un peu ronde qu'elle avait, dans de rares occasions, contemplée dans une glace. Cette femme aux lourds cheveux noirs, aux pommettes aristocratiques, aux immenses yeux bleus et aux lèvres sensuelles était d'une beauté ensorcelante, une beauté capable de faire tourner les têtes sur son passage, comme elle l'avait remarqué depuis peu dans les rues de Manhattan.

Ses premières réflexions furent froidement analytiques. Puis, tout à coup, elle s'aperçut que c'était son visage qu'elle contemplait. Depuis le mois de mai, elle ne savait plus rien d'elle-même, si ce n'est qu'elle n'était ni la fille ni la sœur qu'elle avait cru être. À force de scruter ce nouveau visage, elle s'interrogea pour la première fois sur la mère qui l'avait abandonnée.

Lui ressemblait-elle ? Prise d'une soudaine impulsion, elle sortit le collier de saphirs caché dans les profondeurs du dernier tiroir de la coiffeuse et le fixa autour de son cou d'albâtre. Les pierres avaient exactement la couleur de ses yeux. Catherine se demanda si son père avait choisi ce collier parce que sa couleur correspondait aussi précisément à celle des yeux de sa mère.

Sa mère. Pourquoi l'avait-elle abandonnée ?

— Maman... murmura-t-elle. Tu ne sauras jamais à quel point je te hais !

— C'est vraiment une pièce magnifique, déclara le joaillier de la boutique Cartier en reposant le collier. Ces pierres ont l'air très pures. Le sont-elles vraiment ?

— Je l'ignore.

— L'expertise en fait certainement état.

En la voyant rougir, le joaillier se demanda un instant si cette ravissante jeune femme au blue-jean trop large était une voleuse cherchant à écouler le fruit de son larcin. Il l'avait d'abord prise pour la maîtresse de quelque homme riche de Manhattan, ainsi vêtue pour ne pas risquer d'être reconnue. Il s'était dit que le collier lui appartenait et qu'elle voulait le vendre, soit parce que sa liaison était terminée, soit pour payer les doses de cocaïne qui constituaient sans doute le principal aliment de son corps filiforme.

— Je ne l'ai pas. C'est un cadeau.

— Je vois... Souhaitez-vous le vendre ?

— Non.

— Le faire estimer, peut-être ?

— Je voulais simplement savoir si vous étiez en mesure de l'identifier. J'aimerais retrouver sa première propriétaire.

— Oh... À vrai dire, ce modèle est très classique. Vous trouverez des pièces de ce genre chez tous les grands joailliers. L'extraordinaire qualité de ces saphirs pourrait à la rigueur vous fournir un indice, si du moins les archives de la maison d'où il provient sont bien tenues.

— Je ne sais pas d'où il provient, avoua Catherine, comprenant l'inutilité de sa démarche.

— Je peux vous le dire. Tous les bons joailliers apposent une estampille sur leurs créations. En général, ils le font sur le fermoir. Laissez-moi jeter un dernier coup d'œil.

Le cœur de la jeune femme se mit à battre plus fort. Après un bref examen, l'homme releva la tête.

— Ce n'est apparemment pas le fermoir d'origine, déclara-t-il. Il semble récent.

— Ce bijou n'a pas été porté depuis vingt et un ans.

— Ah... En tout cas, le fermoir a dû être remplacé, car je ne vois aucune estampille. Vous avez sûrement remarqué les quelques mots gravés dans l'or ?

— Quels mots ?

— Je ne comprends pas le français, fit l'homme en lui rendant le collier.

Catherine mit plusieurs secondes à déchiffrer les mots gravés en lettres minuscules, dans une langue qui depuis son enfance, inexplicablement, lui paraissait plus familière que l'anglais.

Je t'aimerai toujours.

Une promesse de son père à sa mère ? Sans doute. Ce ne pouvait être une promesse d'une mère à sa fille. Ou alors, c'était un mensonge pur et simple.

En quittant la joaillerie, Catherine était persuadée que le collier de saphirs ne pourrait jamais la mener jusqu'à sa mère. C'était mieux ainsi. De toute façon, elle ne tenait pas vraiment à la retrouver.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

11

Domaine d'Inverness, Maryland, août 1989

Un dimanche soir, tandis qu'ils regagnaient tous deux La Roseraie en voiture après avoir dîné à Inverness avec Arthur et Marion Sterling, Alexandra se tourna vers James.

— Tes parents sont vraiment formidables, dit-elle. Je sais maintenant d'où te vient ta gentillesse... sans parler de ton élégance naturelle.

— Merci, ma chérie. Eux aussi t'ont beaucoup appréciée, ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant. Aimerais-tu les revoir avant la fête ?

— Pourquoi pas ? À propos de fête, Cat m'a téléphoné hier soir. Quand elle m'a demandé comment elle devait s'habiller, je n'ai pas su quoi lui répondre.

— La garden-party du dimanche sera assez guindée, dans le style grand mariage ; mais pour ce qui est du samedi, la décontraction est de rigueur : robe d'été, bermuda, maillot de bain...

— Maillot de bain ? répéta Alexandra d'un ton provocateur. Je me demande à quoi peut ressembler Hillary en bikini !

— À mon avis, elle est superbe mais pas autant que toi. De toute façon, tu ne la verras pas en bikini.

— Non ? Et pourquoi ? Serait-ce une tenue indigne d'une future Première Dame ?

James hésita, l'air perplexe.

— Cela aurait-il quelque chose à voir avec Robert ? s'enquit Alexandra après quelques secondes d'un étrange silence. II... il a peut-être des cicatrices ?

— Oui.

Alexandra fronça les sourcils. De toute façon, par égard pour sa sœur, elle n'envisageait pas vraiment de se montrer en maillot de bain. Malgré ce régime, dont elle lui avait assuré qu'il progressait à grands pas, Catherine ne se sentirait pas à l'aise dans une telle tenue parmi des inconnus.

— Donc, pas de bikini, soupira-t-elle. Habillé le dimanche, décontracté le samedi. Je transmettrai à Cat.

— Comment va-t-elle, au fait ?

— Elle m’a parue très positive, pour ne pas dire en pleine forme. Son mémoire est presque bouclé, tout va bien du côté de ses cours et de ses répétitions, et elle s’estime satisfaite de son régime.

— Parfait. N’oublie pas de lui rappeler — cela vaut pour toi aussi — de s’équiper d’un vieux jean, d’un polo et d’une paire de tennis pour notre balade en voilier.

— Oui, mon capitaine.

Catherine aurait aimé pouvoir passer la nuit précédant la réception d’Inverness à La Roseraie, avec Alexandra, mais elle savait qu’elle n’aurait pas la force de gravir l’interminable escalier de granit qui menait au cottage. Elle prit donc un avion pour Washington le samedi matin. Alexandra l’attendait déjà à l’aéroport quand l’appareil se posa. En apercevant sa cadette parmi la foule des passagers, elle sentit naître sur ses lèvres un sourire admiratif. Cette ravissante jeune femme, aux traits vaguement familiers, pouvait-elle être sa petite sœur ?

— Cat, tu es superbe ! Mais...

— Mais quoi ?

— Mais il me semble que tu as perdu beaucoup trop de poids en très peu de temps, non ?

— Je ne crois pas. Je me sens en pleine forme.

— En tout cas, tu es splendide, reprit Alexandra, inclinant la tête sur le côté. Je ne m’en étais jamais aperçue, mais tu as les mêmes pommettes hautes que maman. Tu es magnifique, on dirait une princesse...

— Merci, murmura Catherine.

Une ombre d’inquiétude naquit dans le regard d’Alexandra. Son sourire s’évanouit.

— Tu as tout bonnement cessé de manger, n’est-ce pas ? Ne réponds pas. Je vous connais, toi et ta discipline de fer. Mais... ne penses-tu pas avoir assez maigri comme cela ?

— Peut-être, répondit Catherine d'un ton hésitant.

Jeûner lui paraissait désormais si naturel qu'elle était tentée d'éliminer encore quelques kilos. Elle avait perdu tout appétit et quand elle mangeait, c'était sans aucun plaisir, comme si elle avalait des médicaments.

— Tu es à couper le souffle, Cat. Arrête-toi là. Vraiment, je n'en reviens pas. J'ai hâte de voir la tête que fera James quand il te verra !

— Bonjour, chère Alexandra, dit Marion Sterling, venue à leur rencontre dès leur arrivée au domaine. Quant à vous, mademoiselle, vous êtes sûrement Catherine. Bienvenue à Inverness ! Nous sommes ravis que vous ayez pu vous joindre à nous.

— Merci, répondit Catherine. C'est très gentil à vous de m'avoir invitée.

— Tout le plaisir est pour nous.

— Sommes-nous en retard ? interrogea Alexandra. Pour un samedi matin, j'ai trouvé la circulation étonnamment dense.

— Tout le monde est déjà là, mais vous n'êtes pas en retard pour autant. Le déjeuner ne sera pas servi avant une bonne heure. Que diriez-vous d'aller déposer vos affaires dans vos chambres avant de rejoindre les autres dans la véranda ?

Catherine et Alexandra furent conduites jusqu'à leurs chambres par l'un des nombreux domestiques recrutés pour le week-end. Alexandra savait qu'elle ne partagerait pas le lit de James : à Inverness, seuls les couples mariés faisaient chambre commune. Cela ne la choquait pas, et d'ailleurs ses parents, bien que nettement plus jeunes que ceux de James, auraient fait de même. Catherine et elle occuperaient deux pièces voisines, et elle ne pouvait que s'en réjouir. Peut-être pourraient-elles en profiter pour bavarder ce soir jusqu'à une heure impossible, et échanger leurs impressions sur la journée.

Alexandra défit en hâte sa petite valise, brossa ses longs cheveux d'or et, après un ultime coup d'œil au miroir, quitta sa chambre pour aller frapper à la porte de Catherine. Elle la trouva entrouverte. Sa sœur, de dos, était toujours en train de ranger ses affaires, et Alexandra en profita pour l'observer à la dérobée pendant quelques secondes. Sa métamorphose était stupéfiante. Les jolies rondeurs de Catherine avaient cédé la place à une beauté élancée, plus élégante, presque teintée de mystère. Même sa façon de

se mouvoir avait changé. Ses gestes étaient plus lents et plus gracieux, comme ceux d'une ballerine. Mais cette lenteur ne pouvait-elle être interprétée comme un signe de faiblesse ?

— Ces chambres sont d'un luxe inouï, tu ne trouves pas ?

Surprise, Catherine se retourna vivement.

— Oui. C'est magnifique.

— Es-tu prête à descendre ?

— Oh... presque. Il faut que je me change d'abord.

— Pourquoi ? s'étonna Alexandra, étudiant du regard l'élégant ensemble formé par le corsage de soie crème et la jupe de lin bleu ciel. Je te trouve très chic.

— Je préférerais mettre une robe. D'après Marion, le déjeuner ne commence que dans une heure. Cela me laisse tout le temps qu'il faut, tu ne crois pas ?

— Bien sûr.

Catherine retira de sa valise une robe d'été imprimée assez longue, à la fois très discrète et très féminine, qu'elle montra à Alexandra.

— Je pensais mettre ceci.

— C'est ravissant, fit Alexandra. Veux-tu que je te laisse ?

— Je préférerais que tu m'attendes. Cela ne t'ennuie pas ?

Alexandra secoua la tête et s'assit au bord du lit. Pendant que sa petite sœur se changeait, elle ne put s'empêcher, malgré tous ses efforts, de l'observer à la sauvette ; et à l'inquiétude initiale qu'elle éprouva en découvrant sa maigreur se substitua un étonnement croissant : le corps de Catherine était très différent du sien !

— J'ai hâte que la fête commence, dit-elle tout à coup, rompant le silence. Et toi ?

— Bien sûr. Tu connais tout le monde ?

— Tout le monde à part Brynne, la sœur de Robert, et son mari, Stephen. D'après James, ils sont charmants tous les deux, mais il se peut que nous n'ayons pas l'occasion de rencontrer Stephen. Il est architecte à Richmond, où il vit avec Brynne, et se trouve actuellement aux prises avec un projet

qui l'empêche de venir aujourd'hui. Bref, il n'y a ici pour l'instant que Brynne, les McAllister, les Sterling — je suis sûre qu'Arthur te plaira autant que Marion — et Elliot Archer.

— Elliot Archer ? Qui est-ce ?

— Je ne t'en ai pas encore parlé parce que James n'était pas certain qu'il puisse venir. C'est l'un des plus grands spécialistes en matière de lutte contre le terrorisme. Il a largement la cinquantaine, mais paraît beaucoup moins, et est célibataire. Je crois qu'il a commencé sa carrière comme agent secret, et il a gardé de son passé agité une sorte de charme indéfinissable et mystérieux. J'ai fait sa connaissance la semaine dernière. Il est charmant, et je suis certaine qu'il te plaira lui aussi... Cette robe te va vraiment à ravir, Cat !

— Merci. Je me demande si... si je dois me maquiller. Je ne le fais jamais, mais j'ai quand même acheté quelques produits hier, et tu pourrais peut-être me conseiller.

Après un instant de silence, Alexandra déclara :

— Tu n'as aucun besoin de maquillage, Cat. Outre les pommettes aristocratiques de maman, tu as hérité du teint lumineux de papa.

À l'arrivée des deux sœurs dans la véranda, la conversation s'interrompt brusquement et tous les regards convergèrent sur elles.

— Vous voici enfin ! lança Marion. Finissons-en tout de suite avec les présentations. Voyons... Qui connaît qui ?

— Pour ma part, je connais déjà Alexandra, déclara aussitôt le très bel homme aux tempes argentées qui se tenait près d'elle.

— Bonjour, Arthur, dit l'actrice avec un chaleureux sourire. J'aimerais vous présenter ma sœur, Catherine.

— Bienvenue à Inverness, Catherine.

— Merci, Arthur.

— Et voici Robert, ajouta Arthur en désignant son voisin.

Robert adressa un sourire enjoué à Catherine, tout en se demandant pour la millième fois en trois mois quel accueil allait lui réserver Alexandra. Jusqu'à la représentation de *Roméo et Juliette*, il n'avait eu droit qu'à des

regards glacés. Or ce jour-là, pendant un bref moment, la glace avait paru se craqueler pour lui laisser entrevoir un océan de vie et de chaleur. Robert s'en souvenait comme si c'était hier. Quand il se détourna de Catherine pour affronter son regard d'émeraude, il vit aussitôt qu'elle se souvenait. Son cœur se mit à battre plus fort.

— Bonjour, Alexandra.

— Bonjour, Robert.

Elle s'obligea à le quitter des yeux pour se tourner vers son épouse.

— Tu te souviens de ma petite sœur, je suppose, Hillary ?

— Enchantée de vous revoir, déclara poliment Catherine à la femme du sénateur.

— Ma mère est absolument ravie que vous ayez consenti à doubler le nombre de vos récitals à Dallas au printemps prochain, déclara Hillary, plus gracieuse que jamais. Deux semaines sont encore trop peu, naturellement, mais valent toujours mieux qu'une seule.

— Merci, fit Catherine, qui n'avait aucun souvenir de la prolongation à laquelle il venait d'être fait allusion.

— Et voici ma sœur, Brynne, intervint Robert au bout d'un instant. Brynne, permets-moi de te présenter Alexandra et Catherine.

L'étroite ressemblance de Robert et de Brynne ne laissait aucun doute sur leur parenté. Ils arboraient les mêmes cheveux bruns épais, le même regard intense, les mêmes traits réguliers. Mais alors qu'ils donnaient à Robert une allure virile, ces traits étaient empreints d'une délicatesse toute féminine chez Brynne. Tout en elle exprimait une telle bonté et une telle douceur qu'Alexandra, ainsi que l'avait prédit James, la prit en affection immédiatement.

Pendant que Brynne, Alexandra et sa sœur échangeaient quelques mots sur les premières impressions de Catherine à

New York, Elliot Archer se contenta d'attendre patiemment son tour d'être présenté.

De toutes les qualités accumulées au cours de ses années dans les services secrets, la capacité d'Elliot à dissimuler ses émotions était sans doute la plus précieuse. À maintes reprises, elle avait sauvé des vies humaines, dont la sienne. Et pourtant, si quelqu'un l'avait observé à

l'instant où il aperçut pour la première fois Catherine Taylor, cette personne aurait remarqué dans son regard un éclair de surprise, immédiatement suivi d'une série de sentiments aisément reconnaissables : l'amour, la douleur et... la haine. Mais personne ne l'observait, car tous les regards étaient fixés sur les sœurs Taylor. Une fraction de seconde lui suffit pour se composer un masque impassible malgré les bonds furieux de son cœur.

Catherine Taylor ressemblait à s'y méprendre à Isabelle de Castiglia. Plus de trente ans avaient passé, mais le souvenir qu'avait Elliot de la belle princesse qui avait donné refuge dans son palais à la femme qu'il aimait restait extraordinairement précis. Les cheveux d'Isabelle étaient certes blonds comme l'or, et ceux de Catherine d'un noir de jais, mais ce regard limpide, cette manière d'incliner pensivement la tête, ce doux sourire et cette voix plus douce encore étaient bien ceux d'Isabelle. Si le prince Alexandre et Isabelle avaient eu une fille, elle aurait eu les traits de Catherine Taylor. Pourtant Elliot ne savait que trop le malheur qui les avait frappés. La ressemblance de cette jeune personne avec la princesse Isabelle était forcément le fruit d'une extraordinaire coïncidence.

Enfin, son tour arriva. Catherine répondit à son salut avec un sourire timide, puis se tourna vers James, l'homme qui avait mystérieusement fait naître en elle le désir d'apparaître sous un jour meilleur.

— Bonjour, James, dit-elle, soutenant avec difficulté son regard bleu comme l'océan.

— Bonjour, Catherine, répondit-il doucement. J'espère que vous n'avez pas oublié d'apporter un jean pour notre sortie en mer.

— Je crois n'avoir rien oublié.

— Parfait, dit-il en se détournant à grand-peine pour s'adresser au reste de l'assemblée. J'espère que vous êtes tous équipés. La soirée d'aujourd'hui promet d'être idéale pour naviguer car la lune sera pleine et la brise régulière.

L'après-midi, pour Alexandra, passa comme un rêve. Tous ces gens étaient intimement liés, on sentait bien qu'ils s'étaient retrouvés maintes fois dans les mêmes circonstances, comme une famille au moment de Noël. Le soleil ajoutait à la magie de cette journée, et chacune des personnes présentes semblait rayonner d'un plaisir intense.

L'heure du dîner arriva trop vite. Hillary se tourna vers Marion, tandis que la compagnie prenait place autour de la grande table de la salle à manger.

— Avez-vous pu visiter l'île aux Arcs-en-ciel, Marion ? Je me rappelle vous avoir entendu à plusieurs reprises formuler ce souhait.

— Oui, c'est enfin chose faite.

— Alors ? L'endroit est-il aussi romantique qu'on le dit ?

— Absolument. L'Ile est un véritable petit paradis.

— L'Ile aux Arcs-en-ciel ? répéta Brynne.

Alexandra lui sut gré de son intervention. Elle n'aurait pas eu le courage, malgré sa curiosité, de poser la question ; elle avait bel et bien entendu parler d'une minuscule principauté située au large de Nice — Castiglia —, souvent décrite comme l'un des refuges favoris de tout ce que l'Europe comptait de gens extrêmement riches, extrêmement puissants et souvent de sang royal. Pouvait-il s'agir de la même île ?

Marion Sterling s'empessa de confirmer cette hypothèse.

— L'Ile s'appelle en réalité Castiglia, mais elle est presque plus connue sous le nom d'« Ile aux Arcs-en-ciel », expliqua-t-elle à Brynne. C'est une principauté, comme Monaco, située au large des côtes françaises. Elle appartient à la famille Castiglia. Vous avez certainement entendu parler des bijoux Castiglia ; en vérité, on pourrait difficilement imaginer joyau plus éblouissant que l'île elle-même. Ses vallées fleuries sont bordées de plages de sable fin, ses luxuriants jardins sont reliés par des sentiers dallés de marbre blanc, tracés à l'ombre de gardénias superbes. Le moindre point de vue est un régal pour tous les peintres.

J'ai pu admirer sur l'île diverses nuances de rose, de grenat et d'or que je n'avais jamais vues ailleurs.

— Vous devinerez tous que Marion a été favorablement impressionnée, remarqua Arthur en souriant, tandis que son épouse s'interrompait pour reprendre son souffle. Elle n'est pas la seule, d'ailleurs.

— Parlez-leur du Bijou, mon chéri.

— À dire vrai, Le Bijou est l'unique hôtel de l'île. Comme tout le reste, il appartient à la famille Castiglia et comme tout le reste, il est somptueux, décoré avec un goût inouï de tapis persans, de statues de jade, de

porcelaines anciennes et d'œuvres d'art en tous genres. Les hôtes s'y sentent traités comme autant d'invités personnels du prince et de la princesse. Marion et moi n'avions jamais séjourné dans un hôtel aussi remarquable.

— Venant de vous, ce n'est pas peu dire, remarqua Robert en souriant.

Elliot écoutait attentivement. Son visage ne trahissait qu'un intérêt détaché, mais ses sentiments étaient autrement plus violents. Jamais il n'avait fait part à Arthur et à Marion de son grand amour pour Geneviève de Castiglia, ni des trois inoubliables semaines qu'il avait autrefois passées avec elle sur l'île. Il ne pouvait que s'en féliciter : ce fait lui permit de s'enquérir d'un ton neutre de leurs impressions sur Alain de Castiglia, l'héritier de ce prince Gilles qu'Elliot haïssait toujours aussi violemment, six ans après sa mort... Mais Alain était aussi le fils de Geneviève, qu'il adorait toujours en secret, trente ans après que Gilles l'eut fait assassiner.

— Avez-vous eu l'occasion de rencontrer le prince ?

— Oui. Nous avons été présentés au prince Alain et à sa demi-sœur, la princesse Natalie. Quand Alain de Castiglia a appris que nous étions descendus au Bijou, il nous a invités à nous installer au palais, qui est plus somptueux encore. Alain et Natalie se sont montrés les hôtes les plus exquis du monde. On aurait dit qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que de nous montrer les beautés de leur Ile. Ils ont longuement arpenté avec nous la plupart des sentiers de marbre en nous racontant les principaux mythes et légendes de la principauté.

— Quelles légendes ?

— Elles sont nombreuses, répondit Marion, mais la plus célèbre concerne bien sûr les arcs-en-ciel. Chaque après-midi, peu avant cinq heures, le ciel limpide devient presque noir de nuages qui semblent surgis de nulle part. Une pluie bienfaisante s'abat sur la végétation, et la température reste douce. L'orage dure moins d'une heure ; ensuite, les arcs-en-ciel apparaissent.

— Il y en a parfois cinq ou six à la fois, renchérit son époux. Ils se chevauchent et s'entrecroisent jusqu'à emplir le ciel de couleurs magnifiques.

— Ils naissent dans la mer et s'arquent progressivement vers le centre de l'île, donnant l'impression de converger vers une immense caverne. Cette

caverne regorgeait autrefois de pierres précieuses — saphirs, rubis, émeraudes, améthystes et autres. Selon la légende, ces gemmes n'étaient autres que de minuscules éclats d'arc-en-ciel.

— C'est une très belle image, murmura Catherine.

— N'est-ce pas ? Lors d'une de nos promenades, le prince Alain et la princesse Natalie nous ont entraînés jusqu'à cette caverne.

— Et alors ?

— Nous n'y avons pas trouvé la moindre pierre précieuse. Il y en avait bel et bien autrefois, comme nous l'a expliqué le prince, mais les arcs-en-ciel n'y étaient pour rien. Etant donné la position stratégique de l'île, par rapport aux anciennes routes commerciales, tout porte à croire que les ancêtres Castiglia se livraient à la piraterie en interceptant les navires marchands ; ils s'emparaient de leurs cargaisons et cachaient leur butin dans cette caverne. « Derrière toute grande fortune se cache un crime », nous a expliqué Alain, citant Balzac de mémoire.

— Le prince a fait preuve d'une grande honnêteté, remarqua Elliot, mieux placé que quiconque pour savoir que l'histoire de la famille Castiglia était caractérisée par une immense fortune et par des crimes plus grands encore.

— Le prince Alain est un jeune homme charmant.

— Joue-t-il personnellement un rôle dans la création des extraordinaires bijoux de la maison Castiglia ? s'enquit Hillary.

— Je crois qu'il y veille de près, comme pour tout ce qui touche au patrimoine de sa famille. Mais il me semble que la création proprement dite est plutôt l'apanage de la princesse Natalie. Quand il s'est agi de visiter les ateliers et la joaillerie de l'hôtel, c'est à elle que nous avons eu affaire. Elle maîtrise le sujet sur le bout des doigts.

— En tout cas, reprit Hillary, portant la main à son index gauche, où étincelait une belle bague incrustée d'émeraudes et de diamants, j'aimerais vraiment pouvoir remercier celui ou celle à qui je dois ma bague de fiançailles... indépendamment de Robert, bien sûr.

— Est-ce un modèle Castiglia ?

— Oui. Robert l'a trouvée à la boutique Castiglia de Dallas, deux semaines avant notre mariage.

— Elle est magnifique, déclara Alexandra, qui avait déjà remarqué et admiré la bague d’Hillary lors de leur dîner, au printemps.

— Merci. Je ne sais quand Robert et moi aurons l’occasion de visiter personnellement l’île, mais j’aimerais transmettre mes félicitations à la princesse Natalie. Pensez-vous la revoir bientôt, Marion ?

— Oui. Le prince nous a conviés à passer les fêtes de Noël au palais. James, qui se joint à nous, propose de nous retrouver à Nice où nous louerions un voilier... Il me vient tout à coup une idée folle, ajouta-t-elle, une lueur de gaieté dans le regard. Imaginez que nous nous retrouvions tous un jour sur l’île ! Bien sûr, étant donné nos emplois du temps respectifs, la chose paraît difficilement réalisable, mais avouez que ce serait merveilleux, ne trouvez-vous pas ?

12

— Eh bien ? dit James à Alexandra tandis que le crépuscule embrasait le ciel tout entier. Il me semble que le moment de prendre la mer est venu.

— Très peu pour moi, soupira-t-elle en s'étirant. Je suis trop bien ici pour bouger.

Après n'avoir obtenu de tous les autres convives — et même de son père, pourtant féru de voile — qu'un certain nombre de variations sur le même thème du refus, James posa finalement son regard sur les brillantes prunelles de saphir qui avaient d'ores et déjà accepté son invitation plusieurs semaines plus tôt.

— Je crains que nous ne soyons condamnés à nous retrouver seuls à bord, Catherine.

— Oh... Eh bien...

— Je vous attends pendant que vous allez vous changer, décréta James d'un ton qui, malgré son extrême douceur, ne souffrait pas de réplique.

— D'accord, souffla-t-elle, le cœur battant.

Elle attendait ce moment depuis des semaines. Alors que les autres devaient gaiement, elle avait à peine ouvert la bouche de la journée, se contentant d'écouter et d'esquisser çà et là un charmant sourire. Elle se sentait extraordinairement bien, et peut-être était-ce en partie dû au fait que James lui souriait lui aussi de temps en temps, comme s'il approuvait sa transformation.

Comme elle avait attendu le moment de prendre la mer avec lui ! Lui et elle seraient bientôt seuls, isolés du monde. Cette pensée avait quelque chose de vaguement terrifiant. Une sorte de voix intérieure l'avait pourtant suppliée de lui opposer le même charmant refus qu'Alexandra, mais elle n'avait pu s'y résoudre. Tandis qu'elle enfilait un jean avec des gestes dont

la lenteur et la gaucherie trahissaient sa faiblesse, elle se demanda avec effroi comment elle allait trouver le courage de lui parler, et même de soutenir son regard, sitôt qu'ils seraient seuls. Le cerveau de Catherine fourmillait de questions, mais nulle réponse ne lui vint. Une seule chose était sûre : pour rien au monde elle ne lui aurait dit non.

C'était au-dessus de ses forces. Telle fut la première pensée qui lui vint quand elle entama sa longue descente vers le petit embarcadère le long duquel était amarré *Vent de Nuit*. Elle parviendrait sans doute à rejoindre le voilier, mais sûrement pas à remonter à la villa après leur retour sur la terre ferme. N'était-ce pas pour cette raison qu'elle avait évité de dormir à La Roseraie la veille au soir ?

Il fallait qu'elle réussisse.

Elle réussirait.

Dès qu'ils furent montés à bord, Catherine s'assit sur le pont, non loin de la barre, pendant que James larguait les amarres et hissait les voiles. Tout en laissant ses tympans s'imprégner d'une séduisante symphonie de sons inconnus

— le gémissement des cordages, le soupir des voiles sous la brise nocturne, le léger clapotis des vagues contre la coque —, elle ne put s'empêcher d'admirer la souplesse féline de ses gestes. Quand tout fut fin prêt, James la rejoignit et, d'une main experte, guida le fin voilier hors de la crique et vers les profondeurs baignées de lune de la baie de Chesapeake.

Us naviguèrent longtemps sans mot dire, partageant en souriant l'émerveillement enfantin que faisait naître en eux la vitesse du bateau, qui filait sans bruit sur les flots argentés.

— Alors ? demanda enfin James. Quelles sont vos premières impressions ?

— J'adore.

— Moi aussi.

— Alexandra m'a dit que vous vous étiez promis de prendre une année sabbatique pour faire le tour du monde à la voile.

— J'y compte bien. Mais je crains fort qu'aux yeux de votre sœur, un tel voyage ne ressemble à une peine d'un an de prison. J'imagine que se serait

la même chose pour vous, n'est-ce pas ?

— Non. Pourquoi ?

— Cela serait un an sans musique. À moins, bien sûr, que votre musique ne vous accompagne partout...

Il venait de se rappeler le moment magique où il l'avait surprise jouant du piano sans enfoncer les touches, ce moment où, malgré le silence, le salon d'Alexandra s'était trouvé comme miraculeusement rempli de passion et d'harmonie;

— Etes-vous capable d'entendre votre musique quand vous ne jouez pas ?

— En effet, je crois que ma musique m'accompagne partout, même quand je ne joue pas, mais c'est plus un sentiment qu'une perception.

— S'agit-il d'un sentiment de paix ?

— Oui. La voile vous procure-t-elle un sentiment du même ordre ?

— Absolument, répondit James, fouillant les profondeurs du regard de Catherine. À quoi pensez-vous ?

Elle hésita un instant, et une flamme d'incertitude fit chanceler son regard. Comment lui dire ce qu'elle ressentait ?

— Parlez-vous français, James ?

— Pas vraiment. Je l'ai étudié un an au lycée, mais il ne m'en est pas resté grand-chose. Pourquoi cette question ?

— Parce que... c'est très curieux, mais j'ai l'impression de maîtriser cette langue mieux que l'anglais.

— Votre anglais est pourtant parfait. Comment expliquez-vous ce phénomène ?

— Je viens de passer mes trois dernières années d'études dans une école où l'on parle exclusivement français. Et à cause de mon mémoire, j'ai continué à penser en français tout l'été.

— À penser en français ?

— Oui, répondit-elle après une courte pause. Quand on me dit quelque chose en anglais, je le traduis d'instinct en français. Et je formule mentalement ma réponse en français avant de la traduire en anglais.

— Est-ce ce que vous venez de faire à l’instant ?

— Oui. Hélas, j’ai parfois l’impression que quelque chose se perd pendant le processus de traduction.

— Vraiment ? J’en doute, fit-il en souriant. Voulez-vous un bon bol de chocolat chaud ? De toute façon, c’est un accessoire indispensable de la navigation de nuit. Vous ne pouvez pas refuser.

— Dans ce cas, il faut bien que j’accepte. Voulez-vous que je le prépare ?

— Non. Restez plutôt à la barre.

— Moi ? Mais... Comment ?

— Venez par ici. Je vais vous montrer.

Il se leva et l’invita d’un geste à prendre sa place. Timidement, elle s’exécuta et referma ses longs doigts sur le bois encore imprégné de la chaleur des paumes de James.

— Et maintenant, expliqua-t-il en désignant le ruban doré qui serpentait devant eux sur l’onde, contentez-vous de suivre le reflet de la lune.

Puis, il disparut à l’intérieur de la cabine, pour revenir quelques minutes plus tard avec deux gobelets remplis de chocolat fumant.

— Je tiens la recette de ma mère. Tout son secret tient dans l’adjonction d’une pointe de cannelle.

— Merci, fit-elle en prenant le gobelet qu’il lui tendait. Vos parents sont vraiment des gens charmants, James.

— C’est aussi mon avis.

— Vous êtes très proche d’eux, n’est-ce pas ?

— Oui, très. Et vous, Catherine ? Êtes-vous très proche de vos parents ?

Le chagrin qui envahit soudain le regard de la jeune femme laissa James stupéfait. Alexandra ne lui avait-elle pas tant de fois vanté la mystérieuse complicité qui unissait Catherine à ses parents ?

— Catherine ?

— Mes parents et moi avons été très proches, finit-elle par murmurer.

— Pourquoi en parlez-vous au passé ?

— Parce que... beaucoup de choses ont changé récemment. Je suis venue m'installer à New York, et...

Elle ne les avait pas revus, elle n'avait plus entendu le son de leur voix depuis le mois de mai. Pour les rassurer sur son sort, elle se contentait de leur écrire de temps en temps. Mais ses lettres ne ressemblaient plus aux longs récits chargés d'affection qu'elle leur envoyait naguère : elles étaient brèves, sèches, dépourvues de tout sentiment, comme si quelque chose s'était irrémédiablement brisé entre eux.

— Ils vous manquent, n'est-ce pas ?

— Beaucoup.

— Le savent-ils ?

— Je n'en suis pas sûre. Je pense parfois à téléphoner pour le leur dire, mais...

— Vous devriez le faire, Catherine. Je suis sûr que cela leur ferait infiniment plaisir.

Ils naviguèrent jusqu'à minuit. Après que James eut ramené les voiles et laissé *Vent de Nuit* à quai, ils entreprirent leur ascension de la falaise.

Il fallait qu'elle réussisse.

Mais très vite, dès les premières marches, le corps qu'elle avait trahi en le privant de nourriture décida de se venger. On aurait dit une mutinerie en règle, comme si toutes ses cellules, affamées, se révoltaient à la même seconde. Ses poumons se mirent à réclamer toujours plus d'air, à cor et à cri, et tous ses efforts ne firent qu'attiser leur inextinguible soif. Son cœur s'emballa soudain, puis se mit à vaciller, et elle se sentit irrésistiblement entraînée dans la même spirale...

— Catherine !

Les bras puissants de James se refermèrent aussitôt sur elle pour l'empêcher de tomber. Il l'attira à lui. Le corps de la jeune femme lui parut effroyablement léger, presque dépourvu de substance. Il l'étreignit davantage, comme si le contact de son propre corps pouvait lui transmettre un peu de force. Mais, loin de se rétablir, elle faiblissait toujours plus. Catherine était au bord de l'évanouissement. Il lui effleura la tempe d'un baiser.

— Venez vous asseoir sur ce banc, Catherine. Asseyons-nous.

Quand elle fut assise, James continua de la serrer dans ses bras. Il sentait ses efforts éperdus pour dompter la révolte de son cœur et de ses poumons. Au terme d'un combat qui sembla durer une éternité, ses halètements s'apaisèrent et elle trouva la force de relever la tête.

— Je... je crois que je ne suis pas très en forme.

— Bon sang, Catherine ! gronda-t-il d'une voix tremblante. Vous êtes en train de vous laisser mourir de faim ! Je vous ai observée, vous n'avez rien mangé de la journée !

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-elle faiblement en tentant de se dégager de son étreinte.

— Si, lâcha-t-il d'un ton dont il regretta aussitôt la brusquerie. Vous avez perdu trop de poids, trop vite.

— Je n'avais jamais fait de régime. Passé les premiers jours, tout m'a paru si facile...

— Chaque jour un peu plus facile ?

— Oui, avoua-t-elle, baissant la tête.

— Je crois saisir... Vous êtes habitée par la même volonté de fer, par le même sens de l'autodiscipline que votre sœur aînée. Savez-vous ce qu'Alexandra m'a répondu, un soir où elle s'apprêtait à veiller tard dans la nuit pour travailler son texte, quand je lui ai fait une remarque sur la possibilité d'atteindre la perfection par le travail ?

— Je crois le savoir. Elle vous a répondu que seul un travail parfait permet d'atteindre la perfection.

— Mon petit doigt me dit que c'est la devise familiale des Taylor. Et j'ai bien l'impression que vous avez travaillé un peu trop parfaitement votre régime.

Catherine ébaucha un sourire à la fois gêné et empreint de gratitude.

— Je crois que vous avez raison. Il va falloir que je me remette à manger. Dès que j'aurai repris un peu de force, je m'imposerai des exercices physiques réguliers pour garder un corps sain.

— On dirait que vous avez étudié le sujet.

— J'ai lu toutes sortes d'ouvrages sur la question. Au départ, j'avais une idée très précise de ce qu'il fallait faire et

ne pas faire, mais je crains de m'être laissée emporter par mon enthousiasme. Merci de m'avoir empêchée de tomber, James.

— C'était la moindre des choses, vous ne croyez pas ? Et maintenant, je vais me charger personnellement de vous nourrir. Avant toute chose, il vous faut un autre bol de chocolat et des biscuits. Je vais chercher tout cela sur le bateau et nous allons pique-niquer ici même ; ensuite, si vous vous sentez d'attaque, nous reprendrons tout doucement notre montée. D'accord ?

— D'accord. Merci, James.

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Promettez-moi simplement que vous allez recommencer à vous alimenter.

— C'est promis.

James soutint son regard pendant de longues secondes.

— Catherine... Je ne comprends pas ce qui vous a poussée à vouloir perdre autant de poids. Vous êtes très belle, bien sûr, mais... vous l'étiez déjà avant.

Il fut tenté d'ajouter une vérité plus importante à ses yeux : la vraie beauté de Catherine était intérieure. Mais il se retint à temps. Tenir des propos de ce genre en un tel moment ne rimait à rien.

13

Alexandra fut arrachée à son sommeil par un grattement étouffé à la porte de sa chambre. Les rayons de lune qui se faufilaient dans la pièce par la fenêtre ouverte éclairaient vaguement le cadran du réveil : il était minuit et demi. Ce devait être Catherine, venue lui raconter sa sortie en mer avec James. À moins que ce ne fût James lui-même... Non, sûrement pas. James n'était plus un adolescent.

En outre, se rappela-t-elle en se levant, un vague sourire aux lèvres, James et elle s'étaient aimés toute la nuit précédente pour compenser par avance les dix jours de séparation qui les attendaient. James allait rester auprès de ses parents et de leurs invités jusqu'au dimanche soir, alors qu'elle-même aurait depuis longtemps regagné La Roseraie après avoir conduit Catherine à l'aéroport. Dès le lundi après-midi, il s'envolerait pour Denver, où il devait passer quatre jours ; ensuite, il était attendu à Chicago pour tout le week-end.

Ce n'était pas Catherine qui se tenait de l'autre côté de la porte. C'était Brynne, mais une Brynne fort différente de la jeune femme avec qui Alexandra avait passé tant d'agréables moments pendant la journée. Ses joues avaient pris une pâleur de cendre, son regard d'un brun étincelant était hagard, son radieux sourire n'était plus qu'un souvenir. Au terme de leur dernière conversation, trois heures plus tôt, Brynne lui avait glissé avec un petit sourire d'excuse qu'elle se sentait fatiguée et préférait monter se coucher. Elle s'était bel et bien couchée, ses cheveux défaits le prouvaient, mais au lieu d'une chemise de nuit, elle portait un jean et un chemisier à demi-boutonné.

— Brynne ? Qu'y a-t-il ?

— Il faut absolument que je voie Robert. Excusez-moi de vous déranger, Alexandra, mais... je ne sais pas où est sa chambre.

— Je suis montée avec Hillary et lui il y a une heure à peine, et je les ai accompagnés jusqu'à leur porte. Que diriez-vous d'entrer un instant, le temps que j'aie le chercher ?

— Oui. Merci beaucoup...

Alexandra longea d'un pas pressé le vaste couloir, dont le plancher de chêne ciré était partiellement couvert de somptueux tapis orientaux. Ce ne fut qu'en s'approchant de la chambre du sénateur et de son épouse qu'elle s'aperçut qu'elle était pieds nus. Quelle importance, après tout ? « Il faut absolument que je voie Robert », lui avait dit Brynne, d'un ton qui laissait entendre que son frère était le seul au monde à pouvoir lui venir en aide. Elle frappa un coup ferme à la porte et attendit, prête à réitérer son geste si rien ne se produisait dans les quinze secondes suivantes. Mais Robert ne lui en laissa pas le temps. Il lui ouvrit presque aussitôt. Ses cheveux étaient ébouriffés. Il venait visiblement de jeter une robe de chambre par-dessus son pyjama, et ses pieds, comme ceux d'Alexandra, étaient nus.

— Brynne a besoin de vous, Robert. J'ignore de quoi il s'agit, mais...

— Où est-elle ?

— Dans ma chambre.

Alexandra l'y conduisit. Elle resta sur le seuil pendant qu'il entra. Il se dirigea droit sur sa sœur, prostrée au bord d'un fauteuil, et s'agenouilla devant elle.

— Qu'y a-t-il, sœur ? murmura-t-il en lui prenant les deux mains.

— Robert, je... je suis en train de faire une fausse couche.

— Brynne... Tu ne m'avais rien dit !

— Personne ne sait que je suis enceinte, pas même Stephen. Il fallait bien que j'essaie, Robert, juste une dernière fois. Je sais que tout le monde me l'a déconseillé, mais j'étais tellement sûre que tout se passerait bien... Il fallait que j'essaie !

Ses derniers mots furent à demi couverts par un accès de sanglots. De grosses larmes roulèrent sur ses joues terreuses.

— Je comprends. Tout va bien se passer, Brynne. N'aie pas peur.

Alexandra s'était avancée en silence. Lorsqu'elle capta enfin le regard inquiet du sénateur, elle se décida à parler.

— Dois-je prévenir Marion ?

— Non ! s'écria Brynne. Je ne veux surtout pas la déranger. Conduisez-moi simplement à l'hôpital le plus proche.

— J'ignore où il se trouve, répondit Robert. Je vais aller réveiller James pour qu'il m'explique...

— Moi, je le sais, intervint Alexandra. C'est celui de Marlboro, à une quinzaine de kilomètres d'ici. Prenons ma voiture. Je vous emmène.

— Merci, soupira Robert en se levant, sans lâcher les mains de Brynne. Il faut que je te laisse pour aller m'habiller, sœurlette. J'en ai pour une minute à peine.

Après son départ, Alexandra se changea à la hâte. Tandis qu'elle enfilait une paire de tennis, Brynne se leva... et se mit aussitôt à tituber. Alexandra l'aida à se rasseoir.

— Je... je voulais juste aller chercher mon sac à main.

— Je m'en charge. Restez assise et dites-moi simplement où il est. Je reviens tout de suite.

Dès son arrivée dans la chambre de Brynne, Alexandra trouva le sac à main en évidence sur la table de nuit. Puis elle ouvrit la penderie afin d'y prendre un chandail ou un blouson. Ses yeux tombèrent sur une chemise de nuit soigneusement repliée, et elle faillit pousser un cri. Le coton blanc était inondé de sang. Apparemment, Brynne avait d'ores et déjà perdu la petite vie qu'elle portait dans son ventre.

Ils parvinrent peu après à l'hôpital de Marlboro, et Brynne fut immédiatement conduite aux urgences. Il ne resta plus à Robert et à Alexandra qu'à patienter dans un couloir blanc. Trois quarts d'heure plus tard, le médecin de service vint leur confirmer la fausse couche, et déclara qu'il préférerait examiner les résultats de la dernière analyse, attendus deux heures plus tard, avant de la libérer. Robert demanda à voir sa sœur. Le médecin y consentit — Brynne le réclamait — à condition que sa visite fût brève, car elle avait grand besoin de sommeil.

Alexandra resta seule dans le couloir, mais son attente ne dura guère. Robert ne tarda pas la rejoindre.

— Allons-y, dit-il.

— Où voulez-vous aller ?

— Je vous ramène à Inverness. J’y récupérerai ma voiture pour revenir chercher Brynne.

— Avec Hillary ?

— Hillary ? répéta-t-il, surpris. Non.

— J’ai une bien meilleure idée, dit-elle, obéissant à une soudaine impulsion. Mon cottage se trouve près d’ici, bien plus près qu’Inverness, et nous y serons mieux pour attendre que dans ce couloir sordide. Nous n’avons qu’à laisser au médecin mon numéro de téléphone. Vous me trouverez peut-être présomptueuse, ajouta-t-elle avec un embryon de sourire, mais je crois pouvoir affirmer que le café de La Roseraie est bien meilleur que celui de ce distributeur.

— Je n’en doute pas, mais...

— D’ailleurs, Brynne aura besoin d’une chemise de nuit de rechange ; j’en ai chez moi toute une collection, et certaines n’ont jamais été portées. Je serai ravie d’en offrir une à votre sœur.

— Voici donc La Roseraie... lâcha Robert en arrivant au pied des marches de granit qui montaient vers le petit cottage.

Alexandra acquiesça d’un sourire avant de le précéder jusqu’en haut. Ils avaient vaguement parlé de sa maison à la fin du dîner. Après avoir traversé le beau jardin de roses, elle le conduisit à l’intérieur et prépara du café. Ils s’assirent au bord du perron, sous la voûte étoilée, et écoutèrent le chant des criquets dans la nuit silencieuse.

— Il faut que je vous parle de Brynne, finit par déclarer Robert.

Alexandra se tourna vers lui et attendit la suite.

— Stephen et elle sont mariés depuis douze ans, mais n’ont jamais réussi à avoir d’enfant.

— Oh... Et elle était enceinte pour la première fois ?

— C’est plus compliqué que cela. Brynne peut être fécondée, mais ses grossesses ne vont jamais à terme.

— Y a-t-il une raison à cela ?

— Si oui, elle est inconnue. Brynne et Stephen ont consulté les meilleurs spécialistes et se sont prêtés, en vain, à tous les examens possibles et imaginables. Alors, ils ont continué d'essayer dans l'espoir qu'un jour, enfin... Brynne, ajouta-t-il après une brève pause, a toujours eu la faculté de sentir ses grossesses de façon quasi instantanée. Elle établit immédiatement un lien très intime avec la nouvelle vie qui est en elle, un lien fait de joie et d'espérance... Et chaque fois que sa grossesse s'interrompt, c'est pour elle une perte effroyable.

— Je suis sûre qu'elle serait une merveilleuse maman, soupira Alexandra, le cœur serré.

— La meilleure qui soit. Quant à Stephen, il ferait un père formidable.

— Peut-être pourraient-ils adopter un enfant ?

— Ils ont essayé, mais s'y sont malheureusement pris un peu trop tard. Stephen avait déjà presque quarante ans quand ils ont présenté leur demande, ce qui les reléguait d'office au rang de postulants de deuxième classe. Peut-être l'avez-vous remarqué, les Sterling ont pris Brynne et Stephen sous leur aile. Marion a remué ciel et terre pour que Brynne puisse consulter les meilleurs spécialistes de la fécondité ; et quand le problème de l'adoption s'est posé, James s'est immédiatement porté volontaire pour contacter les meilleurs avocats dans ce domaine.

— Et cela n'a pas marché ?

— L'adoption a failli se faire, à deux reprises. Mais chaque fois — la première, vingt-quatre heures après la naissance de l'enfant, la seconde alors que le bébé était chez eux depuis six semaines —, la mère biologique est revenue sur sa décision.

— C'est possible ?

— Absolument. L'ère des adoptions plénières est révolue, ou presque.

— Comment Brynne a-t-elle pris la chose ?

— Elle a accusé le choc, bien sûr, même si elle comprend fort bien qu'une mère puisse vouloir retrouver son enfant. En tout cas, ces deux échecs l'ont rendue méfiante, et Stephen aussi. Je croyais d'ailleurs qu'ils avaient fini par renoncer tant à adopter qu'à concevoir un enfant. Après sa dernière fausse couche, en mars, Brynne m'a annoncé que tout était terminé — le rêve comme le cauchemar.

— Mais elle a néanmoins voulu faire une ultime tentative.

— Oui. Je me sens tellement impuissant ! Je ferais n'importe quoi pour la délivrer de ses angoisses, mais...

— Vous n'y pouvez rien, Robert, personne n'y peut rien. Et cependant, vous l'aidez énormément. Vous la comprenez, vous la soutenez, vous partagez son chagrin, vous êtes si tendre avec elle... Brynne, à l'évidence, a en vous une confiance aveugle.

— Sans doute est-ce à cause de toutes ces années passées à la protéger — ou du moins à essayer. Je désire plus que tout lui épargner ces tourments. Mais j'en suis incapable.

— J'ai l'impression que cela vous pèse, remarqua doucement Alexandra.

— C'est vrai, murmura-t-il en dardant sur elle son regard sombre. Mais je n'ai pas l'habitude de faire ce genre d'aveu.

Le cœur d'Alexandra se mit à battre plus vite. La lune semblait les observer, et même les approuver : elle avait pris soin de les envelopper au sein d'une brume dorée dans laquelle tout semblait possible, dans laquelle il leur était permis, sans risque, de s'ouvrir l'un à l'autre de leurs secrets et de leurs désirs les plus intimes. À travers cette brume, Alexandra perçut le désir qu'éprouvait pour elle Robert — un désir profond, né longtemps auparavant et voué à durer bien au-delà de cet instant. De son côté, Robert distingua dans ses prunelles d'émeraude le reflet d'un désir qui était aussi profond et aussi durable que le sien.

Alexandra était prête à accueillir ses mains et ses lèvres, qui, elle le savait, seraient capables de la caresser avec la même exquise tendresse que le regard sombre qui la fixait en cet instant.

Mais le téléphone sonna, et elle fut contrainte de quitter la brume ensorcelante pour retrouver l'éclairage moins romantique de la cuisine. Robert l'y suivit. Après lui avoir annoncé que Brynne était prête à quitter l'hôpital, elle monta à la hâte dans sa chambre pour y prendre une chemise de nuit.

Quand elle redescendit, elle trouva Robert en train d'essuyer les bols qu'il venait de laver.

— Vous n'aviez pas à faire la vaisselle, Robert.

— Les vieilles habitudes reprennent facilement le dessus.

— Les vieilles habitudes ? répéta Alexandra, haussant les sourcils.

— J'ai un minuscule studio, entièrement dépourvu de charme, à deux pas du Capitole, expliqua-t-il avec un vague sourire. Pour rentrer chez moi, à Arlington, il faut compter une heure et demie de route en dehors des heures de pointe. Comme j'ai très souvent des rendez-vous tôt le matin ou tard le soir, il m'arrive plus fréquemment que je ne le souhaiterais d'y passer la nuit. Et là, je suis l'unique responsable de la propreté de ma vaisselle.

— Je vois, fit Alexandra, troublée presque malgré elle à l'idée que Robert pût passer certaines nuits loin d'Hillary. Tenez, voici une chemise de nuit pour Brynne. J'ai pensé que ce motif fleuri lui plairait...

Avec une infinie délicatesse, Robert l'interrompit en écartant une lourde mèche d'or qui dissimulait en partie son regard émeraude. Sa main tremblait.

— Merci, murmura-t-il dans un souffle.

Une heure plus tard, ce fut au tour de la sœur de Robert de remercier Alexandra. Elles se trouvaient toutes deux dans la chambre d'Inverness où avait commencé son calvaire. Robert s'était retiré, mais Alexandra était restée un peu plus pour s'assurer que la convalescente ne manquerait de rien. Assise dans le grand lit et soutenue par plusieurs oreillers, Brynne paraissait rajeunie dans la légère chemise de nuit d'Alexandra.

— Il n'y a vraiment pas de quoi me remercier, murmura celle-ci. Je suis navrée de ce qui vous est arrivé.

— Je sais. Merci quand même.

Alexandra attendit un instant avant de reprendre la parole.

— Je trouve cela d'autant plus injuste, poursuivit-elle, que je suis sûre que vous seriez une merveilleuse maman.

— Merci encore, souffla Brynne, fronçant les sourcils. Je crois en effet que Stephen et moi avons beaucoup d'amour à donner. Mais pour une raison qui m'échappe, ajouta-t-elle en secouant la tête, il semble que nous soyons condamnés à ne jamais avoir d'enfant.

— Quelle que soit cette raison, elle me paraît injustifiée.

— Vous trouvez aussi ? repartit Brynne avec une ébauche de sourire. Cela me fait du bien de pouvoir enfin parler de tout cela avec quelqu'un d'autre que Stephen ou que Robert. À nous trois, nous portons cette croix depuis si longtemps...

— Je serais prête à vous écouter toute la nuit si je n'avais pas l'impression que vous avez avant tout besoin de repos.

— Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais que nous en discussions encore un peu.

Et les deux femmes parlèrent encore, longuement et à cœur ouvert, jusqu'à ce que Brynne fût contrainte de se rendre aux prières de son corps épuisé.

— Je reviendrai vous voir demain, promet Alexandra.

— Je compte fermement participer à la réception.

— Ne serait-il pas préférable de vous reposer ?

— J'aurai récupéré d'ici là. Il me suffira d'éviter le soleil, et tout ira bien. Je n'ai l'intention de parler à personne de ce qui s'est passé cette nuit, Alexandra, pas même à Stephen. Il n'était pas au courant de ma grossesse, et...

— Je vous comprends.

— Merci de votre aide.

— C'est tout naturel.

En regagnant sa chambre, Alexandra jeta un bref coup d'œil à la porte close derrière laquelle dormait Catherine. En arrivant à Inverness, elle s'était imaginée passant en revue les moindres événements de la journée avec sa sœur cadette, assise au bord d'un lit, jusqu'au cœur de la nuit. À la place, elle avait accompagné à l'hôpital la sœur de Robert. Mais après tout, elle aurait amplement l'occasion d'entendre plus tard le récit de la sortie en mer de Catherine et de James.

James... Quelle serait sa réaction si elle le rejoignait maintenant dans sa chambre, au bout de l'aile opposée, pour lui conter ce qu'elle avait ressenti auprès de son meilleur ami sous le clair de lune magique de La Roseraie, pour lui avouer que la seule pensée de Robert continuait à précipiter les battements de son cœur? Sans doute, cet homme merveilleux qui n'était pas

amoureux d'elle lui répondrait qu'elle avait été simplement victime d'une illusion d'optique. Que ce qu'elle avait cru voir briller dans le regard sombre de Robert n'était rien d'autre que le reflet d'un rayon de lune. Sans doute ne souffrirait-il même pas de son aveu.

Alexandra se contenta de regagner sa propre chambre. Immédiatement attirée par les rayons de lune qui se glissaient entre les rideaux, elle se rendit à la fenêtre pour saluer l'astre nocturne.

Ce dimanche-là, les personnages les plus influents de Washington foulèrent la superbe pelouse du domaine d'Inverness, se promenèrent parmi les massifs de rosiers et arpentèrent les vastes pièces de la villa en sirotant du champagne, bavardant de choses et d'autres devant un défilé ininterrompu d'amuse-gueule raffinés, présentés sur des plateaux d'argent.

Le sénateur McAllister et son épouse passèrent la journée ensemble, comme il se devait. Chacun cherchait à approcher le futur Président pour lui dire quelques mots. Nombre d'invités voulurent aussi être présentés à Alexandra. Robert et elle n'eurent pas une seule fois l'occasion de se parler ; mais très souvent, comme obéissant à quelque silencieux signal, leurs regards se croisèrent et se sourirent.

Catherine ne parla pas davantage à James. Elle aurait voulu le remercier encore pour la soirée de la veille, mais quand elle descendit pour le petit déjeuner, il se trouvait déjà dans le jardin, aidant son père à superviser la disposition des tables sur la pelouse, la préparation du court de tennis et le stockage des rafraîchissements sur son voilier.

Dès que les premiers invités arrivèrent, James assumait brillamment, aux côtés de ses parents, son rôle d'hôte. Il fut très sollicité toute la journée. Catherine ne le fut guère moins, surtout à partir du moment où le ministre des Affaires étrangères, mélomane averti, apprit qu'elle était la récente lauréate du prix Van Cliburn. Le ministre la supplia de jouer un morceau sur le piano à queue du grand salon, qui, bien que rarement utilisé, était impeccablement accordé.

Elle joua donc, nullement impressionnée par son prestigieux public. Ce qui devait être une courte exhibition impromptue ne tarda pas à se transformer en un long après-midi musical. Dans un premier temps, ses auditeurs, attirés dans le salon par la magie de son jeu, se contentèrent

d'écouter en silence, fascinés et ravis. Mais dès la fin de son premier morceau, ils lui en réclamèrent un autre, puis encore un autre... Le répertoire de Catherine était si vaste qu'elle se prit au jeu avec plaisir, interprétant toutes sortes de musiques, de Bach à Gershwin en passant par Chopin et certains des plus célèbres morceaux de jazz et de rock'n roll.

Catherine joua divinement, comme toujours... jusqu'à l'arrivée de James. À la demande du Président des États-Unis, elle venait d'attaquer un morceau dont il raffolait quand James entra dans le salon, et elle sentit tout à coup son assurance s'effiloche*r*, *comme toujours*, dès que son regard d'un bleu profond s'arrêta sur elle. Le feu lui monta aux joues et son cœur chancela d'une façon qui n'avait rien à voir avec la faim. Elle avait mangé plusieurs fois ce jour-là, à petites doses, et son corps avait aussitôt réagi avec une immense reconnaissance.

Son cœur battait, ses joues s'embrasaient chaque fois que James était dans les parages. Cette fois, cependant, c'était plus grave : son talent de pianiste lui-même paraissait en péril. Un de ses doigts trébucha même imperceptiblement sur une touche, mais elle fut la seule à s'en apercevoir.

Heureusement, James ne s'attarda guère dans le grand salon. Il avait accepté d'emmener sur son voilier plusieurs invités ; et son bateau sillonnait encore les eaux de la baie, formant dans le lointain une minuscule tache bleu et blanc, quand les sœurs Taylor quittèrent Inverness.

— Allô, maman ?

— Cat !

Jane sentit ses yeux s'emplir de larmes. Depuis combien de semaines Alexander et elle attendaient-ils le moment où leur fille, enfin, se manifesterait ! Combien de fois avaient-ils dû résister à l'envie de sauter dans le premier avion pour la serrer dans leurs bras et l'assurer de leur amour éternel ? Mais Jane et Alexander savaient que c'était à Catherine, et non à eux, de prendre l'initiative. Enfin, elle les appelait ! C'était la première fois depuis le mois de mai.

— Bonjour, maman. Papa est avec toi ?

— Oui ! Il est en train de courir vers notre chambre pour décrocher l'autre poste.

Mère et fille attendirent en silence qu'Alexander ait pris le second combiné.

— Comment vas-tu, ma petite Cat? s'enquit celui-ci d'une voix tremblante.

— Très bien, papa. Je voulais simplement vous dire un petit bonjour.

Ils parlèrent une heure d'affilée, et la description que fît Catherine de New York, de ses nouvelles occupations et du week-end qu'elle venait de passer à Inverness aurait presque pu paraître normale à ses parents. Mais de temps à autre, le réveil des douloureux fantômes du passé récent brisait net les phrases de la jeune femme. Un écrasant silence retombait sur la ligne, et il ne restait plus à Jane et à Alexander qu'à attendre, le cœur serré, que leur fille reprenne enfin la parole.

Elle promit de leur envoyer un enregistrement de ses nouveaux morceaux et les photographies du Président, de la Première Dame et d'Alexandra réunis autour du piano sur lequel elle avait joué à Inverness. Et surtout, elle promit de les rappeler.

Elle rappellerait ! C'était la plus belle de toutes les promesses. Elle signifiait que Catherine avait enfin trouvé le courage d'entreprendre son voyage de retour vers l'amour de ses parents.

14

— Vous avez reçu de grosses sommes — des *pots-de-vin*, sénateur — pour voter le projet de loi sur les crédits de Défense.

— Voilà bien, miss Winslow, l'accusation la plus ridicule et la plus calomnieuse que j'aie entendue depuis longtemps, sans compter que vous n'avez pas le début d'une preuve !

— J'ai plus qu'un début de preuve, sénateur : j'ai eu sous les yeux des documents que vous croyiez détruits, mais qui se trouvent en ce moment entre les mains du président de la commission d'enquête du Sénat. Au cas où vous souhaiteriez y jeter un coup d'œil, j'en ai une copie à mon bureau.

— Vous ne risquez pas d'aller très loin dans la carrière de journaliste, miss Winslow.

— Je ne tiens pas absolument à faire carrière. Vous, en revanche, vous avez essayé par tous les moyens. Et heureusement pour ce pays, vous venez d'être pris la main dans le sac !

Les yeux verts de Stéphanie Winslow soutinrent le regard furieux du « sénateur » jusqu'au moment où le metteur en scène annonça : « coupez ».

— Excellent ! lança-t-il aux acteurs, dont l'expression agressive se détendit aussitôt. Ce sera la bonne. Et maintenant, déjeuner pour tout le monde ! Alexandra, j'aimerais attaquer ensuite les scènes qui se déroulent dans ton bureau. Cela te convient-il ?

— Bien sûr.

— Sénateur ! Sénateur McAllister !

Les journalistes l'encerclèrent à l'instant où il sortit de la salle où venait de se réunir le comité d'examen des opérations spéciales.

— Il paraît que l'affaire des otages a occupé une bonne partie de l'ordre du jour. Avez-vous des informations à nous donner sur ce sujet ?

— Vous savez très bien que je ne peux rien révéler, répliqua-t-il d'un ton amical.

Le sénateur McAllister était l'un des membres les plus récents de ce comité du Sénat, et les journalistes savaient déjà qu'ils ne devaient s'attendre à aucune indiscretion, volontaire ou non, de sa part. Mais ils espéraient que si une décision officielle venait d'être prise, ils l'apprendraient de sa bouche, car les déclarations du charismatique sénateur de Virginie faisaient toujours les gros titres des journaux du soir.

On avait parlé d'affaires importantes lors de la réunion, mais Robert ne voulait prendre aucun risque. En raison de son passé de combattant, il était mieux placé que quiconque pour savoir que rien n'était jamais tout blanc ni tout noir, comme certains de ses collègues avaient trop souvent tendance à le penser en s'appuyant sur une idéologie partisane.

— Désolé, mais je n'ai rien à déclarer, répéta-t-il, toujours souriant, avant de s'esquiver en direction de son bureau.

Il passa l'heure du déjeuner à téléphoner, à s'entretenir avec ses conseillers, à feuilleter la montagne de dossiers *qui* s'accumulaient sur son bureau, et à surtout essayer, comme à chaque instant depuis cinq jours, de *la* chasser de son esprit.

C'était une tâche au-dessus de ses forces. *Elle* avait réussi à faire vibrer en lui une corde oubliée, porteuse d'espérance, qui avait réchappé par miracle aux ravages du passé. Robert connaissait mieux que personne les douloureuses cicatrices qui lui bourrelaient le cœur, car il s'était lui-même chargé de recoudre ses plaies pour se protéger de toute future blessure.

Il avait cru, jusqu'à l'apparition d'Alexandra, que son cœur endurci ne battait plus que pour sa sœur. Il avait passé sa jeunesse à la protéger, ravalant ses propres larmes pour cacher à Brynne la lugubre réalité d'une vie de souffrances. Pour elle, il s'était toujours montré fort. À dix-huit ans à peine, son calme et son assurance lui avaient permis de gagner le respect des soldats avec lesquels il avait combattu au Vietnam. Il s'était imposé comme un grand meneur d'hommes, puis comme un héros en sauvant de nombreuses vies. Mais Robert avait été profondément marqué par la réalité de la guerre. Bien que ses cris d'horreur muets ne soient jamais parvenus

aux oreilles de ses compagnons d'infortune, ils avaient longtemps et puissamment résonné dans les profondeurs de son âme — jusqu'au jour où il avait décidé de les y emprisonner pour toujours.

Robert était rentré du Vietnam avec la ferme résolution de s'engager corps et âme en faveur de son idéal de paix. Il était prêt à lui consacrer sa vie. Son cœur était trop meurtri pour garder une chance de connaître l'amour et avant sa rencontre avec Hillary, il n'avait jamais pensé sérieusement au mariage. Mais Hillary lui avait fait comprendre, à force de déployer ses merveilleux talents de séductrice, qu'elle voulait partager sa vie. Fille de gouverneur, non seulement elle connaissait sur le bout des doigts les règles de la vie publique que tout politicien était contraint de mener, mais elle semblait résolue à vivre ainsi.

Il n'avait pas demandé la main d'Hillary parce qu'elle était la fille d'un politicien influent ; il ne s'agissait pas — au moins pour lui — d'un mariage motivé par l'ambition politique. Il désirait simplement épouser la ravissante jeune femme qui avait su le convaincre avec tant de généreuse douceur qu'il n'était pas condamné à vivre seul, et qu'elle était prête à le soutenir à chaque instant dans son noble combat pour la paix. Quand ils se marièrent, Hillary et lui n'avaient connu ensemble que de rares moments d'intimité. Mais ce jour-là, Robert se promit de s'ouvrir entièrement à elle, de mettre à nu jusqu'aux cicatrices les plus intimes de son cœur, si jamais elle le lui demandait.

Hélas, ainsi qu'il ne tarda pas à s'en apercevoir, Hillary ne s'intéressait qu'aux clinquants symboles de la guerre, préférant, de loin, les médailles du héros aux cicatrices cachées de l'homme. Hillary ne chercha pas à connaître les secrets de son âme, pas plus qu'elle ne se donna la peine de persévérer dans le rôle touchant de la jeune femme chaleureuse, tendre et dévouée qui avait eu raison de ses réticences. Elle maintint certes cette façade en public, et le monde continua de s'extasier sur leur parfaite union. Mais Robert comprit qu'il était tombé dans un piège. Il chercha dans un premier temps à inciter Hillary à redevenir ce qu'elle était avant leur mariage, mais ne tarda pas à s'apercevoir que cette femme-là n'avait jamais existé. Son épouse resta la créature orgueilleuse, égoïste et glacée qu'elle avait toujours été.

Le cœur de Robert n'en souffrit pas excessivement, car Hillary n'y avait jamais occupé qu'une place superficielle. Il était résigné depuis longtemps à l'idée de vivre sans amour, certain que le bonheur qu'il avait toujours

promis à Brynne ne pouvait le concerner. Et voici qu'Alexandra avait fait irruption dans sa vie. Il ne l'avait pas cherchée ; elle s'était imposée à lui. Une chose était sûre : il avait besoin d'elle et se sentait prêt à prendre tous les risques.

— Alexandra ? On te demande au téléphone ! héla le cameraman en agitant le combiné.

Alexandra quitta le plateau avec un petit sourire d'excuse et prit l'appareil.

— Alexandra ? Je vous dérange ?

— Bonjour, Robert, souffla-t-elle, le cœur battant.

— Je me demandais si...

— C'est oui.

— Oui ?

C'était jeudi, un important dîner de travail attendait Robert et il avait prévu de passer la nuit dans son petit studio de Washington.

— Ce soir ? finit-il par proposer. Cela dit, je ne pourrai guère vous rejoindre à La Roseraie avant onze heures.

— Onze heures ? C'est parfait. Je vous attendrai.

Alexandra vint à sa rencontre au clair de lune, sur le sentier bordé de rosiers. Pendant un moment, ils s'observèrent, se contentant de se toucher du regard. Puis la main tremblante de Robert s'approcha du visage d'Alexandra, qui se réfugia au creux de ses bras, et leurs lèvres se trouvèrent avec une joie affamée. Il avait besoin de la sentir, de la serrer contre lui et de l'aimer, il avait aussi besoin de lui murmurer certains mots. Ces mots jaillirent d'eux-mêmes des profondeurs oubliées de son cœur.

— Il y a longtemps que j'attends ce moment, chuchota-t-il entre deux baisers. Je crois l'avoir attendu toute ma vie.

Leur amour ne pouvait plus attendre. Ils avaient besoin l'un de l'autre, et ce besoin était trop urgent, trop absolu pour qu'ils s'attardent à une lente et voluptueuse découverte. Très vite, presque sans perdre un instant, leurs corps s'unirent pour ne faire plus qu'un, et cette étreinte leur apporta à tous

deux une merveilleuse révélation : ils accédèrent ensemble à une joie, à un bonheur et à une sérénité dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence.

Les doigts d'Alexandra glissèrent tendrement le long de l'impressionnante cicatrice qui barrait l'abdomen de Robert ; tout de suite après, sans formuler la moindre question, ses lèvres suivirent le même chemin.

— J'ai d'autres cicatrices, murmura Robert. Elles sont cachées, mais bien plus profondes.

— Montre-les-moi, et je les couvrirai de baisers.

— C'est déjà fait, mon amour, répondit-il, en l'attirant à lui pour écarter la mèche de cheveux d'or qui masquait à demi son regard. Je t'aime, Alexandra.

— Moi aussi, je t'aime.

Ils échangèrent un nouveau baiser, puis Alexandra s'écarta, car une question lui brûlait les lèvres.

— Que s'est-il passé au Vietnam ?

— Rien de particulier, mon amour. Je ne cache aucun secret honteux. La guerre m'a simplement marqué, comme elle a marqué tous les autres.

— Je n'ai pas l'impression, Robert McAllister, que vous soyez un individu comme les autres.

Vers six heures du soir, à Chicago, le téléphone sonna dans la suite qu'occupait James à l'hôtel Drake.

— Allô, James ? C'est Alexandra. Je te dérange ?

— Pas du tout. J'en ai fini avec mes rendez-vous.

— Parfait. Je peux monter ?

— Monter ?

— Je suis à la réception.

— Bonsoir. Entre.

— Merci.

James regarda d'un air surpris la jeune femme, qui, après un singulier petit sourire et un baiser furtif qui méritait à peine ce nom, passa devant lui pour entrer dans le salon de la suite.

— Eh bien ? fit-il en s'asseyant face à elle sur un canapé.

— James... Il s'est passé quelque chose.

— Laisse-moi deviner, dit-il, scrutant son regard d'un air intrigué. C'est quelque chose que tu trouves agréable, mais tu n'es pas sûre que je sois de cet avis.

— C'est exact, avoua-t-elle, un peu effrayée par la perspicacité de James.

Allait-il se laisser leurrer par l'unique mensonge qu'elle serait obligée de lui faire ?

— Franchement, dit-il, je ne vois pas.

— Sans doute parce que c'est quelque chose d'inimaginable. J'ai rencontré quelqu'un, James, et... je suis amoureuse.

— Amoureuse ? Toi, ma cynique Alexandra ?

— Oui. D'ailleurs, c'est ta faute. Toi, James Sterling, tu m'as rendu confiance en moi à force de répéter sans relâche que j'étais quelqu'un de bien, à la fois digne d'aimer et d'être aimée. Je ne suis même pas sûre que tu le croies vraiment, mais le résultat est là.

— Je le crois vraiment et tu le sais.

Son regard fit comprendre à Alexandra qu'il ne plaisantait pas. Elle avait pris un avion pour Chicago à seule fin de lui annoncer en face que leur liaison était terminée, parce qu'elle croyait que c'était ce qu'il convenait de faire. Elle ne s'était certes pas attendue à une scène de la part de James, mais elle éprouva une pointe de déception en ne voyant pas la moindre ombre de regret dans son regard, où elle avait même cru déceler une sorte de soulagement.

— Alors ?

— Nom d'une pipe, James ! On dirait que cela ne te fait ni chaud ni froid ! Je n'ai peut-être pas le droit de t'interroger là-dessus, mais...

— Alexandra... Tu sais bien que tu comptes beaucoup pour moi. Ton bonheur m'importe avant tout.

— On dirait la définition de l'amour selon Cat.

— Vraiment ?

— Oui. L'amour, à ses yeux, c'est la capacité de faire passer le bonheur de l'autre avant tout le reste, même en cas de séparation. C'est précisément ce que je ressens en ce qui te concerne. Ce qui semblerait vouloir dire...

— Oui ?

— Que toi et moi nous aimons sans nous l'être jamais dit.

— Jusqu'à maintenant, corrigea James. Suis-je condamné à souhaiter ton bonheur à distance, ou pourrons-nous quand même rester amis ? Nous avons été de merveilleux amants, mais j'espère que nous pourrons être de meilleurs amis encore.

— Tu souhaites vraiment rester mon ami ?

— Pour la vie, fît James avec un sourire énigmatique. Si tu me parlais plutôt de lui ?

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Nous nous sommes rencontrés jeudi dernier — il y a deux jours à peine ! —, et c'est tout. Le coup de foudre !

Alexandra déclina son mensonge sans ciller. Il le fallait. James ne devait pas savoir qu'elle était amoureuse de Robert. Il risquait trop de désapprouver leur liaison.

— L'heureux élu a-t-il un nom ?

— Disons qu'il s'appelle Roméo. Tu n'en sauras pas plus.

— Ta discrétion me porte à croire qu'un obstacle se dresse entre vous. Il est marié, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua-t-elle.

— Et moi qui croyais qu'à tes yeux, le mariage était un obstacle rédhibitoire !

— Je le croyais aussi. Mais ce n'est plus vrai. Pas avec lui, en tout cas. Notre amour est plus fort que tout, James.

— Tu joues un jeu dangereux.

— Je sais. Dangereux et stupide. Mais je l'aime, et c'est la seule chose qui compte.

— Je vois. Sois prudente, Alexandra.

— Je ne peux même pas te le promettre.

Robert et elle feraient naturellement leur possible pour tenir leur amour secret, mais Alexandra avait perdu presque tout contrôle sur les élans de son cœur. D'ores et déjà, il ne lui appartenait plus.

Elle déclina l'invitation à dîner de James, car elle devait rentrer sans tarder à Washington, où elle tournait le lendemain bien que ce fût un dimanche. C'était d'ailleurs la pure vérité. Mais si elle refusa de rester, c'était surtout parce qu'elle craignait que l'avocat, à force de questions, ne découvre l'identité de celui qu'elle aimait.

Alexandra s'en alla, et James passa la soirée, puis la nuit entière, à penser à Catherine. Son image l'avait poursuivi toute la semaine, le perturbant à maintes reprises au milieu de ses délicates négociations. Chaque fois, par respect pour Alexandra, il avait tout fait pour la bannir de ses pensées. S'il s'était agi d'une autre femme, il n'aurait pas hésité à avouer à l'actrice, aussi honnêtement qu'elle l'avait fait elle-même, que l'inimaginable s'était produit. Et Alexandra se serait sûrement réjouie d'apprendre qu'il avait enfin trouvé l'amour, tout comme il s'en réjouissait pour elle.

Mais Catherine n'était pas n'importe qui. Catherine était cette petite sœur dont l'irruption dans l'univers d'Alexandra avait causé un terrible chaos au fond de son cœur, cette petite sœur avec qui elle entretenait des rapports à la fois étroits, fragiles et tortueux.

Elle et lui avaient rencontré l'amour de façon presque simultanée. Peut-être la tendresse qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre avait-elle préparé leurs cœurs à la venue d'un amour véritable. Au contact d'Alexandra, James avait fait d'importantes découvertes sur lui-même, notamment qu'il était capable d'éprouver une affection sincère, de la tendresse, et même de l'amour.

— C'est ta faute, Alexandra, si je suis tombé amoureux de ta petite sœur, grommela-t-il sur le balcon de sa suite, seul face aux mille lumières de Chicago. Et je t'en remercie...

L'image de Catherine, enfin libérée de toute contrainte, se mit à danser dans ses pensées, tourbillonnante, virevoltante de joie... et se désintégra tout

à coup, chassée par une petite voix intérieure qui était peut-être celle de la raison.

Il lui fallait prendre en considération la jeunesse et l'innocence de Catherine. Comment avait-il pu oublier la façon dont ses joues s'embrasaient chaque fois qu'il posait les yeux sur elle ? Il l'impressionnait, Alexandra le lui avait dit elle-même dès le début, et le récent week-end à Inverness n'avait fait que le confirmer. Elle n'avait pas osé effleurer son regard lorsqu'il l'avait écoutée jouer dans le grand salon de la villa.

Mais cela voulait-il dire qu'elle éprouvait quelque chose pour lui ? James était sûr de ses propres sentiments, et presque autant de ceux de Catherine. Mais il se jura solennellement, au cas où elle ne voudrait pas de son amour, de la laisser en paix. C'était à elle seule qu'il reviendrait de choisir.

James eut envie de sauter dans un avion pour aller la retrouver sans attendre, mais sa raison parvint de justesse à le convaincre qu'il convenait de laisser s'écouler quelques semaines entre la fin de sa liaison avec Alexandra et la déclaration d'amour qu'il brûlait de faire à sa petite sœur.

Quelques semaines... Allait-il supporter de passer un temps aussi précieux loin de sa chère Catherine ?

15

Manhattan, octobre 1989

— Allô, Catherine ? Ici James.

— Oh... Bonjour, James.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, merci.

Elle faillit ajouter qu'elle s'alimentait de nouveau comme tout un chacun et que, même si elle était toujours aussi mince, elle se sentait en grande forme. Mais elle songea que s'il appelait, c'était davantage pour avoir des nouvelles d'Alexandra que des siennes. Même si sa sœur lui avait assuré à maintes reprises que leur séparation s'était effectuée sans douleur, ce n'était manifestement pas le cas. James l'appelait pour lui demander son aide.

— Parfait, déclara-t-il d'un ton enjoué. Je me demandais si... vous aimeriez faire une balade en mer avec moi samedi prochain.

Surprise et désemparée, Catherine resta muette.

— À moins que cela ne vous arrange mieux dimanche, ajouta-t-il. Je suis à votre disposition.

— Samedi me convient tout à fait, s'entendit-elle répondre d'une voix tremblante.

— Formidable ! J'ai prévu d'emprunter le bateau d'un ami. Il est à quai au Southampton Club, sur Long Island. Nous pourrions appareiller vers onze heures. Cela vous va-t-il ?

— Très bien. Entendu, James.

Lorsqu'elle vint lui ouvrir, James resta un moment fasciné par le spectacle de ses yeux bleus. Ils scintillaient de joie, mais étaient ourlés de cernes ; quant à ses joues, d'habitude si colorées, elles étaient livides.

— Catherine ? Seriez-vous souffrante ?

— Non, je vais très bien. Ce n'est... rien. Il fait un temps idéal pour prendre la mer, n'est-ce pas ? Je suis prête. Il ne me reste qu'à prendre mon blouson dans la penderie.

Désespéré, James regarda la jeune femme se retourner et ouvrir la porte de la penderie de l'entrée. Ses gestes avaient quelque chose de saccadé qui ne lui ressemblait pas. Il remarqua la raideur de son corps menu et ses longs doigts refermés en un petit poing serré. Elle souffrait, c'était évident. Au moment où elle décrocha le blouson, elle parut se détendre quelque peu. Si la douleur semblait intermittente à présent, sa pâleur et l'ombre qui bordait son regard indiquaient clairement qu'elle l'avait harcelée toute la nuit.

— Catherine... Auriez-vous essayé de me joindre pour annuler notre rendez-vous ? Je n'étais pas à mon bureau ce matin.

— Non.

— Que diriez-vous de remettre notre balade à plus tard ?

Catherine se retourna enfin pour lui faire face. La douleur revint à cet instant, plus intense que jamais.

— Cela vaudrait peut-être mieux, répondit-elle bravement, crispant les doigts sur son blouson. Avez-vous quelque chose à me demander au sujet d'Alexandra ?

— D'Alexandra ? répéta James, surpris. Non, Catherine, je n'ai rien à vous demander à son sujet. Pourquoi cette question ?

— Je pensais que vous étiez essentiellement venu pour me parler d'elle.

— Pas du tout ! Nous nous téléphonons souvent. Je m'inquiète parfois — comme vous, je suppose — du bien-fondé de sa nouvelle liaison, mais je suis ravi de la voir heureuse, et je prie pour que ce bonheur dure. Si je vous ai proposé cette sortie, Catherine, c'est uniquement parce que j'avais envie de vous voir.

La jeune femme se mordit la lèvre. Elle semblait souffrir le martyre.

— Catherine... Laissez-moi vous aider. Voulez-vous me dire ce qui ne va pas ?

— Ce n'est rien de grave. J'ai parfois des crampes assez douloureuses au moment de mes règles, et... c'est le cas.

— Oh... Je vois. Alors, il vaut mieux que vous vous remettiez au lit. Je vais vous laisser en paix.

Elle hocha timidement la tête.

— Promettez-moi simplement de me téléphoner quand vous vous réveillerez, quelle que soit l'heure.

— D'accord. Mais... je n'ai pas votre numéro.

— Est-ce pour cela que vous n'avez pas essayé de m'appeler pour annuler notre rendez-vous ?

— Non. Je n'avais aucune envie de l'annuler.

— Parce que vous vous imaginiez que je voudrais vous parler d'Alexandra ?

— En partie, répondit-elle en soutenant vaillamment son regard. Mais surtout parce que j'étais contente de vous voir.

— Allô, James ? Je viens de me réveiller, et je vous appelle comme promis.

Il était plus de minuit. Catherine émergeait tout juste d'un sommeil réparateur, enfin délivrée de ses crampes.

— Comment vous sentez-vous ?

— Beaucoup mieux, merci.

— J'en suis ravi. Croyez-vous être assez en forme pour déjeuner avec moi demain — aujourd'hui, en fait, puisqu'il est plus de minuit ? Je vous aurais bien proposé une virée en mer, mais le dernier bulletin météo mentionnait un avis de tempête. Que diriez-vous d'essayer le restaurant du Southampton Club ? Sa cuisine est excellente. Au cas où le temps s'améliorerait, nous pourrions prendre des vêtements de rechange et larguer les amarres après le déjeuner.

— Je ferais mieux de m'abstenir, murmura Catherine avec un timide sourire, tout en promenant un doigt le long de la flûte de cristal qu'un serveur venait de déposer sur la nappe de lin blanc.

— Vous n'aimez pas le champagne ?

— L'alcool a tendance à me rendre un peu trop honnête.

— Trop honnête ? Croyez-vous qu'on puisse être trop honnête ?

— Oui. Certaines vérités ne doivent être dites qu'en temps utile.

— Je suis de votre avis, admit James après un court moment de réflexion.

Il était en effet trop tôt pour avouer à Catherine les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Un jour, quand elle serait prête, il lui dirait la vérité. Et un jour, espérait-il, elle finirait par lui dévoiler les secrets qui la perturbaient si profondément.

Catherine était encore loin d'avoir le courage de lui dire certaines choses. Elle ne pouvait lui confier qu'elle était une enfant adoptée... Que sa vraie mère ne l'avait pas assez aimée pour la garder auprès d'elle... Qu'elle ne savait pas au juste qui elle était, mais qu'elle avait malgré tout le sentiment d'en apprendre chaque jour un peu plus sur elle-même... À ce propos, elle avait fait très récemment une merveilleuse découverte : elle s'était aperçue que chaque fois qu'elle se trouvait en compagnie de James, elle avait l'impression d'être tout ce qu'elle avait toujours voulu être.

En ce jour de tempête, ils parlèrent donc de musique et de voile, de la pluie, des vents, des nuages et des vagues. Tout au long de cet après-midi pluvieux, leurs regards, leurs sourires et leurs rires ne cessèrent de promettre qu'à l'avenir, ils passeraient bien d'autres moments ensemble. Et quand il lui offrit d'aller applaudir ensemble la *Tétralogie*, de Wagner, de dîner avec lui dans les restaurants les plus en vogue de Manhattan, ou encore de visiter l'exposition de toiles impressionnistes au musée d'Art Moderne... Catherine répondit oui avec ferveur à toutes ses propositions, tandis que ses yeux luisants lui avouaient la plus importante de toutes les vérités, la seule qu'il eût vraiment besoin de connaître.

Oui, James, je ne demande pas mieux que d'être avec toi.

16

Washington, D.C., décembre 1989

— Tout le week-end? répéta Alexandra, incrédule.

C'était le premier mardi de décembre. En trois mois de liaison, jamais Robert et elle n'avaient pu passer un week-end entier ensemble. Leur amour avait dû se contenter de trop rares heures dérobées à la nuit, toujours en semaine.

Cette clandestinité était, ainsi qu'Alexandra avait fini par le comprendre, l'expression d'une vérité qu'ils connaissaient tous deux mais ne s'avouaient pas : leur amour secret n'avait pas d'avenir. Ils n'avaient pas grand-chose à redouter pour le moment, dans la mesure où personne ne s'intéressait de près à leurs gestes. Certes, la presse de Washington harcelait Robert sans répit, toujours à l'affût d'une déclaration ou d'un commentaire de l'étoile montante de la politique. Mais personne n'aurait eu l'idée de se pencher sur la vie privée du sénateur de Virginie. À quoi bon ? Tous ceux qui, à Washington, avaient vu ensemble Robert et Hillary McAllister — c'est-à-dire la quasi-totalité des journalistes — savaient qu'ils formaient un couple parfait.

Tout allait changer le jour où Robert annoncerait sa candidature aux élections présidentielles. Ce jour-là, les moindres détails de sa vie, si intimes *soient-ils*, tomberaient dans le domaine public. Il serait constamment traqué, tant par la presse politique que par les nombreux espions recrutés par les partis rivaux à seule fin de découvrir la plus petite faille dans son impeccable armure. Si Robert était désigné par son parti pour concourir au scrutin de 1996, comme s'accordaient à le prédire la plupart des experts, leur liaison secrète pourrait encore se prolonger quatre ans, peut-être même cinq. S'il ne se présentait pas avant l'an 2000...

Accepterait-elle de vivre cette passion sans issue ? Se contenterait-elle de furtifs moments dérobés à la nuit pendant encore quatre, voire huit ans ? La réponse était oui. Alexandra était prête à aimer Robert en secret aussi longtemps qu'il le faudrait.

— C'est bien cela : tout le week-end.

— J'ai hâte de... Oh, non !

— Qu'y a-t-il, mon amour ?

— Je viens de me rappeler que je travaille samedi ! Nous tournons au siège de la Cour Suprême. Je serai libre toute la journée du vendredi, mais pour ce qui est du samedi, il n'y a rien à espérer.

— Dans ce cas, tu me feras à dîner vendredi soir. Je serai chez toi à temps, c'est promis. Le lendemain, je te rendrai la pareille. Quant au dimanche, mon amour, nous aurons toute la journée rien que pour nous deux...

Il venait de lui promettre un week-end. Avec quelle hâte il attendait le moment de lui promettre enfin toute une vie ! Telle était la teneur des pensées de Robert, quelques heures plus tard, tandis qu'il regardait Alexandra dormir dans ses bras. Avec les cheveux d'or qui auréolaient son merveilleux visage et son sourire plein d'espérance, elle était l'incarnation de la sérénité et du bonheur. Lorsqu'il lui effleura le front pour balayer une mèche rebelle, ce sourire s'agrandit imperceptiblement, comme si elle aussi, dans son sommeil, était en train de rêver au temps où ils seraient réunis pour toujours.

Robert ne lui avait jamais confié son projet de vie commune — mais elle en avait certainement conscience. Il ne voulait lui faire aucune promesse tant qu'Hillary n'aurait pas accepté le divorce. Au terme d'une longue réflexion, il avait décidé d'attendre les fêtes de Noël pour aborder la question avec sa femme. Le Sénat serait alors en congé, Alexandra se trouverait à Topeka ; et si tout se passait sans heurts, Hillary pourrait comme d'habitude se rendre à Dallas, et briller dans ces somptueuses réceptions qu'elle aimait tant pendant que lui, à Washington, trouverait un nouvel appartement et y emménagerait. Il avait arrêté cette date pour des motifs d'ordre purement pratique, Noël n'ayant aucune signification affective particulière pour le couple McAllister.

Mais à présent qu'il tenait Alexandra serrée contre lui, la perspective des innombrables soirées auxquelles il devrait assister au bras d'Hillary, dans les semaines à venir, le poussa à modifier ses plans. Mieux valait lui parler au plus vite, c'est-à-dire le jeudi suivant, veille du départ de sa femme pour un long week-end dans une station thermale ultra-chic. Il ne supporterait pas de garder son secret plus longtemps.

Personne ne semblait se douter que le couple qu'il formait avec Hillary n'était qu'un mirage. Ce constat l'avait laissé de marbre tant que son cœur était resté sec ; mais depuis l'entrée d'Alexandra dans sa vie, il avait de plus en plus de mal à vivre avec l'idée d'une telle imposture.

Il était grand temps de mettre fin à cette mascarade. Bien sûr, il se doutait qu'Hillary ne consentirait pas au divorce sans conditions. Il lui faudrait payer, et le prix risquait d'être d'autant plus élevé qu'il désirait une séparation discrète. Il s'agissait moins de préserver sa carrière politique que l'avenir d'Alexandra. Il n'imaginait que trop l'effet dévastateur, pour l'image de l'actrice, d'un divorce à scandale où elle tiendrait le rôle de l'« autre ». Robert savait aussi qu'il devrait essuyer la furie et les insultes d'Hillary avant qu'elle ne commence à réfléchir au prix de leur rupture ; et quand elle aurait décidé de ce prix, pour le bonheur d'Alexandra, il devrait être prêt à payer.

— Je t'aime, murmura-t-il tout doucement à son oreille.

Et peut-être, ce week-end, serait-il en mesure de lui annoncer la plus merveilleuse des nouvelles.

Hillary ne manquait jamais de passer le premier week-end de décembre à Willows, station thermale située à une soixantaine de kilomètres au nord de Savannah et réservée à la fine fleur de l'élite. Les femmes les plus riches du Sud s'y retrouvaient régulièrement. Hillary respectait cette tradition depuis l'âge de seize ans, depuis que sa mère lui y avait offert son premier séjour comme cadeau d'anniversaire. Elle ne se sentait pas particulièrement mieux après ses passages à Willows. À dire vrai, les nombreux experts en beauté, ligne et santé de la station auraient eu bien de la peine à accroître la perfection de son visage, de sa peau ou de son corps. Mais elle y retournait fidèlement chaque année parce que cela faisait partie de ces choses qu'une femme riche, belle et influente se devait de faire.

Or, pour la première fois, Hillary envisageait sérieusement d'annuler une réservation prise un an à l'avance. Elle savait parfaitement que si elle partait à Willows, Robert passerait le week-end à La Roseraie avec Alexandra. D'un autre côté, si elle n'y allait pas, il resterait enfermé dans son bureau à la villa, ne desserrant pas les dents pendant les repas, et elle lirait à chaque instant dans son regard éteint à quel point il regrettait de n'être pas avec *elle*. Il pouvait même se passer quelque chose de pire : la tension qui figeait depuis quelque temps les traits de son mari lui faisait craindre qu'il ne se décide très bientôt à lui avouer sa liaison.

Comme si elle n'en savait rien ! Plusieurs semaines plus tôt, elle l'avait suivi jusqu'au petit cottage perché au sommet d'une falaise de la baie de Chesapeake. Et depuis ce jour, son cœur frémissait d'une haine qui éclipsait tout autre sentiment, non seulement à l'égard de sa rivale, mais aussi à l'égard de son mari, qui avait osé lui faire un tel affront. Bien sûr, elle savait que leur liaison prendrait fin. C'était dans l'ordre des choses. Mais cette certitude était loin de suffire à apaiser la fureur d'Hillary à l'idée que Robert ait pu risquer le scandale — risquer la Présidence ! — pour les beaux yeux d'Alexandra.

Elle décida de maintenir sa réservation. Plus il passerait de temps en compagnie de sa rivale, plus vite il se lasserait d'elle.

Le jeudi soir, veille de son départ pour Savannah, Hillary s'installa dans le grand salon de la villa de Clairmont devant une impressionnante pile de bostons. Elle effectua un tri rapide des nombreux galas de charité, bals, réceptions et grands dîners auxquels son mari et elle étaient conviés dans les semaines à venir, sélectionnant aussitôt ceux qui pouvaient avoir une importance politique ou mondaine et rejetant sans pitié tous les autres. Au passage, elle allait même jusqu'à décider de la robe qu'elle porterait pour chacune de ces soirées. Ses sourcils se froncèrent lorsqu'elle lut le faire-part d'invitation au gala de Noël organisé chaque année par les producteurs de *Pennsylvania Avenue*. Il aurait lieu le samedi 16. Comme elle était sur le point de le déchirer en mille morceaux, une délicieuse vision l'en retint.

Elle irait. Oui, cette année, elle irait. Avec son mari. Alexandra serait là, bien sûr, vêtue de quelque robe de satin criard au décolleté excessif. Elle, à l'opposé, porterait la somptueuse robe de soie ivoire qu'elle venait d'acheter ; avec ses rangées de perles brodées selon un motif complexe qui évoquait des gouttes de rosée sur une fleur immaculée, elle incarnerait le

symbole éternel de la pureté et de l'élégance. Ses cheveux couleur de sable seraient rassemblés en un modeste chignon qui mettrait en valeur son beau visage et ses boucles d'oreilles d'émeraude. Elle ne s'autoriserait aucun autre joyau, à l'exception, naturellement, du plus important d'entre tous : sa bague de fiançailles, chef-d'œuvre de la maison Castiglia, qui se chargerait mieux que tous les longs discours de rappeler qui elle était, à son mari et à sa maîtresse.

Sa plaisante rêverie fut interrompue par un bruit de pas étouffé. Se pouvait-il que ce soit Robert ? Un jeudi soir ? Un sourire de triomphe s'esquissa sur ses lèvres.

— Bonsoir, lança-t-elle en apercevant la haute silhouette de son mari sur le seuil.

Son regard retomba aussitôt sur les bristols.

— Bonsoir, Hillary. Si je suis ici, c'est parce que j'ai à te parler.

— Oh?

— Puis-je avoir ton attention ?

— Bien sûr, fit-elle en composant son plus beau sourire.

— Je suis venu te faire part de mon intention de divorcer.

— Tu plaisantes.

— Tu sais bien que non. Tu sais aussi que notre mariage n'est qu'une mascarade. Nous le savons tous les deux depuis fort longtemps.

— Crois-tu vraiment que je te laisserai divorcer, Robert ?

— Tu n'as pas vraiment le choix. Qu'est-ce qui pourrait m'empêcher d'en faire la demande ? Mais je préférerais que nous concluions un accord amiable.

— Il y a quelqu'un dans ta vie, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'un air horrifié, comme si ce soupçon venait à peine de lui traverser l'esprit. Est-ce la raison de cette brusque décision ?

— La vraie raison, Hillary, c'est que notre mariage n'existe que sur le papier et qu'il vaut mieux en finir. Oui, j'ai rencontré quelqu'un, avec qui j'ai bien l'intention de me marier, mais cette personne n'est pas à l'origine de l'échec de notre couple. Cet échec était déjà flagrant bien avant que je ne la rencontre.

— Qui est-ce ?

— Peu importe.

— Vraiment ? Je doute que les innombrables journalistes qui s'abattront sur nous à l'annonce de notre divorce soient de cet avis. Car notre divorce fera du bruit, Robert, je te le promets. Tes électeurs ont le droit de savoir quel genre d'homme tu es vraiment. Comme tu dois le savoir, les coureurs de jupons n'ont pas la faveur des urnes ces derniers temps !

Hillary se leva et marcha lentement vers lui, prenant tout son temps pour laisser germer dans l'esprit de son mari l'effet de ses menaces ; puis elle s'adressa de nouveau, d'un ton presque condescendant, à cet homme qui avait apparemment oublié qu'il ne pouvait pas la quitter.

— Un tel divorce, mon chéri, te coûterait la Présidence.

Robert attendit plusieurs secondes en soutenant le regard triomphal de sa femme.

— Peu m'importe, répondit-il d'une voix neutre.

Ses paroles anéantirent sur-le-champ l'assurance et la colère d'Hillary, qui cédèrent la place à une peur panique. S'il était prêt à renoncer à tout pour vivre avec Alexandra, elle n'avait aucun moyen de le retenir. Elle se détourna vivement et alla s'appuyer au manteau de marbre de la cheminée. Ses yeux tombèrent sur une horloge ancienne, puis sur un vase précieux, qu'elle se retint à grand-peine de lui jeter au visage. Un tel geste ne ferait que précipiter leur séparation. Elle avait au contraire besoin de tout son sang-froid pour trouver une parade capable d'empêcher l'irréversible.

La colère n'avait aucun effet sur Robert, pas davantage que les larmes, les menaces ou même, depuis longtemps, la séduction. En revanche, c'était un homme sensé. Au terme d'une longue et intense délibération, elle finit par trouver une proposition susceptible de lui paraître raisonnable.

— Je ne veux pas d'affrontement, finit-elle par dire en se retournant vers lui.

— Moi non plus.

— Je suis prête à t'accorder ce divorce, sans contestation ni publicité, mais j'ai besoin de temps. Ne t'inquiète pas, je n'espère aucune réconciliation. Mais j'ai ma fierté, tu dois le savoir. J'ai besoin de temps

pour m'habituer, pour décider de ce que je vais faire de ma vie et notamment si je resterai ou non à Washington.

Le cœur de Robert s'était mis à battre plus fort dès les premiers mots de sa femme. Elle venait de lui donner son accord de principe. À présent, elle allait l'informer du prix de leur divorce.

— Combien de temps te faut-il ?

— Donne-moi jusqu'à la fin du mois de mai.

— Cela représente presque six mois.

— J'ai besoin de ce temps, Robert. Le tout-Dallas fêtera en mai le soixante-cinquième anniversaire de mon père, et tu sais à quel point cet événement est important à ses yeux. D'ailleurs, je te rappelle que tu as d'ores et déjà accepté de prononcer à cette occasion un discours très attendu. Si nous pouvions sauver les apparences jusque-là, cela me permettrait à la fois d'épargner mon père et d'y voir un peu plus clair dans mon avenir.

— Je ne changerai pas d'avis d'ici là, Hillary.

— Je le sais.

— Que veux-tu d'autre ?

— Qui est au courant pour... elle ?

— À ma connaissance, personne.

— Dans ce cas, j'ai une dernière requête à formuler. Je ne tiens pas à entendre une foule de ragots circuler sur notre compte.

— Tu veux que je cesse de la voir jusqu'à notre séparation officielle. C'est bien cela ?

— Oui.

Robert connaissait à présent le prix de son divorce : six mois loin d'Alexandra — une véritable éternité. Et cependant, la requête d'Hillary n'était pas excessive... Elle avait besoin de temps pour prendre ses dispositions. Son épouse n'était pas habituée à être délaissée, et leur divorce allait représenter pour elle un changement de statut considérable.

— Il faudra que je la voie une dernière fois, Hillary, afin de tout lui expliquer.

— Naturellement.

— Si j'accepte de préserver les apparences et de ne plus la revoir d'ici la fin du mois de mai, me promets-tu d'accepter un divorce à l'amiable et sans scandale ? interrogea-t-il, dardant sur sa femme un regard intense.

— Oui, répondit-elle sans ciller. Je te le promets.

Le lendemain matin vers sept heures, tandis que Robert avalait une tasse de café dans la cuisine avant de se mettre en route pour la capitale, le téléphone sonna. Peu après, Hillary fit son entrée dans la pièce.

— Bonjour, Robert. J'ai cru entendre sonner le téléphone ?

— Exact. Le Président vient de me demander de le rejoindre à Camp David pour le week-end.

— Quand pars-tu là-bas ?

— À quatorze heures. Et toi ? À quelle heure décolle ton vol pour Savannah ?

— À dix heures.

Hillary n'avait plus aucune intention de rejoindre la station thermale. Dès que Robert fut parti, elle passa deux rapides coups de téléphone ; ensuite, après s'être élégamment vêtue, elle quitta Arlington au volant de sa Mercedes argent. À Washington, elle se gara devant les studios où se tournait *Pennsylvania Avenue*, donna son nom au responsable de la sécurité et annonça qu'Alexandra l'attendait.

— Vous devez faire erreur, madame McAllister. Miss Taylor ne doit pas venir tourner aujourd'hui.

— C'est à n'y rien comprendre ! dit Hillary, en fronçant les sourcils. Je l'ai eue au téléphone la semaine dernière. Enfin... Je suppose que son emploi du temps a été modifié entre-temps. Elle aura oublié de me rappeler.

— Sans doute. Dois-je lui dire que vous êtes venue ?

— Merci, mais c'est inutile. Je sais où la joindre.

Ayant repris le volant, Hillary s'élança sans tarder sur l'autoroute qui reliait Washington au Maryland. Quand elle coupa le contact au pied de l'abrupt escalier de granit qui montait vers le cottage d'Alexandra, elle se

sentait étrangement calme. Après tout, si son plan échouait, elle n'avait rien de plus à perdre que ce qu'elle avait déjà perdu ; et s'il fonctionnait, sa pire ennemie se transformerait sans le savoir en une alliée de poids. Hillary effectua son ascension sans accorder un regard aux rosiers, entièrement dénudés en cette fin d'automne.

— Hillary ? s'étonna Alexandra en lui ouvrant la porte.

— Puis-je entrer ?

— Bien sûr, mais... j'avoue être surprise de vous voir.

— Il est vrai que l'épouse et la maîtresse n'ont guère l'habitude de se retrouver pour le café, lâcha Hillary d'un ton glacial. Cela dit, rien ne nous oblige à prendre le café.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous...

— Pour l'amour du ciel, cessons de tourner autour du pot ! Je sais tout. Apparemment, Robert ne vous a pas encore téléphoné ce matin, n'est-ce pas ? Ou s'il l'a fait, ajouta-t-elle après une imperceptible pause, il n'a rien osé vous apprendre. C'est la raison de ma présence. Robert n'osera peut-être pas vous avouer la vérité ; mais moi, je tiens absolument à ce que vous l'appreniez.

— Quelle vérité ? répéta Alexandra, stupéfaite.

— Robert ne vous a-t-il jamais dit, reprit Hillary en souriant, pourquoi il avait choisi d'avoir une liaison avec vous ?

— Non.

— La chose ne s'est pas produite par hasard. Il cherchait à se venger. Ce que je lui ai raconté de notre ancienne rivalité à l'Académie Ballinger a suffi à le convaincre qu'il ne pouvait pas me blesser plus profondément qu'en ayant une aventure avec vous.

— Mais pourquoi Robert aurait-il cherché à vous blesser ?

— Pour se venger, je le répète. Il ne vous a vraiment rien dit de cette histoire, n'est-ce pas ? Sans doute craignait-il que vous ne finissiez par soupçonner ses véritables motifs.

Robert s'est jeté dans vos bras pour me punir. Il y a quelque temps, moi aussi, j'ai eu une liaison. Je n'en suis pas fière. Je crois qu'il travaillait trop, et que j'ai fini par me sentir un peu esseulée. Bref, je me suis laissé

entraîner le plus bêtement du monde. Jusqu'à hier soir, j'étais persuadée que Robert ignorait tout. Voyez-vous mes cernes ? ajouta-t-elle avec un triste soupir. Je n'ai pas dormi de la nuit. Lui non plus, d'ailleurs, car nous avons discuté jusqu'à l'aube du passé, et surtout de l'avenir de notre couple. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'il est grand temps que nous fondions une famille. Nous avons attendu trop longtemps, essentiellement par égard pour Brynne... Mais cela ne vous concerne pas. La seule chose que vous ayez besoin de savoir, Alexandra, c'est que tout est fini... non entre Robert et moi, mais entre Robert et *vous*.

— Et vous pensez qu'il n'oserait pas me le dire lui-même ?

— Il vous dira quelque chose qui provoquera indirectement votre rupture, mais probablement pas la vérité. Robert est très diplomate et doit se sentir plus qu'embarrassé. Il cherchera à quitter la scène en beauté. Je suis prête à parier qu'il n'admettra ni qu'il s'est servi de vous, ni que notre couple est plus uni que jamais.

— Et c'est pourquoi vous vous en chargez.

— Nous sommes en guerre depuis toujours, Alexandra, et je tenais à ce que vous sachiez que vous venez de perdre l'ultime bataille. C'est un plaisir pour moi de vous l'annoncer, d'autant plus que je ne prends aucun risque à le faire.

— Vous avez l'air d'être bien certaine que je n'étalerai pas notre liaison sur la place publique.

— Tout à fait certaine. Et même si vous le faisiez, je vois mal comment vous pourriez menacer la carrière de Robert. Dans ce genre d'affaire, la maîtresse a toujours le mauvais rôle. En vous attaquant à mon mari, vous ne réussiriez qu'à ruiner votre image. Peut-être cela ne compte-t-il pas à vos yeux. Mais il y a aussi votre sœur.

— Cat ? Qu'a-t-elle à voir dans cette histoire ?

— Je suis sûre qu'elle s'empresserait de prendre votre défense. Aimerez-vous voir son nom charrié dans la boue et sa carrière brusquement anéantie ? Votre petite sœur est une grande dame, Alexandra, mais vous n'êtes qu'une traînée. Vous ne serez jamais rien d'autre.

— Allez-vous-en.

— Eh bien, dit Hillary en laissant tomber un coup d'œil nonchalant sur sa montre incrustée de pierreries, je crois qu'il faut que je vous laisse. Robert doit se libérer plus tôt que prévu aujourd'hui, à quatorze heures, afin que nous puissions rejoindre Dallas à temps pour sabler le champagne et dîner aux chandelles. Vous semblez surprise... Oh, c'est vrai, j'oubliais que vous aviez prévu de vous ménager un week-end en amoureux pendant que j'étais en cure à Willows ! Figurez-vous que ce n'est plus à l'ordre du jour. Robert et moi allons passer le week-end dans la suite nuptiale de l'hôtel Mansion, à l'endroit même où s'est déroulée notre nuit de noces. Une idée de Robert... N'est-ce pas délicieusement romantique ?

— Sortez d'ici !

— Nous avons bien une réservation au nom du sénateur et de Mme McAllister, confirma le réceptionniste du célèbre hôtel de Turtle Creek, quand Alexandra lui téléphona en se faisant passer pour la secrétaire de Robert. Il s'agit de la suite nuptiale.

— Très bien. Je vous remercie.

Alexandra raccrocha d'une main tremblante. Elle ne croyait toujours pas à ce que lui avait dit Hillary ; elle ne se résoudrait à y croire que lorsqu'elle aurait entendu les mêmes propos de la bouche de Robert. Il ne lui mentirait pas. Elle le savait.

Depuis le début de leur liaison, il n'avait pas une seule fois fait allusion à Hillary ou à son mariage. Alexandra en avait simplement conclu qu'il n'existait pas d'amour entre sa femme et lui. Mais elle se doutait aussi qu'en raison de sa carrière, ce mariage avait toutes les chances de durer. Et elle se sentait prête à se contenter pour la vie de l'amour clandestin de Robert — parce qu'elle croyait à la sincérité de ses sentiments.

Mais que ferait-elle s'il aimait vraiment Hillary ? S'il était vrai qu'il s'était uniquement jeté dans ses bras pour se venger du chagrin que sa femme lui avait causé en le trompant ?

— Robert, je t'en supplie, appelle-moi ! s'écria-t-elle, mâchoires serrées, en levant les yeux vers le ciel gris fer qui planait au-dessus du cottage. Et quelle que soit la vérité, je t'en prie, dis-moi tout !

Robert téléphona à deux heures moins dix. Dans la confusion provoquée par le bouleversement de son emploi du temps, il n'avait pu trouver plus tôt un moment de répit. Le téléphone de son bureau avait sonné sans cesse. Il avait même reçu deux mystérieux appels anonymes, dont l'auteur s'était contenté de rester muet au bout de la ligne. Robert avait connu une matinée extrêmement chargée ; mais chaque fois qu'il sentait l'agacement le gagner, il se calmait en songeant à la promesse qu'Hillary lui avait faite la veille. Il fut tenté d'annoncer la nouvelle à Alexandra sans tarder, mais le temps lui manquait. Mieux valait lui faire cette délicieuse surprise sans hâte, entre deux baisers, quand ils se retrouveraient dans les bras l'un de l'autre avant d'entamer une séparation de six longs mois.

Le cœur empli d'une joie sereine, il composa le numéro de La Roseraie.

— Bonjour, ma chérie !

— Robert ? répondit Alexandra, luttant aussitôt pour chasser de sa mémoire les terribles paroles d'Hillary. Comment se passe ta journée ? Crois-tu toujours pouvoir te libérer à temps pour venir dîner à la maison ?

— Alexandra... Notre week-end est sérieusement compromis.

— Ah... Pourquoi ? demanda-t-elle, le cœur battant.

— Le Président m'a convoqué à Camp David.

— Je suppose qu'il s'agit d'une réunion secrète ? interrogea la jeune femme d'une voix soudain cassante. Dont la presse ne sera pas informée ?

— Pardon? Oui, en effet, Alexandra, je suis navré...

— Moi aussi.

— Il faut que je te laisse, ma chérie. Mon chauffeur m'attend en bas. Je te rappelle dimanche soir, si je ne rentre pas trop tard. D'accord ?

— D'accord.

— Je t'aime, Alexandra.

17

Les mystérieux coups de téléphone anonymes qui avaient dérangé Robert à son bureau étaient l'œuvre d'Hillary. Les « allô » courtois de son époux, au fil des secondes, avaient dégénéré en injonctions de plus en plus sèches. Elle avait enregistré les appels sur l'un des magnétophones sophistiqués que Robert utilisait à la maison pour dicter ses discours ; ensuite, avec l'aide d'un second magnétophone, elle avait effectué un savant montage de deux « allô » enjoués, suivis d'un silence et d'un autre « allô » nettement plus cassant, tandis qu'à l'arrière-plan s'élevait sa propre voix, qui lançait d'un ton languide : « Qui est-ce, Robert ? Si tu en profitais pour leur demander de nous monter une autre bouteille de champagne... ? »

Une fois son enregistrement prêt, Hillary garnit une grande valise, commanda une limousine pour la conduire à l'aéroport, et prit place en fin d'après-midi dans la cabine de première classe d'un avion à destination de Dallas. Quelques heures plus tard, elle franchissait le majestueux seuil de l'hôtel Mansion, prête à expliquer au réceptionniste d'un ton détaché que son mari arriverait par un vol ultérieur. Mais personne ne lui demanda rien. Chacun savait apparemment que le sénateur était un homme très occupé.

Elle prit donc seule possession de la suite nuptiale et ouvrit une bouteille de champagne. Sa mission était accomplie. Il ne lui restait plus qu'à savourer le souvenir de cette exaltante journée. Elle avait mené avec succès chaque étape de son plan, aiguillonnée par de puissantes bouffées d'adrénaline dues à sa haine et à son désespoir. Mais dès qu'elle se retrouva seule et désœuvrée dans le décor somptueusement romantique de la suite nuptiale, toute sensation d'euphorie la déserta.

La réalité la rattrapa cruellement. Elle était seule ici, à déguster une coupe de Dom Pérignon, parce que son mari ne voulait plus d'elle. Y avait-il lieu de se réjouir, alors qu'elle avait échoué dans sa mission, celle pour

laquelle on l'avait élevée dès son plus jeune âge : être la digne épouse d'un homme de pouvoir de la trempe de Robert McAllister ? Son plan n'avait pas la moindre chance de réussir. Peut-être avait-elle semé le germe du doute dans l'esprit d'Alexandra, mais il était peu probable que celle-ci appelle l'hôtel. Et même si elle le faisait, se laisserait-elle abuser par quelques « allô » enregistrés à la hâte ?

Hillary vida sa coupe dans l'espoir de ressusciter le sentiment d'exaltation qui l'avait accompagnée toute la journée. Mais l'alcool, loin de lui rendre son euphorie, ne fit qu'accroître sa lucidité et son désarroi.

Quand elle se réveilla le lendemain matin, plus seule que jamais, ses dernières illusions s'étaient envolées. Elle n'en commanda pas moins un petit déjeuner pour deux et décida de passer la journée enfermée dans la suite.

À quatre heures de l'après-midi, la sonnerie du téléphone la fit sursauter. Pouvait-ce être la réception ? Non. Jamais le personnel ne se permettrait de déranger ainsi un couple dans l'intimité de la suite nuptiale. Ce ne pouvait être qu'un appel de l'extérieur.

Or, une seule personne au monde savait qu'elle se trouvait à l'hôtel Mansion.

Ses longs doigts mirent fébrilement en marche le petit magnétophone au moment exact où elle décrochait. Après avoir plaqué l'appareil contre le combiné, elle tendit l'oreille, et son cœur se mit à battre plus fort. Seul un délicieux silence répondit à la voix fidèlement enregistrée de Robert, puis à la sienne. Tout à coup, avant même la fin de son enregistrement, la communication fut coupée, et Hillary sentit monter en elle une sourde vague de joie. Était-il possible que son stratagème ait fonctionné ?

À nouveau tout excitée, elle arpentait la pièce de long en large, quand sa joie retomba soudain : dans la mise en scène qu'elle avait imaginée, il restait un acte à jouer, dont le déroulement lui échappait complètement puisque Robert et Alexandra en seraient les seuls auteurs. Comme elle aurait aimé pouvoir leur souffler leur texte !

Hélas, ce n'était pas possible. Elle avait fait de son mieux. Il ne lui restait plus qu'à espérer.

Quand Alexandra consentit enfin à décrocher le combiné, le dimanche soir vers minuit, la voix de Robert semblait presque inquiète à l'autre bout de la ligne. D'habitude, elle répondait dès la première sonnerie.

— Bonsoir, mon amour. Je te réveille ?

— Non.

Alexandra avait à peine dormi dans la nuit du vendredi au samedi ; quant à la nuit suivante, après son appel à l'hôtel Mansion, elle l'avait passée tout entière à se maudire de sa naïveté et à maudire les larmes qui s'obstinaient à jaillir de ses yeux.

— Comment s'est passé ton week-end ? demanda-t-elle d'un ton froid.

— Je crois pouvoir dire que nous avons obtenu des résultats intéressants... Mon amour, sache que j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

Il fit une pause, attendant sa réaction, mais rien ne vint.

— Puis-je passer chez toi ? reprit-il.

— Non. Je dois me lever très tôt demain matin. Pourquoi ne pas me la dire au téléphone ?

— Alexandra...

— S'il te plaît.

— Soit. Alexandra... Ma belle Alexandra, veux-tu m'épouser ?

— T'épouser ? Il me semble que tu es déjà marié.

— Hillary est d'accord pour divorcer.

— Quand t'a-t-elle donné cet accord ?

— Jeudi soir.

— Lui as-tu parlé de moi ?

— Je me suis contenté de lui dire que j'avais rencontré quelqu'un.

— Sans lui donner mon nom ?

— Non.

Il mentait !

— Et elle a accepté le divorce sans broncher ?

— Pas tout à fait. Elle exige que nous continuions à vivre ensemble jusqu'à l'anniversaire de son père, qui a lieu fin mai. Elle a besoin de temps

pour organiser son avenir. En contrepartie, elle m'a promis un divorce à l'amiable.

— Et je suppose que d'ici là, nous ne devons plus nous voir.

— C'est en effet ce qu'elle m'a demandé.

Tel était donc l'odieux prétexte qu'il avait imaginé pour se débarrasser d'elle ! Croyait-il que l'amour qu'elle avait pour lui était incapable de survivre à six mois de séparation ? En tout cas, il avait manifestement choisi de lui laisser l'initiative de la rupture, ce qui prouvait qu'il n'avait rien compris à la force de ses sentiments. Elle aurait été capable d'attendre six mois, six ans s'il le fallait... Et si elle respectait à la lettre les conditions du marché ? Lui téléphonerait-il fin mai pour mendier une prolongation de délai ? Ou lui avouerait-il d'un ton penaud que sa femme était enceinte — un accident, bien sûr — et qu'il était obligé de rester auprès d'elle pour élever leur enfant ?

Alexandra avait cru qu'il n'existait pas de pires souffrances que celles qui l'avaient torturée tout le week-end ; elle s'était trompée. Tout à coup, Robert lui infligeait un supplice plus grave encore que la privation de son amour. Il venait de la trahir. Comment osait-il lui demander sa main ? Quel cynisme, quelle cruauté ! Mobilisant tous ses talents d'actrice, elle décida de ne rien lui montrer de sa détresse.

— Robert... répondit-elle d'une voix douceuse. Je suis très flattée par ta proposition.

— *Flattée ?*

— Et surtout embarrassée, je l'avoue. Tout cela n'était qu'un jeu, Robert, un jeu entre Hillary et moi. Nous sommes rivales depuis si longtemps... Ne t'a-t-elle jamais raconté notre histoire ? Nous étions au collège ensemble, à Dallas.

— Que veux-tu dire, Alexandra ? Que tu t'es servi de moi pour humilier Hillary ? Que j'ai uniquement servi d'enjeu dans une petite guerre mesquine ?

— Je n'en suis pas particulièrement fière, mais c'est la vérité. Franchement, je n'imaginais pas que les choses iraient si loin. Si j'avais su que tu envisagerais de divorcer...

Robert resta muet, abasourdi par l'horreur de la découverte qu'il était en train de faire.

— Ne te méprends pas, ajouta Alexandra après un terrible silence. J'ai passé avec toi des moments extrêmement agréables. J'ai même savouré chaque instant de notre liaison. Tu es un homme merveilleux, Robert, mais tu conviens mieux à Hillary. Rassure-toi, j'ai un grand respect pour ta carrière politique et je ne ferai jamais rien pour te nuire.

— Alexandra...

Ce fut tout ce qu'il parvint à dire. Alexandra attendit plusieurs secondes, le cœur chancelant, avant de rassembler tout son courage pour porter l'estocade.

— Je suis vraiment navrée, Robert. Adieu.

— Tout est fini, Cat, annonça Alexandra à sa sœur lorsqu'elle lui téléphona, dix jours plus tard. De toute façon, une liaison avec un homme marié est rarement destinée à durer. Je le savais dès le début.

— Tu es sûre que tout va bien, Alexandra ?

— Plus que sûre ! répondit l'actrice avec un enthousiasme forcé.

Elle s'interrompit.

— Non, Cat, ajouta-t-elle après un bref silence. En fait, ça ne va pas du tout. Je suis au trente-sixième dessous.

— Que puis-je faire pour t'aider ?

— Contente-toi de me rappeler, chaque fois que je commencerai à m'apitoyer sur mon sort, que je n'ai eu que ce que je méritais.

— Ce n'est pas vrai !

— C'est ce que tu crois, fit Alexandra, touchée.

— Tu l'aimais, et... l'amour est quelque chose de beau. Tu ne méritais pas une telle déception.

— Merci. Tout cela est très récent mais, avec le temps, je suis sûre que je finirai par oublier cette histoire. J'ai besoin d'air, j'ai besoin de prendre mes distances. Vivement que nous nous retrouvions tous pour Noël à Topeka !

— Je suis bien de ton avis.

— Après la fin du tournage de *Pennsylvania Avenue*, le mois prochain, je serais assez tentée de faire une sorte de tour du monde. Je n'ai aucun projet professionnel précis en vue et j'aurai même droit à un mois de vacances supplémentaires, étant donné que le tournage de la série ne reprend qu'en août. Du coup, je vais me retrouver avec six mois de liberté totale... dont je crois avoir grand besoin. Mais en attendant, j'ai surtout besoin de James.

— De James ? répéta doucement Catherine, le cœur battant. Tu as... besoin de lui ?

Redevenue libre, sa sœur espérait-elle renouer avec son ancien amant ?

— Oui. Je voudrais qu'il m'accompagne au gala de Noël de *Pennsylvania Avenue*, qui a lieu samedi prochain. Je sais qu'il s'envole bientôt pour l'Europe, mais je n'arrive plus à me rappeler quand.

Catherine connaissait fort bien les projets de James. Il partait ce soir même pour La Nouvelle-Orléans, où il resterait quatre jours. Il serait de retour le samedi, juste à temps pour dîner avec elle ; et dès le dimanche, il prendrait un vol à destination de Nice, via Paris, afin de rejoindre ses parents pour Noël sur l'île de Castiglia. Elle savait surtout qu'après leur dîner de samedi, elle risquait de ne plus jamais le revoir : après avoir passé les fêtes en famille à Topeka, elle s'envolerait directement pour San Francisco, où, le soir du Réveillon, elle devait faire ses grands débuts de concertiste professionnelle.

James avait insisté pour qu'elle lui communique l'itinéraire précis de sa tournée en Amérique et en Europe, prévue pour durer onze mois. Il lui avait maintes fois promis de la rejoindre le plus souvent possible, où qu'elle se trouvât, pour dîner avec elle après ses récitals. Mais Catherine n'y croyait guère. Elle s'était donc bravement préparée à lui faire ses adieux ce samedi. Et voici que tout à coup, leur dîner était gravement compromis : Alexandra avait besoin de James.

— Tu n'as pas réussi à le joindre ? s'enquit-elle.

— Pas encore. Nous nous sommes livrés à un superbe chassé-croisé téléphonique ce matin, et j'ai passé tout l'après-midi à tourner en extérieur. Je suppose qu'il me rappellera ce soir.

— J'en suis certaine.

Elle voulait seulement lui dire adieu. Adieu, et merci... Elle s'aperçut, tandis qu'elle se frayait péniblement un chemin dans la foule qui s'échappait des bureaux, qu'elle avait oublié l'écharpe qu'elle avait tricotée pour lui ainsi que l'itinéraire de sa tournée, recopié à la main au dernier moment. Mais si elle voulait conserver une chance de le voir avant son départ pour l'aéroport, elle ne pouvait plus se permettre de revenir sur ses pas.

— Je suis Catherine Taylor, dit-elle à la réceptionniste, qui s'apprêtait visiblement à quitter son poste après une longue journée de travail. Je souhaiterais voir M. James Sterling. Est-il encore ici ?

— Un instant, s'il vous plaît.

L'employée pressa le bouton qui lui permettait d'entrer en communication directe avec le bureau de James.

— Monsieur Sterling? Miss Taylor est dans le hall... Oui ? C'est entendu, je la fais monter.

James s'attendait à voir arriver Alexandra. Peut-être ses tentatives répétées de le joindre dans la matinée visaient-elles à lui annoncer qu'elle était libre ce soir-là. Il se prépara donc à trouver les mots adéquats pour atténuer la déception qu'elle ressentirait en apprenant qu'il devait partir sur-le-champ pour l'aéroport. Mais la belle jeune femme qui se profila peu après sur le seuil de son bureau n'était pas celle qui, au printemps, avait exigé d'un ton malicieux la fusion immédiate de leurs personnes physiques. C'était sa sœur cadette — nettement moins sûre d'elle, mais tout aussi ensorcelante à sa façon.

— Catherine ?

Il marcha vers elle, le sourire aux lèvres, et l'aida à retirer son manteau. Elle se laissa faire en murmurant un vague remerciement.

— Bonsoir, James. Avez-vous parlé à Alexandra ?

— Elle m'a appelé plusieurs fois ce matin, mais je n'étais pas ici. Pourquoi ?

— Elle a rompu.

— Oh... Comment va son moral ?

— Il est au plus bas. James... Elle a besoin de vous.

— Elle a sans doute même besoin de nous deux.

— Elle voudrait que vous l'accompagniez à un gala samedi.

James savait que Catherine n'avait jamais dit à son aînée qu'ils se voyaient. Dans le cas contraire, Alexandra n'aurait pas manqué d'y faire allusion. Cette situation lui convenait fort bien, dans la mesure où elle renforçait l'impression d'intimité qu'il éprouvait dans ses rapports avec Catherine.

— Samedi ? Lui avez-vous dit que j'étais déjà pris ?

— Non. J'ai pensé que nous pourrions annuler notre dîner si vous le souhaitiez. Je comprendrais très bien.

— Qu'y a-t-il au juste à comprendre, Catherine ?

— Je parle de vos relations avec Alexandra. Maintenant qu'elle a recouvré sa liberté...

— Vous croyez qu'elle pourrait vouloir reprendre notre liaison là où elle s'est interrompue, comme s'il ne s'était rien passé ? demanda-t-il d'une voix sourde. C'est ce que vous souhaitez ?

— Non, avoua-t-elle, osant soutenir le regard embrasé de désir de James. Ce n'est pas ce que je souhaite.

— Moi non plus, Catherine. Figurez-vous qu'entre-temps, je suis tombé amoureux de la petite sœur d'Alexandra.

— Vraiment ?

— Vous le savez parfaitement.

Les lèvres pleines et douces de Catherine n'avaient jamais embrassé, mais surent d'emblée recevoir le baiser de celui qu'elle aimait. Elles lui réservèrent un accueil d'abord discret, comme un tendre bonjour, puis de plus en plus ardent. Ses doigts délicats effleurèrent le visage de James avant de se frayer un chemin entre ses mèches d'un noir de jais.

Leurs corps se touchèrent à leur tour, en une étreinte très douce pour commencer, mais qui devint peu à peu si forte que James ne tarda pas à sentir le cœur de Catherine tambouriner contre sa poitrine. Il s'écarta imperceptiblement pour la contempler.

— Il y a longtemps que j'attends ce moment, Catherine.

— Moi aussi.

— C'est bien vrai ?

— Très longtemps, répondit-elle, souriante, en levant vers lui un regard brûlant de désir. Je veux que vous m'embrassiez encore, James. Il y a déjà trop longtemps que vous vous êtes interrompu.

— Beaucoup trop longtemps, murmura-t-il en se penchant sur elle.

Us s'embrassèrent avec fougue. Tout à coup, James se déroba.

— Mon amour, murmura-t-il sans cesser de caresser avidement ses boucles noires, j'ai un avion à prendre. Il m'est impossible de reporter mon départ, car les négociations doivent commencer dès mon arrivée. Je vous promets de vous téléphoner de La Nouvelle-Orléans le plus souvent possible, toutes les cinq minutes si vous le voulez. Nous nous verrons samedi soir, dès mon retour. D'accord ?

— Je veux bien vous laisser partir, et aussi recevoir un coup de téléphone toutes les cinq minutes, mais... Alexandra aura besoin de vous samedi. Ne pourriez-vous pas plutôt venir prendre le petit déjeuner chez moi dimanche matin, avant votre départ pour Paris ?

Il la dévisagea intensément et comprit qu'il était inutile d'insister.

— Si, bien sûr.

Puis, il l'embrassa une dernière fois, et ce baiser leur parut durer un temps infini. C'était un baiser d'adieu, mais il portait la promesse de retrouvailles toutes proches.

— Catherine ?

— Oui ?

— Je t'aime.

— Oh, James... Moi aussi, je t'aime.

18

Alexandra s'était répété mentalement la tirade indignée qu'elle avait l'intention d'assener à James au sujet de cet ami qu'il portait en si haute estime. Mais quand il se présenta à La Roseraie, visiblement inquiet, elle oublia toutes ses résolutions et se jeta dans ses bras.

— Je suis vraiment navré, fit-il en la serrant contre lui.

— On ne peut pas dire que tu ne m'as pas mise en garde, répondit-elle en se forçant à sourire.

— J'espérais du fond du cœur que cela marcherait.

— Moi aussi, soupira-t-elle, s'écartant à contrecœur. Merci d'être venu, James. Je ne me sentais vraiment pas le courage d'aller seule au gala.

— Je ne te lâcherai pas d'une semelle, promit-il.

— Je me disais que...

— Oui?

— Tu pourrais peut-être me tenir par la main ?

— Tes désirs sont des ordres. Souhaites-tu me parler du salaud qui t'a laissée tomber ?

— Non, James. Ce n'est pas la peine.

James tint parole. Il ne lâcha pas la main d'Alexandra de toute la soirée. Son contact permit à la jeune femme de trouver la force d'affronter la foule de gens célèbres qui l'attendaient au gala, et elle sentit même son énergie renaître au fil des danses, son corps et celui de James s'harmonisant avec une grâce presque intime.

— James, Alexandra ! Bonsoir !

Au beau milieu d'un slow, la voix d'Hillary leur fit tourner la tête. Alexandra se sentit aussitôt vidée de toute assurance. À quelques pas, sa rivale dansait dans les bras de Robert. Elle trouva néanmoins la force de s'approcher au bras de James pour les saluer. Et miraculeusement, lorsqu'elle prit la parole, sa voix avait un ton enjoué.

— Quelle surprise de te voir ici, Hillary ! s'exclama-t-elle avec un sourire courtois avant de se tourner vers son mari. Bonsoir, Robert.

— Bonsoir, répondit celui-ci, de marbre. Salut, James.

— Je suis ravie que vous ayez enfin pu vous libérer pour ce gala, remarqua Alexandra.

— Nous de même, rétorqua Hillary. C'est un plaisir de vous revoir, James. Pensez-vous toujours rejoindre vos parents sur l'île aux Arcs-en-ciel pour les vacances de Noël ?

— Plus que jamais. Je pars pour Paris demain, et notre départ de Nice en bateau est prévu pour mardi.

— C'est merveilleux, murmura Hillary. Et vous, Alexandra ? Serez-vous de la fête ?

— Non. Je n'ai que cinq jours de congé, et je compte bien passer Noël en famille, à Topeka.

— Comme c'est charmant ! N'omettez pas d'embrasser Arthur et Marion de notre part, James, et aussi de rappeler à la princesse Natalie de Castiglia à quel point je suis ravie de ma bague de fiançailles.

Hillary était sûre de sa victoire quand elle reprit avec Robert la route d'Arlington à la fin de la soirée. Son absurde liaison avec Alexandra était terminée. Elle avait gagné, même si Robert, lui, arborait la mine défaite de quelqu'un qui vient de tout perdre. Mais son dépit finirait par se dissiper.

— Robert ?

Perdu dans ses sombres pensées, il mit un temps infini à se tourner vers elle.

— Tu souffres, Robert, et ce n'est pas ce que je veux. Si l'idée de ne plus la voir pendant cinq mois t'est à ce point insupportable, sache que mon père et moi survivrons si tu n'y arrives pas.

- Ce n'est plus un problème.
- Vraiment ?
- Non. Tout est fini entre elle et moi.

— C'était Robert, n'est-ce pas ? interrogea James, le regard noir de colère, en raccompagnant Alexandra vers La Roseraie peu avant minuit.

— Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— Ne joue pas au plus fin avec moi, Alexandra.

— Cela sautait donc aux yeux à ce point ?

— Disons que je n'ai jamais senti la température d'une main dégringoler aussi vite. Ce petit prodige s'est produit à l'instant précis où tu t'es aperçue de sa présence. Sans parler de tes ongles, qui se sont enfoncés dans ma paume comme s'ils cherchaient à la transpercer...

— Je te demande pardon.

— Tu aurais pu me le dire plus tôt.

— Je craignais que tu ne me désapprouves.

— Etant donné tes sentiments pour Hillary, j'aurais pu en effet m'interroger sur tes motifs.

— Je n'ai pas eu besoin de motifs. Je suis tombée amoureuse de lui, un point c'est tout.

— Et tu l'es toujours.

— Oui, James, je le suis toujours.

James lui fit chauffer du lait pendant qu'elle prenait une douche et enfilaient une chemise de nuit. Après l'avoir regardée boire son lait, il l'aïda à se mettre au lit et refusa doucement son invitation à l'y rejoindre, conscient qu'elle n'était dictée que par sa solitude et son désespoir.

Dès qu'elle eut sombré dans le sommeil, il repartit pour Inverness, l'esprit agité. Elle lui avait caché son amour pour Robert par crainte de sa réprobation. Mais elle, était-elle en mesure d'approuver l'amour qu'il ressentait pour sa sœur ? Il était sans doute trop tôt. Le moment venu, il saurait bien trouver les mots qu'il fallait pour la rassurer sur la sincérité de

ses sentiments. Pour l'heure, et aussi longtemps que Catherine le désirerait, leur passion demeurerait secrète.

Comme promis, il lui téléphona dès son arrivée à Inverness.

— Je te réveille, mon amour ?

— Non, je répétais. Comment s'est passé le gala ?

— Bien. Je suis heureux de savoir qu'Alexandra et toi serez réunies pour Noël. Elle a grand besoin d'être entourée.

Seul le silence lui répondit.

— Catherine... Sais-tu ce dont moi j'ai besoin ?

— Non. Si tu me le disais ?

— J'ai besoin de profiter avec toi de chaque minute qui s'écoulera entre mon arrivée chez toi, demain matin, et le moment où je te mettrai dans l'avion pour Topeka, mardi après-midi.

— Mais... Et ton vol ?

— À Paris, il est déjà l'heure du petit déjeuner. Je crois que je vais appeler mes parents pour leur dire que je ne les rejoindrai que mercredi, sur l'île, au lieu de faire le voyage en bateau avec eux depuis Nice.

— Ne crois-tu pas qu'ils seront déçus ?

— Non.

S'ils connaissaient la raison de son retard, songea-t-il avec un vague sourire, ses parents seraient au contraire ravis.

— Joyeux Noël, mon amour, dit James en tendant à Catherine une petite boîte enveloppée d'un très beau papier aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Catherine le déplia soigneusement, sans se douter un instant qu'il était la marque distinctive de la maison Castiglia. Elle laissa échapper un petit cri d'admiration en découvrant à l'intérieur d'un écrin deux saphirs d'une grande pureté montés en boucles d'oreilles, de la couleur exacte de ses yeux.

— James, c'est somptueux...

Le regard de James quitta les boucles d'oreilles pour se noyer dans les prunelles de Catherine, et il vit aussitôt que les recherches dont il avait

chargé le joaillier de la maison Castiglia n'avaient pas été vaines : les pierres s'harmonisaient miraculeusement à l'éclat rare de ses yeux.

— Elles sont magnifiques, reprit-elle, le souffle coupé. Merci, James.

Après avoir reposé l'écrin de velours sur la table, elle attrapa le paquet qu'elle avait préparé et le lui tendit.

— Joyeux Noël à toi aussi. Mon cadeau est loin d'être aussi beau que le tien, mais...

James ne fut pas du même avis en dépliant l'écharpe qu'elle avait tricotée de ses mains de virtuose. Ses motifs de couleurs, à la trame extrêmement complexe, représentaient une scène très familière : il reconnut aussitôt *Vent de Nuit*, glissant sur une mer baignée d'argent par la pleine lune.

— C'est magnifique, murmura-t-il, ébahi.

— Elle te plaît ?

— Bien sûr. En revanche, j'ai l'impression que ces boucles d'oreilles te laissent perplexe. Elles peuvent être échangées. Si tu veux, je les rapporterai à la bijouterie dès demain.

— Non, surtout pas. Simplement, je... Écoute, James, je crois que le moment est venu de te dire certaines choses sur... Alexandra et moi.

— Je t'écoute, dit-il, en la prenant dans ses bras.

— Il faut d'abord que j'aille chercher quelque chose dans ma chambre.

Resté seul dans le salon, James se disait que la version de Catherine concernant l'histoire des sœurs Taylor ne devait pas comporter de grandes surprises. Et pourtant, quand Catherine revint dans le salon et, d'une main tremblante, disposa un éblouissant collier de saphirs autour de l'écrin qui contenait les boucles, il ne put que la regarder d'un air abasourdi. Tous ces bijoux semblaient former une parure, comme s'ils avaient été faits pour être portés ensemble, faits *pour Catherine*.

— Ce collier a appartenu à ma mère, expliqua-t-elle. Je ne l'ai jamais connue. Elle m'a abandonnée sept jours après ma naissance, avec ce collier. Alexandra n'est pas ma sœur.

Au cours des heures qui suivirent, elle lui exposa en détail les sentiments complexes qui la déchiraient depuis qu'elle connaissait la vérité.

— Je n'ai plus revu mes parents depuis, finit-elle par avouer.

— Ce sera chose faite dans deux jours. T'y sens-tu prête ?

— J'ai un peu peur, mais je suis surtout très impatiente.

— Ils t'adorent, la rassura James. Et Alexandra aussi.

— Je l'espère... Cela dit, je crois qu'il est trop tôt pour dire la vérité à Alexandra.

James hocha la tête en silence. Il savait que cette nouvelle ne changerait rien aux sentiments d'Alexandra pour sa sœur, mais elle était si vulnérable en ce moment qu'elle risquait de l'interpréter comme la perte d'un autre être cher.

— Je suis tellement heureux que tu m'aies fait confiance.

— Tu croyais savoir qui j'étais, et maintenant...

— Je sais qui tu es, Catherine. Je l'ai toujours su. Tu es la femme que j'aime.

— James...

Leurs lèvres se rejoignirent, comme elles devaient le faire bien d'autres fois tout au long de cet après-midi neigeux.

— Demain, j'irai rapporter ces boucles d'oreilles, lui murmura-t-il entre deux baisers.

— Non.

Elle échappa à son étreinte, retira les boucles de leur écrin et les mit.

— Je suis incapable de porter le collier, dit-elle. Mais je ne me séparerai jamais de ces boucles d'oreilles.

— Elles ne me paraissent guère adaptées à la vie de tous les jours, remarqua-t-il avec un petit sourire.

— Tu as raison.

— En revanche, j'ai pensé que tu pourrais peut-être les porter lors de tes récitals.

— Je les porterai à tous mes récitals... et aussi chaque fois que j'aurai envie de t'embrasser et de faire l'amour avec toi, souffla-t-elle en revenant

se lover au creux de ses bras. Fais-moi l'amour, James.

— Catherine... Rien ne presse. Nous n'en sommes qu'à nos premiers baisers, et j'ai l'impression que je pourrais passer ma vie entière rien qu'à t'embrasser.

— Nous n'avons que deux jours devant nous, je t'aime et tu m'aimes. Pourquoi ne pas en profiter pour partager tout ce qui peut l'être ?

— Tu as peut-être raison, convint-il, ébloui par la lumière qui habitait ses yeux candides. Mais je ne voudrais surtout pas te faire de mal.

— Comment ton amour pourrait-il me faire du mal ?

Ce fut une révélation complète pour Catherine et aussi pour James, qui n'avait jamais fait l'amour avec une femme qu'il aimait. Us se découvrirent mutuellement avec une joie presque enfantine. Le corps de Catherine vibrait sous la tendre exploration de ses mains et de ses lèvres ; et elle lui donna tout ce qu'elle avait à lui donner, sans rien dissimuler de son corps d'albâtre, sans honte de son désir.

Quand tous deux furent proches de la jouissance, ils se chuchotèrent leur amour encore plus fougueusement, avant de sombrer dans l'extase. Puis ce fut le silence. Pendant un temps infini, ni l'un ni l'autre ne bougea ni ne parla ; ils se contentèrent, le souffle coupé, de se communiquer leur bonheur par des regards émerveillés.

Pendant deux jours et deux nuits, ils s'aimèrent et bâtirent toutes sortes de projets merveilleux. Ils étudièrent étape par étape l'itinéraire de la tournée de Catherine, décidant pour chaque ville du restaurant où ils dîneraient, des visites et des promenades qu'ils feraient main dans la main. Il semblait à Catherine qu'il avait l'intention de la suivre partout, de la retrouver presque chaque semaine ; et quand elle le lui fit remarquer d'un ton espiègle, il jura que c'était effectivement son intention.

— Je pourrais même cesser de travailler, suggéra-t-il, pour me transformer en « groupie » de Catherine Taylor. Cela dit, la seule fois où je t'ai vue jouer, j'ai eu l'impression que ma présence te perturbait.

— C'est vrai.

— Crois-tu que ce serait encore le cas ?

— Je l'ignore. Veux-tu faire l'expérience ?

Elle s'assit au piano et lui joua la *Sonate en Ut Majeur* de Mozart, qu'elle devait exécuter le soir du Réveillon à San Francisco. En l'écoutant, James prit conscience de la vraie dimension de son extraordinaire talent. Il était en train de se laisser entraîner dans une délicieuse rêverie, quand Catherine cessa tout à coup de jouer et referma le couvercle du clavier.

— On dirait que ma présence continue à te troubler, dit-il.

— Ce ne sera pas le cas dans une salle de concert. Mais je suis ici à jouer, et toi à m'écouter, et j'ai le sentiment que nous avons mieux à faire.

En quittant le piano pour se blottir dans ses bras, Catherine sentit toute l'importance de son geste. Pour la première fois, elle donnait à James la priorité sur sa musique. Ce fut alors qu'elle comprit, avec une aveuglante clarté, que s'il lui fallait choisir entre la musique et lui, elle choisirait... James, pour la vie.

— Je vais acheter des croissants, annonça-t-il le mardi matin vers neuf heures. J'en profite pour étrenner mon écharpe.

Quelques minutes après son départ, le téléphone sonna.

— Allô ? Catherine Taylor ?

— C'est moi-même.

— Bonjour, Catherine. Ici Elliot Archer. Nous nous sommes rencontrés l'été dernier à Inverness.

— Je m'en souviens très bien. Comment allez-vous, Elliot ?

— Je crains d'avoir une très mauvaise nouvelle à vous annoncer. Il y a environ deux heures, une violente explosion s'est produite à bord du bateau qui conduisait les *Sterling* de Nice à l'île de Castiglia.

— Mon Dieu !

— Elle a sans doute été causée par une fuite dans le système d'alimentation. Quoi qu'il en soit, il est impossible que le moindre passager ait survécu. C'est Robert McAllister qui m'a suggéré de vous appeler avant de prévenir Alexandra, au cas où vous souhaiteriez être à ses côtés quand elle apprendra ce qui est arrivé à James.

— À James ?

— Les corps de Marion et d'Arthur ont déjà été retrouvés. Les plongeurs recherchent toujours celui de James, mais comme je vous l'ai déjà dit, il est impossible qu'il ait survécu.

— James n'était pas à bord, Elliot.

— Robert l'a vu samedi soir, James lui a confirmé qu'il partait le lendemain pour Paris.

— Il est à New York. Son avion pour Nice part cet après-midi.

— En êtes-vous certaine ?

— Oui.

— Grâce au ciel... Dans ce cas, il faut que je le prévienne au plus vite.

— Je m'en charge, Elliot. Il vous rappellera.

— Oh... Merci beaucoup, Catherine. Je suis à mon bureau. Il connaît mes coordonnées.

— James...

— Que se passe-t-il, mon ange ? Pourquoi cette mine lugubre ?

— Tes parents, James. Leur... leur bateau a explosé.

La stupeur figea les traits de l'avocat.

— Ils sont morts, ajouta-t-elle d'une voix blanche. Elliot vient de téléphoner. Il croyait que tu étais avec eux, et voulait que je parte pour Washington afin d'être auprès d'Alexandra quand on lui annoncerait ta disparition. Je suis navrée...

Ses yeux luisaient de larmes, et ceux de James s'embuèrent à leur tour. Depuis combien de temps n'avait-il pas pleuré ? Son premier mouvement fut de résister. Mais à quoi bon retenir ses pleurs devant celle qu'il aimait ?

James attendit plus d'une heure avant de rappeler Elliot. Les deux hommes allèrent droit au fait, gardant pour eux leurs sentiments. Après avoir passé en revue les informations dont Elliot disposait, ils évoquèrent brièvement les dispositions à prendre pour les funérailles officielles, prévues pour l'avant-veille de Noël.

— Je prendrai un avion pour Washington en fin d'après-midi, Elliot. Je vous téléphonerai dès mon arrivée.

— Pourquoi ne pars-tu pas plus tôt ? demanda Catherine après qu’il eut raccroché.

— Parce que je dois te mettre dans l’avion pour Topeka.

— Je t’accompagne à Washington.

— Non.

— Si !

— Non. Tes parents t’attendent.

Cette simple phrase suffit à déclencher en lui une nouvelle explosion de chagrin. Comme il regrettait de n’avoir pas dit à ses parents la vraie raison du report de son départ !

— Il est de la plus haute importance que tu retrouves tes parents, reprit-il d’une voix assourdie par l’émotion. Tu le sais, Catherine.

— Je peux aussi bien les rejoindre d’ici quelques jours. Tu pourrais même venir avec moi à Topeka. Mais en attendant, il n’y a qu’une seule chose qui compte, c’est que je sois près de toi.

— Tu seras toujours près de moi. Tout ce dont j’ai besoin, c’est de pouvoir toujours te joindre. Je t’appellerai chaque soir. C’est tout ce dont j’ai besoin... et je ne veux rien d’autre, ajouta-t-il avec un sourire énigmatique. Rassure-toi, je ne serai pas seul à Washington : Elliot sera là pour me remonter le moral, sans parler de Robert et de Brynne.

— Il y aura aussi Alexandra.

— Elle aussi a grand besoin de rentrer à Topeka.

— Elle ira, mais pas avant la veille de Noël.

Trois heures après avoir fait ses adieux à James, Catherine retrouvait ses parents. Elle ne les avait pas revus depuis le mois de mai, mais leur souvenir restait aussi net dans sa mémoire que si elle les avait quittés la veille. Et cependant, au premier coup d’œil, ils lui parurent changés, presque... usés.

Pouvaient-ils avoir vieilli à ce point en si peu de temps ? En s’approchant, elle comprit qu’il ne s’agissait pas de cela. S’ils paraissaient différents, c’était à cause de l’incertitude qui voilait leurs regards. Sitôt qu’elle l’eut compris, elle courut jusqu’à eux et se jeta dans les bras de Jane,

puis dans ceux d'Alexander, gommant d'un seul geste l'abîme qui s'était creusé entre eux depuis le printemps.

OceanofPDF.com

19

Après les funérailles, seuls les amis les plus intimes de James restèrent à Inverness : Alexandra, Elliot, Robert, Hillary, Brynne et Stephen le suivirent dans le grand salon de la villa. En cette terrible journée, les rivalités et les trahisons étaient oubliées, et l'ombre du deuil planait dans tous les regards. Soudain, rompant le pesant silence, Elliot prit la parole.

— Il y a quelque chose que vous devez tous savoir.

— De quoi s'agit-il ? demanda James d'un ton las.

Extrêmement abattu, il n'avait plus qu'un seul souhait : téléphoner à Catherine dès qu'on le laisserait seul.

— L'explosion n'était pas accidentelle. C'est une bombe qui l'a provoquée.

Pendant d'interminables secondes, tous restèrent muets, assommés par l'énormité de la nouvelle. Quelqu'un avait su par avance qu'Arthur et Marion Sterling allaient mourir.

Quelqu'un avait voulu leur mort.

Quelqu'un les avait tués.

— Une bombe ? répéta enfin Brynne.

— Depuis quand le savez-vous ? renchérit Robert.

— Depuis quelques heures à peine. La nouvelle sera rendue publique demain, c'est pourquoi j'ai préféré vous avertir.

— L'attentat a-t-il été revendiqué ?

— Non. Pas encore, en tout cas.

— Que savez-vous d'autre, Elliot ?

— Très peu de chose, James. L'hypothèse de l'attentat a été envisagée dès le départ, et nous avons mis nos meilleurs agents en Europe sur l'enquête. Jusqu'à présent, ils n'ont rien trouvé. Le bateau était ancré dans l'un des ports les plus fréquentés de la Côte d'Azur. N'importe qui pouvait y accéder.

Le silence retomba, et, cette fois, tous, visiblement pensaient à la même chose : à ce soir d'été, quatre mois auparavant, où Marion leur avait fait part de son désir de tous se retrouver ensemble, un jour, sur l'île. Ce vœu ne serait jamais exaucé, car quelqu'un avait décidé que l'heure était venue de mettre un terme à ses jours.

— Je crois que vous feriez mieux de partir, déclara James en se levant pour rejoindre la fenêtre, derrière laquelle s'étalait un ciel bas et lourd. La nuit va tomber et le vent est en train de forcir. Il se pourrait qu'une tempête se prépare.

Son désir de solitude était si évident que ses amis respectèrent ce souhait. Alexandra fut la dernière à quitter Inverness pour rejoindre La Roseraie, d'où elle devait partir le lendemain de bonne heure pour s'envoler vers Topeka.

Les vents étaient violents, presque dangereux, et seul un étroit quartier de lune déchirait la noirceur de la nuit, mais James prit tout de même le large à la barre de son voilier. Tout en s'enfonçant dans les ténèbres marines, il ne cessait de se débattre avec les sentiments très violents qui l'agitaient. Ces sentiments, aussi puissants qu'inconnus, semblaient sur le point d'éclipser tout le reste. James portait l'écharpe de Catherine ; et tandis que *Vent de Nuit* bondissait sur la mer d'encre, il en caressa rêveusement la laine comme pour s'imprégner de la douce chaleur de la jeune femme. Mais ses doigts gourds ne trouvèrent rien d'autre qu'un froid glacé. Ils étaient devenus insensibles.

Ses sentiments les plus tendres étaient peu à peu enfouis sous d'autres émotions, d'une puissance inouïe, et une lugubre voix intérieure s'éleva bientôt, hurlant plus fort que le vent d'hiver, pour l'avertir que la plus terrible perte restait encore à venir.

Il se décida enfin à téléphoner à Catherine en pleine nuit.

— Alexandra m’a appris qu’il s’agissait d’un attentat, dit-elle. J’ai essayé de t’appeler toute la soirée, mais personne ne répondait. Étais-tu en mer ?

— Oui.

— James...

— Je ne pourrai pas être à San Francisco pour ton premier concert.

— Il est un peu tôt pour en être si sûr, tu ne crois pas ? répondit-elle en s’efforçant de refouler les vagues de panique qui menaçaient de la submerger. En attendant, je crois que je vais venir te rejoindre à Washington. Tout se passe à merveille avec mes parents, mais...

— Non ! coupa-t-il d’un ton cassant. Elliot et moi partons pour la France.

— Quand ?

— Dès demain si possible.

— James...

— Il le faut. Je ne sais pas encore quand je rentrerai. Mais où que je me trouve, je t’appellerai à ton hôtel après le concert pour te souhaiter la bonne année. D’accord ?

— D’accord. James, j’espère que... tout se passera bien.

Au ton tremblant de sa voix, il comprit qu’elle attendait de lui une promesse. Elle avait besoin de savoir que leur amour résisterait aux ravages de son deuil.

Mais James ne faisait jamais de promesse qu’il n’était pas certain de pouvoir tenir.

— Je t’appellerai le soir du Réveillon, ma chérie.

— Je vous accompagne en France, annonça James en pénétrant dans le bureau d’Elliot, à huit heures le lendemain matin.

— Je ne vais pas en France, James.

— *Quoi ?*

— Je vous l’ai dit hier soir. L’élite de nos agents en Europe est déjà sur le terrain.

— Mais vous êtes notre meilleur spécialiste du terrorisme !

— Je vous promets de m’occuper personnellement de cette affaire dès que je disposerai d’informations suffisantes. Mais nous n’avons rien pour l’instant. Vous devriez savoir que si ma présence sur les lieux pouvait être utile, j’aurais sauté dans un avion depuis longtemps. J’avais beaucoup d’affection pour vos parents, James.

— Je le sais. Bref, si je comprends bien, il ne me reste qu’à attendre.

— Attendre quoi, James ? Attendre que les coupables aient été identifiés pour les tuer de vos mains ?

— L’idée me paraît très séduisante, admit James, sentant renaître sa haine.

— À moi aussi. Mais je connais trop le caractère illusoire de la vengeance. On s’imagine qu’elle nous procurera du plaisir. Pis encore, on se prend à croire qu’une fois cette vengeance assouvie, tout ira mieux. C’est faux. La vengeance ne résout rien, James... Elle ne changera rien à la perte que vous venez de subir, elle n’atténuera même pas votre souffrance : elle ne fera que souiller de haine le souvenir de ceux que vous aimiez.

Elliot venait de parler d’un ton calme, sans trace d’émotion, et pourtant... James comprit à cet instant qu’il ne le connaissait pas. Il avait toujours su *comment* vivait Elliot, mais ne s’était jamais demandé *pourquoi* il avait choisi de mener une telle existence, renonçant à toute vie privée et bravant la mort avec un calme glacé. Tout à coup, pour la première fois, l’idée lui traversa l’esprit que ce choix devait avoir été motivé par une raison très personnelle, un drame passionnel peut-être.

— Croyez-moi, ajouta Elliot, je sais de quoi je parle.

— Je ne supporterai pas de rester les bras croisés. J’ai besoin d’agir.

— J’ai tous les hommes qu’il me faut sur le terrain, et même si ce n’était pas le cas, jamais je ne vous enverrais là-bas, répondit Elliot, en levant une main pour couper court aux protestations de James. Il n’est pas question que je vous donne carte blanche pour assouvir votre vengeance... Cela dit, votre aide pourrait être précieuse à ce pays.

— Mon aide ?

— Votre maîtrise du droit international ajoutée à vos talents de négociateur pourraient nous rendre de grands services.

— À quoi pensez-vous ?

— Si cela ne tenait qu'à moi, je vous enverrais en Amérique centrale avec la délégation qui doit s'y rendre à la mi-janvier. Les tractations menées en vue d'un cessez-le-feu ont échoué une fois de plus, et je crois que nous avons besoin d'un homme neuf à la table des négociations. Mais les situations de crise sont si nombreuses à travers le monde que d'autres pourraient juger préférable de vous envoyer ailleurs.

— Vous semblez bien persuadé que je pourrais m'acquitter avec succès de ce genre de mission.

— Je n'ai pas le moindre doute là-dessus. Confort et rentabilité mis à part, il n'y a pas de différence de nature entre ce travail et celui qui vous occupe depuis toujours. Les principes de la négociation entre Etats sont virtuellement identiques à ceux de la négociation privée.

— Argent, territoire et pouvoir ?

— Exactement. Ces trois monnaies d'échange nous permettent parfois d'obtenir un semblant de paix et de liberté.

— Vous commencez à m'intéresser.

— Je m'en réjouis. Vous n'y aviez jamais songé auparavant ?

— Non. Pourquoi ?

— J'ai longtemps pensé que votre travail, notamment dans sa partie internationale, vous préparait à prendre les fonctions de ministre des Affaires étrangères dès l'arrivée de Robert McAllister à la Maison-Blanche. Vos parents n'y croyaient pas beaucoup. Apparemment, ils avaient raison.

— Vous avez abordé le sujet avec eux ?

— Avec eux, ainsi qu'avec certains personnages de premier plan qui m'ont demandé de tout mettre en œuvre pour m'assurer vos services.

— Mais vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Non, parce qu'il existe une différence fondamentale entre ce genre de mission et votre métier. Ce que je vous propose peut s'avérer extrêmement dangereux. Vous serez confronté à des gens qui ne reculent devant aucune forme de violence ; et vous les rencontrerez sur leur terrain, dans les régions les plus instables de la planète.

— Vous cherchiez donc à me protéger... N'avez-vous vraiment aucune idée de l'identité de ces terroristes, Elliot ?

— Aucune. Nous serons submergés de revendications anonymes dès que la nouvelle de l'attentat sera rendue publique, mais il faudra se garder de les prendre trop au sérieux. Une revendication digne de foi aurait déjà été faite.

Je ne sais pas pourquoi, James, mais j'ai le sentiment que cette affaire cache quelque chose de... personnel.

— Que voulez-vous dire ?

— Un attentat visant directement les États-Unis aurait été commis à Paris, par exemple à l'Ambassade ou dans ses environs immédiats, et non pendant un voyage privé de votre père. Ce crime me fait penser à une vendetta, voire à l'œuvre d'un psychopathe.

— J'aurais dû me trouver à bord, moi aussi. Et si c'était moi qui avais été visé ?

— C'est une hypothèse que nous devons étudier, mais je vois mal pourquoi on se serait donné la peine d'aller poser une bombe de l'autre côté de l'Atlantique pour vous éliminer, alors qu'il était mille fois plus facile de le faire ici même. Franchement, je ne crois pas que vous étiez visé. Mais il faudra quand même que vous me parliez de vos négociations en cours, et aussi des principales affaires auxquelles vous avez participé ces deux dernières années.

— Je n'ai plus rien en cours. Je viens de régler une affaire à La Nouvelle-Orléans, et plusieurs propositions m'attendent sur mon bureau. J'avais l'intention de les étudier en janvier, à tête reposée... Quelque chose me tracasse, Elliot. Pourquoi ne pas m'avoir dit dès hier soir, à Inverness, que vous aviez besoin de renseignements sur mon travail ?

— Parce que je me doutais que vous viendriez me trouver.

James hocha gravement la tête.

— Et je suis venu. Je n'ai rien en cours. Je suis prêt à partir le mois prochain en Amérique centrale ou ailleurs.

— Vous pourriez aussi profiter de ce répit pour entreprendre le tour du monde à la voile dont vous parlez depuis si longtemps.

— Vous savez que ce n'est pas le moment. Je ne peux pas rester sans rien faire.

— Je comprends, acquiesça Elliot. J'ai besoin d'en parler d'abord à certaines personnes. Dès que j'aurai une réponse, je vous rappellerai.

— Parfait. Entre-temps, je m'occupe de faire réunir tous les renseignements dont vous avez besoin.

— J'y pense, James, nous aurions aussi besoin de jeter un œil sur les lettres de condoléances qui vous sont parvenues. Celles qui viennent d'Europe sont évidemment d'un intérêt tout particulier, mais j'aimerais aussi voir les autres.

— Entendu.

— Le prince Alain s'est-il manifesté ?

— J'avoue que je l'ignore. Je n'ai encore rien ouvert.

Le regard vrillé sur les aiguilles de l'horloge ancienne qui s'acheminaient lentement vers le douze, Catherine était assise près du téléphone dans sa suite de l'hôtel Fairmont, à San Francisco. Quand on frappa à la porte, elle mit un certain temps à réagir. Puis elle se leva à contrecœur, redoutant de trouver sur le seuil quelque coursier venu lui apporter un bouquet de roses assorti d'un bref mot d'excuses.

Mais l'homme qui se tenait derrière la porte était celui qu'elle aimait. Il avait le regard ourlé de cernes, le teint pâle et les traits tirés. Catherine était prête à jurer qu'il n'avait pas assisté à son premier récital. Elle aurait senti sa présence, et elle n'aurait pas hésité un instant à quitter son clavier pour se jeter dans ses bras. Il devait le savoir, et c'était certainement la raison pour laquelle il s'était abstenu de venir à l'Opéra.

— James... Tu es venu !

Elle le fit entrer dans sa suite, et peu après dans son lit, pour partager avec lui ce havre magique de joie et de paix qu'était leur amour. James avait eu l'impression que ce monde-là n'existait plus, anéanti par la cohorte de sentiments monstrueux qui s'agitaient désormais au fond de son cœur. Mais le temps d'une nuit, les monstres furent réduits au silence et le cauchemar s'estompa.

— Bonjour, mon amour, dit-elle en le rejoignant en robe de chambre dans le salon, le lendemain matin.

Il était planté devant la fenêtre, habillé de pied en cap.

— Bonjour, répondit-il en se retournant.

— Tu t'en vas déjà ?

— Oui, mon ange. Je ne suis venu que pour te dire adieu.

— Adieu ? répéta-t-elle, effrayée.

— Oui. Leur mort — leur assassinat — m’a transformé. Il y a trop de haine dans mon cœur. Je ne sais pas si je parviendrais à maîtriser cette haine, si j’essayais, mais la vérité, mon amour, c’est que je n’en ai pas envie. Jamais je ne pourrai accepter ce qu’on a fait à mes parents.

— Moi non plus. Leur mort m’a révoltée.

— Mais rêves-tu de retrouver à tout prix leurs assassins pour les tuer de tes propres mains ?

— Non. Et je me refuse à croire que c’est ce que tu veux vraiment.

— C’est pourtant ce que je veux. Tu peux me croire.

— Est-ce pour cela que tu pars, James ? Pour retrouver ceux qui ont posé cette maudite bombe ?

— Non. Elliot s’en charge, mais il m’a promis de me tenir informé. En attendant, je pars en mission secrète pour le compte du ministère des Affaires étrangères. Peut-être puis-je faire quelque chose pour éviter que des attentats de ce genre ne se reproduisent ailleurs. Mes motifs n’ont rien de chevaleresque. J’ai besoin d’agir. C’est un besoin viscéral.

— Je comprends très bien ta démarche, mais... pourquoi me dire adieu ?

— Simplement parce que je ne suis plus celui que tu as connu. Il n’y plus aucune place pour la tendresse dans mon cœur.

— Ce n’est pas l’impression que tu m’as donnée cette nuit.

— Cette nuit, je n’ai fait que m’alimenter de *ton* amour. Si je m’accrochais à toi, peut-être ma haine serait-elle temporairement réduite au silence, mais elle reviendrait tôt ou tard, Catherine, et finirait par nous détruire tous les deux. Je t’aime trop pour laisser arriver une chose pareille.

— On n’aime jamais trop.

— Détrompe-toi. J’aurais voulu que nous partagions une vie de joie et non de haine, de cauchemars et de rage. Peux-tu le comprendre ?

Elle regarda fixement l’homme qu’elle aimait, cherchant de toutes ses forces à le comprendre, mais elle n’y parvint pas. Comment pouvait-il saborder ainsi leur amour ?

— Et que fais-tu de moi, James ? De mes désirs, de mes sentiments ? Cela ne compte-t-il pas ?

— Non, Catherine, cela ne compte pas.

Les traits de la jeune femme se figèrent.

— Je t'ai fait confiance... Je t'ai livré mes secrets, mes colères et mes peines, mais tu n'as pas suffisamment foi en moi pour me faire partager ton chagrin.

— Ce n'est pas une question de confiance.

— C'est une question d'amour. Tu ne m'as jamais aimée.

— Je t'ai aimée, Catherine. Et... je t'aimerai toujours.

Je t'aimerai toujours... Ces mots continuèrent de résonner dans l'esprit de Catherine longtemps après le départ de James. Comme elle connaissait ces fausses promesses !

Aux premiers jours de sa vie, elle avait été abandonnée par quelqu'un qui prétendait l'aimer de la même façon. Et voici que de nouveau, on l'abandonnait au nom de l'amour.

20

Inverness, Maryland, février 1990

— Allô, Elliot ? Ici Alexandra Taylor.

— Oh... Comment allez-vous, Alexandra ?

— Je vous appelle au sujet de James.

Plus de six semaines s'étaient écoulées depuis la froide soirée d'hiver lors de laquelle ils s'étaient séparés. Sur le coup, les dernières phrases de James l'avaient effrayée. Elles avaient quelque chose de lugubre, de définitif, comme s'il pensait ne jamais la revoir. Mais James s'était empressé de la rassurer en lui reprochant sa tendance naturelle à dramatiser.

— Comment va-t-il ? ajouta-t-elle.

— Bien.

— J'en suis soulagée. Me serait-il possible d'entrer en contact avec lui ?

— Pouvez-vous me dire pourquoi ?

— Non. Enfin... Est-ce si important ?

— Peut-être. S'agit-il d'une question vraiment urgente ? Son retour est prévu d'ici à moins de deux semaines. Ne pourriez-vous attendre jusque-là ?

— Je suppose que si, soupira-t-elle, résignée. Cependant, si vous avez l'occasion de lui parler d'ici là, pouvez-vous lui dire que je me trouve chez lui, à Inverness ?

James avait remis à Alexandra un double des clés de la villa de ses parents, en lui conseillant de s'y réfugier aussi souvent qu'elle le voudrait pour échapper au souvenir de Robert, omniprésent à La Roseraie. La jeune

femme s'y trouvait toujours quand James appela, trois jours après son coup de téléphone à Elliot.

— Alexandra ? Elliot m'a dit que tu cherchais à me joindre.

— Oui. J'ai besoin d'une assistance juridique.

— Tu as dérangé Elliot pour une simple histoire de contrat ?

— C'est beaucoup plus sérieux. Je préférerais t'en parler de vive voix. Si j'ai appelé Elliot, c'est pour connaître la date de ton retour.

— Je rentre bientôt.

— En vainqueur, comme toujours ?

— Les victoires ne sont jamais très nettes dans ce domaine, répondit-il. Patience et compromis sont les maîtres mots.

— Ce ne sont pas tes armes favorites.

— Non. Mais j'ai fait quelques progrès.

En vérité, certains des diplomates les plus aguerris du ministère avaient d'ores et déjà reconnu en lui un maître en la matière. En toutes circonstances, il faisait preuve d'un calme inébranlable. Il ressemblait à une statue de glace que rien ne pouvait faire fondre, pas même l'étouffante chaleur de la jungle, pas même le désespoir qui envahissait ses collègues quand un accord imminent se dissolvait soudain comme un mirage dans le désert. Les négociations avaient fait de tels progrès qu'il devait retourner sur place un mois plus tard.

— C'est l'enfant de Robert ? demanda-t-il à brûle-pour-point à Alexandra dix jours plus tard, en baissant les yeux sur son ventre rond.

— Oui.

— Comment cela a-t-il pu arriver ?

— De la façon habituelle.

— Je te connais, Alexandra, tu as toujours pris toutes les précautions nécessaires sur ce plan. À moins que ce ne soit un accident prémédité ?

— Pas du tout ! Tu devrais savoir que seule l'abstinence est efficace à cent pour cent. C'est arrivé, voilà tout.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux. Et maintenant ?

— Je voudrais que tu t’occupes de l’adoption.

— De l’adoption ?

— J’ai l’intention de donner mon enfant à Brynne et à Stephen. Je sais qu’ils ont toujours rêvé d’en avoir un et qu’ils seront les meilleurs parents du monde.

— Tout cela est exact, mais ne crois-tu pas que tu devrais d’abord en discuter avec Robert ?

— Avec Robert ? Tu oublies qu’il m’a abandonnée ! Je ne vois aucune raison de le mettre au courant. C’est à moi seule de décider.

— Je crois que tu ferais bien de réfléchir encore un peu.

— C’est tout réfléchi. Je n’ai rien fait d’autre depuis l’instant où j’ai découvert que j’étais enceinte. J’ai pris ce que je crois être la meilleure décision pour l’avenir de cet enfant. Avec Brynne et Stephen, il grandira heureux, dans une vraie famille, sans avoir jamais à se poser d’angoissantes questions sur l’absence de son père.

— L’adoption pose certains problèmes spécifiques.

— Je sais que Brynne et Stephen ont déjà eu des expériences pénibles sur ce plan, mais une adoption plénière ne suffirait-elle pas à éliminer ce genre de risque ? N’est-ce pas le moyen légal de rendre la chose définitive et irréversible ? Il faudrait leur donner la garantie que personne ne pourra leur reprendre cet enfant.

— Je peux m’occuper de l’aspect juridique, mais je ne vois pas comment je pourrais leur garantir qu’on ne leur reprendra jamais l’enfant.

— Pourquoi ?

— Parce que la mère — toi, Alexandra — saura où il se trouve.

— Bien sûr, mais comment peux-tu croire que... ? Écoute, en août dernier, pendant que Catherine et toi étiez en mer, Brynne a fait une fausse couche. J’étais près d’elle. J’ai vu s’effondrer son rêve, de mes yeux, James, et je préférerais mourir plutôt que de lui retirer cet enfant. Tu dois me croire !

James soutint longuement son regard et comprit que rien ne la ferait revenir sur la parole qu’elle venait de donner.

— Qui d’autre sait que tu es enceinte ?

— Personne. Et personne ne le saura jamais, à l'exception peut-être d'un médecin. Je n'en ai pas encore consulté. Au fait, n'aurais-tu pas quelqu'un à me recommander?

James songea aussitôt au Dr Lawton, vieil ami de la famille et collègue réputé de sa défunte mère.

— N'as-tu pas l'intention de prévenir tes parents ?

— Non, répondit Alexandra, haussant les épaules. Je crois qu'il ne vaut mieux pas. L'idée de leur mentir me fait horreur, mais aussi bien eux que Catherine sont persuadés, comme tout le monde, que j'ai quitté le pays il y a quatre semaines pour un tour du monde de six mois. Après avoir acheté un billet tour-du-monde et retiré soixante-quinze mille dollars en liquide à ma banque, j'ai fait mes adieux à tous les gens que je connais et je suis venue me cacher ici.

— Pourquoi avoir retiré tant d'argent ?

— Si quelqu'un essayait de retrouver ma trace, un simple reçu de carte de crédit suffirait à me trahir.

— Qui pourrait avoir intérêt à te chercher ? Quelqu'un était-il au courant de ta liaison avec Robert ?

— Je dois penser à l'avenir de l'enfant, éluda-t-elle. Es-tu prêt à m'aider ?

James hésita, partagé entre des sentiments conflictuels. Il sentait bien que la décision d'Alexandra, uniquement inspirée par sa générosité, était définitive. Il savait de même qu'un enfant comblerait de bonheur Brynne et Stephen. Mais il y avait Catherine... Que penserait-elle du geste de sa sœur ?

— James ?

— C'est d'accord, Alexandra. Je t'aiderai.

Je t'aiderai parce que Catherine, à qui ton geste causerait un immense chagrin, n'en saura jamais rien.

Au mois d'avril, Alexandra téléphona à Catherine à son hôtel de Seattle.

— Alexandra ! De quel pays de rêve m'appelles-tu ?

— Je suis dans le Maryland, avoua sa sœur, qui envisageait de tout lui dire depuis plusieurs semaines. Je n'en ai pas bougé depuis janvier, et... je suis enceinte.

— Enceinte ?

— Le bébé doit naître en juin, mais je ne le garderai pas.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Cela vaut mieux pour lui.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— C'est la pure vérité. Je ne serais certainement pas une bonne mère.

— Au contraire. Je suis certaine que tu seras la meilleure des mamans.

— Merci, souffla son aînée, sentant ses yeux s'emplir de larmes. Mais il vaut mieux pour cet enfant qu'il ait un père et une mère.

— Cela vaut mieux pour le bébé, ou pour toi ? On dirait presque que c'est l'idée de devoir l'élever seule qui t'effraie !

— Pas du tout, Cat.

— Dans ce cas, garde-la. Ou alors, confie-la à nos parents. Je suis sûre qu'ils seront ravis de s'occuper d'elle.

— D'elle ?

— Je parle du bébé. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai la conviction que ce sera une fille.

— Je ne peux pas leur demander une chose pareille. Je ne veux même pas qu'ils le sachent. J'ai tenu à te mettre au courant, mais...

— J'arrive. Je vais annuler la fin de ma tournée et m'installer à La Roseraie avec toi. Je t'aiderai à l'élever.

— Merci, Cat. Mais si tu veux m'aider, il n'y a qu'une seule façon de le faire : tu dois comprendre que le choix que j'ai fait est le meilleur pour l'enfant.

— Jamais je ne pourrai comprendre une chose pareille.

— Essaie encore, supplia Alexandra d'une voix blanche. Peux-tu y réfléchir, et me rappeler ensuite ? Je suis à Inverness.

— À Inverness ?

— Oui. Je n'en sors jamais. Le docteur, un ami de Marion, vient me voir de temps en temps. Il y a aussi James... C'est lui qui va s'occuper de l'adoption.

— James ? répéta Catherine, le souffle coupé. Je le croyais à l'étranger !

— Il est rentré depuis trois semaines. Il repart bientôt, mais devrait être de retour à la fin mai, j'espère avant la naissance de l'enfant.

Depuis son départ, Catherine n'avait cessé de penser à lui, de s'inquiéter pour lui, à chaque instant du jour et de la nuit. Sa mélancolie s'était transmise à sa musique, qui enchantait plus que jamais les salles combles devant lesquelles elle se produisait. Et voici qu'elle apprenait que James était revenu vers Alexandra, comme chaque fois que sa sœur avait eu besoin de lui.

— Cat ? lança Alexandra, surprise par le silence qui s'éternisait au bout de la ligne. Qu'y a-t-il ?

— Tu commets une erreur. N'abandonne pas ton enfant.

— Cat, je t'en supplie !

— Je suis navrée, mais c'est ce que je pense.

— Cat...

— Il faut que je te laisse. On m'attend.

— Pourquoi le lui avoir dit ? explosa James, outré.

— Parce que c'est ma sœur et que je tenais à être honnête avec elle. Je me suis bêtement imaginé que... J'ai peut-être commis une erreur.

— Ton erreur est peut-être ailleurs, remarqua-t-il d'un ton cassant. Ne crois-tu pas que tu devrais reconsidérer ta décision ?

— Non ! riposta-t-elle, soutenant son regard avec une froide résolution. C'est hors de question.

Puis, elle sortit se promener dans le jardin. Dès que James fut seul, l'image de Catherine fit irruption dans ses pensées, et sa colère céda la place à une vive inquiétude. La décision d'Alexandra l'avait certainement bouleversée. Déchirée entre son amour pour sa sœur et les secrets de son passé, elle devait se sentir plus seule que jamais.

Il n'avait pas assez de foi en lui-même pour prendre le risque d'aller la retrouver. Il risquait de succomber au besoin désespéré qu'il avait de sa

tendresse — et ce besoin, en fin de compte, ne ferait que l’entraîner petit à petit, comme il se sentait entraîné lui-même, dans les ténébreuses profondeurs d’une incurable haine.

Il ne pouvait se permettre d’aller la retrouver, mais peut-être devait-il lui parler, afin de l’aider à comprendre. Il avait rangé l’itinéraire de sa tournée avec l’écharpe qu’elle lui avait tricotée, dans un tiroir fermé à clef de la commode de sa chambre. Il n’emportait ni l’un ni l’autre dans ses dangereux voyages. Il ne voulait garder auprès de lui aucun symbole de l’amour de Catherine.

James monta dans sa chambre. Ayant consulté l’itinéraire, il vit qu’elle se trouvait à Seattle. Sans hésiter, il composa le numéro de l’hôtel où elle était descendue.

— Allô ?

C’était elle.

— Allô, Catherine ? C’est moi, James. Si je t’appelle, c’est parce que je voudrais t’aider à la comprendre.

— C’est inutile, James. J’ai compris.

— La décision n’appartient qu’à elle. C’est ainsi. Elle ne peut la prendre en fonction de ton passé...

— Tu lui as dit la vérité ?

— Non, bien sûr que non. Tu devrais le savoir.

— Cet enfant... Est-ce ton fils, James ? demanda Catherine dans un murmure.

— Bien sûr que non. Quand il a été conçu, nous nous aimions déjà, toi et moi. J’ai du mal à croire que tu aies pu l’oublier.

— Même si ce n’est pas ton fils, insista Catherine d’une voix qu’elle-même eut peine à reconnaître, il pourrait le devenir. Si tu reconnais cet enfant, personne ne se doutera jamais de rien. Alexandra est peut-être effrayée à l’idée de devoir l’élever seule, et si...

Sa voix se tut, brisée par l’émotion. Incrédule, James attendit de longues secondes avant de prendre la parole.

— Est-ce que tu veux ? Serais-tu en train de me demander d'épouser Alexandra ?

Le cœur de Catherine protesta aussitôt avec l'énergie du désespoir, et son cri résonna longtemps dans les profondeurs de son esprit. Comment aurait-elle pu vouloir une chose pareille, elle qui aimait désespérément James et avait tant besoin de lui ?

— Oui, James. C'est ce que je te demande.

OceanofPDF.com

21

Dallas, mai 1990

En pénétrant dans la chambre de la belle et grande maison de ses parents à Highland Park, Hillary trouva son époux en train de faire sa valise. C'était dimanche, et les festivités du soixante-cinquième anniversaire de Sam Ballinger venaient de s'achever sans fausse note, ponctuées la veille au soir par un brillant discours de son gendre. L'hommage public était terminé, mais Hillary avait tenu pour acquis que son mari et elle resteraient à Dallas une journée supplémentaire. Le Sénat était fermé jusqu'au surlendemain, et le couple Gorbatchev n'était pas attendu à Washington avant le mercredi soir.

— Robert ? Que fais-tu ?

— La fête est finie. Je m'en vais, comme convenu. Dès demain soir, la maison d'Arlington sera débarrassée de toutes mes affaires.

— Débarrassée ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, Hillary, soupira Robert en se retournant vers sa femme. N'essaie pas de me faire croire que tu t'étais imaginé qu'en fin de compte, ce divorce n'aurait pas lieu.

— Mais... tu m'as dit toi-même que tout était fini entre cette femme et toi !

— C'est vrai. Et je t'ai aussi dit que notre couple n'était qu'une mascarade, et ce bien avant que je ne la rencontre. Le seul fait que tu puisses croire — ou feindre de croire —

que notre mariage existe encore après les six horribles mois que nous venons de passer prouve que tu n'as pas la moindre idée de ce qu'est un couple.

— Tu m’as menti depuis le début ! hurla Hillary, le regard flamboyant de rage. Elle t’attend, n’est-ce pas ? Peut-être même n’avez-vous jamais cessé de vous voir, malgré ta promesse ! Si tu as manqué à ta parole...

— Je n’ai pas manqué à ma parole. Personne ne m’attend.

— Dans ce cas...

— Tais-toi, ordonna-t-il. Je t’en prie, Hillary, tâche de faire preuve d’élégance. Si tu préfères demander toi-même le divorce, je suis d’accord, mais je t’en prie, fais-le vite. Il va de soi que je n’imposerai aucune condition. Adieu.

— Robert !

Mais il était déjà parti.

Robert retint son souffle jusqu’à ce que l’avion ait décollé de l’aéroport de Dallas-Fort Worth. À cet instant, pour la première fois depuis le mois de décembre, il poussa un immense soupir de soulagement. Le vif soleil de mai qui se déversait à travers le hublot fit scintiller son alliance en or. Robert la considéra longuement, comme s’il ne l’avait jamais remarquée auparavant. Il n’accordait pas la moindre attention à cette alliance quand Alexandra et lui se voyaient, car, à ses yeux, elle ne signifiait plus rien depuis longtemps.

Sa présence à son doigt avait-elle pu gêner Alexandra ? Aurait-il dû l’ôter avant de la retrouver ? Robert se força tout à coup à écarter ces questions. Après tout, elles concernaient une personne qui n’avait jamais existé. La véritable Alexandra, celle qui s’était jouée de lui avec une effrayante perfidie, ne pouvait être gênée par cet anneau, bien au contraire : ne représentait-il pas le symbole de sa victoire sur Hillary ?

Robert retira l’alliance de son annulaire, la fourra dans sa poche et s’obligea à concentrer ses pensées sur l’avenir. Il allait retrouver une solitude bénie, reprendre de plus belle le travail auquel il avait décidé de vouer tous ses efforts, et surtout partager très bientôt un peu de la joie qui promettait d’illuminer la vie de sa sœur, puisque Brynne allait enfin avoir l’enfant qu’elle attendait depuis toujours.

Une ébauche de sourire se dessina sur ses lèvres. James leur avait garanti que la décision de la mère naturelle était irréversible, et qu’elle n’aurait plus aucun moyen de réclamer son enfant dès lors qu’il aurait été adopté par Stephen et Brynne. Cette fois, il ne pouvait plus rien arriver...

— Alexandra ? lança James en frappant à la porte de la salle de bains de la jeune femme.

Il était deux heures du matin. La lumière brillait dans la chambre d'Alexandra, et il avait entendu de l'eau couler. Mais ce n'était ni la lumière ni le chant de l'eau qui l'avaient tiré de son sommeil, car sa chambre était séparée de celle d'Alexandra par deux pièces spacieuses. Non, il s'était réveillé en nage, poursuivi par un des cauchemars qui hantaient constamment ses nuits depuis le mois de décembre. En se rendant à la fenêtre de sa chambre pour scruter le paysage, il avait remarqué que celle de la jeune femme était éclairée. Si elle ne dormait pas, c'était sans doute parce qu'elle était en train de broyer du noir. Dans une telle situation, parler ou jouer aux cartes ne pouvait leur faire que du bien à tous les deux.

— C'est toi, James ? Je sors tout de suite. Je viens de téléphoner au Dr Lawton. Il nous retrouvera à l'hôpital.

— À l'hôpital ? Crois-tu que ce soit le... ?

Alexandra ouvrit la porte de la salle de bains.

— Oui. Les contractions ont commencé. Alors, comment me trouves-tu ? D'après le Dr Lawton, cinq ou six shampooings suffisent à éliminer ce genre de teinture. À mon avis, personne ne me reconnaîtra. Qu'en penses-tu ? J'ai aussi une paire de lunettes à monture d'écaille qui me donneront un petit air d'universitaire modèle. Eh bien, James ?

Mais James était trop stupéfait pour répondre. Avec ses cheveux d'un noir de jais, encore humides, ses sourcils teints en noir et ses yeux rendus bleus par la magie d'une paire de lentilles colorées, Alexandra était devenue... une autre. L'espace d'un instant, il crut avoir Catherine sous les yeux.

— J'avoue que ma sœur et moi nous ressemblons plus que je ne le croyais, remarqua Alexandra, interprétant correctement son expression ébahie.

Elle aussi, en se contemplant dans le miroir pour vérifier son aspect, avait cru y apercevoir cette petite sœur, à qui sa décision de dire la vérité avait fait tant de mal.

— En effet, parvint enfin à murmurer James.

Et pourtant, il savait bien qu'il n'aurait pas dû y avoir de ressemblance entre les sœurs Taylor. Cette ressemblance n'avait d'ailleurs pas existé jusqu'à ce soir. Mais ce soir, Alexandra ressemblait bel et bien à Catherine, et James eut l'horrible sensation que c'était Catherine qu'il allait conduire à l'hôpital pour qu'elle y accouche d'un enfant qu'elle ne garderait pas.

— Si nous partions ? reprit la jeune femme d'un ton posé. Le Dr Lawton se charge d'avertir l'hôpital de notre arrivée. Au fait, tant que j'y pense, nous sommes M. et Mme Smith... James et Juliet Smith.

Alexandra n'avait rien demandé à James, si ce n'est de l'accompagner à l'hôpital, puis d'emmener le bébé à Richmond pour le remettre à Brynne. Mais, de la même façon qu'il l'avait fait en décembre quand elle avait eu tant besoin de lui, il la prit par la main et ne la lâcha plus. Et comme en décembre, les ongles d'Alexandra ne tardèrent pas à s'enfoncer dans sa paume. Pourtant il s'en rendit à peine compte. Cette nuit-là, il fut témoin d'un miracle — miracle que sa mère lui avait maintes fois décrit d'une voix émue.

— C'est une fille, annonça le Dr Lawton à Alexandra peu après l'accouchement. Elle est en parfaite santé.

James et lui s'étaient mis d'accord pour ne donner à la jeune mère que des informations fort vagues sur son enfant.

— Vous oubliez de dire qu'elle est splendide, renchérit l'infirmière avec enthousiasme.

Le Dr Lawton réprima une petite grimace. Il n'avait informé personne du sort qui attendait l'enfant afin de ne pas attirer l'attention sur Alexandra, même s'il était peu probable que quelqu'un la reconnaisse. À cet instant, le bébé se mit à pleurer.

— Puis-je la voir ? demanda Alexandra d'une voix faible.

— Bien sûr ! répondit l'infirmière. Accordez-moi seulement le temps de lui faire un brin de toilette.

Quelques instants plus tard, le nourrisson, lavé et emmailloté dans une couverture tiède, fut déposé sur le ventre de sa mère. En voyant briller dans les yeux d'Alexandra un amour qu'elle s'était toujours efforcée de cacher, James se mit à préparer mentalement ce qu'il serait bientôt obligé de dire à Brynne et à Stephen. La sœur de Robert aurait une nouvelle fois le cœur

brisé. En revanche, un bonheur inespéré illuminerait la vie d'Alexandra... et celle de Catherine.

Ce fut alors qu'il remarqua une subtile altération des traits de la jeune mère. Après avoir déposé un léger baiser sur le front de sa fille, elle la tendit à l'infirmière, qui se hâta de la soulager de son fardeau.

— Je l'emmène à la nurserie, dit celle-ci, souriante.

Alexandra acquiesça d'un air absent, mais ses yeux n'en suivirent pas moins l'infirmière et l'enfant jusqu'à leur sortie. Quand la porte se fut refermée, elle se tourna vers le Dr Lawton.

— Puis-je m'en aller, docteur ?

— Vous pourrez le faire en début de matinée.

— Tu pourrais peut-être rester un peu plus longtemps avec ta fille, Alexandra, suggéra James d'une voix douce.

— Ne m'appelle pas Alexandra !

— Nous sommes seuls tous les trois, et...

— Vous ne serez bientôt plus que deux, corrigea le Dr Lawton en se dirigeant vers la porte. Je vous laisse discuter tranquillement.

— Alexandra... reprit James sitôt qu'il fut parti.

— Je n'ai pas changé d'avis et je n'en changerai pas. Je t'en prie, téléphone tout de suite à Brynne.

— Non.

— Salaud... lâcha-t-elle, le regard embué de larmes. Tu ne peux pas me faire une chose pareille, James. Je t'en prie...

— Je ne te demande que de rester encore un peu et de la revoir une dernière fois.

— C'est trop risqué. On pourrait me reconnaître.

— Dans ce cas, je te l'amènerai à Inverness dès qu'elle pourra sortir d'ici. Il faut que tu la revoies. Il faut que tu réfléchisses !

— C'est inutile. J'ai déjà réfléchi.

— Tu as peut-être réfléchi à toutes les bonnes raisons que tu as de la donner à Brynne, mais je doute que tu aies assez réfléchi à celles qui pourraient te conduire à la garder.

— Ces raisons-là sont purement égoïstes, James.

— Peut-être que si je t'épousais...

Ces mots venaient de lui échapper presque malgré lui. Il était convaincu qu'une telle proposition ne changerait rien à la décision d'Alexandra, et il avait ses propres raisons — purement égoïstes, elles aussi — pour ne pas souhaiter être jusqu'à la fin de ses jours le beau-frère de Catherine.

— Veux-tu m'épouser, Alexandra ?

— James... tu es vraiment quelqu'un de bien, murmura-t-elle en levant vers lui ses yeux emplis de larmes.

Pendant un court instant, elle envisagea son offre, qui lui permettrait de garder sa fille. Mais elle chassa soudain ce rêve. Pouvait-elle décemment demander à James d'assumer à vie la paternité de l'enfant de son meilleur ami ? Avait-elle le droit de le priver de toute chance de rencontrer l'amour, comme elle-même l'avait rencontré avec Robert ? Sans compter que sa fille avait le droit de vivre avec des parents qui s'aimaient...

— Téléphone-leur, James, soupira-t-elle enfin. Je ne changerai pas d'avis.

— Raconte-moi comment cela s'est passé, lui demanda-t-elle à son retour de Richmond, trente-six heures plus tard.

— Pourquoi te torturer ?

— Il faut que je sache si Brynne et Stephen ont été contents.

— Leur joie est indescriptible, répondit James, en revoyant le regard émerveillé de Brynne lorsqu'elle avait pris l'enfant dans ses bras pour la première fois. Je ne vois pas d'autre mot.

— Comment font-ils appelée ?

— Bon sang, Alexandra !

Il regretta aussitôt sa brusquerie. La jeune femme était pâle comme la mort. Après deux shampooings, la teinture de ses cheveux avait viré au gris sale, et ses yeux, redevenus verts, étaient assombris par la douleur.

— Réponds-moi, et je ne te poserai plus jamais la moindre question. Tu es proche de Brynne et de Stephen, tu la verras grandir, mais je ne te demanderai rien. Dis-moi juste son nom. S'il te plaît...

James exhala un soupir.

— Ils l’ont appelée Kathryn, comme la mère de Stephen... Avec un K et un Y.

— Peut-être l’appelleront-ils Kat ?

— Non. Ils l’appellent déjà Katie.

Pendant un long moment, Alexandra resta silencieuse. Elle se contenta de regarder par la fenêtre, bien au-delà des roses, comme si elle s’efforçait de visualiser quelque rêve lointain. Quand elle se retourna vers James, ses yeux étaient tristes, mais secs.

— M’emmènerais-tu faire un tour sur ton voilier ?

— Bien sûr.

— Mardi prochain, Elliot ?

— Oui. Je dois être à Damas jeudi sans faute... Vous n’êtes pas obligé de venir, James. À dire vrai, le moment est peut-être venu pour vous de reprendre votre ancien métier.

La seule mention de cette possibilité raviva brusquement la douleur de James. Il se sentait beaucoup plus à son aise là où régnait la haine que dans une ville où tout lui rappelait son amour. Il avait besoin de regarder droit dans les yeux des hommes de la même espèce que ceux qui avaient fomenté la mort de ses parents. D’un autre côté, il lui fallait songer à Alexandra : son accouchement avait eu lieu tout juste une semaine plus tôt, et bien qu’elle luttât vaillamment contre le désespoir, elle était encore très fragile.

— Je vous rappellerai, Elliot.

— Entendu.

James reposa le combiné et leva les yeux vers Alexandra. Elle revenait à l’instant du jardin, où elle s’était offerte aux caresses du soleil de juin dans l’espoir de dorer un peu sa peau très pâle. Le tournage de *Pennsylvania Avenue* reprenait six semaines plus tard ; il lui fallait non seulement perdre du poids — tâche relativement aisée dans la mesure où elle avait perdu tout appétit —, mais surtout se mettre dans la peau d’une jeune femme sûre d’elle, détendue et heureuse de vivre, qui venait de passer six mois à se promener autour du monde. Elle était donc étendue au soleil, dans la

véranda cernée de roses, quand le téléphone avait sonné. Espérant que ce serait sa sœur, elle s'était levée.

— C'était Elliot, expliqua James.

— A-t-il du nouveau au sujet de l'attentat ?

— Non. Toujours rien.

— Il a besoin de tes services ?

— Oui, mais...

— Mais tu te fais du souci pour moi, compléta-t-elle avec un sourire forcé. Je crois qu'il est temps que je rentre à La Roseraie.

— Si on te voit...

— Personne n'en saura rien. Pourrais-tu simplement te charger de m'acheter des provisions pour trois semaines ?

James savait que Catherine se trouvait à Denver, où elle donnerait le lendemain soir le dernier récital de sa tournée américaine. Son marathon devait reprendre trois semaines plus tard en Europe. Au terme d'une intense réflexion, il se décida à lui téléphoner.

— James ?

— La semaine dernière, Alexandra a donné le jour à une petite fille, que j'ai confiée aux meilleurs parents que l'on puisse imaginer... Ta sœur a besoin de toi, Catherine.

— Est-elle toujours à Inverness ?

— Non. Elle est rentrée à La Roseraie.

Quand on frappa à la porte du cottage, Alexandra éprouva une soudaine panique. Et si c'était Hillary ? Ou Robert ? Elle se précipita dans la cuisine, bien décidée à ne pas ouvrir, afin de pouvoir jeter un coup d'œil sur son mystérieux visiteur quand il s'en irait.

— Alexandra ? Alexandra, ouvre-moi !

Au son de cette voix, elle s'élança vers la porte.

— Cat ! s'écria-t-elle, avant même d'avoir ouvert. Cat... !

— Bonjour. Puis-je entrer ?

Le cœur de la jeune pianiste se serra lorsqu'elle découvrit le regard égaré de sa sœur.

— Bien sûr, bredouilla Alexandra en s'effaçant pour la laisser passer. Cat, je... je suis toute seule. J'ai eu une petite fille, et... je l'ai abandonnée !

— James m'a tout dit. Je suis venue te demander pardon. J'aurais dû accepter ta décision et te soutenir.

— Me soutenir ? Comment aurais-tu pu me soutenir ?

Catherine tressaillit. James lui avait-il révélé la vérité sur sa naissance ?

— Que veux-tu dire, Alexandra ?

— Tu as compris dès le départ que je commettais une erreur. Tu as senti à quel point je risquais de souffrir de ma décision. Comment est-ce possible, Cat ? Tu es si intelligente...

— Ce n'est pas une question d'intelligence.

— Mais tu savais, sans avoir jamais été mère, que renoncer à mon enfant serait le pire des...

Sa voix se brisa.

— Non, répondit Catherine. J'ignore ce que peut être la douleur d'une mère. Je ne connais que celle de l'enfant.

Elle se détourna de sa sœur et se dirigea vers l'une des grandes fenêtres du salon, qui offrait une époustouflante vue d'ensemble sur les roses, le ciel et la mer.

— Je connais cette douleur parce que je suis une enfant adoptée. Je ne suis pas ta sœur, Alexandra.

— Qu'est-ce que... Bien sûr que si ! J'étais là, à Kansas City, quand tu es née ! Je t'ai vue dès ta sortie de l'hôpital ! Tu es ma petite sœur !

Touchée par la vigueur de sa protestation, Catherine se retourna pour lui faire face.

— Non, Alexandra. Et crois-moi, je le regrette. Ta vraie petite sœur est morte.

— Ce n'est pas possible !

— C'est la vérité. Juste avant de quitter l'hôpital, maman est allée visiter la nurserie. Elle espérait simplement y puiser le courage de t'annoncer la nouvelle, et à la place...

Catherine conta à Alexandra tout ce qu'elle savait de ce jour-là. Elle avait naguère conté la même histoire à James. Mais cette fois, quand elle évoqua cette mère qui jurait l'aimer et l'avait pourtant abandonnée en invoquant une mystérieuse menace, ce fut d'une voix douce, dépourvue d'amertume. Et soudain, de surprenantes questions surgirent au fond de son cœur, là où n'existait auparavant qu'une conviction absolue, celle que sa mère ne l'aimait pas.

— C'est incroyable... soupira Alexandra dès que Catherine eut achevé son récit. Sais-tu combien de fois je me suis dit que *je* devais être une enfant adoptée ?

— Toi ?

— Oui. J'ai toujours été l'intruse de la famille. Papa, maman et toi vous ressemblez tellement, avec votre talent et votre amour de la musique...

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu débordes de talent, tu as toujours été si belle, si vivante, si sûre de toi ! Je t'ai toujours admirée.

— Vraiment ? Et moi, j'ai longtemps été follement jalouse.

— De moi ?

— Oui. C'est pour cela, ajouta-t-elle d'une voix hésitante, que je me suis montrée si cruelle avec toi. Je ne voulais pas de toi pour sœur. Ne t'en souviens-tu pas ?

— Si, je m'en souviens, mais c'était très compréhensible. J'étais si silencieuse, si timide... Je me disais qu'avoir une sœur aussi ennuyeuse devait être exaspérant pour toi.

— Ennuyeuse ? Au contraire ! Je t'ai toujours trouvée trop parfaite. On aurait dit une jolie petite princesse, toujours sereine, toujours souriante... Comme tu as dû être soulagée d'apprendre que tu n'étais pas vraiment ma sœur !

— Non !

Alexandra se mordit la lèvre.

— J'aime ma fille, Cat. Je l'aimerai toujours. Si je l'ai donnée, c'est parce que j'ai estimé que c'était la meilleure solution pour elle, non pour moi. Mais depuis qu'elle n'est plus là, c'est comme si on m'avait arraché une partie de moi-même.

Le regard de Catherine se brouilla. *Je t'aimerai toujours*. Elle ne connaissait que trop ces mots-là. Ils étaient gravés dans le fermoir du collier qu'une autre mère, bien des années plus tôt, avait légué à sa fille avant de s'en séparer.

— Je suis sûre qu'elle sera très heureuse avec ses nouveaux parents, poursuit Alexandra, et c'est ce qui me donne la force de lutter. Elle ne saura peut-être jamais rien de mon existence. Comme il s'agit d'une adoption plénière, ses parents peuvent très bien décider de ne rien lui dire.

— Est-ce que cela compte pour toi ?

— En la prenant dans mes bras, j'ai eu envie de demander qu'on lui parle de moi plus tard. Je tenais à ce qu'elle sache que je l'aimais, que je croyais de tout cœur faire le meilleur choix pour son avenir. Mais je me suis retenue, et je crois que cela vaut mieux... Au moins, jamais elle ne me détestera.

Elle s'interrompt un bref instant pour dévisager sa sœur.

— Tu dois détester ta mère, n'est-ce pas ?

— Je l'ai détestée, mais...

— Si tu le peux, pardonne-lui, murmura Alexandra. Et peut-être qu'un jour, tu me pardonneras aussi...

— Te pardonner ? C'est à moi de te demander pardon ! Moi qui ai toujours rêvé d'être une sœur digne de toi, je t'ai tourné le dos au moment où tu avais le plus besoin de moi.

— Tu es ma sœur, Cat... Plus que jamais.

22

Damas, Syrie, juillet 1990

— Et maintenant ? demanda James à Elliot, comme ils dînaient tous deux dans la chambre d'hôtel de ce dernier.

Ce dîner était une sorte de célébration. Ils avaient enfin obtenu tout ce qu'ils pouvaient raisonnablement espérer obtenir ; les négociations venaient de faire un minuscule pas en avant. Ce pas imperceptible avait requis un mois d'efforts acharnés, et James avait dû déployer des trésors d'énergie pour garder son calme légendaire. Or, il réclamait déjà une autre mission.

— Que diriez-vous d'entreprendre votre tour du monde à la voile ?

— Non. Ce travail me plaît.

— Je n'en suis pas si sûr.

Chaque jour, Elliot se reconnaissait un peu plus en James ; il affichait comme lui la témérité d'un homme qui, ayant déjà tout perdu, n'avait plus rien à perdre.

— Je sais de quoi je parle. Alors ? Où me conduira ma prochaine mission ?

— En Colombie, mais ce ne sera pas avant la fin août. Je n'ai rien à vous proposer d'ici là. Comme cette mission risque de durer tout l'automne, vous devriez profiter de l'intermède pour prendre un mois de vacances sur votre voilier.

— La voile ne me dit rien, mais il se peut que je mette ce congé forcé à profit pour passer un moment en Europe.

— Excellente idée.

— J'aimerais visiter l'île aux Arcs-en-ciel.

— Vous ne trouverez rien là-bas, James. Je croyais vous avoir dit que je vous tiendrais informé, mais que vous deviez rester à l'écart de l'enquête. Je sais que sept mois ont passé et que nous n'avons toujours pas l'ombre d'une piste, mais...

— Ne vous méprenez pas sur mes motifs. Mes parents aimaient beaucoup cet endroit et je voudrais le connaître, point final. Cela dit, vous semblez croire que l'explosion de la bombe avait un rapport direct avec leur visite. Pourquoi ?

— Je ne saurais vous répondre. Sans doute est-ce dû aux tristes antécédents de cette maudite île.

— Mon père et ma mère me l'ont toujours décrite comme un petit paradis.

— C'est la vérité ; mais à plusieurs reprises, les maîtres de l'île se sont eux-mêmes chargés de réduire à néant sa belle réputation. Certains Castiglia ont été de véritables monstres.

— Classeriez-vous le prince Alain dans cette catégorie ?

James n'avait pas oublié à quel point ses parents avaient apprécié l'accueil du jeune prince, qui d'ailleurs lui avait fait parvenir une très touchante lettre de condoléances.

— D'après nos services, Alain n'est pas dangereux.

— Mais vos services ont tout de même pris la précaution de s'en assurer. Pourquoi ?

— À cause de son père, le prince Gilles. Gilles a été banni de l'île en 1948 par Alexandre, son frère aîné. Au cours de ses années d'exil sur la Côte d'Azur, il a fondé un véritable empire criminel. Quand son frère est mort, sans laisser d'héritier, il est rentré en triomphateur sur l'île, et son pouvoir, déjà énorme, n'a fait que s'accroître. Son nouveau statut de prince régnant lui assurait une immunité totale. Nous ne pouvions plus l'éliminer physiquement, seulement le surveiller en espérant qu'il n'irait pas jusqu'à transformer l'île en arsenal nucléaire. Heureusement pour nous, il y a sept ans, quelqu'un s'est enfin décidé à le faire assassiner. Son avion s'est abîmé dans la Méditerranée à la suite d'un sabotage. Nous n'avons jamais identifié le coupable : Gilles avait une foule d'ennemis, notamment parmi les anciens amis qu'il avait trahis sans le moindre scrupule.

— Et depuis ?

— Le prince Alain a pris sa succession, et les activités criminelles qui étaient la marque déposée de l'île du temps de son père ont apparemment cessé.

— Apparemment ?

— Le prince Gilles n'a jamais cherché à se cacher. Sa mégalomanie le poussait à faire étalage de sa puissance ; il se délectait de constater que le monde ne pouvait rien contre lui. Quand Alain a pris sa succession, nous nous sommes demandé si le trafic d'armes dont la principauté était la plaque tournante avait vraiment cessé. Il se pouvait aussi qu'Alain soit plus discret, et donc encore plus dangereux que son père. Nous l'avons surveillé de très près ; à ce jour, rien n'indique qu'il ait suivi les traces de son prédécesseur.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que je ne veux pas que vous croyiez avoir fait une grande découverte quand vous l'apprendrez : la fourberie de certains membres de la famille est bien connue.

— Avez-vous déjà rencontré Alain ?

— Non.

— Mais vous vous êtes rendu sur l'île.

— C'était il y a très longtemps, avant le règne de Gilles.

— Pourquoi ne m'accompagnez-vous pas ?

Le regard du maître espion s'assombrit légèrement, comme le jour où il lui avait fait part de l'inutilité de la vengeance.

— Mes obligations me rappellent à Washington. Allez-y seul. Je crois que vous aimerez l'île. C'est un lieu si paisible...

Paisible ? L'adjectif était incongru. Pour James, la paix n'existait nulle part ailleurs que dans les bras de Catherine. Hélas, il n'avait plus rien à lui offrir. Son cœur était aussi sec, sa vie aussi vide que le matin où il lui avait dit adieu à San Francisco. Et si, au contraire de ce qu'avancait Elliot, le décor bucolique de l'île ne faisait que raviver les douloureux souvenirs de leur amour ? Le danger était d'autant plus grand que Catherine, il le savait,

se trouverait en Europe en même temps que lui. Elle était passée par Paris quelques jours plus tôt et devait se produire la semaine suivante au

Royal Albert Hall de Londres, devant la famille royale. Pour l'instant, elle se trouvait à Vienne.

De sa loge princière du Staatsoper de Vienne, Alain de Castiglia jouissait d'une vision parfaite de la scène ; et cependant, d'une main dont il s'efforça de contenir le tremblement, le prince fit signe à sa demi-sœur, la princesse Natalie, de lui prêter un instant ses jumelles.

Ces jumelles ne quittaient jamais Natalie au concert ou à l'opéra. Elles lui servaient à observer discrètement les bijoux des grandes dames présentes. De temps à autre, si elle repérait un collier ou un diadème étranger à la maison Castiglia, elle glissait à son demi-frère une remarque faussement indignée. Natalie ne partageait pas la passion d'Alain pour la musique, mais elle adorait néanmoins l'accompagner dans ses fréquentes excursions musicales à travers l'Europe.

Elle lui tendit ses jumelles et le regarda, surprise, les braquer sur la belle pianiste, dont la valse exquise envoûtait le public. Les traits réguliers d'Alain se figèrent soudain. Son profil aristocratique rappelait le visage de marbre d'un général bien décidé, pour le salut de la patrie, à lancer ses troupes dans une bataille dont elles avaient toutes les chances de ne pas revenir.

C'est impossible ! s'exclama une voix intérieure qui résonna longuement sous son crâne. *Tout bonnement impossible !*

Et c'était pourtant vrai. Le souvenir d'un visage presque identique, à ceci près qu'il était encadré de cheveux blonds et non noirs, était gravé dans sa mémoire depuis plus de vingt ans. Alain se rappelait très clairement le jour où il avait entendu sa tante Isabelle accuser le prince Gilles d'avoir assassiné sa mère. S'il s'était enfui à ce moment-là — comme il en mourait d'envie ! —, les mains vigoureuses de Gilles auraient assurément broyé le cou délicat de la princesse. Mais il n'avait pu se résoudre à la laisser mourir. Quand il était entré, feignant de n'avoir rien surpris de leur conversation, son cœur d'enfant battait à tout rompre, empli d'une exécution pour son père qui dépassait tous les sentiments qu'il connaissait.

Après le départ d'Isabelle, le prince lui avait raconté l'histoire de la petite princesse disparue. Ce jour-là, comme de nombreuses fois par la suite, immobile devant le portrait d'Isabelle, Alain avait été forcé de prêter l'oreille à ses divagations. Et chaque fois, il avait eu l'impression que le prince sacrifiait à un rituel quasi religieux, sorte d'effrayant culte païen où Isabelle était à la fois déesse et sorcière.

— Isabelle mérite de mourir, murmurait-il d'une voix tantôt frémissante de plaisir, tantôt profondément mélancolique. Mais tant que nous n'aurons pas mis la main sur la princesse, il faut qu'elle vive. Elle seule peut nous mener jusqu'à sa fille. Dès que ce sera chose faite, elles mourront toutes les deux.

Debout devant le portrait, le prince Gilles avait arraché à son héritier une série de promesses solennelles.

— Telle est ta mission, Alain : retrouver la princesse et l'éliminer. L'île vous revient, mon fils, à toi et à ta petite sœur. Je ne veux pas que Natalie apprenne l'existence de cette menace. Ta tâche consiste à la protéger et à protéger l'île. Il s'agit d'un devoir sacré. Jure-moi de l'accomplir.

Alain avait juré, sachant pertinemment que le seul serment qu'il pourrait respecter avait trait à la protection de sa demi-sœur. Les six années suivantes furent pour lui un calvaire, torturé qu'il était par les éventuelles conséquences de son parjure. Ne risquait-il pas d'être précipité en enfer, où il retrouverait à coup sûr pour l'éternité ce père qu'il abhorrait ?

À l'âge de seize ans, Alain fut délivré d'une part de ses tourments en découvrant qu'il n'était pas le fils de Gilles. Cette découverte eut lieu pendant les vacances de Noël, loin du prestigieux collège suisse où il étudiait en compagnie d'autres fils de princes et de rois. Son professeur de biologie avait demandé à chacun de dresser un arbre généalogique génétique — couleur des yeux et des cheveux des parents et des grands-parents, caractères dominants dans la famille et, si possible, groupes sanguins. Il devait bien exister une trace du groupe sanguin de la mère d'Alain, mais il n'osa pas demander au prince Gilles la permission de la rechercher. En revanche, il n'eut guère de peine à découvrir celui du prince lui-même : O. Gilles ayant été blessé par balle, à peine un mois auparavant, par un ennemi mort presque aussitôt après, il avait subi une transfusion. Or, Alain avait appris à l'école qu'il appartenait lui-même au groupe AB, assez

rare pour qu'on lui fasse faire deux fois le test. Cela signifiait tout simplement que Gilles ne pouvait être son père.

Alain retourna en Suisse avec une généalogie biologique falsifiée, où il attribuait le groupe A à son père et le B à sa mère. Dix ans plus tard, après l'assassinat de Gilles, quand Alain revint sur l'île avec le titre de prince, il put enfin consulter le dossier médical de sa mère et vérifier que Geneviève de Castiglia appartenait au groupe B. Il se mit aussitôt en quête d'un autre dossier avec le secret espoir de découvrir que plutôt qu'un usurpateur pur et simple, il était le fils d'Alexandre et donc le frère aîné de la petite princesse disparue. Avec quelle joie il se serait alors lancé à la recherche de sa sœur cadette ! En raison des nombreuses transfusions subies pendant qu'il se mourait de leucémie, le groupe sanguin d'Alexandre fut facile à retrouver : c'était le même que celui de son frère.

Il n'y avait donc pas une goutte de sang Castiglia dans les veines d'Alain. Il n'était ni le demi-frère de Natalie, ni même le cousin germain de la princesse disparue. Aurait-il dû l'avouer à Natalie ? Agée de dix-sept ans à peine à la mort de Gilles, elle était trop jeune et trop innocente pour hériter de l'empire de terreur légué par son père. Peut-être aurait-il dû tout dire à Isabelle et l'aider à retrouver l'héritière légitime de l'île ; mais il se contenta d'ordonner aux hommes de Gilles de cesser leur sinistre surveillance.

Alain choisit de se taire. Il se contenta d'attendre, et, au fur et à mesure que les jours et les années passaient, il acquit peu à peu la conviction que son secret ne serait jamais percé. Le destin l'avait choisi pour régner sur cette île qu'il aimait par-dessus tout. Elle lui revenait de plein droit ; n'était-ce pas grâce à lui qu'elle avait retrouvé sa splendeur bafouée par le règne de Gilles ? N'était-ce pas lui qui avait permis à sa beauté de refleurir après un terrible hiver ?

Au bout de sept ans de règne, Alain en était venu à croire qu'il était le souverain légitime de l'île.

Et tout à coup, la seule personne au monde qui pouvait prétendre l'en déposséder surgissait sous ses yeux. Alain eut instantanément la certitude que c'était elle. Non seulement elle avait les traits et les yeux bleus d'Isabelle, mais elle portait le collier de saphirs dont celle-ci était parée sur le portrait si cher à son père. À l'évidence, le prince Gilles n'avait jamais su qu'Isabelle avait légué ce collier à sa fille.

Alain disposait de quelques informations sur la princesse disparue : il connaissait sa date de naissance, il savait qu'elle était née dans un hôpital de Kansas City et qu'elle s'était volatilisée au cours des quatre semaines suivantes, quelque part entre Kansas City et New York. Son regard tomba sur le programme du concert, et la courte présentation de la virtuose du Kansas qui jouait sur scène ne fit que confirmer son hypothèse. C'était bien elle. Cette jeune personne avait le pouvoir de le priver de tout ce qu'il aimait, comme son père avait autrefois tenté de le faire en bannissant Gilles.

À l'évidence, Catherine Taylor ne savait rien de ses origines. Peut-être ne savait-elle même pas qu'elle était une enfant adoptée. Mais ne risquait-elle pas d'être reconnue par quelque membre de la noblesse lors de son périple européen ?

Non.

Même si sa ressemblance avec Isabelle de Castiglia était frappante, même si nombre de têtes couronnées avaient autrefois posé un regard admiratif sur ce collier, nul ne savait qu'Isabelle avait eu un enfant d'Alexandre. D'autre part, elle vivait en ermite avec son second mari dans un château de la Loire, dont elle ne sortait quasiment jamais.

Il ne risquait rien. Catherine Taylor n'avait même pas idée de qui elle était. Lui seul pouvait le lui apprendre. Il lui suffisait de l'éviter.

Mais Alain se sentait irrésistiblement attiré vers elle. Il fallait qu'il rencontre sa ravissante ennemie.

— Sais-tu où aura lieu le cocktail après le concert ? demanda Alain à sa demi-sœur sitôt que les applaudissements eurent commencé à retomber après le second rappel.

— À l'hôtel Impérial. Pourquoi cette question, Alain ? Envisagerais-tu de t'y rendre ?

— La chose paraît te surprendre.

— L'aversion de mon cher frère pour les mondanités n'est-elle pas légendaire ?

Alain lui concéda ce point avec un sourire. Natalie disait vrai. Mais ce soir, pour les yeux bleus d'une inconnue qui n'en était pas tout à fait une, il était prêt à faire une entorse à la règle.

— Je souhaiterais être présenté à Catherine Taylor, expliqua-t-il d'un ton détaché.

— Elle est très douée, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Elle est aussi très belle.

— C'est vrai. Je pourrais lui proposer de se joindre à nous pour dîner, après le cocktail.

— Elle risque d'être très sollicitée.

— Tu as raison. Dans ce cas, nous pourrions peut-être l'inviter demain soir, dit Alain avec un sourire. J'aimerais beaucoup l'entendre jouer de nouveau.

Le prince n'avait pas oublié que Natalie et lui étaient attendus à Paris dès le lendemain matin pour une réunion avec le personnel de la bijouterie Castiglia, place Vendôme.

— Toi et ta musique ! répliqua Natalie d'un ton taquin. En tout cas, moi, je pars pour Paris dès demain. Aurais-tu oublié que nos joailliers nous attendent ?

— C'est surtout toi qu'ils attendent.

— Ils aimeraient te voir.

— J'arriverai après-demain.

— Un samedi ?

— Je te promets de t'accompagner à Paris, aussi longtemps que tu le voudras, le mois prochain. Marché conclu ?

— Marché conclu.

Le cocktail destiné à saluer les grands débuts viennois de Catherine se tenait dans le grand salon de l'hôtel Impérial. La liste des invités se composait exclusivement de gens célèbres, richissimes ou nobles, voire de têtes couronnées. Quand Natalie et Alain firent leur entrée dans la salle, Catherine était déjà cernée par une foule d'admirateurs. À chaque nouveau compliment, elle souriait, radieuse, avec une sorte de gratitude étonnée. Tout en attendant une occasion de l'approcher, Alain constata qu'elle affichait naturellement le port de la princesse qu'elle était sans le savoir.

Vêtue d'une robe longue de soie bleu pâle, elle se tenait très droite, et son beau visage était encadré de luxuriantes boucles d'ébène. L'héritière légitime de l'île portait non seulement le collier de saphirs de sa mère, mais aussi de ravissantes boucles d'oreilles taillées dans la même pierre ; et la lumière d'or des chandeliers, reflétée par les saphirs, semblait parer ses brillants cheveux noirs d'une couronne d'arcs-en-ciel.

Le prince et la princesse de Castiglia attendaient poliment leur tour d'être présentés, quand l'organisatrice du cocktail — une duchesse qui se tenait près de Catherine — les aperçut. Son visage s'illumina aussitôt, et tous les regards suivirent le sien. Les invités s'écartèrent pour leur céder le passage.

Catherine regarda avec intérêt s'approcher Alain et Natalie. Ils formaient un couple splendide : lui était grand, d'une beauté sombre, extrêmement élégant dans son smoking noir ; quant à elle, avec ses cheveux couleur de flamme et sa robe de mousseline dorée, elle était l'image même de la grâce.

— Permettez-moi de vous présenter le prince Alain et la princesse Natalie de Castiglia, déclara fièrement la duchesse.

Catherine les salua en souriant. Mais le nom de Castiglia — l'île aux Arcs-en-ciel — raviva en elle le triste souvenir de la disparition des parents de James, et une ombre de chagrin voila furtivement son regard. Alain s'en aperçut, et son cœur se mit à battre plus fort. L'île évoquait quelque chose à la jeune virtuose, quelque chose qu'il devait à tout prix découvrir, mais que Natalie ne devait pas entendre. Aussi renonça-t-il immédiatement à l'inviter à dîner le soir même. Catherine et lui devaient se voir seuls. Il décida de rester à Vienne aussi longtemps qu'il le faudrait.

Alain, Natalie et Catherine parlèrent quelques instants de Vienne, du récital et des admirables tapisseries qui ornaient les murs du salon. Enfin, sentant qu'une foule de mélomanes attendaient leur tour pour féliciter Catherine, Alain lui proposa à brûle-pourpoint de dîner avec lui le lendemain soir.

Elle accepta sans hésiter. Consciente qu'Alain avait senti sa tristesse à l'évocation de l'île, Catherine s'estimait obligée de lui en expliquer la raison. Une telle explication ne pouvait se dérouler qu'en privé, et non au milieu de la foule.

Son prochain concert ayant lieu le lendemain après-midi, ils convinrent qu'Alain lui téléphonerait à son hôtel à huit heures du soir.

Après le départ d'Alain et de Natalie, Catherine fut présentée à toutes sortes de prestigieux personnages. Ce ne fut que bien plus tard, dans la solitude de sa suite, qu'elle eut l'occasion de réfléchir à l'invitation d'Alain de Castiglia. Elle avait décidément beaucoup changé. L'idée de dîner en tête à tête avec un prince régnant ne l'intimidait plus. Ses joues ne s'embrasaient plus dès qu'un bel homme la regardait, et toute candeur avait depuis longtemps disparu de son regard. Son calme étudié donnait l'illusion d'un certain raffinement, pensait-elle. Mais au fond d'elle-même, elle savait bien la vérité : ce masque de sérénité impassible résultait simplement de la perte douloureuse de son amour.

Une femme avec du savoir-vivre n'aurait pas perdu son temps à aimer un homme qui ne l'aimait plus. Or, elle aimait encore James. C'était même une des raisons qui l'avaient poussée à accepter l'invitation du prince. Elle avait confusément besoin de lui dire qu'elle avait connu Arthur et Marion Sterling. Mais ce n'était pas la seule raison. Si elle avait hâte de revoir Alain, c'est que dès le premier regard, elle s'était sentie en confiance avec lui.

Était-ce parce qu'ils s'étaient parlé en français ? Qui le premier, d'Alain ou d'elle, avait utilisé cette langue qu'elle maîtrisait mieux que sa langue maternelle ? Elle ne s'en souvenait plus. Ce dont elle se souvenait, en revanche, c'était qu'Alain ne s'était à aucun moment montré surpris de la pureté de son français. Peut-être n'avait-il pas réalisé qu'il se trouvait face à une petite provinciale du Kansas. Pouvait-il avoir éprouvé, lui aussi, cette impression de mystérieuse familiarité ?

En regagnant sa suite, le lendemain soir à sept heures, Catherine fronça les sourcils. Les lourds rideaux de brocart étaient tirés, masquant la lumière estivale du soir et la vue plongeante sur les jardins. Les autres soirs, les femmes de chambre les avaient toujours laissés ouverts. La pièce était envahie d'ombres. Comme Catherine la traversait pour rejoindre la penderie, l'une de ces ombres s'anima et bondit vers elle. Elle perçut un mouvement silencieux, mais fut capturée par une paire de bras puissants avant de pouvoir se retourner. Une main plaqua un bâillon serré — tellement serré qu'il l'empêchait de respirer — sur sa bouche et son nez.

Juste avant de sombrer dans les ténèbres, Catherine vit défiler les visages de tous ceux qu'elle aimait — sa mère, son père, Alexandra, James... — et implora leur aide en silence.

— Catherine ?

Elle se mouvait dans un rêve auquel rien ne semblait pouvoir l'arracher. Quelque part, au-delà du rêve, des voix l'appelaient. Ces voix étaient anxieuses, sauf une, plus calme et vaguement familière, qui parlait en français.

— Alain... murmura-t-elle en entrouvrant les paupières.

— Vous sentez-vous mieux, Catherine ?

— Oui, je crois. Que... Que s'est-il passé ?

En posant la question, elle sentit couler un liquide chaud le long de son cou et y porta la main. Du sang ! Elle regarda ses doigts. Ils saignaient aussi, striés de coupures.

— Vous avez été victime d'un cambrioleur, expliqua le responsable de la sécurité de l'hôtel, visiblement embarrassé. Nous tenons à vous présenter toutes nos excuses, mademoiselle.

Catherine Taylor n'était pas la seule victime du rat d'hôtel. Celui-ci avait subtilisé le passe-partout d'une femme de chambre ; et pendant que celle-ci le cherchait, persuadée de l'avoir simplement égaré, il s'était introduit dans plusieurs suites inoccupées, à l'exception de celle de Catherine, où il avait dérobé de l'argent, des bijoux et des objets de valeur.

Au fur et à mesure que l'effet de l'éther qui avait causé son évanouissement se dissipait, Catherine comprit plus clairement ce qui s'était passé. Elle avait surpris le voleur en pleine action. Celui-ci, apparemment armé d'un rasoir, l'avait endormie au moyen d'un chiffon imbibé d'éther. Ensuite, il avait tranquillement dérobé son collier de saphirs et les boucles d'oreilles assorties, offertes par James.

— Il faut la conduire à l'hôpital, déclara le médecin de l'hôtel. Ses blessures sont heureusement superficielles, mais elle n'échappera pas à quelques points de suture. Sa perte de connaissance semble uniquement due à l'éther, car je ne vois pas trace de traumatisme crânien, mais je préférerais qu'elle reste en observation pour la nuit.

— Puis-je entrer ?

— Bien sûr, Alain.

Il y avait plusieurs heures qu'il était monté avec elle dans l'ambulance qui l'avait conduite à l'hôpital. Alain était-il resté tout ce temps à l'attendre ?

— Comment vous sentez-vous ?

— Beaucoup mieux. Je pense que cette hospitalisation est complètement superflue, mais...

— Mieux valait ne prendre aucun risque.

— Vous avez sans doute raison, fit-elle, en ébauchant un sourire qui s'évanouit dès qu'elle eut posé les yeux sur ses mains bandées. Aucun tendon n'a été touché. Mais d'après les médecins, je ne pourrai pas rejouer avant plusieurs semaines.

— Comptez-vous rentrer aux Etats-Unis ?

— Je l'ignore. Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Dans ce cas, pourrais-je vous suggérer de venir passer une partie de votre convalescence sur l'île ?

— Sur l'île ?

— On dit que sa beauté est capable de guérir les plaies les plus profondes. Avez-vous déjà entendu parler de l'île ? Lorsque son nom a été mentionné devant vous hier soir, au cocktail, j'ai eu l'étrange impression qu'il vous évoquait quelque chose.

— Bien peu de chose, en vérité. Il se trouve que je connaissais Marion et Arthur Sterling.

— Oh... Je suis navré. D'où les connaissiez-vous ?

— Ma sœur Alexandra est très proche de leur fils. J'ai passé un week-end dans leur villa du Maryland l'été dernier. Les Sterling étaient des gens merveilleux.

— En effet. Leur mort nous a profondément bouleversés, dit Alain d'un ton grave. Le souvenir de cette tragédie vous rendrait-il l'idée de visiter l'île insupportable ?

— Bien au contraire. Je ne demande pas mieux que de connaître un endroit qu'Arthur et Marion aimaient tant.

OceanofPDF.com

23

Ile de Castiglia, juillet 1990

— Le prince se trouve à Vienne jusqu'à demain, monsieur Sterling, répondit au téléphone le secrétaire particulier d'Alain. En revanche, la princesse Natalie est présente. Elle se fera un plaisir de vous recevoir dès aujourd'hui.

Quand James arriva au palais une heure plus tard, il fut conduit à travers une cour de marbre bordée de bougainvillées multicolores jusqu'à un petit salon qui dominait la mer. Le panorama offrait une somptueuse symphonie de bleus et de verts — l'azur du ciel embrassant la mer de saphir inondée de soleil. Bien que James se trouvât sur l'île depuis trois jours, ses beautés continuaient de le ravir à chaque instant.

— Monsieur Sterling ?

James délaissa le spectacle de la nature pour poser le regard sur un autre trésor de l'île : la princesse Natalie de Castiglia, qui fixait sur lui ses grands yeux noisette pailletés d'or. Ses traits sculpturaux étaient à la fois aristocratiques et sensuels, et sa luxuriante chevelure évoquait l'éclat insaisissable de la flamme.

— Votre altesse, je...

— Je vous en prie, appelez-moi Natalie.

— Si vous consentez à m'appeler James.

— Nous sommes profondément navrés de ce qui est arrivé à vos parents... James, déclara-t-elle dans un anglais parfait, quoiqu'un peu académique. Leur mort nous a causé un choc effroyable. Nous attendions avec impatience leur visite. C'est un miracle que vous n'ayez pas été avec eux sur le bateau.

La princesse marqua une légère pause, au cours de laquelle la tristesse s'estompa progressivement de ses traits.

— Je suppose que vous venez d'arriver sur l'île, ajouta-t-elle. Alain et moi-même espérons que vous consentirez à vous installer au palais pendant la durée de votre séjour.

— En vérité, je suis ici depuis quelques jours. Je vous remercie de votre invitation, mais je suis merveilleusement installé à l'hôtel.

— Parfait. Avez-vous eu l'occasion d'explorer l'île ?

— Je crois l'avoir arpentée de fond en comble.

— En quête d'indices ? demanda Natalie d'une voix douce.

— D'indices ?

— Notre père était un homme maléfique, James. Alain et moi en sommes parfaitement conscients. Nous avons grandi à l'ombre de sa folie. Nous comprenons fort bien que l'on puisse se méfier de nous. Cela fait partie de notre héritage. Bien que mon frère et moi n'en parlions jamais, chacun de nous s'est maintes fois demandé si une partie de la perversité de notre père avait pu se cacher au fond de son cœur. Fort heureusement, ajouta-t-elle en souriant, je crois pouvoir dire qu'aucun de nous n'a hérité de sa folie. Mon frère n'est pas un criminel. Vous le saurez au premier regard. Quelqu'un vous a-t-il proposé une visite guidée de l'île ?

— Non.

— Je serais ravie de vous conter les légendes qui s'attachent à l'histoire de notre principauté. Alain ne sera pas de retour avant demain midi. Si vous le souhaitez, puisque vous avez déjà sillonné les sentiers de l'île, nous pourrions en faire le tour par la mer, en vedette.

Pendant tout l'après-midi, puis au cours du dîner auquel elle le convia au palais, Natalie abreuva James des mythes et des légendes de l'île. Le lendemain matin, tandis qu'il pilotait d'une main experte la puissante vedette de la princesse, elle lui raconta l'enfance des héritiers de Gilles de Castiglia.

— Le palais ressemblait à une forteresse assiégée. Il y avait partout des veilleurs en armes, dans chaque pièce, dans chaque recoin, derrière chaque porte.

— Je n'ai rien remarqué de semblable.

— Alain et moi n'avons pas besoin de chiens de garde. Nous jouissons d'une grande liberté de mouvement, bien que notre fortune et notre célébrité nous contraignent tout de même à faire preuve d'une certaine prudence. Les ravisseurs potentiels ne manquent pas. C'est pourquoi nous évitons toute publicité excessive et préférons nous déplacer en jet privé.

— Vous possédez un jet ?

— Nous avons chacun le nôtre, avoua Natalie avec un petit sourire d'excuse. En général, nous voyageons ensemble, mais il peut arriver — comme cela vient d'être le cas — qu'Alain souhaite s'attarder quelque part, alors que je suis attendue ailleurs.

— Vous semblez très proches l'un de l'autre.

— Bien qu'Alain ait six ans de plus que moi, nous sommes un peu comme deux anciens combattants réunis par les malheurs de la guerre. Dès son plus jeune âge, il a grandi dans de lointains pensionnats. Pendant toute mon enfance, lui et moi n'avons guère fait que nous croiser. Au lycée, j'étais une sorte de rebelle indisciplinée, comme beaucoup d'adolescents ; mais, étant donné mon rang, c'était d'autant plus mal vu. Je crois que je ne cherchais qu'à attirer l'attention, mais personne n'a rien remarqué jusqu'au jour où, à ma grande surprise, mon frère aîné s'est intéressé à mon cas. Ma rébellion n'a pas cessé immédiatement, mais Alain et moi sommes devenus très proches. Plus d'une fois, il est intervenu pour m'empêcher de me marier par pure provocation. Il continue d'ailleurs de me protéger, bien que j'aie perdu toute velléité de révolte.

— Le mariage par défi n'est plus à l'ordre du jour ?

— Non, répondit Natalie en souriant. Ne comptez plus sur moi pour épouser quelqu'un sur un coup de tête ! Je n'ai que vingt-six ans, rien ne presse. D'ailleurs, je ne suis même plus sûre de me marier un jour. Ma vision du mariage est noircie par le passé. La mère d'Alain est morte peu après sa naissance, et notre père s'est empressé d'interdire à quiconque de prononcer son nom. Quant à ses rapports avec la mienne, ils ont toujours été pour le moins compliqués.

— Et Alain ? Envisage-t-il de se marier ?

— Je pense qu’il y viendra. Il le doit, pour donner à l’île un héritier. Mais à mon avis, cela ne se produira pas avant longtemps. Savez-vous qu’il a déjà été fiancé ?

— Je l’ignorais.

— Elle s’appelait Monique. Elle avait été envoyée par les services secrets français afin d’enquêter sur Alain peu après la mort de notre père.

— Alain était-il au fait de sa mission ?

— Il ne l’a su qu’après être tombé amoureux d’elle.

— J’imagine qu’il a dû se mettre dans une colère noire.

— Alain ne se met jamais en colère.

— Êtes-vous intervenue pour le remettre dans le droit chemin ?

— Au contraire ! J’aimais beaucoup Monique. Elle était très belle, et profondément amoureuse d’Alain. Ils auraient fait un couple parfait. Elle lui a tout avoué spontanément. Ils devaient se marier, mais...

Les traits de Natalie s’assombrirent brusquement.

— L’accident a eu lieu alors qu’Alain et elle revenaient en voiture de Saint-Paul-de-Vence. Monique est morte.

— Alain a-t-il été blessé ?

— Non. Monique et lui roulaient l’un derrière l’autre, l’une des voitures étant louée. Alain la suivait de près au moment de la tragédie, fit-elle en secouant tristement la tête. Il se mariera un jour, mais je suis certaine qu’il ne le fera jamais par amour.

Au même moment, quelques minutes après avoir atterri, Alain et Catherine se dirigeaient en voiture vers le palais.

— C’est la vedette de Natalie, remarqua Alain, indiquant à la jeune pianiste l’embarcation qui, dans le lointain, traçait un blanc sillage sur les flots. Aimez-vous la mer, Catherine ?

— Beaucoup, murmura-t-elle en s’efforçant aussitôt de refouler le souvenir de James.

— Je m’en doutais.

Au fil de la petite route qui serpentait, la succession ininterrompue de paysages superbes arracha à Catherine maintes exclamations admiratives. Dès leur arrivée, Alain lui fit visiter le palais de marbre, et son émerveillement ne fit que s'accroître.

— Et voici le salon de musique, annonça-t-il en s'effaçant pour l'inviter à entrer dans une très belle pièce. Vous pourrez y répéter dès que vos mains iront mieux.

— C'est magnifique.

— Je vous remercie. C'est la pièce que je préfère. D'ici, assise au piano, vous aurez une vue incomparable sur les arcs-en-ciel. Ils semblent parfois presque à portée de main.

— Où se trouve la fameuse caverne ? Marion m'a parlé un jour d'une caverne emplies de bijoux qui, d'après la légende, étaient autant d'éclats d'arc-en-ciel.

— L'entrée se situe dans la forêt, derrière cette colline. Je vous y mènerai si vous le souhaitez.

— Volontiers.

— Marion vous a raconté la légende. Mais vous a-t-elle dit la vérité sur les trésors qui s'entassaient dans cette caverne ?

— Oui. Cela dit, cette Ile a quelque chose de tellement magique que je serais plutôt tentée de me fier à la légende.

Elle leva son regard vers le ciel radieux. D'ici quelques heures à peine, il se chargerait de nuages noirs, pleurerait à chaudes larmes pour abreuver la terre, puis se remettrait à sourire de plus belle, traversé par une série d'arcs-en-ciel. Tout en l'observant à la dérobée, Alain ne put s'empêcher de songer à l'interminable chapelet de crimes qui souillait le passé de la famille Castiglia.

Bien que n'ayant pas une goutte de sang Castiglia dans les veines, n'était-il pas le plus grand voleur de la dynastie ? Lui l'usurpateur, n'avait-il pas mis la main sur le plus précieux de tous les trésors : l'île elle-même ?

— Alain ?

La voix enjouée de sa demi-sœur l'arracha à sa rêverie et fit naître un sourire sur ses lèvres. Catherine se retourna lentement, mais toute trace de

gaieté disparut de son visage dès qu'elle aperçut celui qui s'avavançait dans le salon au côté de la princesse.

— James ?

— Bonjour, Catherine, répliqua l'avocat, non moins surpris, bien que Natalie lui ait confié qu'Alain ne rentrerait pas seul de Vienne.

Catherine se tenait devant lui. Toujours aussi belle, elle avait néanmoins changé depuis leur dernière rencontre, sept mois plus tôt. Son innocence avait disparu ; comme si elle se tenait en permanence sur ses gardes, redoutant une nouvelle blessure, son regard de saphir était alerte, presque perçant. James tenta de lui faire comprendre en silence qu'il n'avait pas voulu la blesser, mais elle détourna la tête. Ce fut alors qu'il aperçut le bandage qui couvrait une partie de son cou et qui, jusqu'à présent, était caché par les boucles noires qui cascadaient le long de son dos.

— Catherine ? Que s'est-il passé ? interrogea-t-il, inquiet.

Elle esquissa un geste vague.

— Oh... James, connais-tu Alain ?

Les deux hommes se saluèrent avec courtoisie, et le prince s'empressa de glisser à James quelques phrases de condoléances. Ensuite seulement, la conversation revint sur l'agression subie par la jeune pianiste.

— Un cambrioleur s'est introduit dans sa suite de l'hôtel Impérial à Vienne, expliqua Alain.

— Quelle horreur ! s'exclama Natalie.

— Mes blessures n'ont rien de grave, intervint Catherine. Le voleur a immédiatement cherché à m'endormir avec un tampon imbibé d'éther. Malheureusement, il avait aussi un rasoir ou quelque chose de ce genre. Sans doute me suis-je débattue pendant un certain temps avant que la drogue ne fasse son effet, ce qui l'a poussé à s'en servir. Les entailles ne sont pas très profondes, mais je devrai attendre quelques semaines avant de reprendre ma tournée.

— Et j'espère bien que vous passerez ces quelques semaines ici, en notre compagnie, intervint la princesse, souriante.

— Merci, Natalie. Alain m'a déjà fait la même invitation.

— Que vous a-t-il volé au juste ? s'enquit Natalie. Pas le splendide collier de saphirs que vous portiez au concert, j'espère ! Je n'ai pu m'empêcher de l'admirer à la dérobée.

Ce sont des pierres exceptionnelles, tant par leur teinte que par leur pureté.

— Malheureusement si, répondit Catherine. On m'a également volé une paire de boucles d'oreilles qui paraissaient faites pour être portées avec ce collier.

Elle jeta à James un regard en coin, destiné à lui faire comprendre que si elle continuait de les porter, c'était en souvenir de leur amour, et non parce qu'elle espérait encore qu'il lui reviendrait.

— Nous devons absolument remplacer le tout, dit Natalie. En réunissant nos souvenirs, je devrais être capable de redessiner le collier. Quant aux boucles d'oreilles...

— Je vous remercie, mais c'est inutile, répondit Catherine sans hésiter. Je ne tiens à remplacer ni le collier ni les boucles. Ces bijoux étaient les symboles de souvenirs lointains et... révolus.

— Dans ce cas, permettez-moi au moins de vous dessiner un autre bijou en souvenir de votre premier séjour sur l'île. Je songe à m'inspirer des couleurs de l'arc-en-ciel.

Après un délicieux déjeuner dans la salle à manger d'été, Natalie et Alain se retirèrent dans le bureau du prince pour discuter brièvement de la visite de Natalie à la joaillerie de la place Vendôme. Catherine et James restèrent seuls. Après avoir plusieurs fois croisé furtivement le regard sombre de l'avocat, la jeune femme se dirigea vers la porte-fenêtre qui dominait la mer dans l'espoir de retrouver un semblant de calme. Mais James ne tarda pas à la rejoindre.

— Je m'en irai dès le retour d'Alain, déclara-t-il d'un ton monocorde. J'aimerais simplement te dire adieu.

— Adieu, murmura-t-elle sans se retourner.

— Catherine ?

Cette fois, obéissant au doux commandement de sa voix, elle se retourna. Le regard de James était chargé d'angoisse.

— Puis-je jeter un coup d’œil ? demanda-t-il, montrant du doigt le bandage qui lui barrait le cou.

Sentant qu’il ne s’en irait pas tant qu’elle n’aurait pas accédé à sa requête, Catherine acquiesça, et James, d’une main tremblante, découvrit la plaie.

Il vit aussitôt qu’elle était superficielle. La lame aiguë du rasoir avait tracé une incision fine et très nette, presque chirurgicale, sur le côté droit de son cou. Le temps, assurément, se chargerait de l’effacer. Mais James n’en sentit pas moins monter du fond de son cœur une violente bouffée de haine contre cet inconnu qui avait osé lever la main sur Catherine. Au fil des secondes, cette haine se teinta d’une émotion plus puissante encore : l’impossible désir de rester auprès d’elle pour la protéger.

— J’ai cru comprendre, à ce que tu disais tout à l’heure, que tu ne te rappelles pas t’être débattue sous la menace du rasoir.

Elle écarta doucement la main de James pour remettre en place la bande de gaze.

— C’est vrai. En fait, je ne me rappelle même pas avoir vu le rasoir en question.

— Sois prudente.

— Je *suis* prudente, James, mentit-elle.

— Bien, soupira-t-il d’un ton résigné. Il faut que je parte. En passant, je frapperai à la porte du bureau d’Alain pour prendre congé de lui.

— James ?

— Oui ?

— Merci de m’avoir prévenue au sujet d’Alexandra. Je suis allée la trouver. Mais je suppose que tu le sais déjà... Nous sommes plus proches que jamais, et je voulais t’en remercier.

— Ce n’est rien.

— Merci aussi de l’avoir aidée. J’aurais dû la soutenir, et je ne l’ai pas fait. Heureusement, tu étais là. Je regrette de t’en avoir voulu.

En sondant le regard de saphir de celle qu’il aimait, James se demanda si elle pouvait avoir d’autres regrets. Regrettait-elle, par exemple, de lui avoir suggéré d’épouser Alexandra ? Regrettait-elle leur rupture ? C’était peu

probable. Son regard avait changé. Au premier coup d'œil, James avait senti qu'elle était désormais loin, très loin de leur amour.

C'était sans doute aussi bien ainsi. Il n'avait rien à lui offrir. Mieux valait qu'elle oublie.

— Adieu, Catherine.

— Quelque chose me dit, Catherine, remarqua Alain d'un ton doux, qu'Alexandra n'est pas la seule Taylor à être très proche de James Sterling.

Une semaine avait passé depuis le départ de l'avocat. Assis côte à côte sur la crête d'une falaise, ils admiraient les arcs-en-ciel. Alain et Catherine y venaient chaque après-midi, juste après la pluie, pour les approcher d'aussi près que possible. Jaillis des flots bleus, ils tissaient au-dessus de leurs têtes un canevas de chatoyantes couleurs avant de retomber sur la célèbre caverne, enfouie dans la forêt qui couvrait le centre de l'île.

Ils échangeaient des paroles et des sourires. Catherine se sentait trop bien en compagnie d'Alain pour en attribuer le mérite exclusif à la langue française. Alain ressemblait à l'île. Chaleureux et accueillant, il semblait doté d'un merveilleux pouvoir de guérison. Sur ce morceau de terre bénie, les plaies de la jeune femme se refermaient beaucoup plus vite que ne l'avaient prédit les médecins ; son cœur brisé, lui-même, commençait enfin à reprendre goût à la vie.

Elle se tourna vers le prince. Il venait de l'interroger sur une passion dont elle n'avait jamais dit mot à personne. Avait-elle le droit de lui faire partager un tel secret ? Alain, lui aussi, avait des secrets ; même s'il parvenait à les garder cachés dans les profondeurs de son regard sombre, elle sentait qu'ils le tourmentaient. Se résoudrait-il à les lui confier un jour ?

— Vous avez raison, avoua-t-elle à mi-voix. Alexandra n'est pas la seule. Il n'y a pas si longtemps, James et moi nous sommes beaucoup aimés.

24

Washington, D.C., septembre 1990

Les journées étaient inhabituellement chaudes en ce milieu de mois de septembre. En revanche, dès que la lumière déclinait, l'air vif s'empressait de signaler à chacun que l'été s'achevait ; les feuilles rousses, les écharpes en tricot et les joues rosies par le froid étaient pour bientôt. Tandis que Robert McAllister courait le long du fleuve Potomac, peu après l'aube, les odeurs caractéristiques de l'automne naissant vinrent raviver le douloureux souvenir de son amour.

Non que l'image d'Alexandra ait quitté un seul instant ses pensées. Mais ce jour-là, il sentit qu'il ne pourrait plus résister très longtemps au désir de la revoir. Ce désir l'avait torturé tout l'été. Il fallait qu'il la revoie afin de s'assurer qu'elle était bien ce qu'elle prétendait être : une calculatrice, pour qui leur passion n'avait été qu'un jeu.

Si Robert avait désespérément besoin d'être confronté à cette femme-là, c'était parce que chaque fois qu'il pensait à elle, malgré tous ses efforts, il ne lui venait que des images d'amour.

L'équipe ayant devant elle une longue nuit de tournage, le metteur en scène décréta une généreuse pause d'une heure pour le dîner. Elle avait commencé depuis dix minutes quand le régisseur vint frapper à la porte de la loge d'Alexandra.

— Le sénateur McAllister est ici, annonça-t-il avec un enthousiasme visible. Il voudrait te parler.

Stupéfaite, l'actrice le regarda bouche bée.

— Robert McAllister en personne ! renchérit le régisseur. Il me semble que c'est une grande première, non ?

Première ou non, Alexandra n'avait aucune envie de le voir. Elle s'apprêtait à inventer une excuse quelconque, quand l'idée lui traversa l'esprit qu'il avait peut-être découvert quelque chose au sujet de Katie.

— Eh bien ? Dois-je le faire entrer ?

— Oui, répondit-elle. Donne-moi seulement deux minutes.

Quand Robert frappa, elle avait eu le temps de mobiliser tout son talent pour se composer un regard méprisant et glacial, et se sentait prête à affronter cet homme présomptueux. Mais dès qu'elle lui ouvrit la porte, force lui fut de constater qu'il n'était pas venu dans l'intention de la provoquer. Ses yeux bruns trahissaient la fatigue, l'incertitude et la tristesse.

— Bonsoir, Alexandra.

— Bonsoir.

— Je me demandais si... nous pourrions parler.

— Parler de quoi ?

— De nous.

Sentant ses jambes sur le point de la trahir, elle s'assit sur le canapé et baissa la tête. Un lourd rideau de cheveux d'or s'abattit devant son visage. Robert la rejoignit et écarta tout doucement une boucle blonde.

— Alexandra...

— Laisse-moi, Robert ! s'exclama-t-elle, relevant le menton en signe de défi.

Son regard enflammé tomba sur la main de Robert, qui d'une simple caresse venait de réveiller tant de douloureux souvenirs.

— Tu ne portes plus d'alliance ?

— Alexandra... L'année dernière, quand nous... Jamais il ne m'est venu à l'idée que la présence de cette alliance pouvait te contrarier. Je t'en demande pardon.

— Ton alliance ne m'a jamais contrariée. Simplement, j'aimerais que tu me dises pourquoi elle n'est plus là.

— Tu le sais, murmura-t-il. Hillary et moi allons divorcer. Je te l'ai annoncé en décembre dernier, à mon retour de Camp David... Le soir où je t'ai demandée en mariage.

— Pour qui me prends-tu ? Tu n'es pas allé à Camp David ce week-end-là. Tu étais à Turtle Creek, avec ta femme, dans la suite nuptiale de l'hôtel Mansion. J'ai entendu ta voix au téléphone !

— Tu te trompes, mon amour. J'étais à Camp David, ravi de savoir qu'Hillary avait accepté de m'accorder le divorce.

Il s'interrompit tout à coup. Une ombre sinistre se répandit sur ses traits.

— Que t'a-t-elle raconté, Alexandra ? Qu'a-t-elle fait ?

— Elle est venue me trouver à La Roseraie le vendredi matin. Elle m'a expliqué que tu venais de lui avouer notre liaison, en précisant bien que tu ne t'étais jeté dans mes bras que pour te venger d'elle. Elle a ajouté que tout était arrangé entre vous et que vous comptiez passer le week-end en amoureux, une sorte de seconde lune de miel, dans un hôtel de Dallas. Et quand j'ai appelé cet hôtel pour vérifier...

Alexandra ne put poursuivre : les yeux de braise de Robert la convainquirent, mieux que tous les mots du monde, qu'Hillary n'avait fait que lui conter un tissu de mensonges.

— Elle a probablement enregistré ma voix, lâcha Robert avec une colère froide. Avant mon départ pour Camp David, j'ai reçu à mon bureau deux ou trois appels anonymes pour le moins bizarres. Mon interlocuteur restait muet... Mon mariage avec Hillary n'a jamais compté. J'aurais dû te le dire, j'aurais dû te faire part de mon intention de divorcer, mais je n'ai pas pensé une seconde que tu t'attendais à autre chose. Je n'ai jamais aimé que toi, Alexandra. Je n'ai pas cessé un instant de t'aimer, ni même d'espérer qu'un jour, je ne sais comment, tu me reviendrais.

Robert laissa échapper un interminable soupir en voyant le rideau de mèches d'or s'abattre de nouveau sur les yeux de l'actrice. Était-il trop tard ? Hillary avait-elle gagné ? Le cœur battant, il attendit. La réponse n'appartenait qu'à Alexandra.

Déchirée entre son amour pour Robert, qui n'avait jamais faibli, et sa haine pour une femme dont le machiavélisme l'avait privée de son enfant, Alexandra sentit une rage sourde lui serrer le cœur. Mais une voix intérieure — son instinct de survie peut-être — lui souffla de ne pas y céder, car toute la rage du monde ne pourrait rien changer au fait qu'elle avait pris l'engagement solennel de ne jamais réclamer sa fille.

Le cœur d'Alexandra ne demandait qu'à être comblé d'amour. Mais comment chasser la haine et l'amertume qui cherchaient si avidement à s'y installer? Tout à coup, un souvenir chargé de tendresse fit irruption dans son esprit : elle revit fixés sur elle les grands yeux candides de sa sœur, alors âgée de douze ans. C'était peu de temps après leur rencontre avec Hillary aux portes du stade. Catherine, ce jour-là, lui avait dit quelque chose qui devait rester profondément gravé dans sa mémoire. Le moment de répéter ces mots était venu.

— Je crois que nous devrions pardonner à Hillary, dit-elle soudain.

Elle releva la tête. En apercevant la mine désemparée de Robert, elle ébaucha un sourire avant de poursuivre.

— C'est le conseil que ma petite sœur m'a donné un jour, il y a bien longtemps. Elle m'a expliqué que nous devons lui pardonner, parce qu'elle devait être très malheureuse pour se montrer si cruelle. Il faut lui pardonner, Robert. Il le faut. À vrai dire, j'éprouve de la pitié pour elle, parce qu'elle ne connaîtra jamais le bonheur qui est à notre portée. Moi non plus, je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi. James était — et restera toujours — mon meilleur ami, mais il n'y a plus rien entre lui et moi depuis que je t'ai rencontré. S'il m'a accompagnée au gala de *Pennsylvania Avenue* en décembre dernier, c'est uniquement parce que je n'avais pas la force de m'y rendre seule, sachant que tu y serais avec Hillary.

Son sourire s'élargit imperceptiblement.

— Moi non plus, Robert, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Pas une seconde.

— Oh, Alexandra, si tu savais comme je t'aime !

Robert lui encadra le visage à deux mains. Leurs regards se soudèrent, et l'amour que chacun lut dans celui de l'autre eut tôt fait d'étouffer toute étincelle de colère. Cependant, passé le premier instant d'émerveillement, Robert crut discerner dans les yeux d'Alexandra un sentiment qui n'aurait pas dû s'y trouver, un chagrin secret que sa joie ne parvenait pas à occulter entièrement. Alexandra était capable de pardonner, mais il y avait dans son cœur une blessure qu'elle ne pouvait oublier. Robert comprit alors qu'il ne pourrait pas pardonner à Hillary tant que cette ombre douloureuse n'aurait pas disparu des prunelles d'Alexandra.

— Je t'aime, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Moi aussi...

Leurs lèvres s'unirent, et ils s'embrassèrent avec passion. Puis elle se lova contre lui, à l'abri de ses bras enveloppants, pour écouter les joyeux battements de son cœur. Ivre de joie, Robert resta longtemps silencieux avant de se décider à lui faire part d'un autre grand bonheur.

— Sais-tu que Brynne et Stephen ont adopté une petite fille au mois de juin ? James t'en a-t-il parlé ?

— Non, s'entendit-elle répondre. Mais j'en suis ravie.

— Attends seulement d'avoir vu la petite Katie ! fît Robert en embrassant ses boucles d'or. Cet été, tu m'as tant manqué que je me suis trouvé plus d'une fois au bord du suicide. Alors j'allais passer une journée ou un week-end là-bas, à Richmond ; et chaque fois, le spectacle de cette merveilleuse petite fille m'a rendu la force de vivre.

Robert, sans le savoir, parlait de sa propre fille d'une voix frémissante d'adoration. Alexandra se mordit la lèvre.

— Elle est si belle, si innocente ! La première fois que je l'ai tenue dans mes bras, j'ai fait le vœu solennel de tout mettre en œuvre afin que ce monde reste le plus longtemps possible un lieu de paix.

La fin de la pause décrétée par le metteur en scène arriva trop vite. Robert promit de venir s'installer le soir même chez Alexandra, à La Roseraie, après être passé prendre quelques affaires à son studio. Il avait aussi deux mots à dire à son ex-femme. Par amour pour l'actrice, il lui avait caché sa fureur ; mais dès qu'il l'eut quittée, le souvenir du mystérieux chagrin qui s'obstinait à assombrir son regard malgré la joie de leurs retrouvailles suffît à la faire remonter, par vagues de plus en plus violentes. Par crainte de ne pas pouvoir se dominer, il renonça à aller trouver Hillary à Arlington. Mieux valait lui téléphoner. Mieux valait ne jamais la revoir.

— Je te tire mon chapeau.

— Robert ? C'est toi ? souffla Hillary dans l'appareil.

La voix de son mari était méconnaissable.

— L'expérience aurait dû m'apprendre que ta vanité, ton égoïsme et ta fourberie sont sans limite. Mais je t'ai quand même sous-estimée, Hillary.

Jamais je ne t'aurais crue capable d'aller si loin pour obtenir ce que tu voulais.

— Tu dis cela parce que je n'ai pas encore déposé la demande de divorce ? Ne t'inquiète pas, je le ferai, c'est promis.

— Inutile, répondit-il d'une voix glacée. C'est moi qui vais m'en charger. À mon tour de te faire une promesse et, crois-moi, j'ai l'intention de la tenir. Dès l'instant où nous serons divorcés, dès l'instant où je serai enfin débarrassé de toi, j'épouserai Alexandra, la femme de ma vie.

— Thompson ! héla Robert à l'intention d'un homme qui traversait le hall du Sénat à quelques mètres de lui.

Thompson Hall se retourna. Reconnaisant l'étoile montante du parti, il ébaucha un sourire chaleureux.

— Bonjour, Robert. Comment allez-vous ?

— Bonjour. Avez-vous une minute ?

— Bien sûr !

Ils se replièrent vers le bureau du sénateur McAllister en parlant de choses et d'autres, mais dès que la lourde porte de chêne fut refermée derrière eux, Robert alla droit au but.

— Hillary et moi allons divorcer, Thompson. Mon avocat doit présenter ma demande au tribunal d'Arlington en fin d'après-midi, ou demain matin à la première heure. Sachant pertinemment que la presse locale s'empressera d'ébruiter la nouvelle, je tenais à ce que vous et la direction du parti en soyez informés les premiers. Je pense que la procédure se déroulera sans heurt, mais il serait peut-être préférable que nous présentions tous la même version des faits.

— Quelle version ? répéta Thompson Hall, estomaqué.

— Rien ne vaut la vérité. Hillary et moi avons pris la décision de divorcer il y a environ dix mois. D'un commun accord, nous avons repoussé l'échéance jusqu'à la fin mai, entre autres en raison de l'anniversaire de Sam Ballinger. Nous vivons séparés depuis cette date.

— Robert, je crois que vous devriez reconsidérer cette...

— C'est la stricte vérité. L'opinion publique n'a pas besoin d'en savoir davantage.

— Je parlais de votre décision de divorcer.

— Je vous demande pardon ?

— Du point de vue politique, un divorce serait très mal venu. Ne pourriez-vous parvenir à un accord sans en arriver là ?

— Si je vous fais part de ma décision, Thompson, c'est uniquement à titre d'information. Je n'ai pas besoin de conseils. Hillary et moi allons divorcer, point final. Ce sont des choses qui arrivent. Certains mariages échouent. Les électeurs sont assez grands pour le comprendre. Et si tel n'est pas le cas...

— Oui ?

— Il existe toutes sortes de moyens de lutter pour nos idées sans avoir besoin de postuler un mandat électif.

— Vous n'êtes pas sérieux !

— Bien au contraire, répondit Robert en souriant. Tant que j'y suis, je ferais aussi bien de vous annoncer que je compte épouser Alexandra Taylor dès que le divorce sera prononcé. Cela vous permettra de vous habituer à cette idée.

— Alexandra Taylor ? La... l'actrice de *Pennsylvania Avenue* ?

Robert opina. Il hésita une fraction de seconde avant d'ajouter un mensonge nécessaire. Alexandra avait tellement insisté qu'il avait accepté de l'assumer.

— Tout a commencé cet été, peu après le retour d'Alexandra d'un grand voyage autour du monde. Hillary et moi étions déjà séparés. Jusqu'à présent, nous avons réussi à garder notre liaison secrète, et nous souhaiterions qu'elle le reste le plus longtemps possible.

En quittant le bureau de Robert, Thompson Hall titubait presque, comme s'il venait de recevoir un violent coup sur la nuque. La nouvelle était catastrophique, tant pour le parti que pour lui-même : conseiller spécial de Robert McAllister, il se préparait déjà à disposer d'un immense pouvoir dès l'arrivée de celui-ci à la Maison-Blanche. Mais si Robert décidait de saborder son avenir politique sur un coup de tête...

Il fallait à tout prix réagir. Thompson envisagea de réunir les principaux dirigeants du parti pour étudier le meilleur moyen de faire pression sur le sénateur. Si le divorce n'avait pas bonne presse, épouser une célébrité telle qu'Alexandra Taylor équivalait à un suicide politique. L'actrice ne correspondait en rien à l'image que les électeurs se faisaient d'une Première Dame. Mais Robert semblait tellement déterminé qu'il n'avait osé lui en faire la remarque, et il était peu probable que ses pairs se montrent plus courageux.

Tous leurs espoirs, s'aperçut-il, reposaient désormais sur l'élue du cœur de Robert. Alexandra devrait être approchée très discrètement, avec une extrême diplomatie. C'était à lui de s'en charger.

L'actrice était sur le point de quitter les studios quand Thompson Hall lui téléphona. Sans l'avoir jamais rencontré, elle connaissait son influence au sein du parti de Robert. Celui-ci lui avait d'ailleurs annoncé le matin même son intention de lui faire part de leurs projets. Quand Hall déclara qu'il souhaitait la voir en tête à tête, Alexandra répondit que Robert devait rentrer très tard ce soir-là. Pour finir, elle lui expliqua comment se rendre à La Roseraie.

— Notre pays a besoin de Robert McAllister, miss Taylor.

— J'en suis consciente.

— Parfait. Voilà qui me facilitera la tâche.

— Quelle tâche ? fit Alexandra, inquiète.

— Je suis dans l'obligation de vous demander de réétudier vos projets de mariage.

— Suis-je un tel handicap politique ?

— Je le crains, miss Taylor. Vous êtes actrice. Même si votre image fascine l'Amérique profonde...

— Elle ne sied pas à une Première Dame, compléta-t-elle. Les acteurs sont un peu trop portés sur le sexe et sur la cocaïne, c'est bien cela ?

— Miss Taylor... Quand Robert se présentera aux élections présidentielles, nos adversaires ne reculeront devant aucune dépense pour épilucher votre biographie. Ils sauteront à pieds joints sur le moindre scandale vous concernant, par exemple, quelques photos en tenue légère

prises à vos débuts ou une petite affaire de drogue. C'est leur seule chance de battre Robert. Comme ils savent d'avance qu'ils ne trouveront rien dans son passé, ils s'acharneront sur le vôtre.

— Et ils ne trouveront rien de plus, monsieur Hall. Je n'ai jamais consommé de drogue, et je n'ai jamais posé nue. La chance m'a souri dès le début de ma carrière.

— Chaque moment de votre vie peut donc être soumis sans risque au jugement de toute l'Amérique ? Sachez que c'est ce qui se produira.

— Oui.

— C'est un immense soulagement pour nous, répondit Thompson Hall avec un sourire exagéré. Dans ce cas, j'imagine que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que nous menions une petite enquête à votre sujet.

— Je vous demande pardon ?

Le sourire de Hall s'évanouit.

— Nous allons enquêter sur vous, répéta-t-il lentement. Vous semblez inquiète. Auriez-vous quelque chose à cacher ?

— Pas du tout. Simplement, je désapprouve cette intrusion dans ma vie privée, et je suis sûre que Robert sera de mon avis.

— Il en sera certainement contrarié, mais il comprendra. J'espérais que tout ceci resterait entre vous et moi, mais si vous tenez à l'en informer, libre à vous : je n'aurai aucune peine à justifier mon initiative. Comme je vous l'ai dit, nos adversaires se livreront à cette enquête, et il est donc nécessaire que nous sachions par avance s'il existe dans votre vie quelque chose — ne serait-ce qu'un épisode insignifiant, que vous avez complètement oublié — qui pourrait être exploité de façon à nous causer du tort. Robert sait tout cela, c'est pourquoi je suis certain qu'il comprendra. Vous voyez, miss Taylor, je ne manque pas d'arguments en faveur d'une telle enquête. Et vous ? Quels arguments pourriez-vous invoquer pour me dissuader de m'y livrer ?

— Je trouve simplement l'idée très désagréable.

Elle haussa les épaules.

— C'est tout, ajouta-t-elle. Ne vous gênez pas, monsieur Hall. Menez donc votre enquête.

— Comptez-vous en parler à Robert ?

— Je veux bien me taire... à condition d'être la première avertie si d'aventure vous découvrez quelque chose.

— Je ne manquerai pas de vous avertir, mais à mon tour de poser une condition : vous devez me promettre de reconsidérer votre projet de mariage si j'estime qu'il y a matière à compromettre la carrière de Robert dans votre passé.

— Je puis vous faire cette promesse d'autant plus aisément, monsieur Hall, que je sais déjà que vous ne trouverez rien.

— Si tel est le cas, je serai le premier à vous présenter mes meilleurs vœux de bonheur.

— Merci d'avance. Combien de temps prendra cette enquête ?

— Quelques mois seulement. Elle sera terminée à Noël.

Thompson Hall était décidé à trouver quelque chose à tout prix, songea Alexandra en regardant s'éloigner sa voiture sur la route sinueuse. Aussi convaincant soit-il politiquement, son regard l'avait trahi au moment où il avait évoqué ses meilleurs vœux de bonheur. Alexandra sentait qu'il la méprisait cordialement et ne changerait jamais d'avis à son sujet ; mais d'une certaine façon, cette hostilité avait un côté positif. Hall enquêterait sur elle à la façon d'un ennemi, cherchant impitoyablement la moindre faille, suivant jusqu'au bout toutes les pistes. Il se pouvait qu'il découvre l'existence de sa fille. Mais dans le cas contraire, elle serait définitivement délivrée d'une angoisse qui la torturait jour et nuit car plus rien ne pourrait menacer le bonheur de Katie.

D'après Hall, l'enquête serait close avant Noël. Cela dit, il se pouvait qu'elle doive renoncer bien plus tôt à l'amour de Robert : trois semaines plus tard, elle et lui devaient passer le week-end à Richmond avec Brynne, Stephen et Katie. Ne risquait-elle pas de comprendre, ce jour-là, qu'il valait mieux dire adieu à Robert plutôt que de se voir condamnée pour la vie à n'être qu'une lointaine parente aux yeux de sa fille ?

25

— Bienvenue à vous ! s'exclama Brynne, le regard étincelant de joie, en ouvrant la porte à Robert et à Alexandra. Stephen et moi ne tenions plus en place.

— Merci, Brynne, répondit Alexandra, s'efforçant de masquer son émotion à l'idée que sa fille était dans cette maison, tout près.

— Le tableau est incomplet, tu ne trouves pas ? lui glissa Robert, tout sourire. Je dirais qu'il y manque quelque chose comme un mari et une ravissante petite fille... Je suis même prêt à parier qu'ils sont ensemble quelque part.

— Gagné ! répondit Brynne. Ils ont passé toute la matinée à jouer dans la chambre de Katie, et Stephen est en train d'essayer de la persuader qu'un somme lui ferait le plus grand bien. À en juger par le temps qu'il met, ses arguments semblent manquer de conviction.

— Détrompe-toi, intervint Stephen en apparaissant dans l'entrée, Katie vient de fermer les yeux, mais j'ai été forcé de promettre que sa tante Alexandra lui serait présentée dès son réveil. Du coup, elle s'est endormie le sourire aux lèvres.

— Il faudra nous pardonner, dit Brynne, si Stephen et moi ne faisons que parler d'elle... jusqu'à ce qu'elle nous rejoigne pour s'en charger elle-même !

— C'est bien naturel, remarqua Robert.

— Certes, mais nous aimerions aussi vous entendre parler de vos projets.

— Nos projets sont merveilleusement simples : Alexandra et moi avons décidé de vivre ensemble jusqu'à la fin de nos jours. Nous pensons nous marier le jour de la Saint-Valentin.

— Comme c'est romantique ! s'exclama Brynne. Cela me paraît d'ailleurs plus sensé que ton idée première. Quand je pense que tu envisageais de te remarier à la minute même où le divorce sera prononcé !

— Tu as raison, reconnu son frère, exactement comme il l'avait concédé à Alexandra deux semaines plus tôt. C'est d'autant plus vrai que le jugement doit être rendu le 19 décembre, date anniversaire de la mort d'Arthur et de Marion Sterling.

Une heure plus tard, tandis que les hommes étaient sortis acheter du vin, Alexandra suivit Brynne à la cuisine. Celle-ci entreprit de confectionner une pâte brisée.

— Comment va votre petite sœur ? demanda-t-elle en se tournant vers l'actrice.

— Très bien. Il semblerait qu'elle file le parfait amour avec Alain de Castiglia.

— Le prince de Castiglia ?

— Oui. Sa tournée a repris en Europe, et le prince Alain assiste apparemment à chacun de ses concerts. Quand elle ne joue pas, elle est au palais. Elle semble heureuse, ajouta Alexandra en souriant. Je crois que c'est très sérieux.

— Je me souviens qu'Arthur et Marion appréciaient beaucoup Alain de Castiglia. Ils seraient probablement ravis pour elle.

— Sans aucun doute. Cela dit, ajouta Alexandra en fronçant les sourcils, j'hésite à en parler à James. Je crains que toute évocation de l'île ne fasse que raviver son chagrin.

— Vous ne lui avez encore rien dit ?

— Non. À dire vrai, je n'en ai pas vraiment eu l'occasion. Il se trouve à l'étranger depuis plusieurs mois, en Colombie je crois, pour mener des négociations de la plus haute importance. Il ne sait même pas que Robert et moi allons nous marier.

— Cela risque-t-il de poser un problème ? James et vous...

— Aucun, Brynne. James et moi sommes très amis, mais il n'y a plus rien entre nous depuis longtemps.

— Comment va-t-il ? demanda soudain Brynne. Nous étions très proches de lui. Mais depuis la mort de ses parents, il a pris tellement de distance, au sens propre comme au figuré ! Robert a dû vous dire que c'est lui qui a organisé l'adoption de Katie. C'est même lui qui nous l'a amenée, ajouta-t-elle avec un soupir ému. Il nous a tant aidés ! Nous aimerions l'en remercier plus dignement. Qu'en pensez-vous, Alexandra ? Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour lui ?

— Je l'ignore. James a toujours été secret, et cela n'a fait qu'empirer depuis que...

Alexandra fut interrompue par un gémissement imperceptible, que seule une mère pouvait entendre. Les deux femmes tendirent l'oreille.

— Vous l'avez entendue aussi, n'est-ce pas ? demanda Brynne.

— Il me semble.

— Elle vient de se réveiller. Mieux vaut que j'aille la changer tout de suite, avant qu'elle ne se mette à pleurer.

Délaissant sa tarte aux cerises, Brynne s'approcha de l'évier pour se laver les mains.

— Si vous voulez, murmura Alexandra, je peux aller la chercher. Mais peut-être craignez-vous qu'elle ne se mette à hurler...

— Au contraire ! Cela me permettra de finir ma tarte. Katie sent tout de suite les gens qui l'aiment, et je suis sûre que vous l'aimerez au premier regard.

— Moi aussi.

— Sa chambre est à l'étage. C'est la deuxième porte sur la gauche.

Alexandra s'arrêta un instant sur le seuil de la chambre pour écouter le doux babil de sa fille, qui émergeait doucement du sommeil. Ensuite, elle s'avança d'un pas incertain vers son couffin blanc et rose.

Les yeux embués de larmes, elle contempla longuement le bébé qui souriait et reconnut aussitôt les traits de Robert — qui pouvaient passer pour ceux de Brynne. En revanche, il lui sembla que sa fille ne lui ressemblait nullement.

Les yeux sombres de l'enfant fixaient avec intensité ce visage inconnu qui lui souriait avec amour.

— Bonjour, petite Katie.

Le murmure d'Alexandra avait la même tonalité, les mêmes accents de tendresse que les mille paroles qu'elle avait chuchotées à sa fille, durant les mois précédant sa naissance. Un tressaillement agita le visage de l'enfant ; ses yeux bruns s'ouvrirent en grand.

Etait-il possible qu'elle ait reconnu sa voix ? se demanda Alexandra, le cœur battant, au moment où un flot de larmes lui inondait les joues. Tout doucement, elle souleva la petite fille et la prit dans ses bras. Sans détourner d'elle son regard profondément attentif, Katie leva une main minuscule vers sa joue baignée de larmes.

— Oh, Katie... !

De nouveau, une intense confusion se peignit sur les traits du bébé. Alexandra se mordit la lèvre. Une intense confusion, mais pas le moindre signe de bonheur... Fallait-il qu'elle quitte Robert pour que Katie n'ait plus jamais à entendre sa voix ?

Alexandra résolut de se taire. Elle se contenta de serrer le bébé dans ses bras et de couvrir de baisers ses boucles noires, pensant qu'elle l'embrassait peut-être pour la dernière fois. Une fois sa tarte mise au four, Brynne les surprit ainsi dix minutes plus tard. Ni la mère ni la fille ne l'entendirent arriver ; aussi resta-t-elle un moment immobile sur le pas de la porte. Emue par le spectacle qui s'offrait à elle, elle sourit. Son regard tomba sur l'enfant. Stephen et elle avaient enfin été récompensés de leurs efforts. Le miracle de l'arrivée de Katie leur avait causé un bonheur qu'aucun mot ne pouvait traduire. Et comme un bonheur ne venait jamais seul, songea-t-elle en posant une main sur son ventre, un second miracle était en passe de se produire : une nouvelle vie s'épanouissait peu à peu en elle.

Brynne n'avait parlé à personne de l'enfant qu'elle portait, à personne sauf à Katie.

— Tu auras bientôt un petit frère ou une petite sœur, lui avait-elle murmuré plus d'une fois. C'est à toi qu'elle doit la vie, mon trésor. J'en suis sûre. Elle sent notre bonheur, elle sent tout l'amour que j'ai pour toi, et c'est ce qui lui donne l'envie et la force de se battre pour vivre.

Le petit être qui grandissait dans le ventre de Brynne avait dix-huit semaines — exactement l'âge de Katie. Il avait été conçu la nuit de sa naissance, juste après le coup de téléphone de James, parce que cette nuit-là, grisés de bonheur, Stephen et elle avaient oublié de prendre les précautions destinées à s'éviter une nouvelle déception. Bien que le médecin de Brynne fût très optimiste, car c'était la première fois que sa grossesse se prolongeait au-delà de douze semaines, la jeune femme n'avait rien dit à son mari.

— Je n'ai pas entendu le moindre sanglot, finit-elle par dire en s'avançant dans la pièce.

Alexandra se retourna brusquement. Les yeux de Katie s'emplirent d'une joie que plus rien ne troublait. Son visage tout entier se mit à rayonner quand elle tourna la tête vers Brynne.

— Elle a été très sage, répondit Alexandra, luttant pour dissimuler son émotion.

— Comment trouvez-vous ma petite fille ? demanda Brynne, radieuse, en prenant l'enfant dans ses bras. Eh bien, mon ange, on a bien dormi ? On était très fatiguée d'avoir tant joué avec son petit papa ?

En relevant la tête, Brynne fronça les sourcils.

— Alexandra... Vous pleurez ?

— Ce sont des larmes de joie. Je suis tellement heureuse pour vous, pour Stephen et...pour elle !

— Merci. J'ai encore beaucoup de mal à croire qu'elle ne nous quittera plus. Chaque fois que le téléphone sonne, mon cœur s'arrête de battre !

— James m'a pourtant expliqué qu'il s'agissait d'une adoption plénière.

— C'est exact, mais...

— Katie est votre fille, Brynne. Personne n'a le droit de vous la reprendre.

James revint de Colombie le premier jour de novembre. Dans le courrier qui l'attendait à Inverness, le seul message digne d'intérêt était un billet manuscrit, déposé deux semaines plus tôt : « J'ai une merveilleuse nouvelle à t'annoncer. Téléphone-moi. Bises. Alexandra. »

Elle ne voulut rien lui dire au téléphone, mais une demi-heure à peine après l'appel de James à La Roseraie, elle sonnait joyeusement à la porte de la villa d'Inverness. En découvrant ses traits tirés et son regard devenu presque gris, elle sentit son cœur se serrer.

— James... Que puis-je faire pour toi ?

— Pour moi ?

— Tu m'as toujours tellement soutenue...

— Je vais très bien, dit-il, esquissant un sourire qui tourna court. Je suis simplement un peu fatigué. Figure-toi que nos négociations sont en bonne voie. Nous nous sommes donné quelques semaines de répit pour faire le point, avant de lancer l'assaut final. Il se peut que nous obtenions un accord signé avant Noël.

— Bravo. Je compte sur toi pour être des nôtres à Noël.

— Si tu m'annonçais plutôt cette « merveilleuse nouvelle » ?

— La voici : Robert et moi, nous allons nous marier le jour de la Saint-Valentin. Nous souhaitons que tu sois notre témoin, et...

— Est-ce qu'il sait, Alexandra ?

— Il ne sait rien. Et je ne lui en parlerai jamais.

— Il a le droit de savoir.

— Je n'aurai jamais le courage de le lui dire. Je le sais depuis le jour où nous sommes allés voir Katie à Richmond. Robert l'adore, et elle le lui rend bien. On croirait presque qu'ils *savent*. Mais ce n'est pas le cas, et je tiens à ce que cela reste ainsi. Si Robert apprenait la vérité, ce serait un coup terrible pour lui. Je l'aime trop pour lui infliger une telle torture. Je préférerais le quitter.

— Alexandra... J'ai vaguement le souvenir d'une époque où tout me paraissait simple et agréable. Mais ce souvenir est si lointain qu'il m'arrive de me demander si elle a existé.

— Non seulement elle a existé, mais elle reviendra. Tout finira par s'éclaircir, James, pour toi comme pour moi. Il le faut. Les choses iront déjà beaucoup mieux à Noël.

— C'est la deuxième fois que tu fais allusion à Noël. Tu dois avoir une raison.

— J'en ai même plusieurs. La première, c'est que tu seras parmi nous après avoir obtenu un éclatant succès diplomatique en Colombie. Ensuite, nous aurons la joie de revoir Catherine, qui doit participer au traditionnel concert de Noël à la Maison-Blanche. J'ajoute que mes parents viendront aussi. J'ai hâte de te les présenter.

— Tout le plaisir sera pour moi.

— Tout ceci est formidable, mais la liste ne s'arrête pas là. Il y a aussi le divorce de Robert, qui sera prononcé quelques jours plus tôt. Et surtout, ajouta-t-elle en s'efforçant de maintenir son sourire, Thompson Hall sera bien forcé d'admettre que je ferai une épouse tout à fait convenable pour son poulain.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as déjà entendu parler de Thompson Hall, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Il est en train d'enquêter sur mon passé pour voir si je suis de l'étoffe dont on fait une Première Dame. J'ai d'abord été indignée, mais quelqu'un aurait de toute façon fini par le faire. En outre, avoir une fois pour toutes la certitude que personne ne découvrira jamais rien en ce qui concerne Katie serait pour moi le plus beau des cadeaux de Noël.

— C'est déjà une certitude. Hormis le Dr Lawton, en qui j'ai toute confiance, seuls Catherine et moi-même avons eu vent de ta grossesse. Il en va de même pour ta liaison avec Robert.

Une ombre d'effroi passa dans le regard d'Alexandra. Etonné, James fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

— Hillary était au courant de notre liaison.

— *Quoi ?*

— C'est même elle qui a orchestré notre rupture.

— Elle savait déjà lors du gala de *Pennsylvania Avenue* ?

— Oui. C'est une brillante actrice, n'est-ce pas ?

— Cela change tout, Alexandra.

— Pourquoi ? Elle ignore l'existence de notre enfant. Elle était persuadée d'avoir réussi à nous séparer, et tu sais comme moi qu'elle a passé presque tout le printemps dernier au Texas. En outre, si elle savait quoi que ce soit, elle aurait essayé d'en tirer profit depuis longtemps.

— Vraiment ? Comment as-tu pu oublier si vite le caractère de ta vieille ennemie ? Après tout ce que tu m'as raconté à son sujet, je ne serais pas surpris qu'elle attende son heure pour porter l'estocade, se délectant par avance de son triomphe. Elle pourrait divulguer la nouvelle le jour de votre mariage, ou celui de la nomination officielle de Robert comme candidat du parti, ou encore la veille de son entrée à la Maison-Blanche. Crois-tu qu'Hillary hésiterait un instant à briser au passage la vie de Brynne, de Stephen et de Katie ?

— Elle ne sait rien !

— Tu n'en es pas sûre. Bon sang, Alexandra, aurais-tu oublié que tu as justement renoncé à cette enfant pour qu'elle vive heureuse, à l'abri de tout scandale ? Est-ce que tu veux qu'elle devienne « la petite fille qui a coûté à son père la Présidence des États-Unis » ?

— Non ! Jamais je ne le permettrai ! Si Hillary sait quelque chose — et je suis persuadée du contraire —, soit elle le dira à Thompson Hall, soit elle viendra me trouver. Je la connais, James. Elle n'a qu'une idée en tête : empêcher mon mariage avec Robert. Si Hillary sait quoi que ce soit, elle l'exploitera immédiatement *avant* la proclamation du divorce.

— Continue.

— Et si elle va trouver Hall, celui-ci s'empressera de m'en avertir. Il m'a promis que je serais la première informée s'il découvrait la plus petite zone d'ombre dans ma vie. Dans ce cas, il cherchera par tous les moyens à me convaincre de renoncer au mariage.

— Et ?

— Si je sens que Thompson Hall a fait la moindre découverte susceptible de le mener jusqu'à Katie, je dirai adieu à Robert.

James comprit qu'elle disait la vérité. Dans ses prunelles d'émeraude dansait une lueur caractéristique, qu'il connaissait pour l'y avoir vue le jour où Alexandra l'avait chargé de s'occuper de l'adoption de Katie. Même si elle devait mourir de chagrin, elle ne reviendrait pas sur sa promesse.

26

Ile de Castiglia, décembre 1990

Alain et Catherine avaient rejoint leur poste d'observation favori, sur la falaise, pour admirer les arcs-en-ciel qui se mouraient dans la pâleur du crépuscule hivernal. Ils ne disaient rien ; mais ce jour-là, leur silence était moins serein qu'à l'ordinaire et le beau visage d'Alain était tendu. Dans moins d'une heure, Catherine devait monter dans son jet privé pour rallier Paris, d'où elle embarquerait ensuite pour Washington. Ils allaient être séparés pendant dix jours — c'était leur plus longue séparation depuis le début de leur idylle. Mais il semblait à Catherine que ce n'était pas tout. Alain s'apprêtait à lui dire quelque chose d'important. Elle le sentait d'autant mieux qu'il n'avait plus de secret pour elle.

— Alain ? Qu'y a-t-il ?

— Je souhaiterais vous soumettre une idée, afin que vous puissiez y réfléchir pendant votre séjour aux Etats-Unis.

Elle acquiesça.

— De quoi s'agit-il ?

— J'aimerais, murmura Alain en scrutant intensément son regard de saphir, que vous réfléchissiez à l'idée de devenir ma femme.

— Alain ! s'écria-t-elle, rayonnante. Ces dix jours de réflexion sont parfaitement inutiles... Ma réponse est oui.

— Vraiment ?

— Je vous aime.

— Moi aussi, Catherine, je vous aime, répondit-il en déposant un léger baiser sur sa tempe. Comme ces dix jours vont me paraître longs !

— Vous aurez à peine le temps de renouer avec les amis que vous avez délaissés tout l’automne... par ma faute, remarqua-t-elle avec un malicieux sourire.

— C’est exact. Quant à vous, vous passerez certainement de délicieux moments en compagnie de votre sœur et de vos parents. J’ose néanmoins espérer que c’est la dernière fois que nous passerons Noël séparés.

Un petit frisson parcourut l’échine de Catherine. Un an plus tôt, presque jour pour jour — c’était aussi un dimanche de décembre —, James lui avait fait une promesse semblable.

— C’est la dernière fois, répéta-t-elle d’un ton rêveur, en s’efforçant de chasser le douloureux souvenir de son amour perdu. Puis-je annoncer la nouvelle à Alexandra et à mes parents ?

— Bien sûr. M’autorisez-vous à prévenir Natalie ? Elle sera d’autant plus heureuse qu’elle vous considère déjà comme une sœur.

— Je n’y vois aucun inconvénient.

— Elle exigera certainement de dessiner votre bague de fiançailles, mais je compte sur vous pour refréner ses audaces artistiques. Que diriez-vous d’un solitaire très classique, mais très pur, monté sur un anneau d’or blanc et jaune ?

— C’est une idée merveilleuse, approuva-t-elle, le regard brillant.

Alexandra raccrocha le combiné avec une moue dégoûtée.

— Comment osent-ils me déranger le jour du divorce de Robert ? grommela-t-elle en revenant vers sa sœur, avec qui elle était en train de prendre le petit déjeuner dans la cuisine de La Roseraie. Il devrait y avoir une loi pour interdire ces choses-là !

— Que se passe-t-il ? s’enquit Catherine.

— Figure-toi qu’ils veulent que je travaille aujourd’hui ! Ne suis-je pas rentrée hier à onze heures du soir ? Ne t’ai-je pas dit que mon metteur en scène m’avait solennellement promis de me laisser en paix toute la journée d’aujourd’hui ?

— Si. Il a changé d’avis ?

— À l'en croire, il n'aura besoin de moi que jusqu'en milieu d'après-midi. Il a même ajouté — mais je crois que j'ai intérêt à le lui faire coucher par écrit — que si nous bouclons aujourd'hui la scène qu'il veut tourner, il me libérera pour toute la fin de la semaine, ce qui signifie que je ne reprendrai le tournage qu'après Noël.

— La perspective est alléchante.

— Difficile de résister, n'est-ce pas ? Pourrais-tu me déposer aux studios, en allant à la Maison-Blanche ? Je prendrai un taxi pour rentrer.

— La répétition devrait être terminée vers midi. Si tu veux que je te ramène, je t'attendrai en visitant les studios.

— Si cela ne te dérange pas, je préférerais que tu ailles chercher James.

— James ?

— Il m'a téléphoné hier. Un accord vient d'être signé en Colombie — c'est un triomphe — et il rentre aujourd'hui. Son avion atterrit à treize heures quinze, et j'avais promis d'aller le chercher à l'aéroport. C'est justement l'anniversaire de la mort de ses parents, et je me suis dit que... Rassure-toi, je ne lui en ai pas parlé. Il sera peut-être encore plus sombre que d'habitude, mais...

— Mais ?

— Il n'a pas rejeté mon offre. Les fêtes approchent, et James est seul. J'espère qu'il acceptera de partager notre dîner de Noël. Tu pourrais lui transmettre l'invitation à ma place. Peux-tu aller le chercher, Cat ? À moins que cela ne t'ennuie ?

— Bien sûr que non.

— Merci mille fois. Si le cœur t'en dit, tu peux aussi l'inviter à dîner à La Roseraie ce soir. Robert devrait rentrer vers six heures.

À l'époque où ils échafaudaient ensemble toutes sortes de projets d'amoureux, l'idée de se retrouver dans un aéroport leur paraissait à tous deux extrêmement romantique. Ces retrouvailles auraient dû être fréquentes : ils s'étaient promis de ne jamais rester séparés plus d'une semaine. C'était exactement un an auparavant...

Catherine n'avait plus revu James depuis qu'ils s'étaient croisés sur l'île de Castiglia au mois de juillet. Mais à sa descente d'avion, quand James

l'aperçut dans la foule, il eut un instant l'impression que l'épouvantable année qui s'achevait n'avait jamais existé, et que leur amour magique était toujours vivant, plus resplendissant que jamais. Il ne s'attendait pas à la voir là, et ses yeux surpris exprimèrent spontanément une joie et un désir dont le regard de Catherine lui renvoya aussitôt le reflet. Hélas, ce merveilleux moment ne dura pas. Très vite — trop vite —, le souvenir de la triste réalité se chargea de réduire leur joie au silence. Et au moment de se rejoindre, il ne leur resta plus qu'à échanger un sourire d'excuse.

Ils parlèrent peu durant le trajet, se souriant de temps en temps pour meubler les silences. Quand Catherine gara sa voiture devant la villa d'Inverness, elle n'avait pas encore parlé à James du repas de Noël, et encore moins du dîner de ce soir à La Roseraie.

— James, dit-elle après avoir coupé le contact, il faut que je te dise quelque chose.

— Je t'écoute.

— Alain m'a demandée en mariage, et j'ai dit oui.

— Alain de Castiglia ?

— Oui. Alexandra ne t'a-t-elle jamais parlé de... nous ?

— Non.

— Tu ne me présentes pas tes meilleurs vœux de bonheur ?

— Catherine... Le connais-tu vraiment ?

— Oui. Je le connais très bien.

— T'a-t-il parlé de son père ?

— Je sais tout de Gilles, de sa folie et de sa cruauté sans nom... James ! Ne me dis pas que c'est pour enquêter sur Alain que tu t'es rendu sur l'Ile en juillet !

— Pas le moins du monde. Simplement, avant mon départ, mon ami Elliot Archer s'est chargé de m'exposer les grandes lignes de l'histoire récente de la principauté. C'est la princesse Natalie elle-même qui m'a parlé d'Alain. Tu sais certainement qu'il a été fiancé autrefois.

Alain se mariera un jour, lui avait confié Natalie sur la vedette. Il se mariera pour donner à l'île un héritier, il le doit, mais je suis certaine qu'il

ne le fera pas par amour.

— Je sais qu’il aimait passionnément Monique, répliqua Catherine, la voix frémissante de colère. Je sais aussi qu’après sa mort tragique, à laquelle il a assisté impuissant, il a longtemps cru qu’il ne tomberait plus jamais amoureux. Oui, James, je sais tout cela. Crois-tu vraiment que personne ne puisse m’aimer, simplement parce que tu n’y es pas parvenu ?

— Je t’ai aimée, Catherine. Tu le sais.

Et je t’aime encore.

— Tu as cru m’aimer... À l’époque, j’étais si naïve ! Je ne connaissais rien à la vie. Mais j’ai changé, et c’est Alain qui m’a appris ce qu’est l’amour. Il sait tout de moi, *tout*, et de mon côté, je connais tous ses secrets. Sa vie a été marquée par d’effroyables tragédies ; mais contrairement à toi, il n’a pas peur de partager ses émotions les plus intimes. Alain a assez confiance en moi et en notre amour pour me parler de ses joies et de ses peines. Toi, tu n’as jamais voulu partager *que* tes joies. Je sais maintenant que ce n’était pas de l’amour.

— Catherine...

— Tu devrais te réjouir de mon bonheur ! lâcha-t-elle en le dévisageant intensément. Tu as rejeté mon amour au moment où tu en aurais eu le plus besoin. Alain, lui, m’aime comme tu ne m’as jamais aimée. S’il souffrait, loin de me fuir, il accueillerait mon amour à bras ouverts !

— Je t’aimais, Catherine. Comment peux-tu penser le contraire ?

— Cela n’a plus beaucoup d’importance.

Le cœur de James protesta de toutes ses forces, mais sa raison le réduisit au silence. Il ouvrit lentement la portière.

— En effet, répondit-il d’une voix sourde.

Alexandra s’affairait dans la cuisine quand Catherine rentra d’Inverness.

— Alors ? Comment va-t-il ?

— Bien.

— Vient-il dîner ?

— Non. Au fait... J’ai oublié de lui parler de Noël.

- Tu n’as pas l’air dans ton assiette, Cat.
- Ça va passer. J’ai besoin d’une bonne douche.
- La salle de bains est libre. Fait-il froid dehors ?
- Assez.

Catherine frissonnait, mais le froid qui l’habitait n’avait aucun rapport avec le vent d’hiver qui s’était levé en cours d’après-midi. Il était tout simplement dû à la réapparition brutale du fantôme d’un amour mort.

— On annonce une tempête de neige pour cette nuit, remarqua Alexandra. Il vaudrait peut-être mieux que Robert passe la nuit ici.

Après avoir pris une longue douche, Catherine s’habilla pour le dîner et rejoignit sa sœur dans le séjour.

- Ta robe est superbe, déclara Alexandra en reposant sa tasse de thé.
 - Merci, fit Catherine avec un vague sourire.
 - Veux-tu une tasse de thé ?
 - Volontiers. Ne bouge pas, je vais chercher la théière.
- À son retour de la cuisine, elle s’assit à côté de sa sœur.

Toutes deux contemplèrent un moment le ciel crépusculaire qui, au-dessus de la baie de Chesapeake, se chargeait de nuages menaçants. Puis elles entreprirent de mettre sur pied un début de programme pour la visite de leurs parents, qui arrivaient le lendemain matin. Jane et Alexander voudraient connaître les studios où l’on tournait *Pennsylvania Avenue* ; Robert leur montrerait les coulisses du Capitole ; et après le concert de Catherine à la Maison-Blanche, ils devaient dîner tous ensemble avec le Président et la Première Dame...

Le téléphone sonna.

- Ton prince charmant ou le mien ? demanda gaiement Alexandra.

À l’instant où elle allait se lever, Catherine posa une main sur le combiné tout proche.

— Je vais répondre, proposa-t-elle, averse d’entendre la voix d’Alain pour chasser les fantômes du passé. Allô ?

- *Il était une fois une très jolie petite fille dont la maman ne voulait pas.*

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— *Si vous voulez connaître la suite de l'histoire, venez immédiatement me rejoindre sur le port de plaisance de Marlboro.*

— Qui êtes... ?

Catherine n'alla pas plus loin : la communication venait d'être coupée.

— Cat ? demanda Alexandra, sentant naître une sourde panique au creux de son estomac. Qui était-ce ?

Thompson Hall ? Hillary ? Pendant d'interminables semaines, son cœur avait bondi à chaque sonnerie du téléphone. Mais ses craintes avaient fini par s'estomper à l'approche de Noël. Le divorce de Robert serait prononcé le jour même, ce qui prouvait qu'Hillary ne savait rien ; quant à Thompson Hall, s'il avait découvert quelque chose, il l'en aurait déjà avertie.

— Cat ?

Celle-ci inspira profondément et lui répéta, mot pour mot, les singuliers propos de l'auteur du coup de téléphone. Toute gaieté disparut du regard d'Alexandra, immédiatement remplacée par une farouche détermination.

— Je pars pour Marlboro, annonça-t-elle.

— Je t'accompagne, proposa Catherine en se levant.

— Non. Je veux que tu restes. Téléphone à James et dis-lui ce qui se passe.

— Veux-tu que je prévienne aussi Robert ?

— Non ! Je ne lui ai jamais parlé de notre enfant. Je ne veux pas qu'il sache.

— C'est Katie, n'est-ce pas ?

Le silence stupéfait d'Alexandra lui fournit la meilleure des réponses.

— Robert m'a beaucoup parlé d'elle lors de notre dîner de lundi. Comme tu ne m'as jamais dit un mot sur la petite fille adoptée par Brynne et Stephen, j'ai tout de suite fait le rapprochement.

— Oui... Katie est notre enfant, mais Robert n'en saura jamais rien. Je ne veux pas le faire souffrir. Il faut que je parte, Cat. Peux-tu appeler James ?

— Que va-t-il faire ?

— Je n'en sais rien, mais je t'en prie, téléphone-lui. Où sont les clés de la voiture ?

— Dans mon sac, répondit Catherine, saisissant en hâte son sac à main pour en sortir le porte-clés de sa sœur. Tout ira bien, Alexandra. Ne t'affole pas.

— Je n'en suis pas si sûre, déclara Alexandra d'une voix sourde.

OceanofPDF.com

27

Dès que la silhouette d'Alexandra eut été avalée par la nuit, Catherine composa le numéro familial d'Inverness.

— Allô, James ?

— Catherine, je...

— Alexandra a besoin de ton aide. Quelqu'un vient de lui téléphoner... Quelqu'un qui connaît l'existence de sa fille.

— Passe-la-moi, s'il te plaît.

— Elle vient de partir. Ce quelqu'un lui a donné rendez-vous sur le port de Marlboro.

— Comment a-t-elle pu accepter ?

— Je n'ai pas pu la retenir. Elle...

Catherine s'interrompit, saisie d'un affreux pressentiment. Avant même qu'elle ait pu en deviner la raison, le bruit lointain d'une explosion lui parvint.

— Non !

— Catherine ? Que se passe-t-il ?

— Je viens d'entendre un bruit... C'était comme un accident ! Alexandra... Mon Dieu !

— J'arrive. Je me charge de prévenir une ambulance et la police. Sois prudente, Catherine.

Elle n'écouta pas son conseil. Après avoir dévalé les marches de granit, elle s'élança à perdre haleine sur la route sinueuse, coupant chaque virage au plus serré.

Alexandra était invisible. D'abord, elle ne vit qu'une sinistre colonne de fumée, plus noire que le ciel de tempête, et les flammes qui montaient de la voiture écrasée sur la plage, beaucoup plus bas. Catherine rejoignit le bord de la falaise et s'apprêtait à entreprendre coûte que coûte la descente, malgré le danger, quand elle aperçut le corps inanimé de sa sœur. Il gisait en travers d'une étroite corniche, à moins de deux mètres en contrebas. Catherine ôta son manteau, le roula en boule et le déposa au milieu de la route pour attirer l'attention des ambulanciers, puis rejoignit Alexandra sur le replat et s'agenouilla près d'elle.

— Alexandra ! s'exclama-t-elle, sans oser toucher son visage livide.

Elle était vivante. Sa poitrine se soulevait à intervalles brefs et irréguliers, son pouls battait frénétiquement.

— Les secours arrivent, murmura-t-elle au creux de son oreille. Je t'en supplie, bats-toi de toutes tes forces ! S'il te plaît, Alexandra... Tiens bon !

L'ambulance venue de Marlboro s'immobilisa au bord de la route cinq minutes plus tard ; elle fut bientôt rejointe par la voiture de James, lequel venait d'effectuer en treize minutes un trajet qui en exigeait vingt. Installée sur une civière, Alexandra était toujours sur la corniche. Les infirmiers l'avaient placée sous perfusion pour stabiliser sa tension artérielle. Ayant diagnostiqué une grave hémorragie interne, ils avaient prévenu le service de chirurgie du Memorial Hospital.

Catherine était auprès d'elle. James s'apprêtait à les rejoindre, quand un lieutenant de police, qui avait assisté à son arrivée avec un vif intérêt, le retint.

— Est-ce vous qui avez appelé ?

— Oui. Je suis James Sterling.

— Lieutenant Ed Baker. Comment avez-vous appris la nouvelle, monsieur Sterling ?

— La sœur d'Alexandra me parlait au téléphone quand elle a entendu le bruit de l'accident.

— Est-ce elle qui est à genoux sur la corniche, à côté de la civière ?

— Oui.

— Il faut que je lui parle. Je suis arrivé il y a tout juste cinq minutes, mais j'avoue être intrigué par un certain nombre de détails.

— Par exemple ?

— Il n’y a pas la moindre trace de dérapage sur la chaussée. La marque des pneus montre que la voiture a quitté la route tout droit.

— Ce qui veut dire ?

— Alexandra aurait-elle pu vouloir mettre un terme à ses jours ?

— Certainement pas.

— Vous êtes bien catégorique.

— Je la connais. Elle est incapable d’un tel geste.

— Vous m’en voyez d’autant plus soulagé que je suis un fidèle de *Pennsylvania Avenue*. Ce qui est certain, c’est qu’il s’est passé quelque chose d’insolite, quelque chose qui l’a poussée à rouler à tombeau ouvert, au point qu’elle a fini par perdre le contrôle de sa voiture. Peut-être sa sœur pourra-t-elle éclairer notre lanterne.

— Peut-être.

James marqua un bref temps d’arrêt. Il fallait absolument qu’il parle à Catherine avant le policier pour lui demander de ne rien révéler.

— M’autorisez-vous à lui dire quelques mots, lieutenant ? Catherine doit être bouleversée, et je crois qu’il vaut mieux que je lui explique pourquoi vous souhaitez lui parler.

— Je vous en prie.

À cet instant, les ambulanciers soulevèrent la civière pour la remonter. En se levant à son tour, Catherine tituba. Elle se tenait tout au bord de l’abîme, et James et le lieutenant Baker firent instinctivement un pas vers elle. Heureusement, elle retrouva aussitôt son équilibre et demanda aux infirmiers l’autorisation de monter auprès de sa sœur dans l’ambulance. C’était hélas impossible, répondirent-ils au moment d’entreprendre leur ascension. Mieux valait qu’elle les suive dans la voiture de la police. Catherine resta seule sur la corniche, et James attendit que l’ambulance ait démarré pour l’y rejoindre. Elle semblait si perdue, si fragile, qu’il eut envie de la prendre dans ses bras et de la serrer très fort contre lui. Mais il craignait trop de l’effrayer : elle se tenait tout près du vide.

— Elle s’en sortira, Catherine...

Il aida la jeune femme à revenir sur la route, lui fit remettre son manteau et la prit dans ses bras. Elle gardait la tête basse, et son corps continuait de trembler comme une feuille. Il sentit qu'elle et lui auraient bientôt à prendre une décision capitale. À contrecœur, il la relâcha pour boutonner son manteau, puis lui encadra le visage à deux mains. Les policiers se tenaient à distance, en plein conciliabule, et leurs voix étaient étouffées par les hurlements du vent.

— Catherine... lui dit-il d'une voix douce. Le lieutenant Baker veut te parler pour savoir ce qui s'est passé juste avant le départ d'Alexandra.

— Oh... soupira-t-elle après un long silence. Je sais que Katie est sa fille, James. Alexandra m'a tout dit juste avant de partir. Je saurai garder son secret.

— Il le faut. Dès que tu auras répondu au lieutenant Baker, je te conduirai à l'hôpital. Au passage, nous ferons un détour par le port de Marlboro. On ne sait jamais.

Elle acquiesça avec un pauvre sourire.

Le lieutenant les attendait près de sa voiture. Il esquaissa un sourire compatissant en voyant approcher Catherine et James.

— J'ai quelques questions à vous poser, miss Taylor. Veuillez m'en excuser, mais c'est indispensable.

— Je comprends.

— Merci. Il est évident que votre sœur roulait trop vite, et nous aimerions comprendre pourquoi. Etiez-vous avec elle juste avant son départ ?

— Oui.

— Avait-elle bu ?

— Nous étions en train de prendre le thé.

— Avait-elle consommé une drogue quelconque ? De la cocaïne, ou autre chose de ce genre ?

— Non. Alexandra ne se drogue pas, et elle boit très peu d'alcool.

— Vous êtes en train de prendre le thé, et tout à coup, elle part sur les chapeaux de roues. Pourquoi ?

— Alexandra venait de recevoir un coup de téléphone.

— Connaissez-vous l'identité de son correspondant et la raison de son appel ?

— Non.

— Mais cet appel a perturbé votre sœur ?

— Oui.

— Pensez-vous qu'elle soit partie pour retrouver cette personne ?

— C'est très possible.

— Savez-vous où elle allait ?

— Non.

— Recevait-elle souvent des appels anonymes ?

— Je l'ignore. Je n'étais chez elle que depuis trois jours. Elle n'a jamais fait allusion à ce genre de chose.

— Mais elle a reçu un coup de téléphone qui l'a perturbée au point de la pousser à sauter dans sa voiture et à conduire si vite qu'elle... Veuillez m'excuser, miss Taylor.

— Ce qu'a pu lui dire cette personne est-il si important ?

— Peut-être pas, répondit le lieutenant Baker d'un ton bonhomme. Cela dit, miss Taylor, il faut aussi que je vous interroge sur la voiture.

— La voiture ?

— Pouvez-vous me dire quand votre sœur l'a utilisée pour la dernière fois ?

— Hier soir vers onze heures, pour rentrer des studios.

— Et à votre connaissance, elle fonctionnait normalement ?

— Tout à fait. D'ailleurs, elle a très bien marché toute la journée d'aujourd'hui.

— Comment le savez-vous ?

— C'est moi qui l'avais prise.

— Oh... Je vois. À quelle heure êtes-vous revenue à La Roseraie ?

— Peu avant trois heures.

— Et cet appel a eu lieu ?

— À quatre heures.

— Parfait, miss Taylor. Ce sera tout pour le moment. Je sais que vous souhaitez vous rendre à l'hôpital. Si vous vous souvenez d'un détail quelconque, voici ma carte. N'hésitez pas à m'appeler.

James engagea sans hésiter sa voiture sur l'aire de stationnement du port de plaisance de Marlboro. Il n'avait pas grand-chose à craindre. L'auteur du coup de téléphone pouvait être soit Hillary, soit Thompson Hall, l'un et l'autre ayant de bonnes raisons de chercher à empêcher le mariage d'Alexandra et de Robert. Mais le parking était absolument désert. Le correspondant anonyme avait-il pris la fuite en entendant hurler, sur la route toute proche, les sirènes de l'ambulance ou celles de la police? Tandis que James balayait les lieux du regard, une phrase du lieutenant Baker lui revint en mémoire. La voiture d'Alexandra n'avait laissé aucune trace de dérapage sur la route, comme si la jeune femme n'avait pas cherché à freiner... comme si elle n'avait pas cherché à éviter l'abîme. James avait supposé que, s'étant rendu compte trop tard de ce qui se passait, elle avait senti que sa seule chance était de sauter. Mais peut-être avait-elle essayé de freiner ou de tourner, *sans résultat* ? Et si personne ne l'attendait au port de Marlboro, c'était probablement parce que son correspondant savait pertinemment qu'elle n'y arriverait pas... Cela paraissait inimaginable. Et pourtant, le lieutenant Baker avait envisagé cette possibilité dès le premier instant.

— Que se passe-t-il, James ? demanda Catherine, consciente de la soudaine tension de l'avocat.

— Catherine... Il vaut mieux dire au lieutenant Baker que l'auteur du coup de téléphone attendait Alexandra ici.

— Pourquoi ?

— Pour que la police fasse relever les empreintes digitales de toutes les cabines téléphoniques des environs.

À peine eut-il terminé sa phrase que James se rendit compte de l'absurdité de son raisonnement : si quelqu'un avait cherché à attirer Alexandra jusqu'à sa voiture en sachant qu'elle aurait un accident, il n'aurait pas effectué son appel depuis le lieu du rendez-vous.

— N'avions-nous pas décidé de ne révéler aucun détail à la police ? L'auteur du coup de téléphone pourrait leur permettre de remonter jusqu'à

Katie.

— C'est vrai, mais... À mon avis, ta sœur a eu un accident parce qu'elle conduisait trop vite.

— C'est aussi ce que je pense.

— Cependant, il est trop tôt pour écarter l'hypothèse d'un sabotage.

— Mon Dieu... souffla-t-elle.

— Je ne crois pas que la police ait besoin d'être informée du contenu de l'appel, mais à mon avis, tu devrais dire au lieutenant Baker que tu t'es finalement rappelé avoir entendu Alexandra mentionner le port de Marlboro avant de partir. Ne crois-tu pas que ce soit la meilleure solution ? N'est-ce pas plus prudent pour Alexandra, du moins tant que nous ne serons pas sûrs à cent pour cent qu'il s'agit d'un accident ?

— Tu as peut-être raison. D'accord, James, je l'appellerai.

— Était-ce un homme ou une femme ?

— C'était un murmure, répondit Catherine après un instant de réflexion. Franchement, je n'en sais trop rien. Je n'oserais pas me prononcer.

— Après m'avoir déposé à Inverness, n'as-tu pas eu l'impression d'être suivie ?

— Je n'ai rien remarqué. J'étais trop perturbée par ce que nous... par ce que je venais de te dire. Je te demande pardon.

— C'est aussi ma faute. Catherine.

28

La salle d'attente du service de soins intensifs, situé au huitième étage de l'hôpital, ressemblait en tous points à celle du premier étage, qui jouxtait le bloc opératoire. Toutes deux étaient dépourvues de fenêtres et sommairement meublées de deux canapés en vinyle, d'une table basse jonchée de magazines souvent feuilletés mais rarement lus, ainsi que d'une affreuse horloge. Les deux salles d'attente étaient identiques, mais quand Catherine, Robert et James apprirent, peu après minuit, qu'ils devaient passer de l'une à l'autre, ils accueillirent la nouvelle avec des larmes de joie.

Alexandra avait survécu à son opération.

— Elle a eu beaucoup de chance, vint leur expliquer le chirurgien. L'hémorragie interne était très importante, mais nous avons réussi à la juguler sans procéder à la moindre ablation d'organe.

Tout au long de la nuit, de nombreux spécialistes vinrent les informer de l'évolution de son état.

— Elle souffre de multiples fractures des côtes, dit le pneumologue qui se présenta vers une heure du matin. Les tissus pulmonaires sont touchés, ce qui signifie qu'elle aura besoin de l'aide d'un respirateur pendant quelque temps encore. Cela lui permettra en outre de conserver son énergie.

— La période d'hypotension due à l'hémorragie, associée aux traumatismes musculaires, a provoqué un blocage des reins, leur annonça le néphrologue vers trois heures et demie. C'est très fréquent dans ce genre d'accident, et tout devrait rentrer dans l'ordre une fois le choc traumatique surmonté.

Peu avant l'aube, alors que Catherine et Robert s'apprêtaient à partir pour l'aéroport, où arriveraient bientôt Alexander et Jane, un neurologue

entra dans la salle d'attente.

— Elle est toujours dans le coma, déclara-t-il, mais rassurez-vous, les examens n'ont révélé aucune trace d'hémorragie cérébrale ni de lésion neurologique irréversible.

— Va-t-elle se réveiller ? interrogea Catherine d'une voix blanche.

— Oui. Simplement, je ne peux pas vous dire quand. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est d'avoir vu de nombreux patients qui, en reprenant conscience, se souvenaient de tout ce qu'on leur avait dit pendant leur coma. Surtout, n'hésitez pas à lui parler. Dites-lui tout ce que vous avez envie de lui dire.

Tous — ses parents, sa sœur, son meilleur ami et l'homme qu'elle aimait — avaient de tendres paroles d'encouragement à dire à Alexandra, et chacun s'empressa de les lui murmurer en défilant à son chevet.

Catherine chercha à la rassurer afin de l'aider à trouver un semblant de paix.

— La police n'a pas besoin de savoir ce qu'a dit l'auteur de l'appel anonyme, glissa-t-elle en lui pressant la main. Ne te fais aucun souci, ton secret est bien gardé. Nous saurons bientôt où se trouvaient Hillary et Thompson Hall hier à quatre heures de l'après-midi. Nous n'avons trouvé personne sur le port de Marlboro après ton accident. Mais James finira par découvrir la vérité, tu peux lui faire confiance.

Un peu plus tard, ce fut au tour de Robert de poser un regard mouillé de larmes sur celle qu'il aimait plus que la vie. Elle ressemblait à une poupée de porcelaine, immobile, connectée à toutes sortes d'appareils. Il se contenta de déposer un baiser sur son front.

— Mon amour, murmura-t-il, à peine vingt-quatre heures ont passé depuis ton accident, et tu récupères d'une façon miraculeuse. Il ne reste plus qu'à te réveiller, mon amour. C'est tout.

Il marqua une pause pour maîtriser le tremblement de sa voix.

— Je viens de parler à Brynne au téléphone. Elle m'a chargé de t'embrasser. Je lui ai dit qu'au rythme où vont les choses, nous avons toutes les chances de passer le Nouvel An avec eux comme prévu, mais elle insiste pour venir te rendre visite. Elle arrivera en voiture demain soir, si Stephen parvient à se libérer assez tôt, et sera à ton chevet le lendemain

matin à la première heure. Brynne m’a demandé de te dire que la petite Katie est fascinée par le sapin de Noël, et en particulier par les guirlandes électriques. Elle a pris des milliers de photos qu’elle nous montrera bientôt... T’ai-je dit à quel point je trouve tes parents sympathiques ? Ils feront de formidables grands-parents pour nos bébés. Pense à l’avenir, Alexandra, pense au bonheur qui nous attend, pense aux enfants que nous allons avoir...

Nous avons déjà un enfant ! Tu es père d’une ravissante petite fille qui est fascinée par les guirlandes de Noël !

Les paupières d’Alexandra s’entrouvrirent, et le retour à la conscience lui apporta une perception précise de tout ce qui jusque là, avait semblé appartenir à un rêve confus. Sa poitrine était en feu, et on eût dit que chaque muscle de son corps avait été étiré au-delà du supportable. Mais elle se força à ignorer la douleur et, rencontrant les yeux sombres et brillants qui la contemplaient avec émerveillement, elle esquissa un sourire.

— Elle a repris connaissance, annonça Robert, bouleversé, à son retour dans la salle d’attente dix minutes plus tard. Mais je crois qu’elle ne va pas tarder à s’endormir. J’aurais peut-être dû la laisser tranquille, mais je ne pouvais pas me résoudre à la quitter.

— Je vous comprends, murmura Alexander Taylor d’une voix sourde. Croyez-vous qu’elle vous ait reconnu ?

— Je n’ai pas le moindre doute là-dessus, répondit aussitôt Robert. Et je suis sûr qu’elle ne tardera pas à exiger qu’on lui retire les sondes destinées à l’alimenter pour pouvoir parler.

Ses traits ne révélaient rien de son impatience et de son sentiment de culpabilité. Il sentait, depuis l’instant de leurs retrouvailles, qu’Alexandra était tourmentée par une peine profonde et secrète. Il avait cru pouvoir l’en délivrer par la seule force de son amour. D’ailleurs, au cours des dernières semaines, une joie sans tache avait maintes fois illuminé les prunelles d’émeraude de la jeune femme. Mais toujours, l’ombre de la tristesse avait fini par revenir. Et chaque fois qu’il tentait d’en connaître la cause, elle niait farouchement avoir le moindre problème, même si ses yeux démentaient ses propos. La vague de terreur qu’il y voyait naître alors le dissuadait d’insister, et il se contentait de la serrer contre lui.

Avait-il eu tort ? Cette question le hantait depuis l'accident. S'il avait insisté, s'il avait poussé Alexandra dans ses retranchements jusqu'à ce qu'elle lui révélât la vérité, peut-être ne serait-elle pas montée dans sa voiture ce soir-là. Alexandra avait-elle failli mourir pour lui dissimuler son secret ?

— Excusez-moi de vous interrompre, lança un aide-soignant depuis le seuil de la salle d'attente, mais nous venons de recevoir un appel international pour Catherine Taylor au poste de garde.

Catherine se leva aussitôt et suivit l'employé dans le corridor. Ce ne pouvait être qu'Alain. Elle avait grand besoin d'entendre sa voix. Les fantômes qui la harcelaient depuis le retour de James ne s'étaient pas apaisés. Il lui était extrêmement pénible, elle s'en apercevait à chaque instant, d'être à la fois si près de James... et si loin. Sans doute son besoin d'entendre la voix d'Alain était-il encore plus violent que la veille, au moment où le mystérieux correspondant avait téléphoné à La Roseraie.

— Catherine, mon amour, enfin... Comment va Alexandra ?

— Mieux. Elle vient de sortir du coma.

— Quel soulagement ! Je regrette de ne pouvoir être auprès de vous. Je viens tout juste d'apprendre la nouvelle. Avez-vous tenté de me joindre ?

— Non. Les numéros de téléphone que vous m'aviez donnés sont restés à La Roseraie, et je n'y suis pas retournée depuis l'accident. Mais je savais que vous appelleriez dès que vous seriez au courant.

— C'est Natalie qui m'a prévenu. Elle vient de me téléphoner.

— Vous n'êtes pas ensemble ?

— Non. J'ai décidé de prolonger mon séjour à Paris, et elle est partie pour Gstaad avant-hier, comme prévu. J'ai passé toute la journée d'hier à Versailles. Le soir, je suis resté à l'hôtel pour lire, et j'ai plusieurs fois essayé de vous joindre. Je comprends mieux pourquoi personne ne répondait à La Roseraie. Je regrette d'être si loin, mon amour. Natalie et moi arriverons le plus tôt possible.

— Alain... Ce n'est pas nécessaire.

— Je tiens à être près de vous.

Contrairement aux espoirs de Catherine, les paroles d'Alain ne dissipèrent pas les fantômes qui la poursuivaient. En vérité, elles ne firent

que raviver le souvenir de son autre amour — le souvenir de ces moments tragiques où Catherine aurait tant voulu être près de James, et où James avait rejeté à la fois son aide et son amour. N'était-elle pas en train de faire la même chose avec Alain ?

— J'aurais grand besoin de votre présence si Alexandra était en danger, ajouta-t-elle à mi-voix. Mais elle va mieux, Alain. Elle s'en sortira.

— Ma sœur et moi étions occupées à organiser le séjour de nos parents en buvant du thé quand le téléphone a sonné, dit Alexandra, faisant un visible effort pour rassembler ses souvenirs. À ce moment-là, j'ai dit quelque chose comme : « Ton prince charmant ou le mien ? ». Ensuite...

— Ensuite ? la pressa le lieutenant Baker.

— Il n'y a plus rien. Le trou noir... Peu à peu, ce trou noir s'est peuplé de voix familières qui me parlaient. J'aurais voulu leur répondre, les rassurer, mais c'était impossible. Et finalement, je me suis réveillée.

— N'avez-vous aucun souvenir des propos de votre interlocuteur ?

— Non. Mes souvenirs s'arrêtent au moment précis où j'ai décroché le combiné.

— Vous ne vous rappelez pas non plus l'accident ?

— Non. Je suis navrée, lieutenant. Je souhaiterais pouvoir vous aider, mais j'ai beau essayer, rien ne me revient.

— Elle souffre d'amnésie rétrograde, expliqua le neurologue qui assistait à l'entretien. C'est un phénomène assez fréquent en cas de traumatisme crânien violent. Le patient oublie alors l'événement lui-même et les faits immédiatement antérieurs.

— Se peut-il que la mémoire lui revienne ?

— Non. Elle ne se souviendra jamais de ce qui s'est passé.

L'amnésie rétrograde d'Alexandra sonnait le glas de l'enquête de police car, sa voiture ayant entièrement brûlé, il avait été impossible de retrouver une éventuelle trace de sabotage. Il ne restait plus qu'à conclure officiellement à l'accident.

Cette amnésie obligeait également James et Catherine à rappeler à Alexandra le contenu du mystérieux appel qui avait tout déclenché. Ils

décidèrent de s'en charger ensemble, profitant de ce que Robert était à son bureau et de ce que Jane et Alexander se reposaient dans leur hôtel tout proche.

— C'est moi qui ai répondu à l'appel dont parlait le lieutenant Baker, dit Catherine. Je crois qu'il faut que tu saches ce dont il s'agissait, Alexandra.

— Je le sais déjà.

— Tu ne l'as pas oublié ?

— Non. Et je me rappelle aussi t'avoir entendue me répéter ce que tu avais dit à la police. Merci d'avoir gardé mon secret, Catherine. Merci à tous les deux.

— C'était la moindre des choses.

— Te rappelles-tu l'accident? interrogea James.

L'actrice secoua la tête.

— Je ne me souviens plus de rien à partir de l'instant où je suis montée dans ma voiture. As-tu découvert l'auteur de ce coup de téléphone, James ?

— Non, mais je sais d'ores et déjà qu'il ne peut s'agir ni de Thompson Hall ni d'Hillary. J'ai parlé personnellement à Hall. Il était surpris de ma visite et m'a paru pour le moins embarrassé quand je lui ai parlé de l'enquête qu'il menait à ton sujet. Il a fini par admettre qu'elle était close depuis plusieurs semaines, faute d'avoir trouvé quoi que ce soit à te reprocher. Je suis sûr qu'il disait vrai, Alexandra. Je l'ai pris au dépourvu. Et en ce qui concerne le moment de l'appel, il dispose du meilleur des alibis : il se trouvait avec Robert.

— Dans ce cas, c'est forcément Hillary.

— Ce n'est pas elle. Elle est en ce moment à Dallas, où elle fait merveille dans le rôle de la vertueuse épouse trahie. Elliot m'a recommandé quelqu'un pour vérifier son emploi du temps. Le jour de l'accident, elle se trouvait à Willows, la station thermale de Savannah, où, afin d'assurer à la clientèle une tranquillité complète, les chambres n'ont pas le téléphone. Il n'y a qu'un poste, à la réception, et Hillary ne s'en est pas servie une seule fois en trois jours. Evidemment, ajouta James après une courte pause, elle pourrait avoir chargé quelqu'un de te téléphoner à sa place, voire de saboter ta voiture.

— Personne n’a saboté ma voiture ! J’étais bouleversée, j’ai conduit trop vite et je suis sortie de la route. Au dernier moment, j’ai eu le réflexe de sauter.

— Je croyais que tu ne te souvenais de rien.

— C’est exact, mais il n’a pas pu se passer autre chose. Hillary est incapable de commettre un meurtre. D’ailleurs, elle aurait beaucoup plus facilement empêché mon mariage avec Robert en me faisant comprendre qu’elle savait tout sur Katie. Il aurait été stupide de sa part d’en arriver à une telle extrémité. Si elle avait su quoi que ce soit, elle me l’aurait dit les yeux dans les yeux, afin de savourer sa victoire finale.

Alexandra s’interrompit pour pousser un soupir.

— Cela dit, ajouta-t-elle, quelqu’un sait... C’est évident. Quelqu’un sait quelque chose... et c’est déjà beaucoup trop.

Voyant naître une ombre de désespoir dans les yeux de sa sœur, Catherine comprit qu’elle songeait plus que jamais à quitter Robert.

— Tu dois tout dire à Robert, dit-elle d’une voix douce, mais ferme. Il a le droit de savoir.

— Comment pourrais-je lui avouer une chose pareille ? La vérité lui causerait un choc épouvantable. Je l’aime trop pour lui infliger une telle souffrance.

— Tu te trompes. Bien sûr, la nouvelle le fera souffrir, mais pas plus que le chagrin avec lequel il te voit vivre en permanence. Si vous le partagiez, il serait moins lourd à porter pour chacun d’entre vous. Robert t’aime plus que tout. Je sais que tu ne cherches qu’à le protéger, mais il me semble que, ce faisant, tu te montres terriblement injuste envers lui.

Alexandra médita longuement les paroles de sa sœur. Au fil des secondes, elle sentit peu à peu renaître miraculeusement tout au fond de son cœur quelque chose qui ressemblait à une lueur d’espoir.

— Tes paroles sont si sages, Cat...

— Ce n’est pas une question de sagesse.

— Je crois que si. Tu as raison, je lui parlerai ce soir, pendant que les parents et toi serez à la Maison-Blanche. Iras-tu aussi, James ?

Pris au dépourvu, James tressaillit, puis se ressaisit et esquissa un sourire.

— Malheureusement, ce ne sera pas possible. Je dois rendre à Elliot un rapport confidentiel sur nos négociations en Colombie. Il faut que je le rédige tant que mes souvenirs sont encore frais.

De toute façon, songea-t-il, Catherine ne l'avait pas convié à ce récital. Ce n'était certainement pas parce qu'il risquait de perturber son jeu. À l'évidence, elle vivait un nouvel amour, un amour qu'elle croyait mille fois plus profond, mille fois plus fort que le leur.

OceanofPDF.com

29

Après le départ de James et de Catherine, Alexandra s'abstint de prendre les analgésiques qu'on lui avait prescrits. Les médicaments la plongeaient dans une somnolence quasi constante, alors qu'elle avait au contraire besoin d'être en pleine possession de ses moyens pour annoncer la vérité à Robert.

Malgré la douleur qui semblait avoir décuplé, elle était pleinement lucide quand il arriva. Le visage très pâle de l'actrice était entouré d'un halo d'or, sa chevelure ayant été lavée et brossée par une infirmière compatissante. Elle se tenait assise, bien calée contre ses oreillers.

— Bonsoir, mon amour, dit Robert en déposant un léger baiser sur ses lèvres.

— Bonsoir. Robert...

— Oui?

— Je me rappelle parfaitement le coup de téléphone anonyme reçu le soir de l'accident.

— Tu peux tout me dire, murmura-t-il, le cœur battant. Rien ne pourra détruire notre amour.

— Il y était question d'une jolie petite fille abandonnée par sa mère.

— Je ne comprends pas.

— Il s'agit de notre fille, Robert. Katie est notre enfant.

— Ce n'est pas possible...

En levant vers lui un regard inondé de larmes, elle perçut l'immensité de sa détresse, et, de nouveau, la terreur l'envahit. Allait-elle le perdre malgré tout, après lui avoir causé en vain cette peine effroyable ? N'était-ce pas une vérité trop insoutenable pour qu'il puisse la comprendre et lui pardonner ?

— Je te supplie de me pardonner, murmura-t-elle, tentant désespérément de deviner ce qui se passait derrière l'écran de ses yeux fixes et soudain si lointains... J'ai pris cette décision pour le bien de Katie. Pour son bonheur. Et elle est heureuse, Robert, tu le sais.

Il s'arracha au tourbillon d'émotions qui le submergeaient et se força à regarder celle que son cœur avait choisi d'aimer jusqu'à son dernier battement.

— Oui, mon amour, finit-il par répondre d'une voix blanche, je sais qu'elle est heureuse. Katie est l'enfant la mieux aimée du monde.

— C'est l'enfant de Brynne. N'est-ce pas ?

Elle lui demandait de partager ce terrible secret et de l'aider à combler, par son amour, un vide immense. Le cœur de Robert protesta aussitôt. Katie était leur enfant ! À l'instant où il l'avait prise dans ses bras pour la première fois, il avait ressenti une émotion rare, une joie que nul mot ne pouvait décrire. Katie était leur enfant.

Mais il se souvint aussitôt de Brynne, de ses déceptions successives et du vœu qu'il avait fait de la protéger toujours. L'image de la famille que Brynne, Stephen et Katie formaient ensemble lui traversa l'esprit. C'était une image de paix et de bonheur. Puis son regard et ses pensées revinrent à Alexandra. Elle avait pris la plus généreuse des décisions pour l'amour de Katie, pour aider Brynne, et même, comprit-il tout à coup, pour le préserver, lui. Depuis lors, elle vivait avec ce chagrin immense, qui était la conséquence de cette décision. Et voici qu'à présent, Alexandra lui demandait de partager son tragique secret. Il fallait qu'il accepte ; il fallait aussi qu'il ne la laisse jamais douter du bien-fondé de la décision qu'elle avait prise, ne fût-ce qu'un instant.

— Oui, répondit-il enfin, avec un sourire tremblant. Katie est l'enfant de Brynne. Je t'aime, Alexandra. Je t'aime plus que tout.

Il s'assit auprès d'elle et la prit dans ses bras, avec précaution, mais Alexandra se pressa contre lui, comme pour lui signifier avec le langage du corps qu'il n'y aurait plus jamais place entre eux pour le moindre secret. Et comme par miracle, sa douleur s'estompa, réduite au silence par la force de son amour.

— Robert ? Alexandra ?

Toujours enlacés, les yeux clos, perdus dans la chaleur de leur étreinte, ils mirent une bonne seconde à se rendre compte que la voix de Brynne était réelle. Elle se tenait à moins de trois mètres d'eux, sur le pas de la porte.

— Brynne ? lâcha Robert, rouvrant les yeux, en considérant d'un air hébété sa sœur, qui lui souriait.

— Je vous dérange ?

— Non, assura Alexandra en se redressant. Bonjour, Brynne. Entrez donc.

Habituée à vivre avec son secret, elle réussit à reprendre ses esprits plus vite que Robert.

— Vous êtes sûrs ? Nous pensions arriver trop tard pour vous rendre visite aujourd'hui, mais Stephen a pu se libérer plus tôt que prévu, et...

— Entre, Brynne, répéta Robert, s'efforçant sans grand succès d'afficher le même calme que sa compagne.

— Merci, fit sa sœur en pénétrant dans la pièce d'un air gêné. Comment vous sentez-vous, Alexandra ?

— Beaucoup mieux.

— J'en suis heureuse.

Brynne avait parfaitement conscience qu'elle venait de les interrompre en un moment important. Peut-être, d'ailleurs, ce qu'ils s'étaient dit avait-il un rapport avec la raison de sa venue. En tout autre occasion, elle se serait éclipsée. Mais ce soir-là, elle aussi avait des choses importantes à dire. Pour son salut — et celui d'Alexandra, sans doute — il fallait que ces choses soient dites le plus tôt possible, en tête à tête. Aussi se tourna-t-elle vers son frère aîné avec un sourire qui ne lui ressemblait pas.

— Pourrais-tu me laisser un moment seule avec Alexandra, s'il te plaît ? Ce ne sera pas long.

Robert se contenta de consulter Alexandra du regard, et la réponse qu'il lut dans ses yeux le rassura.

— Bien sûr, dit-il en ramassant l'épais porte-documents qui l'accompagnait partout. Je vais en profiter pour jeter un coup d'œil sur mes dossiers dans la salle d'attente.

Après son départ, Brynne ôta son épais manteau et le déposa sur le dossier d'une chaise. Alexandra remarqua aussitôt qu'elle était enceinte.

— Brynne ! s'exclama-t-elle, haussant les sourcils.

— Ce sera une petite fille, répondit celle-ci, le regard empli de joie. Elle a déjà sept mois, et les médecins disent que tout se déroule le plus normalement du monde. Elle se porte comme un charme.

— Sept mois ? répéta Alexandra, étonnée. Comment se fait-il que... ?

Elle avait vu Brynne à peine un mois plus tôt, à l'occasion d'un week-end à Richmond, et n'avait rien remarqué.

— Il semblerait que mon bassin soit de ceux qui permettent à un enfant de se développer sans se faire remarquer jusqu'à un stade avancé de la grossesse.

Alexandra hocha lentement la tête.

Le mien aussi...

Brynne s'assit à son chevet.

— Cet enfant a été conçu le soir de la naissance de Katie, très peu de temps après le coup de téléphone de James, murmura-t-elle en rougissant. Stephen et moi avions pourtant décidé de ne plus jamais essayer de forcer le destin. C'était un simple oubli, sans doute dû à la joie intense que venait de nous procurer l'annonce de la venue au monde de Katie. Elle est arrivée, et le bonheur qu'elle nous a donné a permis à cette vie minuscule de se fortifier en moi. J'en suis persuadée, Alexandra. Je suis persuadée que le miracle s'est produit grâce à Katie.

Elle laissa échapper un soupir.

— Grâce à Katie, et aussi grâce à vous... Katie est votre fille, n'est-ce pas ?

Les larmes qui brouillèrent aussitôt le regard Alexandra lui fournirent la réponse qu'elle attendait. Alexandra dut attendre un long moment pour parvenir à hocher la tête, puis pour trouver la force de demander à Brynne :

— Comment l'avez-vous appris ?

— Je ne l'ai pas appris. Je n'en étais pas sûre, du moins pas jusqu'à cet instant. Et cette idée ne m'avait jamais effleurée avant votre accident. Mais quand Robert m'a parlé d'un mystérieux coup de téléphone qui vous avait

manifestement bouleversée, et surtout quand il a ajouté qu'il vous soupçonnait de lui dissimuler un lourd secret, tout s'est mis en place. Je me suis souvenue du jour où je vous ai surprise dans la chambre de Katie, en train de la tenir dans vos bras. Vous vous êtes battue jusqu'au bout pour nous cacher la vérité. Sans cet accident, je ne sais pas quand j'aurais fini par comprendre.

Brynne marqua une nouvelle pause avant d'annoncer la décision qu'elle venait de prendre au terme d'une longue et pénible discussion avec son mari.

— Stephen et moi voulons vous rendre Katie.

— Brynne... balbutia Alexandra, dans un murmure frémissant de joie incrédule. Oh, Brynne...

— Robert est fou d'elle. Il sera ravi de l'adopter, quelle que soit l'identité de son père naturel. Il l'aimera comme sa propre fille.

— Brynne... Katie est sa fille.

Brynne ouvrit des yeux ronds, complètement prise au dépourvu. Avec son mari, elle s'était longuement préparée à cette conversation avec Alexandra. Mais tous deux croyaient que la liaison d'Alexandra et de Robert n'avait commencé qu'après la séparation de ce dernier d'avec Hillary.

— Est-ce qu'il sait ? souffla-t-elle.

— Je venais de tout lui dire quand vous êtes entrée.

— Et vous avez décidé ensemble de continuer à me cacher la vérité, n'est-ce pas ?

Alexandra se contenta de hausser les épaules. Pendant d'interminables secondes, les deux femmes se contemplèrent en silence. Brynne comprit qu'Alexandra et Robert s'étaient promis de lui laisser Katie coûte que coûte. Quant à l'actrice, elle sentit que Brynne serait venue la trouver de la même façon, qu'elle lui aurait tenu le même langage, si elle n'avait pas porté dans son ventre un second enfant.

— Vous êtes quelqu'un de bien, murmura enfin Alexandra.

— Vous aussi.

Brynne se leva avec un sourire ému.

— Si j’allais chercher Robert ? Il me semble qu’il nous reste un certain nombre de détails à mettre au point.

Brynne trouva son frère dans la petite salle d’attente aveugle. Il n’avait naturellement pas ouvert son porte-documents. Il était resté tout ce temps parfaitement immobile, la tête entre les mains, incapable de maîtriser le furieux tourbillon de ses pensées.

— Robert ?

Il leva la tête, le regard vague, et parut mettre un certain temps à reconnaître sa sœur. Sa confusion ne fit que s’accroître quand, à son tour, il remarqua son ventre rebondi.

— Brynne, qu’est-ce que... ?

— Je vais avoir une fille... Ta petite Katie aura bientôt une cousine.

Une lueur de compréhension éclaira les yeux sombres de Robert, où elle vit perler des larmes pour la première fois de sa vie. Depuis l’enfance, il lui avait toujours caché ses pleurs pour lui épargner des souffrances qu’il ne connaissait que trop. Mais cette fois, tandis qu’il se levait pour la prendre dans ses bras, il ne se donna pas la peine de les refouler : c’étaient des larmes de joie.

Après le concert à la Maison-Blanche, suivi d’un dîner avec le couple présidentiel, Jane, Alexander et Catherine rentrèrent à leur hôtel, situé juste en face de l’hôpital. La jeune femme passa quelques instants dans la chambre de ses parents, le temps pour Alexander de téléphoner à l’hôpital et de s’assurer qu’Alexandra allait bien. Ensuite, elle les embrassa et s’en alla.

Elle ne prit pas le chemin de sa chambre. Toujours vêtue de sa robe du soir sous un manteau d’hiver, elle traversa la rue dans le vent glacial et pénétra dans l’hôpital. Alexandra avait quitté les soins intensifs pour un service où les heures de visite étaient moins souples ; mais c’était le soir de Noël, et Catherine était convaincue de bénéficier d’une certaine indulgence. Avec un sourire complice, l’infirmière de garde lui fit signe d’entrer dans la chambre de sa sœur, dont la porte était entrebâillée. Alexandra était assise dans son lit. Adossée aux oreillers, elle scrutait la nuit par la fenêtre. En

s'avançant dans la pièce, Catherine remarqua sur ses lèvres un sourire rêveur.

— Alexandra ?

Sa sœur se tourna vers elle, surprise et heureuse.

— Cat... Quelle coïncidence ! J'allais justement demander au standard de faire ton numéro à l'hôtel. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer : Robert et moi allons reprendre Katie. N'est-ce pas merveilleux ?

Et Alexandra lui raconta tout ce qui venait de se passer, entre larmes et rires, oublieuse de la douleur qui l'obligeait souvent à s'interrompre pour reprendre son souffle.

— Brynne, Stephen et Katie sont descendus dans le même hôtel que vous. Ils souhaitent te présenter ta nièce le plus tôt possible.

— Es-tu certaine que tout soit arrangé ?

— Oui. Bien sûr, ce sera difficile au début pour Brynne et Stephen, mais leur générosité leur donne une telle force... Us ont décidé de rester jusqu'à ma sortie de l'hôpital ; après quoi Katie, Robert et moi nous installerons à La Roseraie.

Par la suite, ils trouveraient une maison plus grande. Quant à la Maison-Blanche, jamais ils n'y emménageraient. La date de naissance de Katie prouvait que leur liaison était antérieure à la séparation officielle de Robert et d'Hillary, contrairement à ce qui avait été dit dans la presse. Mais cela n'avait aucune importance, avait-il assuré entre deux baisers. S'il était tout à fait prêt à quitter la politique, jamais il n'abandonnerait le service de la nation. Le regard luisant de bonheur, Alexandra fit part à sa sœur de tous leurs projets.

— Robert et moi voulons nous marier le plus vite possible, avant que papa, maman et toi ne repartiez. La chose se fera ici même s'il le faut.

— J'ai encore plusieurs jours devant moi. Et bien que papa doive jouer le 28 avec un orchestre symphonique, je suis sûre qu'ils pourront trouver quelqu'un pour le remplacer, et...

— Ce sera inutile, Cat. Je compte bien quitter l'hôpital le 26 ou le 27 au plus tard. Et ensuite, quand Katie, Robert et moi partirons pour La Roseraie, j'avoue que...

— Vous formerez une merveilleuse petite famille et vous ne demanderez pas mieux que d’être un peu tranquilles.

— Oui, approuva Alexandra, soulagée de voir que sa sœur la comprenait. Je crois que nous avons besoin de passer un peu de temps ensemble. Rien que nous trois...

— Je suis bien de ton avis. Nous partirons donc tous comme prévu le 26, mais je reviendrai dès que tu seras disposée à recevoir de la visite. Quant à papa et maman, je sais qu’ils comptent déjà les jours qui les séparent de...

Elle s’interrompit en voyant grandir une ombre d’inquiétude dans le regard de sa sœur aînée.

— Qu’y a-t-il, Alexandra ?

— J’ai tellement peur de leur avouer la vérité...

— Peur ? Pourquoi ?

— Parce que je sais qu’ils seront terriblement déçus d’apprendre que j’ai pu abandonner ma petite fille.

— Tu te trompes. Us comprendront tes motifs.

Alexandra secoua lentement la tête. Une fois de plus, elle allait décevoir ses parents. Catherine ne pouvait avoir raison.

— Pourrais-tu le leur expliquer à ma place, Cat ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Peut-être comprendront-ils mieux si c’est toi qui leur parles. Tu connais les raisons qui m’ont poussée à prendre cette décision.

— D’accord, Alexandra. Je leur dirai. Mais je suis certaine qu’ils te comprendront. Pourquoi seraient-ils déçus ?

Le lendemain matin, Jane et Alexander vinrent rendre visite à Alexandra.

— Nous venons à l’instant de faire la connaissance de notre adorable petite-fille, déclara Jane avec un sourire attendri.

— Elle est superbe ! renchérit Alexander.

Alexandra regarda sa mère, puis son père. Elle ne vit que de l’amour dans leurs yeux — pas la moindre trace de déception. Elle baissa néanmoins la tête.

— Je vous demande pardon, souffla-t-elle.

— Pourquoi, ma chérie ? s'exclama Jane, incrédule, bien que Catherine l'ait avertie des craintes de sa sœur.

— Vous devez être profondément déçus d'apprendre que j'ai pu l'abandonner.

— Pas le moins du monde, fit Jane en effleurant le front de sa fille. Nous avons tout de suite compris. C'était une décision courageuse, inspirée par une vraie générosité. Jamais tu ne nous as déçus, Alexandra.

— Bien sûr que si ! Auriez-vous oublié le jour où j'ai vu Cat pour la première fois ? Le moment où j'ai déclaré que je ne voulais pas d'elle pour sœur ?

— Nous n'oublierons jamais ce moment, intervint doucement Alexander. Mais nous n'avons pas été déçus, loin de là. Simplement, l'assurance avec laquelle tu as annoncé que Catherine n'était pas ta sœur nous a sidérés, et nous avons même craint un moment que ce que nous considérons comme un miracle ne finisse par se transformer en un affreux cauchemar.

— Il est vrai que nous avons perdu un peu de toi ce jour-là, ajouta Jane. Avant, tu étais toujours si radieuse, si affectueuse, si sûre de toi... Nous t'avons toujours adorée, Alexandra. Tu ne nous as jamais déçus.

Alexandra but ces douces paroles comme si elle cherchait à toute force à les croire. Se pouvait-il que l'horrible déception éprouvée en ce jour lointain fût tout simplement la sienne ? L'enfant qu'elle était alors pouvait-elle s'être sentie honteuse des monstrueux sentiments tapis au fond de son cœur ? Peut-être bien. Mais en tout cas, ces monstres n'existaient plus aujourd'hui. Vaincus et chassés par l'amour, ils ne reviendraient jamais la hanter.

— *C'était* un miracle, murmura-t-elle, le regard illuminé de l'intérieur. J'adore ma petite sœur... Et je vous adore tous les deux !

Tous les regards se brouillèrent, et pendant de longues secondes, ni Jane ni Alexander ne furent capables de répondre.

— Tes yeux brillent du même éclat qu'en ce beau matin de mai où nous sommes partis tous les trois pour Kansas City... murmura enfin Jane, bouleversée.

— ... Et où tu nous as annoncé, avec ton assurance inimitable, que tu allais avoir une petite sœur ! compléta son mari.

30

Robert et Alexandra devinrent mari et femme le jour de Noël, à l'hôpital. Si leurs sœurs et les parents d'Alexandra assistèrent au mariage, James ne vint pas. Naturellement invité, il avait préféré garder ses distances. Après avoir navigué jusqu'au crépuscule, il passa le soir de Noël seul à Inverness. Il navigua de nouveau la journée suivante, puis travailla presque toute la nuit à la rédaction de son rapport, qu'il apporta au bureau d'Elliot le 27 au matin.

— Je ne vous attendais pas si tôt, dit Elliot. Dois-je en conclure qu'Alexandra récupère plus vite que prévu ?

— En effet. Elle quitte l'hôpital aujourd'hui.

— Sa famille est-elle encore auprès d'elle ?

James secoua la tête.

— Ils sont tous repartis hier : ses parents pour Topeka, Catherine pour l'île.

— Pour File... répéta Elliot, rêveur.

James l'observa un long moment en silence.

— Il y a quelque chose entre l'île et vous.

— C'est vrai, admit l'homme de l'ombre, songeant que le moment était sans doute venu de dire la vérité à celui qu'il voyait lui ressembler un peu plus chaque jour. C'est une très vieille histoire, qui remonte à trente-deux ans. À l'époque, j'étais étudiant en philosophie. J'avais obtenu une bourse pour préparer mon doctorat à Oxford et je n'aspirais qu'à mener la vie paisible d'un universitaire. Pendant mes vacances d'été, je me suis rendu sur l'île, où j'ai rencontré Geneviève, la première femme de Gilles de Castiglia. Nous sommes tombés amoureux. Gilles était alors en exil dans le

sud de la France. Après l'avoir quitté, Geneviève s'était réfugiée sur l'île parce qu'elle savait justement qu'il ne pourrait l'y suivre.

— Et on lui y a donné asile ?

— Bien sûr. Le prince Alexandre et sa femme Isabelle l'ont accueillie à bras ouverts, tout comme moi. C'est dans ce havre de paix que notre amour est né. Geneviève et moi n'avons passé que trois semaines ensemble, mais elles nous ont suffi pour comprendre que nous étions faits l'un pour l'autre. Nous avons décidé que je rentrerais seul en Angleterre, et que Geneviève viendrait m'y rejoindre dès qu'elle aurait réglé les détails de son divorce avec l'aide du prince Alexandre. Mais très peu de temps après mon départ de nie, elle a découvert qu'elle était enceinte de Gilles. Elle portait l'héritier qu'il voulait à tout prix avoir. Elle a donc choisi de retourner vivre avec lui provisoirement, persuadée qu'il lui rendrait sa liberté après la naissance de l'enfant. J'étais bien naïf à l'époque... Alexandre lui-même a sous-estimé la cruauté de son frère cadet. Mais comment aurait-il pu deviner ? Après tout, Gilles n'avait encore jamais assassiné personne.

— Gilles a assassiné Geneviève ?

— La chose n'a jamais été prouvée, mais cela ne fait aucun doute. Un mois après la naissance d'Alain, Geneviève a été abattue par des tueurs près de Nice, à une trentaine de kilomètres de la villa où elle vivait avec Gilles. Alain se trouvait avec elle à ce moment-là. Je me suis toujours demandé si elle n'avait pas tenté de s'enfuir avec son enfant, incapable de se résoudre à le laisser entre les mains de ce monstre.

— C'est affreux.

Elliot acquiesça d'un air songeur et soutint le regard de James, comme pour lui faire comprendre qu'il était en train de suivre la même pente que lui : futur enseignant, n'était-il pas devenu espion ? Tout à coup, il esquissa un sourire et s'efforça de changer de sujet.

— Catherine doit-elle donner un concert sur l'île ?

— Non. Elle s'apprête à épouser Alain de Castiglia.

James s'attendait à voir Elliot réagir, mais le sourire de ce dernier ne fit que s'élargir.

— Voilà qui me paraît assez logique.

— Logique ? répéta James, stupéfait. Qu'entendez-vous par là ?

— Catherine ressemble à s’y méprendre à Isabelle de Castiglia.

— La femme du défunt prince Alexandre ? demanda James, de plus en plus dérouté.

— Oui.

— Je me rappelle vous avoir entendu dire, à Damas, que Gilles avait pu revenir sur l’île parce qu’Alexandre ne laissait aucun héritier. À quelle date son retour a-t-il eu lieu ? Quand Gilles est-il devenu le maître de la principauté ? Le savez-vous ?

— Je sais tout ce qu’il est possible de savoir sur Gilles de Castiglia. Il est devenu prince le 7 janvier 1968. Pourquoi cette question ?

James ne répondit pas immédiatement. L’idée qui venait de lui traverser l’esprit était à la limite du vraisemblable, et pourtant, si elle était fondée...

— Catherine est née la même année, au mois de mai. Sa mère était blonde et avait les yeux bleus comme elle. Elle a expliqué à Jane Taylor, en lui confiant sa fille, qu’elle serait en danger de mort si elle la gardait. Elle a également voulu lui remettre une pochette emplie de pierres précieuses, que Jane a refusée ; en revanche, elle a accepté de prendre un superbe collier de saphirs, à remettre à Catherine le jour de ses vingt et un ans. Sur le coup, Jane a eu l’impression que le père du bébé était mort, et dans la mesure où l’inconnue lui avait demandé de lui donner Alexandra comme second prénom, Jane a supposé que son père s’appelait Alexander ou Alexandre.

Au fur et à mesure que James parlait, l’expression d’Elliot s’altérait progressivement, passant du scepticisme poli au plus vif intérêt. Dès que son ami se fut tu, il prit une petite clé dans sa poche et l’inséra dans la serrure d’un tiroir latéral de son bureau. Il en sortit l’enveloppe de papier bulle fatigué qui recelait les seuls souvenirs matériels de l’amour dont la cruauté de Gilles l’avait brutalement privé : une liasse de lettres et quelques précieux clichés. Il déplia avec soin une grande et belle photographie en couleurs d’Isabelle de Castiglia, parue dans un magazine américain bien des années auparavant.

— Voici Isabelle, déclara-t-il en tendant le cliché à James. Cette photo a été prise dans les jardins du palais de Monaco, à l’occasion du mariage du prince Rainier avec Grâce Kelly.

— C'est exactement Catherine... murmura James, le souffle coupé. Et c'est le collier qu'elle a reçu pour ses vingt et un ans... Bon sang !

— Qu'y a-t-il, James ?

— L'été dernier, pendant qu'elle se produisait à Vienne, ce collier lui a été volé à son hôtel ! Plusieurs autres chambres ont été cambriolées le même soir, mais il s'agissait probablement de détourner les soupçons.

— Qui aurait pu vouloir ce collier ?

— Alain, bien sûr ! Il faut immédiatement prévenir Catherine. Elle est en danger de mort. En tant que fille unique d'Alexandre, n'est-elle pas la seule héritière légitime de File ?

— C'est exact. Mais à notre connaissance, Alexandre et Isabelle de Castiglia n'ont jamais eu d'enfant.

— N'avez-vous pas compris ? Si, Elliot, ils ont bel et bien eu un enfant, mais leur fille — Catherine — est née après la mort d'Alexandre. Isabelle a dû l'abandonner parce qu'elle savait que Gilles chercherait à l'éliminer par tous les moyens.

— Même si ce que vous dites est vrai — et un simple coup de téléphone devrait me permettre de le vérifier —, rien ne prouve qu'Alain connaisse la véritable identité de Catherine.

— Alain sait tout. Catherine m'a dit elle-même qu'elle n'avait aucun secret pour lui. Elle le croit sincère, mais il n'a fait que lui mentir depuis le début. Il sait parfaitement qu'ils sont cousins. Pourquoi ne le lui dit-il pas ?

— À vous croire, c'est un homme extrêmement machiavélique.

— Comme son père ! Auriez-vous oublié qu'Alain est le fils de Gilles de Castiglia, l'assassin de la femme que vous aimiez ? Cela dit, je comprends votre réticence à l'admettre car après tout, Alain est aussi le fils de Geneviève.

— Vous avez peut-être raison, admit Elliot. Mais sachez que je me suis toujours gardé de prendre la moindre décision en ce qui concerne Alain de Castiglia. Je suis volontairement resté à l'écart des investigations dont il a fait l'objet. C'est vrai, j'ai toujours espéré plus ou moins consciemment qu'Alain tenait plus de sa mère que de son père, et je tiens à préciser que les faits n'ont jamais démenti mes espoirs.

— Jusqu'à maintenant.

Elliot resta silencieux. Il se contenta de composer un numéro d'appel international qu'il connaissait par cœur : celui d'Interpol. Après une rapide conversation, suivie d'une courte attente, il griffonna sur un coin de feuille les coordonnées téléphoniques d'un château situé au bord de la Loire.

Chaque année, les deux enfants et les cinq petits-enfants de Philippe passaient les vacances de Noël au château. Quand le téléphone sonna, tout ce joli monde était réuni dans la cuisine, aidant Isabelle à préparer le déjeuner.

Philippe répondit à l'appel dans son bureau. Isabelle lui ayant plus d'une fois raconté l'idylle de Geneviève et d'Elliot, il n'eut aucune peine à identifier son interlocuteur. La gravité du ton d'Elliot incita Philippe à se hâter vers la cuisine, où il pénétra avec un sourire discret, pour faire signe à sa femme de le suivre. Ce ne fut qu'à l'approche du bureau qu'il mentionna le nom de celui qui souhaitait lui parler.

— Elliot Archer ? répéta-t-elle, interloquée.

Tant d'années avaient passé ! Combien au juste ? La réponse était facile : Elliot lui avait téléphoné à la fin décembre, peu avant la mort d'Alexandre, pour l'assurer de sa sympathie. Elle avait alors failli lui avouer qu'elle était enceinte, et peut-être l'aurait-elle fait si elle avait pu se douter de ce qui l'attendait. Et voici qu'Elliot Archer refaisait tout à coup surface, précisément vingt-deux ans plus tard...

Elle porta l'appareil à son oreille.

— Allô, Elliot ? lâcha-t-elle d'une voix qui tremblait à peine.

— Bonjour, Isabelle. Avant toute chose, j'ai une question à vous poser. Je préfère m'en débarrasser d'emblée. Si la réponse est non, nous parlerons d'autre chose.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin de savoir si Alexandre et vous avez eu une fille.

— Mon Dieu, Elliot ! L'avez-vous retrouvée ? Où est-elle ?

— L'avez-vous confiée à une inconnue dans un hôpital de Kansas City ? Lui avez-vous donné votre collier de saphirs ?

— Oui... oui ! Où est-elle, Elliot ? Comment va-t-elle ? Dites-le-moi !

— Elle va bien. Elle vous ressemble beaucoup.

— Il faut que je la voie !

— Vous la verrez. Je vous rappelle d'ici une heure.

Après avoir raccroché, Elliot maintint les yeux fixés sur l'appareil pendant de longues secondes avant de les lever vers James.

— Vous aviez raison. Catherine est l'héritière légitime de la principauté. J'avoue ne plus savoir que faire.

— Il faut absolument l'arracher aux griffes d'Alain !

— Pour le moment, nous n'avons rien contre lui. L'affaire du collier volé ne prouve pas grand-chose. J'ajoute qu'épouser une cousine germaine n'est pas un crime, surtout si Alain n'a aucune idée de la parenté qui l'unit à Catherine.

— Il sait tout !

— Rien ne prouve qu'il ait de mauvaises intentions, ni que Catherine soit en danger, et...

Elliot s'interrompit, soudain effleuré par un autre fantôme de l'île, lui aussi resurgi des profondeurs du passé.

— Qu'y a-t-il, Elliot ?

— Je pensais à l'accident d'Alexandra.

— Expliquez-vous !

— J'ai eu l'impression que le lieutenant Baker, au cours d'une interview télévisée, n'écartait pas l'hypothèse d'un sabotage.

— C'est bien naturel : rien n'indique qu'Alexandra ait tenté de freiner ou de dévier la trajectoire de sa voiture.

— Je repense tout a coup a une certaine Monique.

— La jeune femme chargée par les services secrets français de surveiller Alain ? Celle qu'il devait épouser ?

— Oui. C'est curieux, je ne me souviens pas vous avoir parlé d'elle.

— La princesse Natalie m'a tout raconté.

— Vous a-t-elle dit comment elle était morte ?

— C'était un... *accident de voiture*, répondit James, pris d'un terrible pressentiment.

— Monique était une excellente conductrice, très à l'aise sur les routes sinueuses du sud de la France. On n'a jamais établi clairement ce qui lui avait fait perdre le contrôle de son véhicule. Alain la suivait dans sa voiture et a été témoin de l'accident. D'après lui, elle n'a cherché ni à freiner ni à dévier sa trajectoire avant de basculer dans le vide — comme si elle s'était évanouie au volant. La voiture était complètement détruite. Faute de preuves, la police n'a pu que conclure à un accident.

— Elliot... C'est Catherine — et non Alexandra — qui a répondu au téléphone à La Roseraie ! Son interlocuteur anonyme a fait allusion à une petite fille abandonnée à la naissance. Il pouvait aussi bien s'agir d'elle que de Katie ! C'est aussi Catherine qui conduisait la voiture d'Alexandra ce jour-là... Alain de Castiglia est un assassin ! Après avoir tué Monique, il a essayé de tuer Catherine !

Et Catherine se trouvait en ce moment dans son antre, de l'autre côté de l'Atlantique... Il n'aurait pas dû la laisser repartir. Pourquoi n'avait-il pas osé lui demander une seconde chance ?

— Servez-vous du téléphone de ma secrétaire pour nous réserver deux places sur le Concorde de cet après-midi, lâcha Elliot d'un ton apparemment calme malgré son émotion. Nous atterrirons à Nice à minuit. Dès que ce sera fait, appelez Isabelle et demandez-lui de nous retrouver à l'aéroport, mais sans lui faire part de notre intention de rallier l'île. Je ne voudrais surtout pas qu'elle cherche à s'y rendre avant nous. Depuis deux minutes, Alain est suspect de tentative de meurtre. Cela signifie que je suis en droit de mobiliser une équipe d'agents pour le surveiller. Mais n'oubliez pas, James, qu'il est *seulement* suspect. Nous n'avons pas l'ombre d'une preuve contre lui. Il restera innocent tant que sa culpabilité n'aura pas été démontrée.

— Je comprends. Mais vous ne tarderez pas à dénicher la preuve dont vous avez besoin : il suffit d'établir qu'Alain de Castiglia se trouvait à Washington le jour de l'accident d'Alexandra.

— Je vais charger mes services de vérifier son emploi du temps. Cela dit, si Alain était bien en Europe ce jour-là, nous nous retrouverons pratiquement à la case départ.

— Ne vous embarrassez pas trop de scrupules avec Alain de Castiglia. Je suis sûr qu'il sait tout. Pouvez-vous me promettre que Catherine ne risque rien ?

— Nous avons des hommes sur l'île, James. Nous allons tout faire pour introduire quelqu'un au palais.

Ce n'était pas une promesse, mais Elliot ne pouvait pas faire plus. Tant que l'enquête sur Alain n'aurait pas abouti, il ne leur restait qu'à prier pour que Catherine soit vigilante.

Sur l'insistance douce mais ferme d'Isabelle, qui lui annonça bravement qu'elle reviendrait bientôt avec sa fille, Philippe accepta de rester au château avec ses enfants et ses petits-enfants. En réalité, Isabelle nourrissait des espoirs bien plus modestes. Elle serait déjà ravie de voir sa fille, ne fût-ce que de loin, et si l'occasion lui était donnée de l'approcher d'assez près pour lire un peu de joie dans ses yeux bleus — signe qu'elle avait grandi heureuse —, elle se sentirait comblée. Cependant, si sa raison n'osait espérer davantage, son cœur, lui, s'emballait. Peut-être pourraient-elles se parler, se toucher... Peut-être, à la place de la haine tant redoutée, verrait-elle briller de l'amour dans son regard.

Quand Isabelle retrouva James Sterling vers minuit à l'aéroport de Nice, l'espérance qui gonflait son cœur redoubla. Ce bel inconnu aimait manifestement sa fille. Il allait l'aider à exaucer son vœu le plus cher.

Ce ne fut qu'après avoir pris possession de leurs suites au Bijou, sur l'île, qu'Elliot et James la mirent au fait de la menace potentielle qui pesait sur Catherine. L'ombre de Gilles avait si longtemps plané sur sa vie qu'elle n'eut aucun mal à comprendre ce qui se passait. Isabelle lutta de toutes ses forces pour refouler les vagues de terreur successives qui déferlaient sur son cœur.

L'appel qu'ils attendaient tous avec anxiété arriva enfin. Après avoir raccroché, Elliot se tourna vers James et Isabelle et leur apprit une nouvelle qui les laissa pantois.

— Après avoir passé toute la journée à Versailles, Alain n'a pas quitté sa suite du Ritz de la soirée. Les témoins ne manquent pas. Il n'y a donc aucun doute : le prince n'était pas à Washington le jour de l'accident d'Alexandra.

— Soit, lâcha James d'un ton neutre. Il se peut qu'il ait chargé quelqu'un d'effectuer la sale besogne à sa place. Cela dit, en attendant, nous voilà bien embarrassés... Qu'à cela ne tienne, ajouta-t-il en se levant. Je trouverai bien un moyen.

— Que faites-vous ? Auriez-vous l'intention de vous rendre au palais ?

— Bien sûr, répliqua James.

Après avoir soutenu un instant le regard d'Elliot, il se tourna vers Isabelle, un vague sourire aux lèvres.

— Je vais prévenir Catherine de votre présence. Elle reviendra avec moi.

— James... Merci mille fois !

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre encore un peu ? suggéra Elliot, sans grande conviction.

— Dans la mesure où Alain est lavé de tout soupçon, je ne risque plus rien, non ?

— Certes, mais j'ai néanmoins chargé mes hommes de récolter deux ou trois autres renseignements. Je devrais être fixé d'ici une petite heure.

— Vous me mettez au courant dès mon retour.

— Entendu, admit Elliot avec un demi-sourire. En attendant, restez prudent.

— Je ne risque rien, vous l'avez reconnu vous-même.

Après avoir plaqué sur le clavier le dernier accord d'une *Polonaise* de Chopin, Catherine leva un regard souriant vers le prince. Il se tenait debout près de la haute fenêtre qui surplombait la crique.

— C'était sublime, mon ange.

— Merci, dit-elle en se levant pour le rejoindre. Vous semblez soucieux, Alain. Que se passe-t-il ?

— J'ai quelque chose à vous avouer à mon sujet.

— Je vous écoute.

— J'ai pensé que nous pourrions marcher jusqu'à la caverne, suggéra-t-il. Je vous parlerai en chemin. Que diriez-vous d'y aller maintenant ?

C'est là, en ce lieu où, pendant des siècles, les Castiglia ont entassé leurs trésors volés, que vous allez apprendre la vérité sur le plus grand voleur de l'histoire de l'île.

— Entendu, fit-elle en déposant un furtif baiser sur ses lèvres. Laissez-moi seulement le temps de mettre des chaussures et un chandail. Attendez-moi ici, je reviens tout de suite !

OceanofPDF.com

31

Catherine fronça les sourcils en franchissant le seuil de sa suite, située dans l'aile orientale du palais. Quelqu'un avait tiré les lourds rideaux, masquant le superbe paysage et plongeant la pièce dans les ténèbres. Au souvenir de ce qui s'était passé à Vienne, elle sentit monter en elle une sourde inquiétude.

Haussant les épaules, elle traversa le salon baigné d'ombre pour rejoindre sa chambre, où trônait un lit à baldaquin. Ses yeux tombèrent presque immédiatement sur le tableau appuyé au satin rose du mur. Dans un premier temps, elle fut simplement saisie par sa beauté, sans se rendre compte que cette beauté était la sienne, à ceci près que ce visage était encadré d'une chevelure blonde, et non noire. Mais au fil des secondes, une vague de nausée l'envahit.

La gorge de la belle femme qui la contemplait en souriant avait été tranchée. Un liquide d'un rouge éclatant s'échappait de la déchirure et coulait sur la toile. Était-ce du sang ou de la peinture ? Ce liquide tombait goutte à goutte sur le collier de saphirs — *son* collier, posé entre ses boucles d'oreilles à même la moquette de couleur crème.

— Mon Dieu !

Le cri s'échappa de ses lèvres avant même qu'elle n'ait commencé à saisir la signification de cette macabre mise en scène. Instinctivement, elle sentit qu'elle avait sous les yeux une vérité qu'elle ne voulait pas connaître, parce qu'elle risquait de la priver à jamais de ceux qu'elle aimait.

— Catherine ?

Natalie s'avança à son tour dans la chambre.

— J'ai cru vous entendre crier, et... Oh, non !

Suivant le regard de la jeune pianiste, ses yeux venaient

de tomber sur le portrait lacéré.

•— Que signifie ceci, Natalie ? Le savez-vous ?

— Oui, Catherine, murmura-t-elle tristement. Je ne le sais que trop. Cela signifie que notre cher Alain a perdu la tête.

Elle entraîna Catherine à l'écart du portrait et l'aida à prendre place sur un fauteuil capitonné de soie rose.

— Je vais tout vous expliquer, ajouta-t-elle d'un ton doux. Vous ne savez rien de votre vraie mère, ni de ce qui vous lie à file, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire ? fit Catherine, désespérée.

— La femme que vous avez sous les yeux est votre mère.

— Ma mère ?

Elle allait se lever pour revenir vers le portrait, mais Natalie la retint d'un geste doux et ferme.

— Attendez, Catherine. Dès que ce cauchemar sera terminé, je promets de vous trouver d'autres portraits d'elle. Celui-ci est tellement effrayant !

— Qui est-elle ?

— C'est Isabelle, l'épouse de mon défunt oncle, le prince Alexandre. Vous êtes leur fille, Catherine, ce qui fait de vous notre cousine germaine... et surtout, ajouta-t-elle après une imperceptible pause, l'héritière légitime de la principauté.

Catherine secoua la tête et la regarda un long moment en silence, tandis que les conséquences de cette révélation inouïe s'ordonnaient peu à peu dans son esprit.

— Est-ce que... Alain le sait-il ?

— Bien sûr, répondit Natalie d'un ton compatissant. Je suis navrée d'avoir à vous dire tout cela si brutalement, Catherine, mais il le faut. Le temps presse. Vous me comprenez ?

— Oui. Continuez.

— L'Ile est l'obsession d'Alain. Il aime cet endroit pardessus tout et cherche à le préserver par tous les moyens. Il a toujours eu honte de ce que notre père, le prince Gilles, a fait de notre principauté : un paradis pour les trafiquants et les terroristes, alors qu'elle aurait dû rester celui des poètes,

des peintres et des amants. C'est pour cela, ajouta la princesse en baissant le ton, qu'il a fini par le faire assassiner.

— Mon Dieu !

Était-il possible que Natalie soit en train de parler de l'homme qu'elle aimait ?

— C'est la pure vérité. Il a fait assassiner notre père... et ma mère avec lui. Elle ne l'accompagnait que rarement dans ses voyages, et Alain ne se doutait pas qu'elle aussi prendrait l'avion ce jour-là. Je précise qu'à la différence du monstre qui nous a engendrés, le crime ne lui procure aucun plaisir. Tous les meurtres qu'il a pu commettre visaient exclusivement à favoriser l'épanouissement de l'île.

Catherine sentit son sang se figer.

— Quels meurtres ?

— Alain a aussi été forcé de tuer Monique. Il l'aimait profondément, tout comme il vous aime... Mais il a dû craindre qu'elle ne finisse par comprendre qu'il avait fait assassiner notre père. Alain redoute plus de perdre l'île que de perdre sa propre vie. C'est aussi cette peur, ma chère cousine, qui l'a poussé à tenter de vous éliminer mercredi dernier à Washington. Catherine, je vous demande pardon... Il a tellement insisté pour que je parte avant lui à Gstaad que j'aurais dû me douter de quelque chose. Je crains de m'être laissé aveugler par l'amour que je lui porte. Vous le savez vous-même, il y a en lui une telle générosité, une telle douceur... Ce n'est pas sa faute si le destin l'a condamné à hériter de la folie de notre père ! Je sais depuis longtemps qu'elle est tapie au fond de son âme, mais je l'ai niée de toutes mes forces, j'ai souvent prié pour qu'elle s'en aille... Hélas, elle vient d'avoir le dernier mot, la présence de ce portrait le prouve. Alain veut vous tuer. Je crains qu'il n'ait déjà fait tuer Isabelle.

— Non... souffla Catherine, ivre de désespoir.

— Je ne suis sûre de rien, s'empressa d'ajouter Natalie. Simplement, la présence de ce portrait me fait craindre le pire. Dès que tout ceci sera terminé, et si elle est encore en vie, je vous promets que nous nous mettrons à sa recherche. Mais en attendant, chère cousine, vous devez quitter l'île sur-le-champ.

— Vous partez avec moi, déclara Catherine avec une sorte de froide détermination.

Force lui était d'admettre la vérité. La preuve était là, à quelques pas, sous ses yeux. Sans parler de cet appel mystérieux à La Roseraie — un appel qui n'était pas destiné à Alexandra, mais à elle. Ayant reconnu sa voix, Alain n'avait pas hésité à chuchoter son sinistre message.

— C'est impossible, Catherine. Je dois rester auprès de lui. Même si la folie de mon frère vient d'éclater au grand jour, je sais qu'il ne me fera pas de mal et je suis certaine de pouvoir l'apaiser. Peut-être son geste masque-t-il un appel au secours désespéré, et qu'en passant le restant de ses jours dans un établissement où il pourrait voir des fleurs et écouter de la musique... J'ignore si vous y parviendrez, Catherine, mais il faut essayer de lui pardonner. Il n'est pas responsable de sa folie.

— Je reste aussi. Nous le raisonnerons ensemble.

— C'est trop dangereux. Croyez-moi, vous devez partir sans perdre un instant. D'ici quelque temps, quand vous ne courrez plus aucun risque, vous reviendrez pour exiger le titre qui vous appartient de droit. Si toutefois vous le permettez, je resterai sur l'île, près de vous. Nous sommes d'ores et déjà cousines, mais j'aimerais devenir votre amie.

Natalie esquissa un vague sourire, qui s'évanouit aussitôt.

— Il faut partir, Catherine. *Maintenant*. Prenez la vedette. Elle est extrêmement facile à manœuvrer. Mettez le cap au nord — vous trouverez un compas sous le tableau de bord —, et il vous sera facile de rallier Nice. Attendez-moi ici pendant que je vais chercher la clé de contact. Verrouillez la porte de votre chambre et n'ouvrez à personne d'autre qu'à moi. Entendu ?

— Entendu.

Dès le départ de Natalie, Catherine revint à pas lents vers le portrait défiguré de sa mère.

— Je t'en supplie, maman, ne meurs pas. Reste en vie, afin que je puisse te dire que... je t'aime.

Catherine contempla longuement les yeux fixes du portrait, souriants, joyeux, pleins d'espoir. Puis, quand un flot de larmes eut brouillé son regard, elle se mit à genoux sur la moquette et ramassa soigneusement ses

joyaux éclaboussés de rouge. C'était de l'encre, et non du sang, découvrit-elle en les enveloppant dans un mouchoir de dentelle, qu'elle glissa dans sa poche.

Seule dans cette chambre obscure qui lui rappelait celle de Vienne, elle se mit à réfléchir à ce qui s'était passé ce soir-là, après son récital. Les coups de rasoir avaient été portés pour causer des blessures superficielles, certainement pas pour la tuer. Pourquoi ? Quelle sinistre démence avait poussé Alain à prolonger ses souffrances en jouant avec elle à la manière d'un chat, en usant de son charme pour l'attirer dans son antre ? Elle jeta autour d'elle des coups d'œil apeurés. Et si, tout à coup, une ombre surgissait des ténèbres pour lui trancher la gorge ? Il était trop tôt pour mourir. Il lui restait tant de choses à dire à sa mère.

À sa mère, et... à James.

Je n'ai jamais cessé de l'aimer. Il faut que je vive, ne serait-ce que pour dire à James à quel point je l'aime.

— James Sterling dites-vous ? répéta Alain, surpris, quand un majordome l'informa que James se trouvait dans le grand hall de marbre et désirait lui parler. Bien sûr, je vais le recevoir. Veuillez le faire entrer.

Tout en attendant son hôte au milieu du salon de musique, Alain sentit monter en lui une sourde inquiétude. La visite de James n'avait qu'une raison possible : Catherine. Venait-il lui annoncer qu'elle l'aimait encore et qu'il voulait l'emmener avec lui ? Accepterait-elle de le suivre ? C'était hors de question. Il ne supporterait pas qu'elle le quitte.

Les deux hommes se saluèrent avec une froide courtoisie.

— Je viens de la part de la mère de Catherine, déclara James. Elle m'a chargé de l'inviter à dîner avec nous ce soir à l'hôtel. Vous êtes naturellement convié.

— Jane est ici ? Au Bijou ? Je l'ignorais.

— Il ne s'agit pas de Jane. Je vous parle d'Isabelle.

James décela une profonde surprise dans le regard du prince, mais nulle trace d'embarras.

— Vous saviez... ajouta-t-il d'une voix sourde. Vous êtes un beau salaud !

— C'est vrai, James, je savais, répondit Alain d'une voix triste, mais dénuée de colère.

— Et vous espériez lui cacher la vérité, n'est-ce pas ?

— Je m'apprêtais à la lui dire ce soir même.

— Quelle coïncidence ! Je ne vous crois pas une seconde, mais cela n'a plus d'importance. J'ai l'intention de tout dire à Catherine.

— Vous ne savez pas tout.

— Vraiment ? Dans ce cas, laissez-moi vous dire ce que je sais. Je sais que Catherine est votre cousine. Je sais qu'elle est l'héritière légitime de la principauté. Et par conséquent, je sais que vous êtes un usurpateur.

— Vous avez en partie raison, soupira Alain, comprenant qu'il ne se débarrasserait de James qu'en lui disant toute la vérité. Oui, Catherine est l'héritière légitime de l'Ile, et je suis bien un usurpateur. En revanche, vous commettez une erreur en affirmant que nous sommes cousins. C'est inexact. Catherine est bien la fille d'Alexandre, mais Gilles n'est pas mon père. Je ne suis pas un Castiglia. Catherine et moi n'avons aucun lien de parenté. Je puis donc prétendre à sa main.

— Qui êtes-vous ?

— Je l'ignore. Mais j'appartiens au groupe sanguin AB. Ma mère étant du groupe B, mon père aurait dû être du groupe A ou AB. Or, Gilles et Alexandre de Castiglia étaient tous deux du groupe O. Je suis peut-être un usurpateur, mais cela ne m'empêche pas d'aimer Catherine. Je l'aime, et elle m'aime. Je suis sûr qu'elle continuera de m'aimer quand elle saura tout cela. Je ne crois pas que vous ayez bien saisi la richesse de ses sentiments, ajouta-t-il en voyant James froncer les sourcils. Elle vous a profondément aimé, mais vous avez dénié à son amour la confiance qu'il méritait. Vous lui avez infligé de terribles souffrances.

— Je le sais. Mais si j'ai pu lui faire tant de mal, c'est uniquement par amour pour elle. Je comprends à présent l'étendue de mon erreur. Je l'aime encore, Alain, et je rêve de partager sa vie. Catherine le saura bientôt, car dès que vous lui aurez avoué la vérité vous concernant, je lui parlerai à mon tour.

— A Dieu vat, soupira le prince. Le choix lui revient.

— Mon choix est fait, lança Catherine en faisant irruption dans la pièce. Je reste avec vous, Alain.

Le chemin le plus court, de sa chambre à la crique où était ancrée la vedette, passait par le couloir qui longeait le salon de musique. Elle s'apprêtait à le traverser à pas de loup, quand la voix de James l'avait fait sursauter. «Je l'aime encore, disait-il, et je rêve de partager sa vie. Catherine le saura bientôt. » Elle ne souhaitait pas autre chose. Mais pour l'heure, elle était forcée de feindre.

— Je reste, répéta-t-elle tout doucement, fuyant le regard bleu de l'homme qu'elle aimait pour affronter celui du dément.

Ce regard était étrangement tendre. En marchant vers Alain, Catherine vit de l'amour dans ses yeux, et peut-être aussi une légère pointe de mélancolie, mais pas la moindre trace de folie. Elle s'interrogea un instant sur la cause de cette mélancolie. Peut-être Alain était-il conscient de sa démente, de ce monstre qui vivait en lui et refusait de se laisser dompter ; et peut-être, comme l'avait suggéré Natalie, ne demandait-il pas mieux que d'être débarrassé de ses tourments. Elle se força à sourire.

— Je crois, Alain, que je vais devoir accorder quelques instants à James. J'aimerais que nous puissions nous expliquer en tête à tête. Ce ne sera pas long. Auriez-vous la bonté de nous attendre ici pendant que je fais quelques pas avec lui ?

— S'il vous plaît, Catherine, implora Alain d'une voix blanche, ne me quittez pas !

— Je ne m'éloignerai que quelques instants.

— J'ai à vous dire des choses de la plus haute importance, mon amour.

— Je serai vite de retour.

— Je tiens à ce que vous les entendiez de ma bouche, non de celle de James. Je vous en supplie, laissez-le partir. S'il le faut, vous le verrez plus tard.

Voyant les nuages s'amonceler dans le regard sombre du prince, Catherine eut l'impression que sa folie était toute prête à exploser. Elle n'osa pas le contrarier.

— Soit, soupira-t-elle. Je reste.

— Il n'en est pas question, intervint la voix de Natalie, à la fois calme et impérieuse. Vous partez, et James aussi. Prenez la vedette et allez-vous-en.

Toutes les têtes se tournèrent vers la princesse, qui se tenait sur le seuil du salon de musique. Après avoir remis à Catherine les clés de la vedette, elle s'était changée. Elle portait à présent une longue robe de satin blanc. Ses beaux cheveux auburn étaient parés de fleurs. Elle était vêtue comme une mariée, se dit Catherine, stupéfaite. Pourquoi ? Cherchait-elle à offrir à Alain l'image de l'innocence et de la sérénité ? Cependant, comme dans le portrait d'Isabelle, il existait un élément d'horreur qui ne cadrerait pas avec sa mise en scène : Natalie de Castiglia, mi-guerrière, mi-épousée, serrait un pistolet-mitrailleur entre ses mains délicates.

— James partira seul, répondit Catherine. Je reste avec vous pour aider Alain.

— M'aider? répéta le prince, quittant un instant du regard l'arme de sa sœur pour jeter un coup d'œil sidéré à la jeune pianiste. Et de quelle aide ai-je besoin ?

— Je sais tout, Alain. Natalie m'a raconté ce que vous avez fait. Vous n'êtes pas coupable. Votre folie est un héritage de votre père. Je vous comprends. Vous aimez tant l'île...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Elle sait qui est sa mère, intervint Natalie.

— Je croyais que tu ne savais rien toi-même de l'histoire de la princesse disparue, remarqua Alain, laissant retomber son regard sur l'arme qui luisait.

— Voyons, Alain... J'ai surpris notre père en train de te la raconter plus d'une fois.

— Dans ce cas, n'est-il pas merveilleux que nous ayons enfin retrouvé notre cousine ? demanda Alain d'un ton étonnement doux.

Il fit deux pas en direction de sa sœur et s'arrêta dès qu'il se fut interposé entre Catherine et le canon du pistolet-mitrailleur.

L'arme provenait de l'arsenal du prince Gilles. Alain avait fait procéder à sa destruction totale, mais sans doute Natalie l'y avait-elle dérobée auparavant. Que pouvait-elle y avoir pris d'autre ? Des munitions ? Des grenades ? Des *explosifs* ?

— Merveilleux ? répéta Natalie. Tu te trompes, Alain. L'Ile est à toi, et à toi seul. Si je te l'ai donnée, c'est parce que j'ai toujours senti que tu l'aimais par-dessus tout. Catherine n'a aucun droit sur elle, pas plus qu'elle n'en a sur toi.

— Tu m'as donné l'île, Natalie ? Comment ?

Les yeux brillants de la princesse s'emplirent soudain d'une lueur de naïveté teintée d'espoir, presque comme si elle s'attendait à être félicitée.

— En te débarrassant de notre père, annonça-t-elle avec une sorte d'orgueil puéril. Je savais que tant qu'il vivrait, tu resterais à l'écart de l'île... et loin de moi. Alors, je t'ai donné l'île, et je me serais volontiers donnée à toi. Mais nous sommes nés du même père, et je savais que jamais tu ne voudrais me toucher. Tant pis ! Cela me suffisait ! Pourquoi cela ne t'a-t-il pas suffi, Alain ? Pourquoi a-t-il fallu que tu tombes amoureux de cette maudite Monique ?

— Natalie...

Le prince comprit brusquement que son incapacité à voir la folie de sa sœur avait coûté la vie à son grand amour. Natalie avait hérité non seulement de la folie de son père, mais aussi de sa ruse et de son charme.

— Il fallait qu'elle meure, déclara Natalie sans une trace de remords, d'un ton presque agacé. C'était beaucoup mieux après, te rappelles-tu ? Nous étions de nouveau ensemble, sans personne pour s'immiscer dans notre intimité.

— Je me rappelle, acquiesça Alain, sentant son cœur se serrer au souvenir de l'immense chagrin qui l'avait longtemps maintenu reclus sur l'île.

— Hélas, cela n'a pas duré ! Il a fallu que tu te remettes à voyager pour aller écouter ta maudite musique, que tu recommences à inviter des gens dans ce palais. Alain, ajouta-t-elle en plissant les yeux avec colère, tu n'aurais jamais dû inviter les Sterling pour Noël !

— Mon Dieu...

Alain aurait voulu se tourner vers James, mais il n'osait pas quitter sa sœur des yeux, ni tourner le dos au doigt crispé sur la détente du pistolet-mitrailleur. La princesse souriait, triomphale, en se remémorant la façon dont elle avait empêché la visite d'Arthur et de Marion Sterling.

— James, je... je suis navré, se contenta-t-il de murmurer.

— Je t'aime, Alain ! Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi. Est-ce que tu le comprends ?

— Oui, Natalie, je le comprends.

— Alors, laisse-les partir tous les deux. Laisse-les prendre la vedette pour que nous puissions rester ensemble. Alain, s'il te plaît !

— *J'ai* une meilleure idée. Si nous partions ensemble, toi et moi ?

— Oh... Pourquoi pas ? répondit doucement la princesse, le visage tout à coup illuminé par une joie mystérieuse. Partons ensemble, rien que toi et moi ! C'est Catherine qui a les clés de la vedette.

Alain se tourna vers la jeune pianiste et lui prit le jeu de clés des mains. Il aurait eu encore bien des choses à lui dire, mais c'était trop dangereux ; aussi se contenta-t-il de lui transmettre son message par le regard.

Je vous aime, belle princesse. Ne l'oubliez jamais. Je vous souhaite d'être heureuse jusqu'à la fin de vos jours.

Il esquissa un sourire tremblant, qui ressemblait à un adieu définitif ; ensuite, il se tourna vers James, qui s'était imperceptiblement rapproché.

— Pouvez-vous lui répéter tout ce que je vous ai dit ? C'est la pure vérité, James, et je tiens à ce qu'elle la connaisse.

— Je lui dirai.

— Merci.

Le prince traversa la pièce pour rejoindre sa sœur. Il lui tendit les deux mains ; elle n'en prit qu'une, afin de ne pas lâcher son arme. Alain savait qu'il était trop risqué de chercher à la désarmer. D'ailleurs, cela n'avait pas d'importance. Seule comptait la sécurité de Catherine.

Alain et Natalie s'en furent par l'une des portes-fenêtres ouvertes sur les jardins. Main dans la main, ils empruntèrent le sentier dallé de marbre qui descendait vers la crique. En les voyant disparaître entre les buissons, James sentit la peur qu'il avait de Natalie s'estomper, mais un mauvais pressentiment l'envahit alors. Tout cela n'avait aucun sens. Il se passait quelque chose d'anormal. Quelle que fût la puissance de la vedette, Alain ne pouvait croire qu'ils réussiraient à s'échapper. Il manquait une pièce au puzzle.

La vérité lui apparut d'un seul coup. La vedette allait conduire Alain et Natalie vers un lieu où la vitesse ne comptait pas ; un lieu où la princesse, dans un premier temps, avait tenté d'expédier Catherine ; un lieu dont nul ne revenait jamais, mais qu'elle était prête à rejoindre dans sa folie, à condition que son Alain adoré l'y accompagne.

— Bon sang !

— Qu'y a-t-il, James ?

— Il faut les arrêter !

Il ne donna pas d'explication. Le temps pressait. D'un bond, il franchit la porte-fenêtre et s'élança sur le sentier de marbre. Catherine voulut le suivre, mais avant même qu'elle ait quitté la pièce, un groupe d'hommes en armes fit irruption dans le salon de musique. Elle se retourna. Elliot Archer était à leur tête.

— Elliot ! C'est la princesse Natalie qui a...

— Je sais. On vient de m'informer qu'elle se trouvait à Washington mercredi dernier. Où est-elle ?

— Ils sont descendus vers la crique. Alain a réussi à la convaincre de partir en bateau avec lui, mais il se passe quelque chose d'anormal — quelque chose que James semble avoir compris car il vient de se lancer à leur poursuite !

— Il doit y avoir une bombe à bord de la vedette, lâcha Elliot.

— Mon Dieu !

— Alain ! hurla James en rejoignant le petit ponton de bois. Ne faites pas ça !

— Il est trop tard, James. Laissez-nous partir. Je vous en prie.

James vit qu'il n'avait pas le choix. Natalie, toujours armée de son pistolet-mitrailleur, dardait sur lui une paire d'yeux luisants de haine. Il s'arrêta net et vit le frère et la sœur embarquer à bord de la vedette. Natalie monta la première. Paralysé d'horreur, il la vit mettre le contact ; mais au lieu de l'explosion attendue, un ronronnement régulier s'éleva du moteur. Il comprit que la bombe devait être reliée à un autre dispositif, exactement comme sur le bateau qui avait tué ses parents. Peut-être s'agissait-il de la manette des gaz. Elle exploserait loin de la côte, dès que la vedette aurait atteint sa vitesse de croisière.

Alain largua les amarres et se tourna vers sa sœur. Elle lui tendit la main, comme pour l'inviter à la rejoindre dans un monde d'amour éternel, et dans ses yeux à présent exorbités flamboyait une sinistre joie. Résolu à sacrifier sa vie pour mettre un terme à la folie meurtrière de Natalie, il la rejoignit lentement.

Au moment où la vedette quittait le quai, James bondit sur la plage arrière. Sous l'effet de la soudaine oscillation, les yeux d'Alain s'agrandirent de surprise et ceux de Natalie de rage. Tandis que le prince se tournait vers James pour l'implorer de sauter à l'eau, la main de Natalie accentua sa pression sur la manette des gaz, l'abaissant toujours davantage, toujours un peu plus près de l'éternité...

La vedette bondit en avant, prit de la vitesse... et explosa, tel un volcan sur la mer de saphir. Une boule de flammes sombres s'élança vers le ciel, coiffée d'une épaisse colonne de cendre et de fumée.

L'azur tout entier parut s'emplir de flammes et de nuages noirs.

On vit aussi naître des arcs-en-ciel par centaines, partout où le combustible vomi par les entrailles du bateau se répandait sur les flots. En se soulevant et en se rabattant au gré des vagues, ces voûtes liquides encerclèrent en quelques secondes l'éblouissant brasier.

On eût dit une mer d'arcs-en-ciel autour d'un îlot de feu.

32

James émergea enfin, au bord de l'asphyxie, mais ses poumons en feu rencontrèrent moins d'air que de chaleur et de fumée. Il venait de faire surface tout près de la vedette ; et tandis qu'il plissait les yeux pour percer la brume noire qui l'encerclait, une vision de satin blanc l'assaillit — une jeune mariée flottait, entourée d'un lit de fleurs échappées de sa chevelure rousse. James comprit tout de suite que Natalie était morte. Ses traits exprimaient la paix intérieure et l'innocence, comme si l'explosion l'avait délivrée de sa folie.

Le prince Alain était invisible, et les appels répétés de James ne reçurent aucune réponse. Il entendait certes des voix, mais il les ignora. Certaines provenaient de la berge ; d'autres étaient plus proches encore — plusieurs hommes s'avançaient à la nage vers la mer en feu. Seule comptait la voix de l'homme qui avait si bravement donné sa vie pour sauver celle de Catherine.

Ce fut alors qu'il aperçut non loin de là une constellation de petites flaques écarlates, d'un rouge plus sombre que celui des arcs-en-ciel qui dansaient sur la nappe poisseuse. Du sang... Mais était-ce le sien ? Celui de Natalie, celui d'Alain ?

James replongea, fuyant l'air brûlant, pour rejoindre les profondeurs, elles aussi teintées de rouge par les flots de sang qui s'échappaient du corps lacéré du prince. James le rejoignit, le prit dans ses bras et le hissa vers la surface.

Alain était inanimé, mais il sentit sous ses paumes les furieux battements d'un cœur qui luttait désespérément pour vivre ; et chaque battement, en lui faisant perdre encore plus de sang, le rapprochait de la mort.

Cette fois, quand James refit surface, il trouva d'autres nageurs autour de lui ; ces hommes robustes le débarrassèrent du corps d'Alain, qu'ils tirèrent

promptement vers le rivage. James refusa de se laisser secourir car il était bien vivant, mais le prince risquait de ne plus l'être longtemps.

Les sauveteurs déposèrent le jeune homme sur le quai, où plusieurs médecins et infirmières de la clinique de l'île, appelés à l'aide par Elliot, le prirent en charge immédiatement. Quand James arriva peu après, escorté par les plongeurs qui ramenaient le corps de la princesse en satin blanc, l'un des médecins s'approcha de lui et jeta un regard perplexe sur ses nombreuses plaies et brûlures. Certaines paraissaient profondes.

— Ce n'est rien, assura James d'un ton laconique, malgré la douleur qui commençait à le tenailler.

— Il faut faire nettoyer vos plaies, décréta le médecin. Le contact avec le carburant risque d'endommager vos tissus. J'aimerais vous conduire à la clinique.

— Entendu. Accordez-moi juste quelques minutes.

Il fallait qu'il parle à Catherine. Elle se tenait non loin de là, comme tétanisée. Après un sourire d'excuse au médecin, James rejoignit la jeune femme et lança autour d'eux un rapide coup d'œil pour s'assurer qu'ils ne pouvaient être entendus. Mais personne ne faisait attention à eux, tous les regards étant fixés sur le prince.

— Je suis indemne, dit-il à mi-voix, mais Alain est entre la vie et la mort. Il a besoin de toi, Catherine.

Il décela un éclair d'incertitude dans les yeux de la jeune femme, comme si elle se débattait avec des émotions conflictuelles. Croyait-elle encore que le prince avait voulu la duper ?

— Écoute-moi... Alain n'a jamais cherché à te leurrer. Vous n'êtes pas cousins. Il n'a aucun lien de parenté avec toi.

Incapable de répondre, Catherine l'interrogea du regard.

— Alain n'est pas le fils de Gilles. Il s'apprêtait à tout te dire ce soir même. S'il hésitait à le faire, c'était de peur de te perdre, et non de perdre l'île.

James s'interrompit un instant, constatant que ses paroles ne faisaient qu'accroître la confusion de la jeune femme.

— Alain t'aime vraiment, conclut-il. Catherine...

— Oui ?

— Quand il a compris qu'il y avait une bombe à bord de la vedette, il a décidé de s'y embarquer lui-même pour nous sauver la vie. Il savait qu'il allait mourir, mais il savait aussi que tu serais sauvée, et c'est la seule chose qui comptait pour lui. Te rends-tu compte de la générosité de son geste ?

Catherine considéra longuement James, qui semblait avoir oublié l'héroïsme dont il venait lui aussi de faire preuve. Dès l'instant où il avait pressenti la vérité, il s'était précipité pour tenter de sauver Alain, incapable d'assister les bras croisés à la mort d'un innocent. Peut-être même avait-il cherché, malgré sa soif de vengeance, à empêcher la mort de Natalie.

— Oui, James, répondit-elle dans un souffle. Je me rends bien compte de votre générosité, à tous les deux.

Subjugué par l'intensité de son regard de saphir, James hésita une fraction de seconde avant de reprendre le fil de ses pensées.

— Alain a besoin de toi, insista-t-il d'une voix mal assurée. Il est en train de mourir, et il a plus que jamais besoin de ton amour.

— Je le sais, répondit-elle. Je ne l'abandonnerai pas.

Et Catherine s'éloigna, tandis que résonnaient dans sa tête les douces paroles prononcées par James dans le salon de musique : « *Je l'aime encore, Alain, et je rêve de partager sa vie.* » L'avocat la regarda longer le ponton pour rejoindre l'attroupement formé autour du prince. L'essaim d'hommes et de femmes s'entrouvrit spontanément pour la laisser passer. Elle s'agenouilla auprès d'Alain pour l'abreuver de mots d'amour et lui prodiguer les gestes de réconfort dont son corps meurtri avait tant besoin. James s'approcha alors d'Elliot, qui se tenait immobile au bord du ponton, les yeux rivés sur les flots

— Vous aviez raison, Elliot. Mes parents ont été assassinés pour des raisons bassement personnelles. Si Natalie s'est débarrassée d'eux, c'est tout bonnement parce que l'idée que quelqu'un vienne troubler son intimité avec Alain pour Noël l'agaçait. Exactement pour la même raison, elle a tué ses propres parents, tué Monique et... tenté de tuer Catherine. Et savez-vous ce que j'éprouve à présent qu'elle est morte ? Rien, Elliot. Pas le moindre soulagement !

Il marqua une légère pause avant d'ajouter que la mort de Natalie l'attristait presque, et ce fut alors qu'il s'aperçut que le regard d'Elliot, toujours fixé sur la mer, était brillant de larmes.

— Elliot ? Que se passe-t-il ?

— Je viens de vous entendre annoncer à Catherine qu'Alain n'est pas le fils du prince Gilles.

— Alain me l'a expliqué lui-même : il appartient au groupe sanguin AB, et Geneviève appartenait au groupe B ; son père devait donc nécessairement appartenir au groupe A ou au groupe AB, ce qui n'était pas le cas de Gilles. On dirait que cela vous tracasse, Elliot. Je reconnais que ce point soulève un nouveau mystère, mais...

— J'appartiens au groupe AB. Alain est mon fils.

James resta sans voix. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Cependant, il fallait faire très vite : Elliot aurait-il seulement le temps de serrer son fils vivant dans ses bras ? Il entraîna son ami vers l'attroupement. Le médecin du palais les informa que la vie du prince ne tenait qu'à un fil, tant il avait perdu de sang à cause de son artère fémorale sectionnée. L'hémorragie était jugulée, mais il ne pouvait répondre de son sort. L'intervention d'urgence dont il avait besoin dans les plus brefs délais ne pouvait être effectuée sur l'île. Quelques secondes suffirent aux trois hommes pour prendre la décision de le transférer sur-le-champ à Nice. Seule une équipe médicale réduite pourrait s'embarquer avec lui à bord du jet privé. Catherine et Elliot, qui avaient tous deux tant de choses à lui dire, le suivraient dans l'hydravion qui faisait la navette entre l'hôtel Bijou et la Côte d'Azur — l'avion de Natalie se trouvait en effet à Paris, où son pilote était parti livrer une série de nouveaux modèles à la joaillerie de la place Vendôme. Elliot pria Catherine de l'attendre pendant qu'il accompagnait Alain et les médecins jusqu'à la piste d'aviation. En chemin, même s'il lui fut impossible de parler à son fils, il put voir son visage pour la première fois ; et tandis qu'il aidait les infirmiers à porter la civière sur le sentier escarpé qui menait au palais, il réussit même à toucher sa main inerte.

Elliot avait demandé à Isabelle de rester à l'hôtel. Mais en entendant l'explosion, celle-ci avait couru jusqu'au palais comme la grande majorité des habitants de l'île, attirée par la lugubre colonne de fumée noire qui

montait de la crique. Elle se trouvait parmi la foule rassemblée sur le rivage, maintenue à distance par la police, quand Alain avait été ramené sur la terre ferme. Après son évacuation, tandis que la plupart des badauds s'ébranlaient en une triste procession derrière leur prince, elle s'avança en tremblant vers sa fille.

Catherine se tenait seule au bord du quai. Les yeux fixés sur l'horizon, elle attendait l'hydravion. Soudain, sans raison apparente, une force mystérieuse, presque magnétique, la poussa à se retourner. Ce fut alors qu'elle la vit. En reconnaissant la belle femme du portrait, elle crut tout d'abord être victime d'une hallucination tant son esprit était égaré.

Ce n'était rien de tout cela. La femme était bien vivante. Ses yeux de saphir pleuraient et souriaient à la fois, emplis d'un fol espoir.

Catherine fit le premier pas. Isabelle s'avança à son tour, et, en quelques secondes, elles furent proches à se toucher. Avec un émerveillement contenu, Isabelle encadra de ses mains les joues baignées de larmes de sa fille, et ses lèvres ébauchèrent un tendre sourire, semblable à tous ceux qu'elle avait adressés tant d'années plus tôt à la minuscule enfant qu'elle tenait dans ses bras.

— Catherine...

Les lèvres frémissantes de la jeune femme s'entrouvrirent. Afin de lui dire tout à la fois qu'elle l'aimait, qu'elle avait vécu heureuse et entourée d'affection, et qu'elle comprenait tout ce qu'elle avait fait, elle lui fit en français la promesse d'amour qu'Isabelle lui avait autrefois laissée en héritage, gravée dans l'or fin

— Je t'aimerai toujours... maman.

Les chirurgiens niçois parvinrent à recoudre l'artère fémorale d'Alain ; quant au sang dont il avait tant besoin, il ne manqua pas de volontaires pour lui en fournir. Les hématologues eurent la surprise de constater qu'Elliot, comme le prince, appartenait au groupe AB. Ce groupe étant celui des receveurs universels, Alain pouvait bien sûr accepter le sang de n'importe qui ; mais celui d'Elliot avait des caractéristiques si semblables au sien que les médecins s'empressèrent d'accepter son don-

Catherine aussi lui offrit le sien, et pour la première fois, un sang de haut lignage coula dans les veines d'Alain.

Son artère était sauvée, son volume sanguin avait retrouvé un niveau acceptable, mais le jeune homme n'en continua pas moins de divaguer pendant les trente-six heures suivantes. Selon les médecins, plusieurs facteurs étaient en jeu : la durée de son état de choc, sa quasi-noyade, l'anesthésie et les effets toxiques du carburant et de l'eau de mer qui avaient pénétré dans son organisme par ses plaies multiples.

Seule Catherine le veilla durant ces longues heures de délire. Elle restait patiemment assise à son chevet, tentant vainement d'apaiser son regard fou, qui ne voyait rien. Alain était manifestement en proie à de véritables hallucinations, et les visions qui se bouscullaient dans son esprit fiévreux étaient à coup sûr terrifiantes ; et cependant, quand ses yeux exorbités se posaient sur elle, sans la reconnaître, la panique qui les faisait flamboyer paraissait décroître.

Pendant ces heures de cauchemar éveillé, Elliot préféra se tenir loin de son fils. Il n'était après tout qu'un étranger à ses yeux, et ne voulait surtout pas l'effrayer. Mais parfois, lorsque Alain sombrait dans l'inconscience, il se glissait à ses côtés, et se penchait alors sur lui avec tendresse pour éponger son front trempé de sueur.

— Est-il possible que Geneviève ait su qu'Alain était mon fils, Isabelle ?

Pour ne pas gêner les médecins, Isabelle, Elliot et Catherine s'étaient repliés dans la salle d'attente voisine.

— J'en doute. Elle a découvert qu'elle était enceinte tout de suite après votre départ. Il semblait donc impossible que ce bébé soit de vous.

— Mais Alain l'accompagnait quand elle a été assassinée.

— C'est exact. À mon avis, comme vous l'avez pensé vous-même à l'époque, elle cherchait à s'enfuir avec l'enfant. Mais peut-être, tout simplement, parce qu'elle n'arrivait pas à accepter de laisser son fils aux mains de celui qu'elle croyait être le père... Ce dont je suis certaine, ajouta-t-elle, c'est que Gilles n'a jamais eu le moindre soupçon.

— En effet, acquiesça Elliot. Dans le cas contraire, il ne l'aurait pas laissé vivre.

Jusque-là, Catherine s'était contentée d'écouter en silence car cette discussion concernait uniquement sa mère, Elliot et le passé lointain de

l'île. En revanche, elle avait à dire des choses importantes pour l'avenir de la principauté. Quand le silence fut enfin retombé, elle prit la parole.

— Personne n'a besoin de connaître la vérité sur les origines d'Alain.

— Pardon, Catherine ?

— Personne n'a besoin de savoir la vérité sur les origines d'Alain... ni sur les miennes.

Ces quelques mots, prononcés avec une tranquille assurance, avaient quelque chose d'irrévocable, comme un décret royal, le premier et le dernier que prononcerait la princesse de Castiglia. Presque aussitôt, le modeste sourire de Catherine Taylor se substitua à celui de l'altesse, et elle se tourna vers Isabelle.

— Mon père m'aurait-il approuvée, maman ?

— Oui, ma chérie, murmura-t-elle, très émue, en caressant la joue de sa fille. Il t'aurait certainement approuvée. Parce que vois-tu, par-dessus tout, ton père croyait à l'amour... Il savait que les liens de l'amour sont plus forts et mille fois plus importants que ceux du sang.

Isabelle serra sa fille contre elle en souriant.

— Ton père aurait été très fier de toi, Catherine.

— Bonjour, Catherine.

— Alain ! Vous avez repris connaissance, enfin !

Elle l'embrassa légèrement sur la joue et se redressa pour scruter ses traits réguliers. Elle vit dans son regard sombre qu'il réfléchissait intensément, comme s'il cherchait à retrouver un souvenir qui s'obstinait à le fuir. Il avait certainement oublié tous les événements postérieurs à l'explosion. Mais son esprit avait-il gardé trace de ce qui s'était passé juste avant ? Comme Alexandra, pouvait-il être frappé d'amnésie rétrograde ? Catherine se prit à le souhaiter. Cela permettrait de lui annoncer la mort de Natalie avec d'innombrables précautions, en passant sous silence le détail des terribles aveux proférés dans le salon de musique.

— Qu'y a-t-il, Alain ?

— Je me rappelle que James nous a poursuivis jusqu'au quai. Il a sauté à bord de la vedette au moment où nous appareillions. Je me suis tourné vers

lui pour le repousser, mais il était trop tard, conclut-il en fermant brièvement les paupières, comme pour refouler les images suivantes. Mon Dieu, Catherine, je revois si nettement l'expression de Natalie ! Son regard était fou, presque enragé, mais aussi rayonnant d'amour... Elle arborait un sourire de triomphe ! On aurait dit une jolie petite fille qui voit enfin ses rêves devenir réalité. Que s'est-il passé ensuite ?

— Natalie est morte dans l'explosion, Alain. Elle est morte sur le coup.

Il hocha la tête. Son visage hâve exprimait une tristesse teintée de soulagement, comme s'il savait que la mort de Natalie était une sorte de bienfait.

— Et James ? s'enquit-il brusquement.

— James est indemne.

— Oh, tant mieux. Est-il ici ?

— Non. Il est rentré à Washington hier soir. Mais il a téléphoné plusieurs fois pour prendre de vos nouvelles.

— Vous a-t-il dit la vérité en ce qui me concerne ?

Elle acquiesça.

— Il m'a expliqué que vous n'êtes pas mon cousin, que vous comptiez tout me révéler ce soir-là, et...

— Catherine...

— Hormis ceux qui le savent déjà, personne n'a besoin de savoir que vous n'êtes pas le fils de Gilles de Castiglia. Ceci vaut également pour ce qui concerne mes origines.

— Que dites-vous ?

— L'Ile est à vous, Alain. Personne ne vous en dépossédera.

— Non, Catherine...

— Si ! l'interrompit-elle avec un sourire plein d'amour. Vous resterez le prince souverain de Castiglia. Ce n'est que justice. Ma mère m'a dit elle-même que le prince Alexandre aurait approuvé ma décision.

Alain leva un regard incrédule et rempli d'espoir vers les grands yeux de saphir qu'il connaissait si bien, et il comprit aussitôt que rien ne pourrait la faire revenir sur sa décision.

— Merci.

— Vous n'avez pas à me remercier.

Pendant un long moment, Alain et Catherine restèrent muets, se tenant par la main en souriant. Elle venait de lui faire don de l'île. Il s'agissait d'un cadeau presque aussi inestimable que le plus précieux des trésors qu'elle pouvait offrir. Celui-là — son amour — était réservé à un autre, Alain le savait. Il l'avait su dès l'instant où James lui avait confié qu'il aimait encore la jeune femme. Dès qu'il eut retrouvé la force de parler, il se mit en quête des mots qui permettraient à Catherine de lui dire adieu sans trop de déchirement.

— James vous a répété tout ce que je tenais à vous dire. Mais vous a-t-il fait le moindre aveu personnel ?

— Non. À vrai dire, nous ne nous sommes plus revus depuis mon départ de l'île en hydravion.

— Cependant, vous avez dû entendre ce qu'il m'a dit juste avant votre entrée dans le salon de musique.

— Je doute qu'il le pense vraiment.

— Il le pense, Catherine. Je l'ai lu dans son regard. James vous aime éperdument.

— Je n'en suis pas certaine, soupira-t-elle, haussant les épaules. Oh, Alain... J'aurais tellement besoin de le savoir !

— Vous l'apprendrez bien vite, prédit Alain avec un tendre sourire. D'ailleurs, comment pourrait-il ne pas vous aimer ?

— Alain, je...

— Je comprends vos sentiments, Catherine. Auriez-vous déjà oublié que vous m'avez confié tous vos secrets ?

— Non. Si je vous ai ouvert mon cœur, c'est parce que j'apprécie votre sincérité, votre chaleur, votre douceur, et aussi... parce que je vous aime.

— Moi aussi, Catherine, je vous aime. Et maintenant, mon ange, il faut que vous partiez. Je suis hors de danger.

Leurs regards se croisèrent une dernière fois. Elle lut dans celui du prince une infinie tristesse, parce qu'il perdait l'objet de son amour, mais aussi un immense espoir : il ne serait plus jamais un usurpateur. Son destin allait

prendre un nouvel élan, définitivement délivré de la folie meurtrière de Natalie. Après un orage nourricier, les derniers nuages venaient de se dissiper, et de chatoyants arcs-en-ciel ne tarderaient pas à illuminer le ciel de sa vie. Catherine esquaissa un sourire rêveur en songeant au bonheur imminent qui attendait Alain...

— Je vous laisse, murmura-t-elle en l’embrassant. Il y a dans la salle d’attente quelqu’un qui brûle de vous parler.

— Bonjour, Alain. Mon nom est Elliot Archer.

— Monsieur Archer ? répéta le prince avec un étonnement poli. J’ai beaucoup entendu parler de vous. Je sais par exemple que vous m’avez longtemps fait surveiller, cherchant à savoir si je menais quelque activité criminelle sur l’île.

— Alain, je...

— J’ai beaucoup souffert de cette surveillance, monsieur, mais je dois reconnaître que vous n’aviez pas entièrement tort de vous méfier.

— Je ne suis pas venu pour parler de cela. Je suis venu pour... une raison personnelle.

— Personnelle ? répéta Alain, surpris d’apercevoir ce qui ressemblait à des larmes dans le regard de son interlocuteur.

— Oui. Alain, je... je suis ici pour te parler de ta mère... Et surtout de ton père.

— Qu’est-ce que c’est, maman ? demanda Catherine, baissant le regard sur le billet d’avion que lui tendait Isabelle.

— Un billet Paris-Washington en Concorde. Je t’ai réservé une place sur le vol de cet après-midi.

— Mais... Ne devais-je pas vous accompagner au château pour faire la connaissance de Philippe ?

— Je trouve beaucoup plus urgent que tu rentres aux Etats-Unis sans tarder. James n’a-t-il pas confié à Elliot son intention de partir incessamment pour les Caraïbes en bateau ? Il sera absent pendant de longs mois. Evidemment, tu pourrais toujours fouiller les Iles une à une, dans l’espoir de le retrouver, mais pourquoi ne pas le faire tout de suite ?

— Mais nous avons passé si peu de temps ensemble, vous et moi !

— Nous avons la vie devant nous. Maintenant que je t'ai retrouvée, Catherine, il n'est pas question que je reperde ta trace, crois-moi ! Pour commencer, je te promets de venir avec Philippe à Topeka en février.

— J'en suis si heureuse, maman.

— Moi aussi.

Une grande fête de famille était prévue chez les Taylor pour le jour de la Saint-Valentin. Isabelle aurait alors une nouvelle chance de remercier Jane pour l'amour dont elle avait toujours si généreusement comblé sa fille. Elle avait déjà essayé de le faire deux jours plus tôt, au téléphone, mais un brusque flot de larmes, de part et d'autre de l'océan, avait écourté leur conversation. Isabelle sourit de nouveau en réitérant sa promesse.

— Nous viendrons à Topeka en février. Tu n'as aucun souci à te faire. Cours vite retrouver James, ma chérie. Cours retrouver cet homme merveilleux qui t'aime à la folie !

33

Inverness, Maryland, décembre 1990

Catherine arriva à Inverness une heure avant le crépuscule. La neige mouchetait le ciel gris pâle de légers flocons. Le vent d'hiver semblait retenir son souffle, et rien ne bougeait dans le paysage d'un blanc immaculé. Levant les yeux sur l'imposante demeure plongée dans les ténèbres, elle comprit que James n'y était plus. D'un pas vif, elle traversa la roseraie dénudée pour rejoindre le bord de la falaise qui surplombait la baie. Pouvait-il être déjà parti pour les Caraïbes ?

Un soupir de soulagement lui échappa lorsqu'elle aperçut *Vent de Nuit*, qui oscillait imperceptiblement le long du ponton de bois, tout en bas. Une lumière dorée s'échappait des hublots. James était à bord, sans doute en train de préparer sa longue traversée hivernale. Tout en observant le voilier, Catherine se remémora la chaude nuit d'août où, pour la première et dernière fois, elle avait dû descendre — et surtout gravir — ces marches abruptes. Malgré la faiblesse de son corps et les conseils de sa raison, elle avait suivi James, parce qu'il le fallait.

Tout comme il fallait à présent redescendre ces marches pour aller à sa rencontre. Mais cette fois, se dit-elle avant d'entreprendre sa descente, elle n'aurait sans doute pas besoin de remonter. Ils allaient prendre la mer ensemble.

En cette chaude nuit d'août, Catherine Alexandra Taylor ignorait presque tout d'elle-même. Aujourd'hui, c'était bien différent. Elle avait appris certaines vérités dont la plus importante lui était justement apparue lors de cette mémorable nuit d'été.

Avec toi, James, j'ai l'impression d'être tout ce que j'ai toujours voulu être.

James sortit sur le ponton pour dérouler un cordage neuf. Elle reconnut autour de son cou l'écharpe tricotée pour lui un an plus tôt, en hommage à la nuit de pleine lune qui avait vu naître leur amour. De son côté, Catherine portait les boucles d'oreilles en saphir qu'il lui avait offertes. Mais ses yeux brillants, ses joues enflammées et cette expression à la fois innocente et pleine d'espérance qui avait trop longtemps déserté son visage étaient de loin les plus beaux symboles de sa passion.

En la voyant approcher, James se redressa lentement, le cœur carillonnant de joie.

— Catherine... Tu es venue.

Elle vint à sa rencontre sans le quitter des yeux, prête à libérer les mots qui lui brûlaient les lèvres. Mais James parla le premier.

— J'ai commis une effroyable erreur, Catherine. Jamais je n'aurais dû rejeter ton amour. J'ai cru sincèrement que je le devais, que c'était pour notre bien à tous les deux. Mais cela n'a pas été le cas. Du moins pas pour moi.

— Pour moi non plus, James.

— Je regrette tellement de t'avoir fait souffrir, moi qui ne souhaitais que te rendre heureuse !

Il éleva ses mains tremblantes vers le visage de la jeune femme, et, à cet instant, le vent d'hiver gratifia Catherine de la plus délicate des caresses : en soulevant imperceptiblement ses cheveux d'ébène, il révéla l'éclat de ses boucles de saphir, lumineux emblèmes d'un amour perdu, puis retrouvé.

— Je t'aime, Catherine. Je t'aime plus que tout.

— James...

Il la prit dans ses bras et sentit soudain toutes les cordes de son cœur chanter à l'unisson. Catherine, en promenant avidement ses doigts d'artiste sur le visage de l'homme qu'elle aimait, comprit pour la seconde fois que son don musical était peu de chose, comparé au merveilleux privilège qui lui était enfin rendu de pouvoir caresser ce visage tant aimé.

Ils s'embrassèrent avec passion. Et en cette nuit de neige, éperdus de bonheur, James et Catherine découvrirent ensemble la plus belle des symphonies, celle de leur amour.

